

Centre de Sociologie Européenne (CNRS-EHESS)

Le monde des bandes et ses transformations

Une enquête ethnographique dans une cité HLM

Gérard Mauger (directeur de recherche CNRS)
avec Kamel Ikachamene

Rapport final de l'enquête financée par la DIV
et la Mission de Recherche Droit et Justice

Mars 2004

Le monde des bandes et ses transformations

Une enquête ethnographique dans une cité HLM

Pour une mise en perspective historique

Depuis la seconde moitié des années 1970, le développement d'un chômage de masse, l'extension de la précarisation du travail, la mise en place de nouvelles formes d'organisation du travail (individualisation des tâches, des responsabilités et des rétributions), la dérégulation progressive du marché du travail ont provoqué la résurgence d'une périphérie précarisée de la société salariale. Cet « effritement de la condition salariale », analysé par Robert Castel, l'insécurité sociale et la déstabilisation des modes de vie populaires qu'elle induit sont au principe de « la nouvelle question sociale » posée en termes d'exclusion et d'insécurité.

Ce contexte, social, politique, intellectuel et en particulier, la place croissante prise par la thématique de l'insécurité dans le débat public m'ont incité à revenir sur des travaux ethnographiques antérieurs consacrés à « l'espace des styles de vie déviants des jeunes de milieux populaires » et à soumettre à l'épreuve de nouvelles enquêtes un schème d'interprétation construit à partir d'un ensemble de recherches effectuées sur une période d'une dizaine d'années (entre 1975 et 1985)¹.

Une enquête ethnographique

L'enquête ethnographique privilégie l'observation participante et les entretiens biographiques :

1°) méthode de travail : l'emploi (comme enquêteur) d'un « informateur » connu de longue date, implanté depuis de longues années sur le terrain et y résidant encore, a permis, non sans difficultés, de dépasser les résistances d'un univers *a priori* réfractaire à l'enquête sociologique ;

2°) publics enquêtés on s'est efforcé de mener une enquête exhaustive auprès de l'ensemble des regroupements juvéniles identifiables dans la cité ; cette enquête

1. Sur ces enquêtes, voir, pour l'essentiel, Gérard Mauger, « Enquêter en milieu populaire », *Genèses*, n° 6, 1991, p. 31-43 ; « La situation d'enquête », *Informations sociales*, n° 47, 1995, p. 24-31 ; « Les loubards », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 50, 1983, p. 49-67 (avec Claude F. Poliak) ; « L'apparition et la diffusion de la consommation de drogues en France (1970-1980). Éléments pour une analyse sociologique », Bruxelles, *Contradictions*, n° 40-41, 1984, p. 131-148 ; « La politique des bandes », *Politix*, n° 14, 1991, p. 27-43 (avec Claude F. Poliak) ; « Espace des styles de vie déviants des jeunes de milieux populaires », in Christian Baudelot et Gérard Mauger (dir.), *Jeunesses populaires. Les générations de la crise*, Paris, L'Harmattan, 1994, p. 347-384 ; « Disqualification sociale, chômage, précarité et montée des illégalismes », *Regards Sociologiques*, n° 21, 2001, p. 63-79.

devrait être redoublée par une enquête auprès des principaux responsables institutionnels sur le terrain étudié.

Au cours de la première étape de l'enquête, on a cherché à identifier les différentes catégories de regroupements juvéniles : des simples « bandes de voisinage » aux « bandes délinquantes » liées au développement de divers trafics (et en particulier au trafic de drogues illicites). Il s'agissait ainsi d'identifier une sorte de répertoire des formes de sociabilité des « jeunes des cités ». On s'est efforcé par ailleurs de reconstituer la socio-genèse de chacun de ces groupes : leurs origines, les conditions de leur mise en place, les modes de cooptation et/ou de recrutement et leurs évolutions respectives.

Quant à l'enquête auprès de ces regroupements dans leur diversité :

1°) les observations sur le terrain ont cherché à décrire les pratiques ordinaires (déambulations et conversations), « les événements » (les représentations et les débats auxquels ils donnent lieu), les usages du territoire (mais aussi les représentations et les enjeux associés), les déplacements au sein et à l'extérieur de la cité ;

2°) les entretiens ont tenté de reconstituer les trajectoires biographiques (itinéraire familial, scolaire, professionnel, amoureux, etc.), les visions du monde social, de la place qu'ils y occupent, les représentations de l'avenir, l'*ethos* du groupe (respect, honneur, virilité, représentations du licite et de l'illicite, etc.) ;

3°) dans la mesure du possible, l'enquête a été étendue aux rapports intra-familiaux (entre générations, entre frères et sœurs), au sein de l'univers scolaire, aux rapports établis avec les différents dispositifs institutionnels existants chargés de la jeunesse (municipalité, police, justice, missions locales, etc.) et, le cas échéant, avec le monde du travail ;

4°) l'enquête s'est efforcée enfin d'étudier les conversions d'un univers à l'autre (et, en particulier, « les entrées » et « les sorties » des regroupements délinquants).

Le rapport d'enquête

Ce rapport marque une étape dans une enquête qui se poursuit. Il inclut :

1°) une chronique des événements de la cité étudiée et des réflexions qu'ils ont suscitées (elle n'est présentée ici que partiellement : poursuivie à un rythme quasi hebdomadaire, elle permet d'accumuler des matériaux sur la vie locale qui échappent à toutes les gazettes) ;

2°) huit entretiens avec des « jeunes de la cité » (particulièrement difficiles à obtenir, même pour un enquêteur « indigène » : ils continuent d'être enregistrés au gré des opportunités) ;

3°) une première tentative d'analyse de « la société du bas des tours » construite à partir des matériaux rassemblés ;

4°) une conclusion qui ébauche une description analytique de l'espace des styles de vie des jeunes de milieu populaire, tel qu'il m'était apparu vingt ans plus tôt et tel qu'il me semble possible de le décrire aujourd'hui, et une analyse des transformations qui cherche à rendre compte des écarts observés.

Chronique d'une enquête

« L'ethnologue et ses informateurs collaborent dans un travail d'interprétation, ceux-ci proposant à celui-là, selon une rhétorique de présentation tout à fait spéciale, les 'explications' qu'ils inventent en fonction de la représentation qu'ils se font de ses attentes, et au prix d'un effort véritablement théorique impliquant l'adoption d'une posture extraordinaire, induite par la situation même d'interrogation »

(Pierre Bourdieu, Préface à Paul Rabinow, *Un ethnologue au Maroc*, Paris, Hachette, 1988, p. 12)

Entretien du 13 mai 2002

« *Un privilège extraordinaire* »

- « Mais là, d'individu à individu, c'était comme un... un conte de fée, quoi ! T'imagines ? T'es dans une merde noire et d'un seul coup on t'accorde le privilège de... parce que quand t'es dans une merde noire, c'est un privilège extraordinaire, pendant un an, d'avoir la sécurité de l'emploi, de gagner le minimum vital, tu vois... c'est le loto, quoi ! Mais j'étais exalté, tu sais ! Inconscient, tu sais ! D'un seul coup ! Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait ! Tu vois ? Alors il y a une exaltation... tu vois ? En même temps je me suis dit : 'Bon ! là il faut que je fasse sérieux, il faut que j'arrête le shit' Donc déjà il y a ça et puis t'es quand même... c'est vrai que, depuis toujours, t'es quand même... pour moi... vu de ma fenêtre, t'es quand même une sommité intellectuelle ! Pour moi, c'est être reconnu par une personne reconnue dans un système... En fait, ce qui se combine pour grandir mon émotion, c'est que tu prends des risques énormes ! Parce que là, il va falloir qu'on parle aussi... parce que des fois je frime un peu quand je me laisse interviewer et je masque un peu mes faiblesses, mes peurs, mes craintes... En fait, je m'aperçois que j'ai peut-être fantasmé - même à tous les niveaux - il n'y a pas que par rapport à toi, même par rapport à la lutte sociale, ce qu'on pourrait faire avec les associations ! Des fois, t'es chez toi, tu rêves à des utopies... Tu vois ? Tu dis : 'Ah ! Si on faisait ci, si on faisait ça...', tu vois ? 'Ça serait bien !' et qu'après, quand on te dit : 'Ben, vas-y !' ... c'est autre chose ! »

« *Droits devant !, le MIB* »

- « J'ai direct été voir 'Droits devant'.... Je me suis dit déjà, en premier lieu, je peux plus retourner à 'Droits devant' si je règle pas son compte à Jean-Claude Amara, parce que j'aime beaucoup ce type-là, mais, en même temps, il y a des comptes à régler entre nous deux : si je ne règle pas ces comptes, je ne pourrai pas y retourner. Donc j'y vais et je vais lui dire en face ce que je pense, tu vois ? À savoir que je l'aime beaucoup, mais qu'il fait sa petite star et que c'est un dictateur à l'affectif, qu'il fait du colonialisme à l'affectif ! Tu vois ? Et j'y ai été et je lui ai réglé son compte... Alors, j'ai fait ma première bêtise ! Parce qu'il est malin, hein ! Je suis perplexe avec lui ! Je ne sais pas si c'est un brave type ! Je lui ai donné mes reproches par rapport à l'action qui n'a pas été faite sur le minimum à demander pour la couverture universelle de l'individu, quoi ! Le minimum vital et que si les partis ne s'emparent pas de ce programme vital pour l'individu, c'est tous des bons à rien et c'est même pas la peine qu'on en discute ! Tu vois ? On n'est plus dans le champ de

la politique, mais on est dans le champ de la guerre ! Je me demande s'il est réellement sympa ce mec-là ou si c'est une charogne, quoi, tu vois ? Je lui ai pas dit quand même mais... enfin... Bon, première erreur ! Deuxième erreur, c'est que j'ai pas plongé dans le truc directement ! Au début, j'étais un peu exalté, tu sais... Après je suis allé au MIB... Les gens à chaque fois, dès que tu les rencontres, c'est 'qu'est-ce tu deviens ? Qu'est-ce tu fais ?', tu vois ? Moi, à chaque fois, ça m'a toujours mis mal à l'aise cette question, alors comme je ne peux pas y répondre, parce que t'as pas envie de dire... Alors bon, là, tu dis 'je travaille, quoi !', ça fait plaisir déjà, ça ! Enfin ! Donc j'étais au MIB aussi pour voir quelle est leur optique, l'avenir de la lutte... machin... Et en fait, je ne sais pas si c'est une réponse de façade qu'ils me font, mais ils pensent que j'ai raison, qu'il faut s'investir dans les quartiers, élire domicile dans un quartier, former un contre-pouvoir, c'est-à-dire aider les gens à se structurer en associations, en groupes interactifs entre eux et puis, une fois que ce travail de structure est fait, passer à un autre quartier... Mais ne pas quitter le quartier tant qu'une structure associative entre les individus ne s'est pas créée. Sinon ça ne sert à rien... tu vois ? Donc j'essaie de transbahuter cette idée et il se trouve que ça correspond à l'air du temps parce qu'ils ont tous pris un électrochoc là ! Ils se rendent compte qu'il y a des choses à faire ! »

« Je me transformerais en indicateur »

- « Je crois que tu prends des risques et... ça m'oblige à une honnêteté... Au niveau des thèmes, alors là, il y a plein d'inquiétudes pour moi ! Il y a une inquiétude, c'est la crainte que ce travail là puisse être entre des mains néfastes et à ce moment là, moi, je me transformerai en indicateur de puissance malsaine ! Il y a quand même un malaise ! Est-ce que les résultats sur les individus ne peuvent pas être extrêmement dangereux ? De toute façon, j'espère, on aura l'anonymat total !

- Oui, bien sûr ! Évidemment ! C'est le B-A, BA de la sociologie : quand tu fais de la sociologie, les noms n'ont aucun intérêt, les individus n'ont aucun intérêt, ce qui nous intéresse, c'est un processus...

- Les noms n'ont aucun intérêt ? Super ! Parfait ! Parfait ! »

« On ne pourra pas aborder ce problème du business de front »

- « Encore une inquiétude vite fait. Faut pas rêver ! On ne pourra pas aborder ce problème du *business* de front, directement ! Faut pas rêver ! Et d'ailleurs, moi le premier ! Il m'arriverait des bricoles ! Là j'aurai vraiment des guerres dans le quartier, quoi ! L'interview, ça peut déranger ! Ça va pas plaire du tout ! On va faire

des interviews, par exemple, sur le rapport avec les filles... et le thème du business, on l'abordera de manière périphérique, parce que sinon, on va direct à la cata ! On va direct à la cata ! Les mômes, moi je sais, ils hésitent pas à torturer un bonhomme, un mec... un de leur concurrent à mort, hein ! pour lui prendre 100 ou 200 briques, ou pour l'empêcher de travailler sur tel ou tel secteur ! Ils vont très loin, quoi ! Ils peuvent te mettre un coup de couteau... te tendre un guet-apens comme dans les films et te tuer ! Et c'est que des petits caïds de cité, hein ! Mais ils peuvent t'assassiner, quoi, parce qu'il y a des sommes en jeu qui pourraient leur faire perdre toutes les notions... tu vois ?

- Il ne faut pas se faire assassiner !

- Non ! pour te dire que le moindre petit mec... qu'un petit caïd de lycée... n'importe quel petit gamin, comme ça, qui sort à peine de l'adolescence qui a 18, 19 ans, qui réussit souvent par la violence, en démontrant à son groupe que lui, il est le plus violent, qu'il est extrêmement dangereux de l'emmerder et d'un seul coup il se met grâce à ça à... peu importe comment, à force de machiavélisme, il commence à brasser 50 briques par mois ! Il sort d'une misère extrême, ça fait péter tous ses schémas intérieurs, hein ! Tous ses schémas de comportement ! Il n'a plus aucune notion de la réalité ! Il devient extrêmement dangereux. En plus, c'est des gosses que j'ai connus au berceau ! Mais qui m'ont respecté à une époque, mais maintenant, ils arrivent à 25, 26, 27 ans, ils sont devenus fous ! Il n'y a plus de dialogue quoi ! Ils sont trop loin ».

Techniques de conversion

- « Si, par exemple, dans le quartier, je me mettais à animer une vie socioculturelle et que j'emmène toute une tranche de cette jeunesse vers des activités épanouissantes humainement et que, petit à petit, ils se construisent, ils deviennent beaucoup plus beaux et... que ces individus avec leurs sous, ils confronteraient leur image à ce que sont devenus les autres, là, peut-être qu'ils se diraient : 'Ah ! Ben, j'suis qu'un pauvre con dans mon coin, tout seul... et personne ne m'aime !', tu vois ? Disons, qu'il pourrait y avoir du dialogue, mais par l'exemple, de loin ! Sauf que les politiques ne sont pas en place pour arriver à des résultats pareils... et quand on se confronte à des gens comme ça, ben, on ne peut pas les éduquer, on ne peut pas communiquer avec eux parce que on n'est pas capable d'organiser tout un contexte qui fait qu'il changerait de lui-même ! Parce que, il n'y a que lui qui peut prendre la décision de changer ! Nous on ne peut que lui donner des arguments par l'exemple, pour qu'il change ! Tu vois ? De manière, comportementale... faut l'ostraciser ! Mais humainement... en lui laissant toujours la porte ouverte ! En fait, il faut ostraciser sa

violence, sa bêtise ! Voilà ! C'est vachement dur que, moi, j'organise tout ça tout seul ! Parce que je suis... j'ai pas de ressources ! »

« *Quatre projets pour démarrer* »

- « Il y a trois choses qu'il va falloir que j'organise : il y a des jeunes qui courent et qui font du sport. Donc eux, il va falloir que je les filme en train de faire leur sport, il faut que je leur mette dans l'idée qu'il faut enrôler d'autres personnes, des jeunes... pour une activité sportive, pour créer l'événement, c'est-à-dire, faire le marathon, en fait. Il faut que je leur mette dans la tête de s'entraîner en groupe pour faire le marathon au nom de la cité et porter une parole de notre cité. Donc, ça, je veux filmer cette jeunesse-là ! Tu vois ? Avec l'entraînement et tout ! Les gosses, ils ont 17, 18 ans. Donc, ça c'est un projet déjà qui va être un support pour tisser des liens, pour pouvoir après interviewer, poser des questions, bon, enfin... réfléchir sur des sujets donnés, voilà. Bon voilà, premier projet ! Deuxième projet, j'ai envie de faire une soirée cinéma dans le quartier. Organiser une projection d'un film... sur un thème donné, n'importe quoi ! Inviter les gens de l'immeuble, du quartier et après le film, boire un pot, discuter et traîner jusqu'à la permission qui nous est accordée, c'est-à-dire deux heures du matin, on ferme ! Sauf que la mairie ne nous accorde pas les lieux en ce moment... donc il faudrait les obliger à nous passer un lieu, pour qu'on fasse une séance de cinéma dans le quartier, conviviale, avec un sujet donné et une discussion après et tout ça filmé, pendant qu'on y est ! Tu vois ? Donc, deuxième sujet. Et j'ai envie d'aller contacter une association qui fait de la mosaïque... tu vois, de la mosaïque... de la céramique sur des tables... Et il y a un autre copain, qui est à côté d'ailleurs et qui fait la même chose... Donc, j'ai envie d'aller les voir pendant deux, trois jours, de faire un travail de contact et puis leur demander de déléguer une ou deux personnes qui sachent bien faire ça, mon copain aussi... et les amener dans le quartier, acheter ce qu'il faut, ramener tout le quartier, avec eux, filmer aussi ça, même les pourparlers, et passer une journée avec des gosses de mon quartier, apprendre à faire de la mosaïque sur table pour pouvoir vendre ces tables le dimanche en brocante, et faire 500 ou 1000 balles par table ! tu vois ? Et puis filmer ça. Là, j'ai déjà rendez-vous avec André qui fait aussi du sport, mais qui fume beaucoup de shit et qui fait du rap ! Et alors ça tombe bien parce qu'il y a celui que j'ai envie de filmer qui prépare le marathon, lui aussi il fait du rap ! Parce qu'en fait, quand il fait du rap, quand il fait du marathon, il essaie de se distinguer. Il essaie de se distinguer à travers, soit le sport, le physique, soit la culture, parce que ce mec il m'emprunte des bouquins, par exemple, et il me touche vachement quoi ! Donc, j'aimerais les filmer tous les deux et... comme ils font du rap tous les deux et que

chacun de son côté fait du sport, j'aimerais bien qu'ils se rencontrent au niveau du rap et ainsi de suite ! Et créer des dynamiques et ainsi de suite ! Donc, le quatrième projet, c'est de filmer ce gars chez lui, en train de chanter... en train de faire des exercices de rap ! Donc, voilà, quatre projets, pour démarrer quoi ! Mais tu vois, c'est des projets culturels courts, qui peuvent être menés en une journée, une soirée et qui peuvent être efficaces pour... prendre contact, faire connaissance, lier amitié... Moi, je tape sur des petits trucs comme ça, sur des petites actions comme ça... dans un premier temps... »

« Trente interviews ! C'est de la rigolade ! »

- « Ce qu'il te faut c'est 30 interviews ?... »

- Oui, c'est une indication...

- Une trentaine d'interviews, une trentaine de jeunes au bas des tours... une journée ou deux chacun d'interview ! Parce que, sur une journée il y aura une heure d'exploitable. Alors ça tu peux compter sur moi, ça va être du nickel ! 30 interviews ! C'est de la rigolade ! On pourra même beaucoup plus, je pense ! Donc, moi je pars dans l'esprit qu'une personne, je l'interviewe une journée, deux jours, trois jours quoi ! Je passe deux, trois jours à lui mettre le micro, à faire des soirées avec lui et discuter. Donc, 30, 40 personnes... aucun problème ! Vraiment ça va être de la rigolade ! Quand tu commenceras à connaître la population du quartier, tu pourras aussi m'indiquer ceux qui t'intéressent le plus, tu vois ? Maintenant ce que je voulais te dire, c'est qu'il ne faut pas rêver... il y a certaines personnes que tu ne peux pas interviewer parce qu'ils sont extrêmement dangereux !

- Ce serait bien aussi de voir les familles, les parents...

- Ah ! mais moi je ne vais pas me limiter aux gosses hein ! *No problem ! No problem !* »

* *

Entretien du 17 mai 2002

« J'essaie de reprendre contact avec la population »

- « J'essaie de reprendre contact avec la population pas dans les conditions que je veux. Moi, je voulais reprendre les contacts avec... tu vois... avec un peu plus de moyens : quelque chose à offrir en activités, parce que moi, j'ai une très mauvaise opinion de moi-même. Tu vois ? Je déteste les instants suspendus... c'est-à-dire que

quand j'suis emmené dans un endroit et qu'on branle rien et que s'installe un vide, j'suis mal à l'aise parce que je me dis que je suis bon à rien, j'suis pas capable de faire exister l'instant présent. Enfin, bon... je m'écarte, là ! Donc, j'ai énormément de difficultés à recôtoyer le monde, quoi ! Même mes proches, hein ! D'ailleurs, tu le verras, j'ai eu de très bons rapports ce qui fait que je reprends très vite le contact. Les gens m'aiment beaucoup. Enfin... je crois... je crois... Des fois je doute ! Alors quand je doute, à chaque fois que j'y vais – par exemple hier j'y étais –, je me suis aperçu que les gens m'adorent quoi ! Même le p'tit caïd qui est fou, qui serait prêt à tuer tout le monde ! Il est adorable avec moi. Il redevient un gamin quoi ! Tu vois ? Et en même temps, ça dépend des moments : c'est parce que c'était le p'tit matin... il venait de se lever... il n'avait pas grand-chose à faire, c'était un moment, tu vois, de trêve, quoi ! Comme on pourrait dire ! »

« Il vient de retomber »

- « Il est arrivé encore une autre histoire... voilà... Encore quelqu'un que j'aurai voulu interviewer qui est un mec de mon immeuble, qui est ressorti de prison il y a trois mois, qui s'appelle Paul et qui vient de retomber, alors qu'il est sorti il y a trois mois ! et qui était pas du tout prédestiné à ça ! Alors la dernière fois qu'il s'est fait attrapé pour des hold-up – il a fait très peu de hold-up ce gars-là parce qu'il travaillait ! – et bon... à force la promiscuité avec le quartier et machin... machin... tu vois ? La frustration... le boulot... on a voulu faire miroiter à un gamin qui a encore l'esprit fragile, qui connaît pas... qui n'est pas nourri par l'expérience, donc il a fait un hold-up ! Sauf que quand ça a mal tourné, il a balancé ! Enfin... bon... j'sais pas comment ils se sont arrangés, finalement ils se parlaient encore... bref ! il a fait quatre ans sur cinq... il sort, il reste trois mois dehors... rebelote ! re-braquage ! Et là, ils viennent de le serrer il y a quatre jours, voilà ! Et là, il est retombé ! P'tit con ! Il retombe pour un braquage alors qu'il vient de faire 4 ans plein ! Il va reprendre 12 piges parce que... il a pris 6 ans la première fois ! Trois mois, après il retombe pour la même chose, alors que je crois qu'il est encore en conditionnelle, il va prendre 12 ans ! 12 ans, il va faire 8 pleins ! Il a commencé à faire de la prison à 22 ans, ça va lui faire 12 ans pleins ! De nouveau... à 34 ans... de 22 à 34 ans ! un type qui n'est pas vraiment un gangster ! Tu vois ? Voilà... et je suis là et je peux pas faire grand-chose ! J'ai des velléités intérieures de faire... d'aider... Mais... j'sais pas... ma paranoïa, mon stress, ma peur, mes fragilités, ma situation sociale, mon manque de ressources... Voilà ! Tout s'en mêle et j'ose à peine bouger, donc... Donc, ces derniers mois, je ne voyais même plus le quartier quoi ! Je descendais de chez moi, j'allais soit à un p'tit rendez-vous, soit mon parc, l'entraînement et chez moi ! »

« J'étais une légende »

- « J'étais une légende, moi, à mon époque ! Et les mômes... qui ont maintenant 30 ans, ils m'ont vu, j'étais gamin, je roulais en Porsche... j'étais un milord... tu vois... ça, ça marque ! Tu vois, c'est des images... Donc, quand je suis sorti la dernière fois, ceux-là... ils avaient fait un beau hold-up, assez important ! et... en souvenir de l'image que j'avais... tu vois... du respect qu'ils avaient pour moi – et en plus j'suis sorti, j'étais mourant quoi ! – ils m'ont filé cinq mille balles chacun ! Sauf que – parce que je les exhortais à l'époque – dès que je suis sorti ils m'ont demandé de les instrumentaliser dans le gangstérisme ! J'ai refusé ! Je peux pas ! Donc je les emmenais au sport ! Je leur disais : 'Occupez-vous ! Arrêtez de déconner, quoi !', ou alors : 'Placez votre argent !'. Enfin, tu vois ? 'Sortez de là, c'est de la...'. Enfin, bon ! Ils m'ont filé 500 sacs chacun... et quand tu sors... tu es à la misère... 5 000 balles à 40 balais... 45 balais... je me suis quand même posé la question ! Je me suis dit : 'Faut pas que je les accepte' parce que... après... tu vois... t'as une dette ! Voilà ! Et en plus, bon... si j'avais la certitude que je repique au truc – 500 sacs, c'est rien ! –, mais je savais que je retournerai pas... que j'avais pas envie de me mouiller, tu vois ? de recommencer... Donc je savais que je pourrais pas les rendre... je me mettais un peu en porte-à-faux. Mais ç'a été trop fort ! J'étais alcoolique à l'époque, complètement sous drogue, je fuyais... je les ai pris ! Je me suis posé la question, puis je les ai acceptés quand même ! Je leur ai parlé de mes scrupules... tu vois... je leur ai expliqué le cas ! Ils m'ont dit : 'Non, il n'y a pas de malaise, et tout, t'inquiète !'. Un mois après ils sont tombés ! J'ai essayé d'écrire... j'ai acheté des cartes... j'ai acheté des trucs, tu vois ? des journaux ! C'est jamais parti ! J'ai jamais pu... J'ai essayé, je savais pas quoi leur dire ! J'ai encore la lettre là ! J'ai pas pu les envoyer, je savais pas quoi dire ! J'avais honte ! Enfin, bon ! Donc, ils ressortent quatre ans après... Pendant un moment, dans les quatre années, j'ai eu un peu d'argent ! J'ai revu une ancienne connaissance qui avait beaucoup d'argent, qui m'a passé un peu d'argent... et quand j'ai eu un peu d'argent, j'ai essayer de faire du commerce : je me suis planté ! Néanmoins, avec le peu qui rentrait dans le commerce, j'envoyais de temps en temps un petit mandat de 500 balles, selon mes moyens... tu vois, je jonglais, quoi ! Voilà ! Et puis là, je leur envoyais un petit mot, mais succinct quoi, parce que je ne savais pas quoi dire ».

« Même pas la correction d'aller dire merci »

- « Quand je parlais hier avec ce p'tit caïd, y avait un p'tit gosse, dont un que dernièrement j'ai envoyé à un de mes potes qui est avocat. Il est en prison, pas

d'avocat ! J'ai un de mes potes militants qui est avocat ! Je l'ai appelé, je lui dis : 'S'il te plaît, est-ce que tu peux l'aider ?' Bon, il l'a aidé, il l'a sorti de là. Même pas la correction d'aller dire 'merci' à mon copain...»

« *Cambrioleurs* »

- « Hier ils arrivent, ils étaient là avec le p'tit caïd... on était en train de parler, justement de Paul, et les mômes, ils avaient repéré... donc eux, je vais les interviewer ! Le p'tit Slimane,... lui, il a un profil particulier. C'est un haricot déjà. Il est d'une famille... euh... C'est une des familles les plus déshéritées, pas pécuniairement mais intellectuellement, et alors Slimane, quand il était gosse - là maintenant, il a 19 ans à peu près, pas tout à fait... - mais quand ils avaient 13 ou 14 ans, ils ont été cambrioleurs de magasins de CD, de CD de jeux, de *PlayStation*... Sauf que c'était dans un centre commercial et ils ont escaladé 3 étages par l'extérieur. À un moment, ils se sont fait griller par les vigiles et ils se sont fait courir après. Donc, ils ont sauté... ils ont essayé de partir par le troisième étage, sauf que le p'tit Slimane, il a glissé et il est tombé sur la tête ! Fracture du crâne, il était resté dans le coma 8 jours ! Et il est trépané... et depuis il est trépané ! Il lui manque... euh... il n'a pas toutes ses facultés ! Bon enfin... Alors il était avec le 'coiffeur'... le p'tit 'coiffeur' qui est pareil, qui est aussi un p'tit demeuré, qui vient de ressortir de prison, et ils arrivent et nous disent : 'Vous avez pas 20 euros ? - Non, on n'a pas ! je lui dis, je viens de descendre, j'ai été acheté le journal !' Parce qu'il voulait rentrer à la banque parce qu'ils ont repéré une victime qui rentrait à la banque ! et qui a garé un jeep 4x4 parce que voilà... tout est bon hein ! les jeeps, le portefeuille, une cigarette, un cambriolage, un braquage... ils font tout ! »

« *Gagner de l'argent sans prendre de risques* »

- « En même temps, je peux pas les sortir de là, je peux pas leur proposer des trucs, tu vois ? Les structurer de manière à ce qu'ils gagnent de l'argent sans prendre de risque, honnêtement, dans de l'artisanat, des trucs comme ça... tu vois ? Parce que, en fait, si dans de l'artisanat simple ils gagnent de l'argent, même s'ils vont gagner moins, ils vont peser le pour et le contre. Ils vont bricoler un petit peu et prendre des sous tranquilles que de... tu vois ? C'est parce qu'on ne leur donne pas le moyen de faire autrement ! Je peux pas rester comme ça, au milieu d'eux, si je peux pas leur proposer... les emmener, tu vois, au parc... quelque chose qui... parce que moi, j'arrête pas de leur proposer de venir au parc s'entraîner avec moi, mais ça ne les intéresse pas ! Tu vois ? Ils en ont rien à foutre ! »

« Filmer le spectacle de fin d'année »

- « Pour revenir à l'enquête, donc hier j'ai été parlé avec les dames, par exemple, qui structurent – tu sais – les activités puisque je dois interviewer de gens de cette partie là ! Donc j'ai été les voir... ben... je suis resté des heures avec elles à parler. Après bon... maintenant j'ai... voilà... d'ailleurs ça rentre dans le cadre mais j'ai été obligé de prendre un engagement ! Il faut que je trouve un opérateur pour filmer le spectacle de fin d'année des gosses de la cité... parce qu'ils ont la caméra mais ils n'ont pas d'opérateur comme j'ai parlé de tous les projets, machin... donc, voilà ! Le 12, il faut que je trouve un opérateur ! Mais bon, ça fait partie aussi du truc hein ! Donc à chaque fois que tu rentres dans... il faut perdre des heures hein ! »

« Ils sont dans une telle misère ! »

- « Je pense aussi à un autre que je croise, qui veut vraiment participer à toutes les activités parce qu'il est au chômage, il a une vie terrible ! Je t'en ai parlé d'ailleurs, hein ! Sa femme, elle a une sclérose en plaque et, petit à petit, maintenant elle est dans un fauteuil roulant ! Lui, il est au chômage, il est obligé de s'occuper de sa femme qui est dans un fauteuil roulant, ses gosses sont au chômage, qui sont de gentils p'tits garçons et maintenant... vraiment ils se sont mis à l'économie souterraine parce que... et pourtant c'est vraiment pas... mais ils peuvent pas faire autrement ! Ils sont dans une telle misère ! Donc lui, il faut l'interviewer ! Mais c'est... c'est d'un tragique ! d'une force ! »

« Elle a essayé d'ouvrir une association »

- « Il faut encore que je te raconte une histoire... Alors, elle, elle s'appelle Aïcha, elle est marocaine, elle a deux enfants à charge, elle est au chômage. Euh... ses deux enfants sont encore étudiants mais ils ont 20 ans et elle les a quand même... Ils vivent pas dans la cité, ils vivent juste à côté... elle les a tenus à l'écart...donc, voilà... Elle, il faut que je l'interviewe et alors... elle a essayé d'ouvrir une association parce qu'elle est très forte en crochet, en décoration, en couture, en machin... Elle a 45 ans, elle est très, très belle ! Très belle pour nous... on lui donne 35 ans ! et euh... voilà ! Donc, elle a essayé de faire des choses à la mairie, ils l'ont rejeté, donc maintenant elle a réussi à se caser dans une association à Y... ou à Z... à Z ! Elle gagne un petit SMIC pour donner des cours de décoration... de couture... alphabétisation, machin... Et elle voulait faire dans notre cité et ça n'a pas pu se faire. Donc je lui ai demandé de... si elle voulait... si elle acceptait non seulement une interview mais je l'ai relancée, je

lui ai dit : 'Maintenant ça y est ! Je crois que maintenant j'ai retrouvé un appui, je vais pouvoir faire des choses dans le quartier donc... je te revois et on va travailler ensemble !' Donc, je vais l'interviewer, elle aussi ».

« *Il est dans son monde* »

- « L'autre jour... j'ai été m'entraîner un petit peu. J'ai recroisé un gars avec qui je m'entraîne, qui est un étudiant du quartier, qui connaît tous les gars du quartier, qui a 22 ans, qui est, lui, Iranien. Donc qui a vécu toute sa vie ici mais que ses parents ont fui, à cause du Shah d'Iran, c'est des... je pense des couches moyennes un peu supérieures, tu vois ? Donc, eux, ils sont étudiants, les deux frères. Ils ont 22 et 23 ans, ils sont étudiants en sciences économiques... tu vois ? Il est plutôt de tendance droite ce gars-là, mais vachement sympa ! Il est enfant quoi ! Il est très sain, il est pur... mais il se laisse... Faut pas glander quoi ! Il se laisser formater par la propagande quoi ! Puis, il est dans son monde quoi ! Donc lui, je crois qu'il est à Assas ! Je crois, hein ! Je suis pas sûr ! Donc lui, hein, aussi, je lui ai demandé si je pouvais l'interviewer, il m'a dit : 'Avec plaisir !' Donc, lui aussi, je vais l'interviewer. Mais je vais pas l'inviter tout de suite chez moi parce que bon... si tu vois chez moi... tu vas venir... c'est un taudis, hein ! Tu vois, c'est... Donc, il va falloir que je range un peu, que je prépare des p'tits trucs, quoi ! Parce que bon... je vais pas l'inviter tout de suite, il faut que je fasse un peu le ménage ! Enfin, tu vois ? »

« *Animation culturelle* »

- « Il y a une autre dame qui fait partie des quatre que j'ai vues hier, qui s'occupe... qui s'appelle Marie, qui a 45 ans... Alors hier, j'ai vu quatre dames qui ont 45 ans et qui acceptent toutes... elles travaillent toutes ! Alors il y a... une bénévoles - je crois - ou deux et il y en a deux qui sont payées par la mairie. Alors, il y en a une, c'est une Arabe... Ouais... il y a... Latifa, arabe... J'ai vu Annie, elle, elle est prof de théâtre... elle fait du rattrapage, elle a 45 ans aussi. Elle, elle est payée par la mairie, Latifa aussi. Et il y a Marie... elle, c'est une bourgeoise. Je pense, une femme très aisée qui... Avant dans le quartier elle faisait du... donc, on s'est connu au sport, parce que le matin elle faisait du sport et le matin, je faisais du sport dans le même endroit. Donc, on s'est connu comme ça, à force. On a mis des années avant de se parler ! Et, donc maintenant on se parle beaucoup et il y a un bout qu'elle vient... et depuis un an elle est très contente, quand on s'est croisé, elle m'a dit : 'J'suis contente, tu sais ! Je donne des cours de rattrapage dans ta cité !'. Je savais même pas ! Et elle me dit : 'C'est super ! C'est génial !' Donc, elle se mêle dans le quartier, elle essaye

d'apporter son soutien, elle essaye de rentrer dans la vie du quartier. C'est vraiment très intéressant de l'avoir, elle aussi. Elle est divorcée, elle a un enfant... mais c'est vraiment... une couche supérieure, hein ! Pas forcément... Oh ! j'sais pas... Elle a l'air très fine, très intelligente... ».

« *Réapprivoiser les gens* »

- « On pourrait aller faire un tour dans la cité... J'sais pas... on s'promène dans les rues...

- Oui, oui... on peut se promener dans les rues, hein ! Mais, c'est pas intéressant de se promener dans les rues.

- Si, c'est intéressant !

- Ouais ?

- Ah ! si, ça m'intéresse ! Moi, ça m'intéresse de voir...

- Oui, oui, oui, d'accord ! Mais moi, j'aurais voulu...

- Au fond, ce que j'aimerais, c'est que tu me fasses faire une visite de la cité... Les lieux intéressants, les lieux qui ont un sens à tes yeux ! Et tu m'expliques pourquoi.

- J'aurais du mal à faire ça tout de suite ! Parce que j'ai pas encore repris pied dans mon quartier ! Encore à l'heure actuelle, il m'arrive, comme hier, de descendre à certains moments et puis je vais à certains endroits... mais y a d'autres endroits que maintenant j'évite. Il faut que je reprenne... il faut que j'aie repris contact avec tous les secteurs et avec tous les gens qui occupent les secteurs. Et à partir de là, là on peut se balader... mais y a des endroits où je peux pas t'emmener. Pourquoi ? Parce que moi-même, je n'y vais plus. Mais ce qui est intéressant c'est... c'est de descendre dans le garage qui a été complètement détruit et transformé en terrain vague, c'est d'aller aux endroits de *sit-in*. C'est ça qui est important. Mais, là... je reprends juste contact quoi. Parce que... tu sais, il y a une guerre civile avec les flics... il y a tous les trafics de... tous les trafics ! Donc, comme moi je ne veux plus en entendre parler... comme je ne veux pas cautionner ça, je ne peux pas rester à côté, les voir faire et ne rien dire ! Tu vois ? Moi, je ne veux pas faire ça ! Tu comprends ? Donc petit à petit, j'ai pris mes distances. Il faut que je revienne tout doucement avec le ludique, c'est-à-dire que je squatte par fraternité avec eux... Mais je veux pas entendre parler de leurs trucs... Je squatte parce qu'ils m'intéressent et parce qu'on fait des choses ensemble ! C'est pour entrer en interaction avec eux. Là, oui ! Mais il faut gérer doucement ! Parce qu'à ce moment il faut... réapprivoiser les gens... On peut aller se balader dans des endroits... il y a les petites bandes d'à côté qui sont moins farouches que le centre... le centre même. Les petites bandes périphériques qui se sont écartées justement... »

« C'est pas des bandes ! C'est des gens qui glandent »

- « On ne peut pas parler de bande ! Il n'y a pas de bande ! C'est pas des bandes ! C'est des gens qui glandent... donc ils savent pas où se réunir et comme... c'est comme l'animal... comme l'animal est sociable, il voit des groupes, alors, petit à petit, ben... l'individu rejoint le groupe ! C'est tout ! C'est que ça ! Et à l'intérieur du groupe il y a des associations. Je parlerai plus d'associations ! Alors il y a des associations plus nombreuses, parce que l'enjeu, il est... et puis, quand l'enjeu devient important, ben... les associations elles se réduisent. Voilà... selon les enjeux, il y a des associations dans les associations et ainsi de suite ! Mais on ne peut pas parler à proprement parler de bandes structurées, formelles. C'est la force des choses qui fait que...ils retrouvent là, quoi ! »

« Ça peut être très bon enfant et puis ça peut partir en vrille ! »

- « Faut y aller doucement, quoi !... petit à petit... après ils le savent eux-mêmes que... ben, t'es dans le truc quoi ! t'es accepté, t'es là, quoi ! Après, il y a plus de raison de... après, t'a apprivoisé tout doucement, quoi ! On te voit partout quoi, donc il n'y a pas de raison qu'on ne te voit pas là aussi. Les raisons pour lesquelles il faut que j'y aille doucement, c'est que les enjeux sont beaucoup plus violents, beaucoup plus... euh... Ce qui se joue là, c'est des choses beaucoup plus dangereuses, plus violentes donc il faut y aller beaucoup plus... Je veux dire : c'est courant qu'ils brûlent les bagnoles ! Il ne se passe pas quelque part un mois sans qu'il y ait une bagnole... ou qu'ils brûlent une bagnole ou qu'ils se battent avec les flics ou qu'il y ait un règlement de compte entre eux... Je veux dire, ça arrive souvent que ça finisse même au coup de feu, quoi ! On ne sait jamais ! Ça peut être un jour un coup de feu, un jour un coup de couteau... c'est courant chez moi... Dans les dernières années, il y a eu des coups de hache, des coups de couteau, des fusillades... les bagarres, c'est presque tous les mois, donc... voilà... Ça peut être très bon enfant et puis ça peut partir en vrille ! Donc, il y a du danger ! »

« Pourquoi ils se battent ? »

- « Ça peut être pour une histoire de shit pas payé ; ça peut être pour une histoire de ne pas respecter le... comme ça... simplement, parce qu'ils se sont charriés, c'est tombé un mauvais moment... tu vois... et puis après, ça a heurté la virilité de l'autre et c'est parti ! Ça peut être une histoire de cul ! Ça peut être... des

histoires d'un môme avec une interprétation de leur âge, de leur culture... mais c'est toujours les mêmes histoires, hein ! Voilà ! Mais, comme les époques ont changé, les manières ont changé ! C'est toujours un peu au fond la même chose, mais c'est : délits de pouvoir, de cul... matériels... rapport au plaisir, à l'assouvissement de ses désirs... Voilà ».

« *Junkies* »

- « Fawzi ! Lui aussi, c'est un cas ! Il a une trentaine d'années, Fawzi ! Fawzi, il se biture la gueule ! Mais il s'est cassé en morceaux, quoi ! Il est tombé entre... deux mètres, il s'est coincé, il s'est vrillé ! Il était à l'arrêt, tu vois, mais bourré ! Tu sais... entre deux mètres, puis il a vrillé en tombant ! Il s'est brisé le bassin ! Abruti, va ! Maintenant il est employé à... Il refait le boulot que faisait mon père quand il était vivant, c'est-à-dire il est gardien de l'école, justement ! Enfin, il sort les poubelles... Et, bon... dès qu'il a un centime, il s'avoine la gueule, quoi ! Il s'envoie dans les étoiles ! Et donc... il faut que je l'interviewe aussi parce que, bon... il a arrêté, maintenant il n'est plus délinquant, il est plus 'junky' que délinquant, hein. Voilà ! Alors lui, il faut l'interviewer. Il faut que j'interviewe Mahmoudou aussi. Mahmoudou, il a 40 ans. Il a le sida et il continue ! Un survivant de l'héroïne, donc... lui il faut que je l'interviewe... Non ? Le HLM, c'est tragique, hein ! C'est pas... on n'enfile pas les perles là-bas ! Alors Mahmoudou, il survit encore... il continue de 'génocider' les autoradios... (*rires*), je l'appelle le 'génocideur' des autoradios... (*rires*). C'est un 'génocideur' ! Ah ! Il est... Ah ! la, la... un tueur de pare-brise ! (*rires*). Bon voilà ! Ah ! Mahmoudou !... Il était encore en prison il n'y a pas longtemps. Oh ! putain ! Ah ! c'était bien la prison pour lui ... j'sais pas... il ne fait jamais beaucoup ! Il fait trois mois ! Mais, il fait des cures là-bas à chaque fois ! Sacré Mahmoudou ! »

« *Il a instrumentalisé tous ses enfants* »

- « Alors, il y a l'autre que j'aimerais interviewer, mais lui ça va être plus compliqué ! Aziz ! Parce qu'Aziz, il a 8 enfants. Mais alors, lui, il est pas sain ! J'aurai pas dû lui dire ça ! Mais... euh... Aziz, lui... il 'businessse' un peu, mais... il a instrumentalisé tous ces enfants pour devenir des p'tits gangsters ! Mais il est gentil comme ça... il passe son temps en bas, à se biturer la gueule à 45 balais. Ces gosses en ont 20, ils sont en bas aussi, mais... Enfin... Tu vois, c'est vraiment, hein... Et alors bon... si tu le froisses ce gars-là... tu vois, si tu lui renvoies une image de lui-même qui le froisse, il peut après - pour contrebalancer son image - aller te tailler un costard... grave... donc tu ne peux pas... Il faut y aller... C'est vachement délicat au

niveau de... d'appréhender l'individu sans le froisser, alors qu'il a un comportement que, quand je suis seul avec moi-même, j'exècre ! »

« *Rentrer dans l'intimité* »

- « Pour arriver à rentrer dans l'intimité, il faut appeler ce qu'il y a de meilleur en l'autre. Or avec une population comme ça, comment s'adresser à la meilleure partie de l'individu ? Parce que dans ce travail-là, je suis obligé de faire appel à la meilleure partie de l'autre, parce que sinon ça peut mal finir ! Enfin, voilà... tu vois... je suis en train de réfléchir par rapport à comment aborder l'autre. Mais, dès que je vais être opérationnel... ça va plus être du boulot parce que je vais être dans mon quartier, je vais faire ce que j'aime faire, c'est-à-dire parler avec les gens, les rencontrer... bon... des fois faire le beau, des fois être modeste. Et puis voilà quoi ! Vivre ! Et puis interviewer les gens, organiser des choses, filmer ça... Moi, je suis heureux là. Ça y est je commence à... Bon, tu m'as obligé à reprendre contact tout de suite, donc j'y vais, mais je leur promets encore et j'aime pas ça ! Je leur dis : 'Oui, la semaine prochaine... le mois prochain... on va commencer ci, on va commencer ça ! J'aime pas ! J'aime pas ! J'aime pas leur dire... J'ai trop dit, plus tard, on fera... »

* *

Entretien du 28 mai 2002

« *Je fais partie de leur monde* »

- « Mon projet à moi, c'était d'avoir un peu de sous et pouvoir vivre avec les gosses, en bas, faire le *sit-in* avec mon quartier en bas, parce que moi, je me suis retiré d'en bas, j'y vais plus. Mais avant j'étais le plus jeune... le plus vieux des jeunes ! Ce qu'on appelle les jeunes, c'est les gens qui se réunissent en bas. Donc, moi j'étais le plus vieux des gars qui se réunissaient en bas. Maintenant je ne m'y réunis plus ! Parce que... avec mon pedigree et mon rapport au monde... C'est-à-dire que les mômes... à ma sortie de prison, les mômes, ils voulaient que je les instrumentalise. Ils voulaient que je sois le chef du quartier, quoi ! Or ça, moi, je ne veux pas ! Donc, quand je squatte avec eux, je ne peux pas cautionner leur délinquance, mais je ne peux pas non plus les empêcher de faire ce qu'ils font parce que je ne peux pas leur proposer autre chose. Et tant que je ne peux pas leur proposer autre chose, je ne me permets pas de leur dire : 'Ne fais pas ci ! ne fais pas ça !'. Donc voilà ! Je suis mal... je n'ai rien à proposer, je me prends pour un nul, un con ! Donc, je me suis écarté de

tout ça ! Alors, mon rêve c'était d'avoir un peu de sous pour traîner en bas... acheter du chichon et rentrer avec eux dans le chichon, dans la bière... Moi, je l'ai fait pendant 30 ans ! Bon, maintenant, je m'étais arrêté parce que... je n'ai pas d'argent donc j'ai tout arrêté ! Mais, pour un désir politique, j'avais envie de rentrer là-dedans pour repénétrer avec eux. Parce que même moi qui les connais depuis trente ou quarante ans, si je participe plus au rituel, je rentrerai pas avec eux. Donc pour moi, c'était rentrer avec eux et saisir les instants. Parce que moi je fais partie de leur monde, donc je pourrai rentrer avec eux. Voilà ! »

« *Saisir deux secondes... tu vois ?* »

- « Je pense à un gars là qui est chez moi et qui s'appelle Daniel, qui a le sida, qui a 40 balais et qui est encore un 'génocideur' d'autoradios et que j'aime beaucoup ! C'est un mec, tu vois, il est attaqué et en même temps il a une solidité ! Bon... ce mec-là, il faut énormément de temps pour saisir deux secondes... tu vois ? Mais ces deux secondes-là, elles sont d'une force... d'une poésie et d'une force ! Tu vois ? Trois phrases ! Ce mec-là, il peut dire deux phrases au niveau de comment on sort de sa cité, parce que ce mec-là, il a quarante ans, il n'est jamais sorti de sa cité, tu vois ? On habite à 500 mètres du pont de V., il a jamais passé le pont de V. ! Ça c'est terrible ! Un mec français qui a jamais fait plus de 500 mètres hors de sa cité ! Or ça, il y a vraiment quelque chose d'extrême, mais il faut un amour de cet individu ! Et donc, moi, ce qui est vraiment important, c'est de saisir... peu importe le temps que ça prendra ! C'est la poésie de l'individu et les phrases qu'il a à dire par rapport à un constat social sur lui-même ! Tu vois ? Sur son parcours de vie ! C'est ça qui m'intéresse et ça, moi ça va me demander de longs moments de présence avec lui, de délire, d'amitié... tu vois... de contacts... comme ça... de chaleur, de tendresse, sinon ça ne sera pas possible de saisir ça, parce qu'il est craintif ! L'autre jour j'ai voulu lui faire une photo, il m'a fallu trois semaines pour le prendre en photo et quand je l'ai fait, il était content ! Parce que je l'ai saisi... euh... pan ! Il était heureux... alors maintenant, il arrête pas de me dire : 'Des photos ! des photos !' Ah, ouais... Voilà donc, c'est ça ! Et des gars comme ça, il y en a plein ! Il y a Loulou. Loulou, c'est un géant, ils lui font une piqûre d'Aldone tous les 45 jours et donc... le premier jour de la piqûre il est comme ça et puis au bout de 30 jours, l'effet commence à disparaître et il commence à retrouver sa verve ! Ouais... et puis, quand l'effet de l'Aldone a disparu au bout de 45 jours, ben... il retourne là-bas, il se refait piquer. Parce que quand il retrouve la verve et la rapidité de réflexion, alors il part dans des discours et des analyses sociales qui le révoltent, qui le font bouillir et... quand l'effet est complètement parti, il est enragé ! Il faut qu'il se pique, parce que... Moi, ce qui

m'intéresse c'est que ça bouge, que les gens, ils apprennent et qu'il y ait, à la fin de tout ça, une progression des individus et puis peut-être l'expression forte, poétique d'une révolte et une analyse sociale. Moi, c'est ça qui m'intéresse, pour moi, c'est primordial ! Tu vois ce que je veux dire ? »

« Le junky pétard »

- « Par exemple, j'ai une image que j'ai à tout prix envie de filmer, c'est le réveil du matin : le junky pétard – c'est-à-dire le fumeur de pétard compulsif – et ça c'est terrible ! On ne parle pas des consommations... Moi je veux filmer le réveil, le matin, le noir, puis t'as la sonnerie du réveil... la sonnerie du réveil et... la cérémonie du coupage de feuille à 6 heures du matin... Moi, je le vois : les mecs qui se réveillent, ils sont assommés, et dès le matin, dès qu'ils ouvrent l'œil, ils se remettent un grand coup sur la tête ! Tu vois... c'est un pétard, ça ! À n'importe quel âge ! Ça peut être de 16 à 60 balais, quoi ! À tous les âges ! Et là, j'en ai un, il a 22 ans, il est mignon et il fume de manière compulsive, il se tue ! Il ne voit plus clair ! Donc, à 6 heures du matin, au réveil, quand il y a la pénombre là... la feuille qui se coupe en deux... le montage des feuilles, le carton... à 6 heures du mat... ça, c'est important pour moi ! Je parle du rapport à la défonce et de quelle manière elle s'exprime et j'essaie de démontrer une consommation compulsive, une fuite du réel compulsive. Et c'est ça qui m'intéresse ! C'est ça que je veux démontrer, c'est la fuite de certains individus... Dans la vie de mon quartier, je suis en plein là-dedans. Même au-delà du pétard, il faut que je parle à tout prix de la défonce, mais massive, comment les mecs se lobotomisent avec les substances... C'est important de décrire une journée ordinaire d'un largué et qui n'a rien à branler de sa journée. »

« Structurer des contre-pouvoirs dans mon quartier »

- « Moi, ce que je rêve c'est de structurer des contre-pouvoirs dans mon quartier... Donc, moi, ce qui est important pour moi, c'est de rendre les gens heureux en bas. Pourquoi ? Parce que si je réussis à créer des dynamiques qui rendent les gens heureux, moi j'aurais ma petite part de bonheur, donc, pour moi, c'est ça qui est important. Ce qui est important pour moi, c'est d'arriver au bonheur de... ne serait-ce que de deux ou trois personnes dans mon quartier. Je voudrais, pour la première fois de ma vie... euh... avec les petites ressources qu'on me confie, je voudrais alimenter mon projet personnel d'essayer de constituer... comment dire?... un regroupement... retisser des liens, voilà ! D'ailleurs, il y a plein de gens maintenant qui veulent y participer, des vieux, des jeunes, machin...et puis, petit à petit, essayer

de créer une association, ramener des amis, tu vois... des gens qui se greffent au truc... J'ai envie de créer une dynamique de manière à ce que justement on fasse des comités pour rédiger des tracts et les distribuer au marché le matin, parce que ça, cette dynamique-là, elle existe toujours pas et c'est justement la manière dont a organisé les édiles de la municipalité que le résultat il est là : c'est qu'ils ne veulent pas que les gens se structurent pour écrire ces tracts et les distribuer pour dénoncer à la population. Mais certains papiers peuvent faire prendre conscience aux édiles que la parole de leurs administrés, elle peut être portée et que rien que ça, déjà, ça peut peut-être leur dire que tiens il faudrait que je m'en occupe un peu plus sérieusement parce que il y a des témoins qui ont un porte-voix. Cela dit... moi j'ai des amis, dans ma cité, ils votent Front national, hein... Donc, ils sont en guerre avec les mêmes et moi, je suis resté ami avec eux et je suis toujours ami avec les mêmes. J'essaie de les faire discuter... c'est impossible ! Mais pour moi, c'est important de laisser s'exprimer cette personne-là ! Pour moi, c'est important d'analyser ça et de ne pas rejeter ces... Mon copain, c'est un ancien pompier, il me dit carrément, il est Front National, et puis plein d'autres et je comprends pourquoi ils votent FN... Moi, je les comprends, donc j'exclus pas... Moi, je pense que il faut laisser tout le monde s'exprimer, qu'il faut s'intéresser à l'humanité, même dans les gens ignobles, parce que, chez les gens ignobles, il reste de l'humanité. »

« J'suis sur un terrain miné... »

- « S'il y a le millionième de chance que je sème une embrouille ou une galère... j'suis sur un terrain miné... voilà ! Je suis comme un journaliste qui a fait un mauvais papier... je peux quand même me prendre un coup de couteau dans la cité ! Il y a deux, trois mafieux qui ont 25 ans et s'ils sentent le moindre truc au niveau du danger pour eux, je me prends - même si je les ai connus au berceau - je me prends un coup de couteau, ils me lèvent et ils me torturent avec. Alors bon... Quand il y a des armes qui passent, ils me les montrent, ils ont confiance en moi ! »

« Pour moi, l'enquête, il n'y a pas de problème ! »

- « L'enquête, aucun problème ! L'enquête c'est un magnéto, on n'a pas besoin de citer leurs noms et tout le monde, tous les gens à qui j'ai demandé, ils vont parler, eux. Je les ai connus enfants ou ils ont le même âge que moi et je suis connu : c'est entière confiance ! Moi les mecs, ils me disent tout ! Je vois tout ! Ben... parce que ça fait partie de mon histoire, donc voilà... Pour moi, l'enquête, il n'y a pas de problème ! Moi, interviewer quelqu'un, c'est pas un problème ! Et même lui faire

parler du trafic, machin... Enfin, je l'interviewe, mais je sais ce qu'il va me dire parce que je connais tout ! Voilà. J'interviewe pour attraper des mots, pour approfondir l'analyse, mais en même temps je sais un peu tout ce qu'il va me décrire.

- L'enquête ne me pose aucun problème, j'y crois pas trop...

- Non, mais je suis lucide par rapport à ça ! L'endroit exact où tu vas poser le micro, il peut changer l'ambiance... pour te dire à tel point je suis sensible à la position même l'attitude ; parce que l'attitude que tu vas avoir elle va complètement influencer sur la manière dont il va recevoir et te renvoyer après la parole... Même s'il me connaît, tout va influencer : ma façon de me poser à ce moment-là, si je suis avachi ou si je suis droit... tout ça va influencer dans la relation et tout ça va influencer sur ce qui est raconté. Mais ça, je suis parfaitement lucide. Maintenant, là où va se faire la richesse de l'interview ou non, c'est la manière de l'enquêteur de pénétrer dans la relation... euh... la profondeur... »

« *C'est atypique ma cité* »

- « C'est atypique ma cité, parce que c'est pas du tout les '4 000' avec de grosses barres, non... c'est deux petites tours qu'y avait avant. C'était vraiment la cité la plus tranquille du coin, quoi ! Les vieux gangsters du coin, d'ailleurs, c'était nous, hein, et nous on était d'une... euh...au-delà du gangstérisme, on était d'une correction, mais... euh... je veux dire jamais un problème, tu vois. Et la nouvelle génération, la déstructure culturelle, ça a donné des résultats, c'est terrible ! Alors U., je veux dire... à côté, ma cité c'est mieux quand même ! Ça doit faire... euh... 2 000 personnes. Donc ils ont brisé ces infrastructures villageoises et ils ont eu plus qu'un souci en tête, c'est de bâtir des milliards sur pied... en hauteur ! Voilà ! Et c'est que ça !... *Main basse sur la ville*, le film italien ! Et boum ! Voilà, le résultat maintenant au bout de plusieurs générations, c'est une ville où il n'y a plus de... Les gens, ils deviennent de plus en plus stupides. Ils ont une intelligence intuitive, mais ils savent plus structurer une pensée. Alors le résultat, c'est que les gens, ils ont plus de culture, ils arrivent plus à se révolter... Il n'y a plus de désir ! C'est le désert total ! Il n'y a même plus de désir !

- Y a aussi des gens qui travaillent chez Mac Do, tout ça non ?

- Très, très peu... finalement ! Très, très peu ! De temps en temps il y a des velléités comme ça, mais alors le mec, il va bosser un petit peu chez Mac Do ou un truc et puis... très vite ça retombe et il revient... ça dure trois mois, il revient très vite... Alors on se lève à deux heures... midi, une heure... Il y a quelques lieux collectifs, à force de luttes et de luttes, mais la municipalité a accepté de les mettre en place qu'à condition de tout noyauter, de tout chapeauter et de nommer le personnel

qu'elle veut. Maintenant elle commence à bouger, elle commence à mettre du personnel un peu plus... comment dire? capable... mais jusqu'à il n'y a pas longtemps encore, elle nommait que des gens qui étaient complètement affidés... sans aucune capacité socioculturelle, mais c'étaient juste des gardiens de troupeaux quoi ! Ils étaient aux ordres.

- Et c'est quoi ces lieux collectifs ?

- Ben... c'est la maison de quartier... La maison de quartier est en bas de la cité, mais il y a 6 mois j'ai voulu créer une réunion avec les gens du quartier, il a fallu demander l'autorisation et cette demande, elle a tourné... il a fallu un mois avant qu'elle aboutisse ! Pour les gens de la maison de quartier, il faut qu'ils lèvent le doigt pendant un mois pour pouvoir se réunir, ah ! ah ! ah ! ah ! ça me fait rire ! Tu vois, ça te met la haine quoi !

- Qu'est-ce qu'ils en font ces gens de cette maison ?

- Oh ! Ils font du rattrapage scolaire... ben... d'ailleurs je devais passer voir ceux qui s'en occupent, ils sont plutôt sympas maintenant, parce qu'ils ont fait un effort au niveau du recrutement. Ils recrutent des gens un peu plus compétents tandis que jusqu'à il n'y a pas longtemps encore, ils recrutaient uniquement des gens qui étaient en premier lieu totalement affidés et si possible qui puissent assurer physiquement... mais de capacité culturelle, ils n'en avaient pas. »

« Les trois premiers jours du RMI »

- « Moi je veux à tout prix filmer les trois premiers jours du RMI ! Ça fait un moment, 10 ou 15 ans, qu'on a le RMI, mais les trois premiers jours du RMI, c'est partout, dans toutes les cités pareil, on voit les premiers cadavres : c'est Revenu Minimum d'Intoxication ! Tu vois, on voit les trois premiers jours, ils ont eu un peu de sous et ils se défoncent tout de suite avec ça ! Ça dure 8 jours, quoi ! Le temps qu'ils oublient, ils ont claqué les 2 000 balles, ça dure 8 jours et le temps de s'en remettre, ça dure 8 jours, et les 15 prochains jours, avant que ça revienne, c'est 15 jours de... Aah ! Tu vois ? Et ça, c'est assez intéressant, parce que ça, c'est devenu un pli, avec le temps c'est devenu un pli, et ça, il faut le montrer à l'image. Tu sais, c'est un symbole maintenant l'afflux des RMIstes à la poste ou à la tirette, les trois premiers jours. Tu vois ? Et les mecs cadavérisés les trois premiers jours, ça aussi c'est symbolique du RMI et d'un État social ! Non ? »

* *

Entretien du 25 novembre 2002

Raison et pouvoir

- « Tous mes copains sont en train de devenir des stars, des gens connus et reconnus et le seul dans la bande qui est un bon à rien, c'est moi alors je culpabilise. Parce que je vois des gens que je connais, que j'ai rencontré, qui, à mon avis, n'ont pas mes capacités mais qui ont tous réussi et moi, je suis dans une merde noire, tout ça parce que... parce que je râle tout le temps et ça me ramène à un truc... c'est que, en fait, toute ma vie j'ai souffert parce que je pensais que la raison était au-dessus de tout et que la raison avait toujours le dernier mot, tu vois ? Or c'est faux ! Dans la vie c'est pas la raison, c'est le pouvoir qui a le dernier mot ! Or que moi, toute ma vie, j'ai vécu dans le principe que la raison avait toujours le dernier mot sur le pouvoir. Or c'est faux ! C'est le pouvoir... c'est cette histoire du mec qui s'engueule avec un tueur et le tueur, il lui dit : 'Oui, t'as raison !', mais il le tue. Il dit : 'Mais t'as que raison !' et il le tue ! Et en fait c'est l'antagonisme entre la raison et le pouvoir. Moi j'ai toujours été du côté de la raison, manque de pot, la raison n'a pas droit de cité dans ce monde, c'est le pouvoir qui a droit de cité, tu vois. Et du coup, je n'ai jamais su composer. Tu vois, je me suis fermé toutes les portes, quoi. J'ai toujours râlé au nom de la raison, mais la raison, on s'en fout ! Les gens, ils s'en foutent de la raison ! Ceux qui réussissent dans la vie, c'est pas ceux qui suivent les préceptes de la raison, c'est ceux qui suivent les préceptes du pouvoir ! Tu vois, ils disent : 'Rien à foutre de la raison, t'as le pouvoir, c'est toi qui a raison !' Tu vois ? C'est ceux-là qui réussissent. Or moi, à chaque fois j'ai rué dans les brancards, j'ai dit : 'C'est pas normal !' La justice, c'est ça ! Et à chaque fois, je me suis retrouvé dehors ! Tu vois ? À jouer les redresseurs de tort, quoi, tu vois, à dire : 'Ça c'est pas juste...', à chaque fois, bon, c'était pour ma poire ! C'est qu'en fait, depuis mon enfance, je porte une souffrance en moi qui est extraordinaire et c'est cette souffrance qui gêne mon environnement. Parce que j'ai jamais eu la dignité de le dissimuler, au contraire, dès que j'ai un coup dans le nez ou dès que j'ai trop fumé, cette souffrance, elle dégueule quoi, elle déborde ! Elle dégueule ! Elle est insupportable ! Et donc, les gens, je leur fais peur, parce qu'en plus j'éructe, quoi ! T'as une souffrance incommensurable et cette souffrance t'arrives pas à la camoufler, à l'enchaîner, quoi. »

« Ils ont aucune mentalité ! »

- « Il est tombé et... euh... rien... pas une lettre, pas une... l'autre, il le laisse crever quoi. En plus, bon, sa maman, elle est remariée, donc les parents, ils insistent pas quoi ! Il n'y a aucune aide donc ! Avocat : c'est d'office. Mandat : y en a pas... euh... Assistanat au niveau vestimentaire : rien ! Tu vois ? C'est l'horreur ! Il est à

l'abandon quoi ! Et les mêmes, tu crois qu'ils se mobiliseraient ? Incroyable !... Mais par contre, quand ils sortent, c'est curieux, ils s'embrassent et ils sont toujours ensemble ! J'y crois pas, moi ! Tu comprends ? Moi, je peux pardonner. Là j'ai écrit à un autre, c'est une donneuse, c'est une balance. Bon. Moi, j'aime pas ça, hein ! Je ne supporte pas les donneuses ! Mais, n'empêche que je lui jette pas la pierre, mais si c'était moi directement qu'il a balancé, bon, je le tuerai pas, je lui jetterai pas la pierre, mais je l'embrasserai pas ! Normal non ? Je l'embrasserai pas ! Je lui dirai 'bonjour', tu vois, juste pour... euh... tu vois ? Mais hors de question que je l'embrasse quand même ! C'est pas possible ! Non, mais... ils ont aucune mentalité ! »

« *Culture orale / culture de masse* »

- « En fait je viens de découvrir un truc... c'est que nous, on a encore un peu d'humanité parce qu'on avait encore le contact avec la culture orale. Tu comprends, on n'avait pas encore la télévision de masse, il y avait pas encore les infos de masse comme maintenant, or, là, les nouvelles générations, ils ont pas connu la culture à travers l'oralité. Pour eux, la transmission de la culture, elle se fait uniquement à travers les moyens de masse et ça, ça change tout parce qu'il n'y a plus d'humanité dans leur... Tu vois ? C'est surtout des films... parce qu'ils prêtent beaucoup plus d'attention aux films ou alors aux informations de guerre et de catastrophes qu'aux émissions culturelles. Donc c'est ce qui s'imprime le plus dans leur tête, c'est des trucs déshumanisés, donc voilà ! Et si nos générations à nous, elles ont gardé un peu d'humanité, c'est parce qu'il n'y avait pas encore d'informations de masse et il y avait encore une culture de l'oralité. Et les gens se parlaient donc il y avait encore cette culture de l'oralité où on disait : 'Ça c'est bien, ça c'est pas bien... donc...', tu vois ? Donc, après on avait notre libre arbitre, entre les avis partagés, pour déterminer... euh... ce qui nous semblait être la justice. Tandis que là, ils ont plus rien quoi ! Et c'est vraiment des salopards ! des salauds ! »

« *C'est pas une envie de suicide, c'est une envie de non-vie* »

- « En fin de compte, en fait, je suis feignasse. J'ai arrêté de fumer, hein, pour faire l'enquête mais le problème c'est que, dès que j'ai touché la première paie, j'ai acheté une *PlayStation* et la *PlayStation* c'est de la drogue ! C'est un truc d'oubli, quoi ! C'est-à-dire que... en fait je m'aperçois que je suis suicidaire... Mais je suis pas suicidaire violent, c'est-à-dire... c'est pas suicidaire, c'est du non-vivre... J'arrive à un stade où j'ai toujours été peut-être, c'est pas que je veux me suicider, c'est que j'ai pas envie de vivre ! Je suis à un stade de non-vie. Donc il y a une fuite... Tu vois dans les

trucs de l'oubli, quoi. La *PlayStation*, c'est les trucs de l'oubli. Tu oublies, tu ne réfléchis plus, t'es ailleurs, quoi ! Et en fait, c'est le même truc... le même principe que la drogue, c'est la fuite de la réalité et c'est... c'est pas une envie de suicide, c'est une envie de non-vie. Alors il y a plusieurs raisons... Ma souffrance que je porte, elle est trop forte et j'en ai honte et elle déborde et elle me gêne ! Peut-être c'est, tu vois, la culpabilité de ne pas... d'être fainéant... et puis en même temps, tout ça est lié à la difficulté de faire ce travail-là ! Je culpabilise vachement parce que je me dis que c'est vraiment une chance pour moi, que tu t'es dépatouillé pour m'offrir cette chance et qu'en même temps c'est une chance extraordinaire et que c'est un luxe et que je la gâche. »

« Aller à la rencontre du monde et des autres, ça m'est difficile »

- « En même temps, il n'est pas si facile que ça ce boulot-là ! Je veux dire : il faut s'impliquer, il faut rentrer...

- Mais bien sûr. Je ne t'ai jamais dit que c'était facile. C'est un boulot difficile !

- Et... euh... et je m'aperçois que...

- Tu pensais à tort que c'était plus facile que ça ne l'est.

- Mais pourquoi ? Parce que je pensais que j'étais encore comme avant. C'est-à-dire qu'avant la dernière prison, je sortais encore beaucoup, j'étais tout le temps en extérieur, je vivais, dès que j'ouvrais les yeux, c'était pour sortir dehors. Or depuis ma dernière incarcération, je ne sors plus. Voir les gens, ça m'est pénible ! Sortir à l'extérieur, aller à la rencontre du monde et des autres, ça m'est difficile et je m'étais pas aperçu de ce changement là ! »

« Le 'génocideur' des autoradios »

- « J'ai enregistré un mec, je l'ai emmené à la maison, pour tâter le terrain, il y a de ça un mois, hein ! Je lui ai payé des bières et tout depuis un moment, pour l'appivoiser, pour l'habituer petit à petit. Je lui ai acheté des bières et je lui ai dit de monter chez moi. Je lui dis : 'Ben... je peux te filmer...'. Je te l'ai dit, il a le sida, c'est le 'génocideur' des autoradios, c'est le grand 'génocideur' des lunettes arrière de voitures. Il a 30 balais et il a une gueule cassée, mais extraordinaire et il m'intéresse vraiment fort quoi ! Il m'intéresse très, très fort ! Mais finalement c'est vachement dur ! En fait, il le dit pas, mais... c'est une donneuse qui prend une claque et il raconte tout. Mais euh... à l'extérieur il arrête pas de dire que les flics c'est des salopards et tout ! Mais en fait... là, ils l'ont arrêté devant mais il y a 15 jours ils l'ont

relâché deux heures après, il venait de 'génocider' une voiture ! S'ils le relâchent comme ça c'est que... il doit les renseigner un petit peu, quoi ! »

« Un petit groupe de traîne-patins : ils attendent l'avenir quoi »

- « Dans un premier temps, j'ai commencé à en parler à droite et à gauche, partout. Le premier objectif, c'était de m'asseoir sur les terrasses, là où ils se réunissaient, c'est-à-dire de squatter avec eux dans les endroits où ils paraissent... parce que je connais un endroit où ils squattent, mais c'est un endroit où j'ai pas envie d'aller parce qu'il se passe des violences, parfois ça dégénère et c'est des moments de dégénérés dont j'ai pas envie d'être témoin. Parce que le fait que je sois témoin, ça sera pas bien, ça sera encore pire ! Donc, j'ai choisi un endroit où des jeunes se réunissaient et où c'était cool, je pouvais y aller. Ils arrivent en général en cet endroit-là vers six heures et ils y restent jusqu'à 10-11 heures. C'est des gars... des jeunes qui forment un petit groupe aussi, mais c'est la cité à côté de chez moi, à côté de la mienne... C'est échelonné entre 16 et 35, 40... C'est tous des traîne-patins, tous des traîne-lattes, quoi ! Quand on dit 'jeunes', c'est tous les traîne-lattes quoi... qui sont là et qui glandent, comme un jeune quoi ! Ils sont là, ils savent pas quoi faire, ils attendent l'avenir quoi ! Il y a des gens qui bossent et qui arrivent à 6 heures. Donc, ils se réunissent tous là à ce moment-là : c'est les copains du quartier. Et puis ceux qui bossent pas, ils se lèvent très tard ! Alors le temps qu'ils se lèvent et qu'ils se préparent, tu vois, ils tournent un peu, ils arrivent et il est 4 heures, 5 heures et en fait, là, ça commence à s'agglomérer quand ceux du boulot arrivent en plus. Peut-être aussi parce que c'est une terrasse de café. Peut-être aussi parce que ceux qui bossent, ils peuvent payer le coup ! Tandis que ceux qui bossent pas... ils peuvent pas squatter cette terrasse trop longtemps. Quoique le patron, il dit rien mais, bon... à un moment il faut quand même qu'il y en ait qui consomment un peu. Donc il y a peut-être aussi ça qui joue ! Donc voilà ! Donc, j'ai commencé à squatter cet endroit et à essayer de les mobiliser, eux, parce que... ils sont un peu plus faciles que les miens... Parce que les miens, ils sont déjà plus dans... l'esprit gangstérisme, banditisme ! »

« Un rappeur »

- « J'ai eu une approche avec un rappeur de leur bande-là et ça s'est très mal passé, quoi ! Ça m'a mis la tête sous l'eau pendant quelque temps ! Ça m'a miné ! Je me suis dit : 'J'y arriverai pas ! tatati... tatata... !' et je me suis enfermé chez moi pendant une semaine quoi ! Au début, il a accepté, donc je l'ai invité à manger... Il m'a fait cavalier trois, quatre fois déjà... Donc j'ai couru après lui pendant une petite

semaine et puis au bout du compte j'ai réussi à le coincer finalement. Ce jour-là, on devait manger ensemble, il m'a baladé, je l'ai vu que deux, trois heures après l'heure du rendez-vous et donc on s'est mis à une terrasse à un café, on a bu un coup, on a commencé à discuter des projets qu'on pouvait faire, tu vois ? Je voulais pas lui présenter l'interview comme ça et puis je voulais lui parler d'abord de ce qu'on pouvait faire ensemble au niveau de l'organisation d'une association, de recréer du lien social, de créer un truc socioculturel, de recréer un mouvement. Et à ce moment-là, il est parti dans un truc : 'Moi, j'en ai rien à foutre des autres ! Je mène ma petite vie... J'ai ma petite passion, avec ça je suis très bon ! Je vais tous les niquer, c'est moi le meilleur ! Euh... Je demande pas de budget à la ville parce que je suis pas un suce-bite...' Enfin, tu vois ? Sous-entendu, moi qui veux demander des subventions, moi, je suis un suce-bite, tu vois ? Enfin, bon... on a discuté pendant deux ou trois heures, on s'est crêpé le chignon pendant un après-midi à la terrasse, quoi ! Moi à essayer de le convaincre, lui à jouer les caïds... Donc, je suis parti en fin d'après-midi de l'interview, j'étais comme ça, quoi ! Grrr... ! Il m'a mis en rage, tu vois.

- Il fait quoi dans la vie ce gars-là ?

- Rien ! Il est chez lui, il écrit ces textes de rap et il rêve que c'est lui le meilleur ! Il est très intéressant parce que du fait d'écrire, il a un travail sur l'analyse des choses. Donc ça m'intéressait vachement de l'avoir et pour les interviews et puis pour faire des choses, parce qu'il a une énergie et donc il a une analyse sur le monde... je pensais que grâce à cette révolte... Or, il a cette révolte, cette énergie, mais comme il est complètement formaté par ce qu'on lui a inculqué, donc il reproduit les schémas du capitalisme, à savoir : 'C'est moi le meilleur, je nique tout le monde !' Tu vois ? Alors qu'en fait, il est en rage à cause du système tel qu'il est... et de sa situation dans le système et il se rend pas compte qu'il reproduit les mêmes schémas que le système, alors que c'est un type qui écrit, qui cherche à comprendre. Je te dis, il m'a miné ! Et puis, tu sais, comme il est très balaise, il se la joue, quoi ! Ah ! Je commençais à être... nerveux, quoi ! Moi je suis nerveux quoi ! Il faut pas trop... quoi ! S'il me parle mal, je le... Enfin, bon... Ça s'est très mal passé ! Non, il m'a vraiment porté sur les nerfs ! Bon, voilà ! »

« *S'incruster au milieu des riches* »

- « Finalement je suis tombé sur Nasser. Lui, il est adorable, alors là je crois j'en suis à trois bandes de lui... deux ou trois bandes... Et lui, il a envie de dire tout, il a envie... il est très intelligent... il m'a fait rire dès la première bande parce qu'il me ressemble : il a perdu son papa très jeune aussi... dans un accident, lui, mais on sait pas trop si c'est un accident parce qu'en fait il était avec son beauf, c'est-à-dire

l'oncle... c'est-à-dire son beau-frère à son père, c'était le beau-frère du père. Et lui, c'était un type qui travaillait comme... comment dire ?... comme directeur de casino à Beyrouth, un Algérien à l'époque, dans les années 1970. Et donc son père est mort à Beyrouth dans une soi-disant collision avec un camion-citerne, il est mort broyé... mais... euh... ben, il le dit dans l'interview, c'est pas très clair, hein, l'histoire de la mort de son père. Donc il a été élevé par sa maman qui s'est mise à travailler et puis un peu par ses tantes, mais de manière lointaine, quoi ! Et en fait, il y a une de ses tantes qui est très riche, qui habite à Neuilly, qui était la femme justement de ce gars-là qui avait le casino à Beyrouth et qui a consenti au cours de sa vie à lui filer 60 000 balles et c'est avec ces 60 000 balles qu'il s'est inscrit dans un cours... dans un cours privé, après l'école. Mais en fait, comme sa mère, elle avait des prétentions pour lui, elle l'a mis à Neuilly et comme sa tante habitait à Neuilly, par un jeu d'écriture avec sa tante, ils ont réussi à le placer à l'école à Neuilly. Donc, il a été avec les petits bourgeois. Donc il a eu tout un délire... euh... tu vois, il raconte qu'il se faisait passer pour un Juif, enfin bon... il a eu tout un délire pour s'incruster au milieu des riches, quoi ! Et donc, il s'est retrouvé dans l'adolescence avec tous ces gosses de riches. C'est très, très intéressant ce qu'il dit... donc voilà ! Lui, il m'intéresse vachement, il cherche à comprendre et on retrouve... euh... tu sais, ce que je disais il y a 20 ans ou 30 ans, je disais : 'Je cherche à me mimétiser au milieu ambiant...', et lui, c'est ça qu'il racontait aussi, tu vois ? Je me disais : 'Mais, tiens ! mais c'est moi ça !' C'est assez marrant, tu vois, 20 ans après, d'interviewer un petit jeune qui a les mêmes trucs que moi. »

« Le souffre-douleur des petits bandits de ma cité »

- « Je me suis mis à interviewer un autre jeune qui habite aussi dans le quartier, mais qui, lui, ne fréquente pas tout ça, c'est Olivier avec qui je m'entraîne, un gars que j'ai rencontré au parc et à qui je donne des conseils à l'entraînement : depuis un an ou deux il s'entraîne avec moi. Et lui aussi, il est très intéressant parce qu'il habite le quartier et, alors, super ! il a été au collège avec tous les mêmes de ma cité et comme lui, c'était le fils d'une prof' de l'école et son copain était flic, pas à X, mais il était flic ! Donc Maman professeur dans les collèges de X et Papa flic et il explique, qu'il était le souffre-douleur des petits bandits de ma cité, quoi ! Et il raconte ça... ça c'est une bonne coïncidence parce que il me parle du collège de tous les petits gars de la cité quoi. Donc, lui, je l'ai interviewé une ou deux fois... deux ou trois fois... j'ai pas fait le compte encore. Là, dernièrement, je l'ai interviewé avant l'entraînement... parce qu'une fois je l'ai interviewé après l'entraînement mais... j'étais nase... j'étais

nase... on l'a fait mais... Donc, maintenant j'emmène le truc là-bas, je l'interviewe avant et on s'entraîne après. »

« Animation socioculturelle »

- « Je passe mon temps aussi à courir après les gens. Là y'a un petit Arabe qui a 35 ans, qui m'avait rencontré dans le temps... Je l'avais épaté - lui aussi il est de X - il m'a dit : 'Toi, je t'avais vu une fois... À l'époque, t'avais mis un gars en place, c'était le barman... il m'a dit, j'avais été vraiment épaté par ton vocabulaire !' Et donc, ce mec-là, maintenant, il est devenu prof de théâtre à X. ! Voilà donc, il va dans les écoles, il s'occupe du cours de théâtre dans la troupe socioculturelle de la ville, quoi, puis il donne des cours dans les écoles de la ville. Donc, plusieurs fois j'ai été le voir, j'ai mangé avec lui, j'ai passé des après-midi avec lui pour le faire participer et essayer de l'enrôler dans tout ce mouvement quoi ! Et donc il est vachement intéressé, donc ce matin il m'a appelé et il m'a invité mercredi midi... »

« Le travail relationnel, c'est fatigant ! C'est épuisant ! »

- « Je culpabilise, j'ai honte, j'ai fait le con, j'ai fainéanté ! Mais en même temps, le fait d'aller rencontrer les gens, de leur parler, de... comment on appelle ça ? C'est... euh... le travail relationnel, quoi ! d'aller les voir, d'aller leur bourrer le mou, quoi ! C'est fatigant ! C'est épuisant ! T'es là... pff ! Faut ramer, faut ramer ! putain ! Alors, bon ben voilà, je passe des heures des fois à parlementer... La conjugaison de ma propre fainéantise et de la difficulté d'organiser des choses, ça m'a mis face à mon impuissance, à mon sentiment d'impuissance. Et ce sentiment d'impuissance m'a miné complètement aussi, tu vois ? Parce que là, tu sens vraiment que t'es... impuissant ! T'es un impuissant ! Et tu culpabilises, t'as honte parce que tu te dis : 'J'suis un impuissant, j'ai pas de femme, j'ai pas d'enfants... Je suis incapable de me projeter, je suis incapable de donner envie aux autres de faire des choses !' Donc ça veut dire que j'ai pas... comment dire ?... j'ai pas de crédit ! J'ai pas une étoffe humaine qui me donne du crédit vis-à-vis des autres. Tu vois ce que je veux dire ? Et ça c'est terrible comme constat ! »

« Un décès dans la cité »

- « Les gosses que je t'ai dit là que leur maman elle a la sclérose en plaque, elle vient de mourir ! Elle est morte il y a... dix, quinze jours. Alors là j'ai été leur remonter le moral, Maman leur a fait un couscous, on leur a monté... Bon ben, j'ai

participé, tu sais, à la cotise pour aller enterrer la mère en Algérie... Donc, aider un peu le père quoi, discuter avec lui, être présent un peu avec lui parce que c'est un très dur moment à passer. Et alors du coup je suis monté chez eux maintenant. Alors moi je disais que chez moi c'est un taudis, mais alors chez eux... Oh la, la ! C'est le bidonville de Nanterre, hein ! Oh putain ! Et alors, bon ben maintenant, ce mec-là, alors qu'au début il gueulait sur son fils qui est gentil, qui est obligé de dealer... qui deale depuis un an maintenant. Au début, il gueulait, là il accepte l'argent. Mais... euh... il l'accepte, mais il a une manière noble, c'est pas comme l'autre-là que je t'ai dit qui instrumentalise ses gosses... Il accepte parce qu'il n'y a pas d'autre solution dans la misère. Il est obligé d'accepter... Alors, je milite pour qu'il s'implique dans des activités, tu vois, l'association, machin... Bon, là c'est encore frais, la femme, elle vient de mourir, bon, c'est encore un peu frais. Mais là, effectivement, il y a matière à enquête, hein, parce que lui c'est vraiment important de l'interviewer ce gars-là, tu vois, avec le gosse qui est tout le temps en bas, dans la bande qui deale... le rapport à la souffrance, la misère et tout ce qu'ils vivent, quoi ! Et là, bon, quand j'ai vu l'état de leur baraque, c'est noir ! Les murs, ils sont noirs ! La fumée... euh... c'est des murs blancs à la base, ils sont noirs ! Tu vois ? Noirs, marron... Et alors, en guise de lit, ils ont deux lits dans le salon, des lits en fer... ils ont peut-être une commode cassée, deux lits en fer... tu vois ? Le taudis quoi ! Avec les ressorts enfoncés, une couverture glauque en coton glauque... Alors les deux garçons, ils dorment là ! Il y a une petite télé, tu vois, portable avec une *PlayStation*... Alors je lui dis : 'Bon, tu accuses le coup, c'est normal, mais dès que ça va un peu mieux on se remotive, on s'organise avec les jeunes et on refait ton appart ! Tu vois, on mobilise une petite équipe, on refait ton appart et après on fait une brigade pour refaire les appartements des gens les plus pauvres ! Tu vois, on commence par le tien et puis après, les familles les plus démunies, on y va...' Tu vois ? Au lieu qu'ils traînent les gosses, on les met aux pinceaux quoi ! Tu vois ? Et il me dit : 'Non, je veux partir...' Il se raconte des histoires, il dit : 'Moi, je veux partir d'ici, il y a trop de mauvais souvenirs...' En même temps c'est vrai ce qu'il dit, mais ce qu'il analyse pas c'est que jamais on ne le relogera nulle part ! Donc, le seul truc, c'est de se prendre en main et de refaire tout ça ! Donc, voilà quoi, je passe mon temps à militer, à pousser les gens... et c'est très, très long et on a l'impression qu'on n'avance pas ».

« *Les gens ne se lièrent pas comme ça* »

- « Avant-hier, j'attendais le frère du gars que je bataille pour le faire monter du troisième à chez nous. J'avais rendez-vous, ça faisait huit jours qu'il m'avait dit : 'Bon, on vient samedi avec mon copain, Armand, un black...', ils devaient

monter à la maison samedi après-midi, ils m'ont encore posé un lapin, dis donc! Et voilà ! J'ai passé trois heures avec son copain, pas avec lui parce que lui ça y est, maintenant il m'a fait ramper, ça va ! J'ai croisé son copain black, je l'ai croisé en bas, et on est partis ensemble, on a passé trois heures ensemble et il m'a accompagné à la FNAC et tout ! Et je lui dis : 'Je compte sur toi !' Il m'a dit : 'Oui, oui, pas de problème ! T'as raison, il faut qu'on fasse des choses et tout... Samedi, on est là !'. Ils sont pas venus, hein ! Donc voilà... donc là je vais les revoir, ça va encore... je vais encore râler quoi ! Pff... Ouais, j'ai passé trois heures avec lui à glander quoi ! Tout ça pour lui décrocher un rancard, tu vois, le broser dans le sens du poil quoi... Tu vois, essayer de leur expliquer que faut sortir de l'inertie... Et donc, je suis obligé de les acheter, comme là, tu vois, il boit de la bière là... il a fallu lui acheter une pinte de bière ! Quelque part tu les achètes quoi ! Et puis tu attrapes pas la mouche avec du vinaigre, quoi, il faut du miel, quoi ! Alors c'est pareil, maintenant Nasser je l'ai bien ferré et tout : c'est bon, je l'interviewe facilement, il se libère et tout, mais avant j'ai passé quatre à cinq soirées à parler avec lui...ça se fait pas comme ça, quoi ! Alors que moi, tu sais, dans la théorie, ça y est ! C'est OK, on se tape dans la main, je pose le magnéto, tac ! Non ! C'est pas comme ça du tout !... Les gens ne se livrent pas comme ça. Il faut d'abord qu'ils aient un intérêt et puis c'est pas comme ça de but en blanc quoi ! À chaque fois tu vois, il faut rentrer en pourparlers et puis après il faut trouver des clefs. Et en fait, je suis peut-être pas à la hauteur parce qu'il faut être intelligent ! Il faut être calé quoi ! »

« Écris-moi une lettre au ministère »

- « L'autre père qui a huit enfants délinquants là, lui ça fait... euh... une semaine qu'il pleure ! Il me dit : 'Écris-moi !', puisque c'est une double peine ! Il a l'expulsion sur le dos, il me dit : 'Écris-moi une lettre au ministère'. Ben, j'ai dit : 'Oui, mais monte à la maison avec tes papiers, tu m'expliques et puis à la maison, on écrit.' Et Monsieur ne veut pas monter à la maison. Il veut que je descende... Il veut même pas... la contrainte de venir chez moi. Il veut que ce soit moi qui descende, qui vais à l'endroit où il tient le mur... En fait, non, même pas ! En fait il veut m'expliquer grosso modo son truc, je rentre chez moi et je fais sa lettre et je me démerde et voilà ! Et lui, il veut pas la contrainte, tu vois, il veut pas se prendre la tête quoi, tu vois. J'ai dit : 'Non ! Tu montes à la maison, tu bois ta bière à la maison et on l'écrit ensemble.' Tu comprends ? Et bon... donc, je compte sur cette demande pour aussi le ferrer. Tu vois ? »

Inculture et apathie

- « Tu vois, c'est toute cette inertie-là... en fait, c'est à cause de leur état psychologique ! C'est parce qu'ils sont dans un tel état que... ils sont... quel est le mot ? Apathiques ! C'est l'apathie. C'est voulu cette apathie sociale qui arrange bien les choses pour certains. L'apathie... mais c'est incroyable, t'as vu ce qui nous tombe là ! Ils sont en train de tout privatiser, d'enlever tous les droits sociaux et les gens sont apathiques ! Ils comprennent pas... personne ne bouge ! Personne ne voit rien venir, hein, et ils le font en traître... Et t'as pas vu Nicole Notat qui va être patronne bientôt ! Financée par le MEDEF ! Oh ! C'est pas mal ça, hein ! T'as vu... c'est l'horreur, hein ! Oh ! la, la ! C'est une gangster ! Et les gens, ça, ils le voient pas, parce qu'ils ont pas de culture. Donc ils voient pas tout ça ! »

* *

Entretien du 4 décembre 2002

« Il sait pas quoi répondre »

- « C'est un p'tit gars, t'sais, tout petit, il s'appelle Chérif et il est adorable, c'est la fouine, il habite au rez-de-chaussée, c'est la fouine. Et en même temps, tu sais, c'est un type qui a un peu... de retard... parce qu'il a eu une maladie très jeune et donc il a suivi des cours dans des classes spécialisées donc il est un peu attardé. Mais en même temps pas si attardé que ça, il est très fouine, il est très mince... Tu vois ? Et donc j'étais très attaché par son interview, je me disais : 'Il faut que je l'interviewe !' Parce qu'il voit tout ce qui se passe, il est branché sur tous les coups. Et puis, comme ce petit attardé, tout le monde lui demande tout et n'importe quoi et il est très serviable. Il est petit... bon... il est un très peu craintif mais... tout le monde l'adore donc personne ne lui fait de mal ! Mais en même temps il est sur tous les coups quoi. Et donc je voulais l'interviewer mais en fait il est trop attardé mentalement quoi, donc quand je lui pose des questions il reste bloqué. Il sait pas quoi répondre quoi ! Et voilà. »

« Il a peur de dire des conneries »

- « Je voulais interviewer le frère à Ali – Ali que j'ai déjà interviewé tu vois – et lui, le petit frère qui est plus maigre qu'Ali est le souffre douleur, le petit frère qui est plus maigre, lui, n'est pas du tout le souffre douleur, il a vu l'exemple de

Mohammed et donc, lui, il est plutôt... il rentre dedans, tu vois et il est gentil en même temps... Il est craintif aussi parce qu'il est faible quoi, il est pas costaud quoi. Mais, très intelligent, quoi, il est très intuitif ! J'étais très intéressé pour l'interviewer sauf que, on a parlé deux, trois jours de ça quoi, il est très inquiet par rapport au micro... En fait, il a peur de dire des conneries, il sait pas quoi dire donc le micro l'intimide. L'interview l'intimide parce qu'il a peur de pas savoir répondre, tu vois, et pour lui c'est déjà... rien que le fait de pas pouvoir répondre, c'est déjà une épreuve, tu vois. Et donc il refuse *a priori*. Bon, alors je l'ai repoussé dans ses retranchements, finalement il a dit : Oui. Et on avait rendez-vous hier soir, parce que en plus, en même temps, c'est en plein Ramadan, tout le monde 'ramadane', enfin... c'est la merde ! Donc il n'est pas venu ! »

« Je suis très pointilleux sur ces choses »

- « D'entrée... vraiment il ne pèse pas ses mots... d'entrée, il me dit : 'Ah, ça va le 92... euh... le 9-2 de mes deux !' Parce qu'en fait c'est... euh... le '9-2 de mes deux', tu sais, c'est une vanne qui est prise dans un rap ! Et... euh... moi, comme il me dit ça directement, il pèse pas ses mots ! Ça veut dire que c'est moi qui vaut rien quoi ! Tu vois ?

- Ouais...

- Je lui dis : 'Mais quoi ?' Tu vois ? Je lui dis : 'Mais t'es malade ou quoi, qu'est-ce qui t'arrive là ?' Il me dit : 'Mais non... c'est pas pour toi, c'est dans une chanson...', machin... Je lui dis : 'Mais oui, mais... Fais attention à ce que tu dis. Tu me dis pas ça ou alors tu penses de moi que je suis un pipeau, à ce moment-là tu me le dis franchement et comme ça on n'a plus aucune relation !' Après il... il sait plus où se mettre mais bon... mais moi, ça fait la deuxième fois qu'il me fait un truc comme ça, tu vois, et moi, je suis très pointilleux sur ces choses. »

« Ils sont vraiment décevants sur toute la ligne »

- « C'est un vieux copain réalisateur, il nous a préparé une bouffe à la maison. Je l'avais prévenu que j'inviterai des gens, donc il va préparer une super bouffe, tu vois ! Il m'a dit : 'Je vais passer la journée de samedi à préparer la bouffe !' C'est un cordon-bleu, il a 60 balais tu vois. J'invite les mêmes, je leur dis : 'Rendez-vous à midi à peu près !', pour qu'on soit à une heure, on boit l'apéro et puis après on bouffe vers trois heures, quoi ! Personne ne vient, l'autre il m'appelle à trois heures et quelques... on est déjà en pleine alcoolémie et il me dit : 'Voilà, ouais finalement je veux bien venir mais il faut que j'amène un copain !' Alors non, moi, je peux pas ! Je lui dis :

'Écoute, moi, je peux pas accepter ça. Tu viens en coup de vent, c'est juste pour montrer un réalisateur de cinéma exactement comme on va au zoo...'. Lui c'était son truc, c'était amener les copains pour leur montrer des réalisateurs de cinéma comme on va au zoo, tu vois, voir des trucs... euh... tu vois ? Je lui dis : ' Non... Tu viens en tant qu'ami, je t'introduis chez des amis et des gens précieux, des gens importants !' Et l'autre il voit ça comme si c'était des animaux de foire ! Tu vois ? Et il se rend même pas compte tu vois dans... Du haut de ses vingt ans il se rend même pas compte de l'opportunité que je lui offre, tu vois. Voilà, donc... ils sont vraiment décevants sur toute la ligne. »

« Il a la flemme de venir parler devant le micro »

- « Alors Roland, pareil, le fils de policier ! Ça fait... euh... 10 jours que je lui cours après ! Tout à l'heure je sors à midi pour acheter les journaux et manger vite fait pour venir au rendez-vous ! J'étais au téléphone portable avec le type qui veut faire le film avec moi... Il me dit : 'Alors, qu'est-ce qui se passe ?' et tout, je lui dis : 'J'ai du mal à choper les gosses !' et bing ! Je vois Olivier, je lui dis : 'Tiens, ben, en voilà un !' Dix jours que je lui cours après. Et devine pourquoi il ne vient pas, parce qu'il fume des pétards, il joue au foot et il a la flemme de venir parler devant le micro. Il était tout rouge. Ben je lui dis : 'Viens manger avec moi.' On a été manger au chinois et voilà... »

« D'ici le Ramadan je suis débordée »

- « J'ai été voir... euh... comment elle s'appelle ? Latifa ! Alors elle m'a dit : 'Pas avant vendredi.' Puisque vendredi il y a la rupture du Ramadan, donc elle m'a dit : 'D'ici le Ramadan je suis débordée...', mais à partir de lundi elle m'accorde une heure et demie tous les jours... tous les jours elle m'accorde une heure et demie d'interview. Voilà, c'est tout ce que j'ai pu décrocher et puis... euh... petit à petit ben, je reprends contact avec les gosses, j'attends que tu viennes avec moi pour que tu voies que c'est pas du pipeau ce que je te dis. »

« Je ne monte pas chez toi, il y a ta mère »

- « Toujours dans le même esprit, je t'ai parlé du mec qui a la Mercedes et qui s'en sert de canapé. Donc lui, il m'a demandé un service il y a huit jours. Je t'en ai parlé d'ailleurs la dernière fois, il m'a demandé de lui écrire une lettre au ministère pour lui enlever sa double peine. Et donc je lui ai dit : 'Monte à la maison.' Et bien

tiens-toi bien, ça fait huit jours que je lui cours après, hier j'avais... j'avais rendez-vous lundi avec lui, lundi à 14 heures 30, lundi j'ai passé mon après-midi à descendre en bas pour le chercher – parce que j'avais rendez-vous avec lui – pour l'emmener chez moi et pour lui écrire sa lettre, tu vois, parce que ça fait des mois qu'il m'a dit ça. Mais là, il m'a relancé, je lui ai dit OK ! Donc on s'est donné rendez-vous lundi, moi je devais aller chez lui, après il m'a trouvé une excuse, il m'a dit : 'Non, je ne monte pas chez toi, il y a ta mère.' Je lui dit : 'Lundi je viens et on va où tu veux et je te l'écris.' Moi, c'était intéressé dans mon esprit. C'est parce que je me suis dit : 'Je vais lui faire sa lettre, je vais l'inviter à un truc où il y a le MIB qui s'occupe bien de la double peine, je vais bien le brancher là-dessus et puis... après je vais avoir une introduction pour interviewer ses fils... ses huit fils.' Tu vois ? Surtout qu'ils sont très... Y en a un d'eux qui est le plus virulent, qui est le plus gentil aussi, qui est très lié au p'tit Ahmed que je cherche à interviewer en ce moment et qui vient de sortir de prison aussi. Donc lundi, je passe à partir de 14 heures... à partir de 14 heures 30, je suis en bas à chercher : il est pas venu de la journée ! Je l'ai vu hier, hier il avait pas le temps parce qu'il devait retaper la bagnole de sa copine soi-disant et tiens-toi bien ! pour monter – c'est-à-dire que... ce qu'il veut en fait, il veut que je lui écrive la lettre pour le ministère, mais il veut pas s'en occuper. C'est-à-dire qu'il veut même pas avoir la contrainte de venir m'expliquer son truc... euh... me donner ses coordonnées, ses arguments... non ! Il me dit : 'Voilà, écris-moi une lettre au ministère.' Point. Tu vois ? C'est-à-dire c'est moi qui me charge de tout... je prends toute la contrainte quoi ! Et lui, il se prend pas la tête ! »

« Je me méfie de lui »

- « Tu vois le rapport avec ses enfants de ce gars-là ? Terrible ! Je le prends avec des pincettes, je me méfie de lui parce que... il est tellement dans des schémas malsains que... tu vois, je le prends avec des pincettes ce gars-là. Il ne m'inspire pas confiance, il peut tout de suite te faire un truc pas bien quoi. Donc, lui voilà... j'ai été le voir hier, je l'ai engueulé parce qu'il m'a fait culpabiliser de ne pas lui avoir fait la lettre. Alors je lui dis : 'Voilà, on avait rendez-vous lundi, je me suis pointé, j'ai passé la journée à monter, descendre, à te chercher...' Je l'ai cherché jusqu'à six-sept heures le soir quoi. Il était pas là ! Il me dit : 'Ouais... mais excuse-moi...' et tout ! Je lui dis : 'Je te dis pas ça pour que tu t'excuses, je te dis simplement ça parce que auparavant tu m'avais fait culpabiliser parce que j'avais insisté pour que tu montes chez moi !' Et tu vois je lui ai dit : 'Là je suis descendu pour aller là où tu veux et t'étais pas là !' En fait lui, je veux vraiment lui rendre ce service pour pouvoir après interviewer ses enfants. »

« Ils sont tellement habitués à glander »

- « Je veux dire, mais les mecs... tu vois, ils sont tous comme ça ! C'est ça, ils refusent la contrainte ! Tu vois ? Et en fait, ça c'est la déliquescence quoi, c'est parce qu'ils sont tellement habitués à glander, ils veulent plus sortir de la glande ! Moi, je suis pris aussi dans ce processus-là hein, sauf que j'ai un peu plus de lucidité et donc je m'analyse, mais je suis exactement pris dans ce même processus quoi ! C'est que à force d'être déliquescents dans la glande, ben t'es... t'as plus envie de bouger quoi ! parce que la fainéantise est intrinsèque à l'être humain quoi ! L'être humain... il faut faire un effort pour vivre, ça je m'en aperçois depuis que je vieillis quoi. En fait tu t'aperçois en vieillissant, c'est que si tu veux continuer à vivre il faut que tu fasses un effort ! »

« Une déliquescence générale »

- « Hier, catastrophe ! Il y a ma première femme qui est arrivée à la maison à minuit et demi, je venais juste de me mettre au lit [...] Elle approche la cinquantaine, tu sais -, elle est pas très cultivée, elle a vécu toute sa vie avec un mec, elle m'a abandonné pour ce gars-là et puis ce mec-là c'est un gros con ! Il l'a jetée pour une plus jeune parce qu'il a été se marier au pays, tu vois ? Et elle, elle a sacrifié sa vie, tu vois ? Ils ont acheté un pavillon en banlieue... elle a bossé toute sa vie et puis maintenant à 50 balais elle a pas beaucoup de culture et puis... Toute sa vie qui s'écroule, quoi ! Elle y connaît rien quoi ! Donc elle sombre dans l'alcoolisme ! Alors que c'était une beauté ! À force de boire maintenant elle est devenue... elle a enflé, elle a gonflé ! Et puis rien dans la tête quoi ! et donc elle sombre de plus en plus quoi ! parce qu'elle a pas de structure mentale qui lui permette de se tenir quoi. Donc elle est arrivée hier, bourrée, elle sentait mauvais, elle ronflait... Elle sentait l'alcool donc... à un moment donc j'en pouvais plus, j'arrivais plus à dormir, tu vois. Dans la solitude... j'ai plus l'habitude, tu vois, que... Donc, j'ai essayé de dormir dans une autre pièce donc j'ai pas pu... Enfin donc, j'ai pu dormir qu'à 4 heures du matin. Voilà ! Je sais pas qu'est-ce qui se passe cette semaine-là, tout se ligue ! Enfin tu vois que les gens... culturellement tu vois que les gens sont dans une déliquescence générale quoi ! C'est une déliquescence générale quoi ! »

« Il commence à y trouver de l'intérêt »

- « Là je me rends compte avec Ahmed – le petit Ahmed – j'ai milité trois jours avec lui pour le faire parler et une fois qu'il a commencé à parler... j'avais pas le

micro. Mais c'était juste dans les pourparlers avant quoi et là, une fois qu'on a commencé à parler il a commencé à s'ouvrir. Donc c'est au début, ils ont l'appréhension... mais une fois qu'ils commencent à partir, ça y est... une fois qu'ils commencent à partir, je sais pas, ils commencent à y trouver de l'intérêt, à se rendre intéressants et là ils commencent à... Tu vois il suffit de trouver les questions déclics quoi. Ben... euh... ça, ça me l'a fait avec Ahmed, avant hier, d'un seul coup dans la discussion, boum ! c'est parti ! Donc il m'a promis mais bon... ben... Au pied du mur ! Il m'a dit : 'Je vais manger.' Tu sais, parce qu'il mange à 5 heures et demie, la fermeture du Ramadan, tu vois. Il m'a dit : 'Après manger je monte chez toi'. Et il a mangé, j'ai appelé chez lui, il avait disparu ! Donc, il faut que je lui mette le grappin dessus. Mais en fait, les trois jours que j'ai passés à pourparler – enfin maintenant c'est fait – donc la prochaine fois je vais comme ça sur le terrain et du terrain je l'emmène direct quoi ! »

« Ou alors un micro caché »

- « Je me demande si je ne vais pas mettre le micro. Parce qu'avec Latifa c'est pareil ! Je vais avec elle... là, elle refuse que je l'interviewe... Tu vois elle m'a dit : 'Attends le Ramadan !', là c'est fini ! Donc lundi on commence normalement mais à chaque fois que je vais la voir là, j'y vais deux, trois fois, à chaque fois je passe deux heures à papoter avec elle ! C'est la même chose ! Je me dis mais si j'avais le machin quoi... mais comment faire ? Ou alors un micro caché, mais bon... Est-ce que c'est honnête ? »

« Il parle de qui a fait quoi, donc c'est dangereux »

- « Parce que le p'tit Khaled là, on parle... On parle du quartier donc il se laisse... il parle de qui a fait quoi, donc ça c'est dangereux...

- Évidemment...

- Parce qu'il s'ouvre le gars. Tu sais dans la discussion il dit : 'Ben l'autre il a fait ça, l'autre il a fait ci...' Donc, là il se dit des trucs graves quoi, des trucs dangereux.

- Il ne faut surtout pas faire ça de façon nominative.

- De toute façon quand il allait commencer je l'ai arrêté tout de suite, je lui ai dit Stop ! Oui parce qu'il commence à me dire... euh... il me dit... tu sais, il commençait à surenchérir avec moi, il me dit : 'T'es pas au courant de tout ce qui se passe !' Alors que... je crois que je suis au courant de tout ce qui se passe, beaucoup plus que lui ! Mais donc il était parti là-dedans, il voulait commencer à citer tout ce dont il était au courant dans la cité d'illégal et faire une surenchère avec moi. Je l'ai

arrêté tout de suite ! C'est pas la peine ! Donc lui, ça m'a un peu embêté une interview avec lui parce que... »

« Il est vachement limité quoi ! »

- « Il est vachement limité quoi ! Ça le bloque ! Tu vois par exemple quand je lui dis : 'T'as envie de travailler ?' il me dit Oui Mais je lui dis : 'T'en cherches du boulot ?' Il me dit Non. Tu vois ? Je lui dit : 'Mais pourquoi tu cherches pas ? Quel projet t'as de vie ? Qu'est-ce t'as envie de faire ? - Pou ! J'en sais rien !' Tu vois ? Il est vraiment très limité, il projette pas. Il a pas de relation avec les filles. Je lui parle filles... il me dit : 'J'en sais rien ! je m'en fous !' Tu vois ? Donc, il a pas grand chose à dire. Il vit au jour le jour quoi. Je sais pas comment expliquer. Donc il est vachement stérile quoi, aux questions. Donc je me suis dit : 'Est-ce que j'ai bien fait de lui demander à lui ?' Mais en même temps, si... »

« Jouer à la PlayStation »

- « Au début il montait avec Loulou parce qu'il est très copain avec Loulou, et il montait chez moi pour jouer à la *PlayStation*. Et puis petit à petit ils se sont habitués, alors maintenant il frappe et puis il dit : 'Loulou n'est pas là ?' Tu vois en fait c'est parce qu'il glande en bas, il s'ennuie donc il monte là-haut et... pour voir ce qui se passe, quoi ! Donc il trouve l'excuse de savoir si l'autre copain est là, machin, tout ça... Et moi, ça, ça me plaît ! Mais j'ai viré la *PlayStation* ! J'ai dit : 'Allez, oh ! Prends-là, je te la prête !' Non mais en même temps, tu vois, je te l'ai expliqué, c'est le truc de l'oubli quoi ! Mais en fait moi je suis vachement mal en ce moment parce que j'ai pas d'affection... quelqu'un dans mon lit me manque vraiment très fort ! Mais en même temps pas n'importe qui ! Hier, mon ancienne... dont j'étais très amoureux, hein ! qui était là, mais elle m'a dérangé quoi, tu vois ? Et en même temps j'ai besoin d'une présence quoi ! Ça commence à m'être vraiment insupportable de ne pas avoir un peu de chaleur humaine... je suis vraiment en train de souffrir, mais grave... Et donc, j'ai envie de déjanter... j'ai envie de quitter le réel quoi ! J'ai envie de m'abrutir quoi... Tu vois, de plus être là quoi ! de plus sentir ce manque... de plus sentir toutes ces frustrations ! C'est une forme de suicide ! »

« Elle est très renfermée »

- « Tu pourrais interviewer des filles aussi ?

- Ouais... je pourrais en interviewer une ou deux, mais j'hésite. Celle que je vais interviewer, une en particulier, elle va avoir des vues sur moi et... J'hésite ! J'hésite ! Parce qu'elle ne me plaît pas déjà, et d'une, et puis ça la ferait souffrir... J'hésite ! Parce qu'elle est éducatrice en bas, là, c'est la plus jeune et... euh... elle ne parle jamais parce qu'elle est très renfermée. Elle est très renfermée et donc... elle approche la trentaine... enfin, elle doit avoir 25-26 ans et elle a une relation très forte avec les enfants. Très, très forte parce que... sinon, à part ça, elle a pas de relations humaines parce qu'elle est très renfermée donc du coup avec les enfants elle a une relation très, très forte. C'est peut-être elle qui a la plus forte relation et elle s'investit complètement là-dedans, mais en même temps elle doit être vachement frustrée... en manque... mais elle est extrêmement timide ! Mais moi depuis le début... ben maintenant, je suis un des rares garçons à qui elle fait des sourires quoi ! Dès que je lui adresse la parole, elle s'illumine !

- Ben... il faut en profiter, c'est peut-être...

- Je veux pas y aller parce que, vu comme elle est timide et tout, ça va lui faire très, très mal donc je veux surtout pas avoir la moindre histoire avec elle.

- C'est pas des histoires, c'est juste une enquête !

- Ah ! oui, oui... mais justement... euh... très, très vite elle va glisser parce qu'elle a une très forte demande ! »

« Les relations filles garçons, même de loin, c'est très dur chez nous »

- « La Marocaine, elle est très, très studieuse... adorable, hein ! C'est une fille très gentille... pas très belle mais très gentille ! Et elle a passé des diplômes d'histoire et elle était prof en Tunisie, pour une Algérienne... Marocaine... Marocaine... et donc elle était prof en Tunisie mais comme elle avait pas les papiers, ils l'ont virée de la fac ; elle est venue ici chez ses parents en France – ses parents sont Français – mais ils ont pas voulu la régulariser tout de suite au début mais enfin... la famille l'a couverte. Elle avait été auxiliaire à la fac de T et puis finalement ils l'ont régularisée. Donc maintenant elle travaille pour la ville de X... Elle, elle est vraiment très intelligente, très sympa... effectivement... il y a moyen de faire quelque chose avec elle, oui. Mais... euh... les relations filles/garçons, même de loin, il y a rien... c'est très dur chez nous. À un moment je l'ai accompagnée... avant qu'elle se marie, je l'ai accompagnée dans les associations de lutte pour les sans papiers tout en lui disant ce que j'en pensais hein. Et donc elle était au courant sur ce qu'il fallait en penser, comme elle va chercher à se faire régulariser. Et à ce moment-là elle a éprouvé beaucoup d'intérêt pour moi. Sauf que tu vois, moi... moi... ffft ! Je suis pas très... je suis vachement difficile. Et puis là maintenant, finalement, comme elle est pas très

belle, elle est très affamée quoi, donc finalement elle a trouvé à se marier. Là elle s'est mariée... ben, il y a un mois. Mais... euh... quand les filles sont mariées, en plus qu'elles sont pas belles, elles se font tout un jeu quoi, tu vois, pour se rassurer au niveau de la séduction ou je sais pas quoi mais... mais elles se font tout un jeu de sainte nitouche, du coup ça complique les rapports ! Ouais... donc... euh... bon, en même temps elle est vachement gentille, vachement sympa... donc... Ça va être difficile à négocier. »

« De quel droit ces gens-là, ils s'érigent en moralisateurs ?

Il y a une certaine exemplarité à avoir »

- « Là j'ai réfléchi sur les juges... les juges, tu sais, quand, les juges, ils reprochent à un délinquant sa vie, son passé... En fait, je mettais ça inconsciemment... mon esprit synthétisait avec les hommes politiques, les gens qui font de la bonne morale... euh... tu vois ? Et ces gens-là, les juges, ils me faisaient penser aussi aux entraîneurs, tu sais, qui sont gras, bedonnants, qui sont sur la touche et qui gueulent sur les joueurs pour leur dire : 'Fais ci, fais ça !' et eux ils en foutent pas une, tu vois. Et les juges c'est la même chose, ils sont assis sur leur chaise, ils engueulent leur... J'ai lu dernièrement un compte rendu sur les journaux de juges, comment ils parlaient à des détenus qui passaient au tribunal sur les grands délits. Et ces mecs-là, ils sont là, assis sur leur chaise et ils reprochent à des individus leur... euh... Celui-là en particulier, il reprochait la fainéantise de ces exclus, de ces clochards, de ces miséreux... Il leur reprochait leur fainéantise, d'être obligés de voler et compagnie ! Or... on a l'impression que lui, il était harassé de travail et tout ! Qu'est-ce qu'ils foutent ces mecs-là ? Ils sont assis sur une chaise, depuis toute leur vie, ils ont tout le temps été sur une chaise... dans une fac à se la faire belle et à être dans un milieu protégé, privilégié, et ils se permettent de reprocher aux individus qui ont crevé de misères pas possible, de leur reprocher des comportements soi-disant sociaux-pervers ! Mais de quel droit ? Si il avait vécu - et ça m'a ramené à ma vie, à ce que je pensais et ce que j'ai déjà dit en interview - c'est que si les mecs, ils avaient vécu le dixième de ce que j'ai vécu moi, ce serait peut-être des bêtes sauvages, alors de quel droit, eux, des hommes politiques, des mecs comme Sarkozy qui se mettent... tu vois... à faire rafler les Roumains, à reprocher aux Roumains de mendier, soi-disant une mendicité un peu violente quoi ! De quel droit ces gens-là ils s'érigent en moralisateurs ? Ils s'érigent en moralisateurs alors qu'ils ont toujours vécu dans un milieu... Et eux, s'ils avaient vécu à la dure comme ça ? Qu'est-ce que ça serait devenu peut-être ? Peut-être des salopards ! Tu vois ? Et donc il y a quand même une petite page à écrire là-dessus, tu vois, sur la position sociale. Et de quel

droit des gens qui ont toujours eu une position privilégiée, de quel droit ils peuvent se permettre d'analyser comme s'ils avaient vécu à la place de l'autre ! Or ils ont pas le droit ! Ils ont pas ce droit-là ! Donc ils ont pas le droit de juger ! C'est exactement la même chose que l'entraîneur sportif qui dit... Dernièrement j'ai vu un débat où maître Lévy, il disait que les gens qui doivent promulguer les lois, ils doivent être exemplaires, sinon ça passe pas vis-à-vis du public. Si le président qui veut faire passer une loi sur la délinquance, si lui-même est délinquant, les gens, ils rigolent quoi ! Tu vois ? Donc il y a une certaine exemplarité à avoir ! Et donc les juges ils ont pas... Certains juges qui se targuent d'une grande moralité ils ont pas cette exemplarité de vie... Pour avoir une exemplarité il faut déjà avoir fait et avoir vécu et à partir de là tu peux te permettre de juger et de parler, or ces gens-là ils ont jamais participé à la vie, ils ont toujours vécu dans un monde à part ! Tu vois ? Et ça on ne leur dit pas assez. »

*« La culture de marketing commercial
a supplanté la transmission orale du savoir »*

- « La différence avec les anciennes générations, c'est que là je m'en suis aperçu, ça m'a marqué, c'est qu'avant il y avait une culture de l'oralité... sauf que depuis que... 1960, c'est la télé qui, petit à petit, a pris en charge toute cette transmission du savoir. Or, la télévision et toutes les informations télévisuelles, elles sont... elles sont... comment dire ? Elles sont fomentées par le pouvoir de l'argent donc elles sont... La culture, elle a été extraite de tout ça ! C'est tout du marketing commercial, donc il n'y a plus de culture. Et c'est cette culture-là de marketing commercial qui a supplanté la transmission du savoir par l'oral. Puisque nous, on a encore bénéficié de la transmission du savoir par l'oral. Or les nouvelles générations, c'est fini tout ça ! Ils ont plus cette transmission-là. Ils ont la transmission du savoir à travers les images médiatiques, c'est-à-dire l'information de masse. Mais cette information de masse, elle est vidée de sa substance humaniste ! Tu vois ? Donc là c'est vraiment très inquiétant. Parce qu'ils ont plus de repères sur ce qui est juste, sur ce qui est horrible, sur ce qui est pas horrible... Je veux dire, ils voient des meurtres à longueur de journée, des trafics de came... Je veux dire nous, on avait les vieux qui nous disaient : 'Bon... lui, c'est dégueulasse ! Lui, t'as vu, il se tient pas bien ! Lui, il fait cocu, il trahi son ami...' Tu vois ? Ça, maintenant, c'est fini ! 'Lui, il vole le voisin, ça se fait pas !' Tu vois, il y avait une morale comme ça qui se construisait petit à petit... parce que... parce que il y avait un commentaire sur les comportements des uns et des autres qui fait que petit à petit il y avait une... euh... *grosso modo* une certaine moralité qui se construisait, tu vois ? Sauf que maintenant il n'y a plus tout ça ! Il n'y a plus cette

transmission par l'oralité parce que les gens ne se retrouvent plus à des endroits ! On casse tous les endroits où on peut se rencontrer, justement parce que ça intéresse pas les gens du pouvoir que les gens se retrouvent et qu'ils puissent discuter. Et en fait, dès qu'il y a des gens dans ces équipes-là de rattrapage scolaire, dès que ces gens-là, ils ont trop de relations humaines, fraternelles avec la population, ils commencent à déranger la municipalité. Dès qu'ils commencent à vraiment avoir un lien fraternel, et qu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour développer les individus, alors ça dérange la municipalité ! Parce qu'en fait la municipalité, elle veut pas que les individus, ils se développent et ils s'émancipent ; elle veut que les individus restent dans l'obscur, tu vois ? Pour pas qu'ils puissent à un moment avoir des velléités d'analyse... des velléités d'analyse et d'opposition ! Donc tous les gens qui éveillent réellement la population, ça les fait chier ! Dès qu'ils sentent qu'il y a quelqu'un qui fait un trop gros travail d'éveil, ils veulent s'en débarrasser ! »

« Tu jettes l'argent par la fenêtre »

- « Là, ma mère m'a engueulé parce que j'ai encore envoyé un mandat cette semaine aux gosses, donc elle m'a engueulé ! Je lui dis : 'Mais, maman, je fume pas, je bois pas, je sors pas... avant... je buvais, je fumais, je me droguais, je sortais, je dépensais, tu m'engueulais, ok, t'avais raison ! Mais maintenant je ne dépense nulle part ! Il faut bien que je fasse quelque chose quand même !' Je lui dis : 'Maman, je vis comme un prisonnier, je sors à peine de chez moi !' Alors elle réfléchit et puis après... tu sais... mais à la limite elle voudrait que... elle voudrait que je bouge pas, elle me voit... Tu vois ? Et puis je dépense... tu vois là, elle a vu que j'ai envoyé un mandat aux gosses de la cité, elle m'a insulté ! Elle m'a dit : 'Ouais... t'es un naïf ! Tu jettes l'argent par la fenêtre, tu fais cadeau aux autres, les autres font rien pour toi !' Donc pour elle c'était pas un comportement positif qui puisse me solidifier pour l'avenir. Tu comprends ? C'était au contraire un comportement qui me fragilise parce que je jette mon argent par la fenêtre... de sa fenêtre ! Donc, ben je lui dis : 'Mais maman ! Il faut bien que je fasse quelque chose.' Donc mon argent il passe là-dedans. J'achète des trucs de sports, j'achète des trucs comme ça... Je lui dis : 'Maman, mais regarde ! Je m'habille plus ! Il faut bien que je fasse quelque chose.' Elle a réfléchi, après elle est revenue parce que j'étais en colère. Elle me dit : 'Ah ! Ben t'as raison... après tout...' Ben oui, je lui dis : 'Mais maman, regarde, regarde autour de nous, les mecs c'est des alcooliques, c'est des héroïnomanes...' Toute ma cité c'est que ça ! C'est que des mecs qui se cassent en deux quoi ! Tu vois, qui se cassent en mille morceaux ! Et je lui dis : 'Regarde ! Je fous rien moi, je sors à peine ! et il faut bien que je fasse... - Ah oui ! Ah oui !' Alors là elle s'est mis à réfléchir... : 'Bon ben d'accord ! Excuse-moi hein.' Bon !

Mais en même temps quand elle me dit ça, elle m'inquiète aussi moi. Parce que c'est vrai que ça me met en porte-à-faux, ça me met en danger. Parce que je dépense le peu que j'ai, j'ai rien, donc c'est vrai que... il faudrait aussi que... peut-être je me dis : il faudrait peut-être que je pense à..., tu vois, à thésauriser, à penser à l'avenir... tu vois... tu vois ce que je veux dire?... euh... passer mon permis, tu vois, m'occuper de ma gueule et pas m'occuper de projets mirobolants d'animer le quartier, de machin... tu vois ? Surtout que... les mecs, mais...pfff ! »

« *Repris de justesse / dénis de justice* »

- « Au début, j'étais très attiré hein, parce que bon... Yazid Kherfi, c'est un délinquant qui s'occupe du Val-Fourré... euh... il a quand même une sorte de charisme tu vois ? Mais en fait... après, une fois que tu connais... c'est pas un battant quoi ! C'est pas... Il a rangé son drapeau. Voilà quoi. Il a une image de marque et il l'utilise ! Yazid Kherfi, chaque fois que je le retrouve dans un débat, je le démolis quoi. Et puis il moufte pas hein... il moufte pas parce que... Mais voilà... en même temps, il me le dit à mots couverts... Il me dit : 'Oui, je suis obligé de rentrer dans la ligne parce que..., il faut qu'il mange !' Je veux dire, il faut qu'il réussisse sa vie ! Là, il a une moto, il a un beau blouson en cuir... Qu'est-ce tu veux ? Il a encore dit au débat, dès qu'il a pris la parole, il a encore dit : 'J'ai écrit un livre qui s'appelle *Repris de justesse*.' Non, arrête de dire ça dans un débat contre la violence policière. On n'est pas des 'repris de justesse', on est des 'dénis de justice', ça n'a rien à voir. C'est pas du tout la même ligne, c'est pas du tout la même analyse, c'est pas du tout le même... tu vois ? À partir du moment où tu dis : 'Repris de justesse', c'est-à-dire que tu culpabilises, c'est-à-dire que tu acceptes la moralité qui t'a mis dans cette situation socio-économique. C'est ça ! C'est-à-dire que tu acceptes quoi ! Tu te fouettes quoi ! Tu te fouettes ! Tu dis : 'Oui, *mea culpa, mea culpa* !' Fais ton *mea culpa* ! Oh... moi je le fais pas mon *mea culpa* ! Tu vois ? Je le fais dans une certaine mesure, mais je suis pas entièrement fautif ! Il y a... tu vois ? La bourgeoisie établie, elle a ses fautes et j'ai les miennes. La mienne dans ce sens, c'est que c'est vrai qu'il est injuste, en tant qu'individu, d'agresser ou de porter préjudice aux autres individus. Ça, je suis d'accord ! Donc en ce sens je porte une responsabilité et une faute. Mais je veux pas dire 'repris de justesse', parce qu'à ce moment-là 'repris de justesse' ce serait assumer entièrement la faute ! Or la faute... je n'ai pas à l'assumer entièrement parce que si je suis devenu délinquant, c'est parce que à la base, à l'origine, on m'a opprimé. Tu vois la nuance ? Et donc là je suis pas sur la même ligne que lui. En vérité quand on parle en aparté, il est entièrement d'accord avec moi hein... mais... mais comme lui-même il m'a dit, dimanche à ce débat-là, à la fin du film, il m'a dit : 'Mais moi on m'invite

sur les cathods...' Textuellement, il m'a dit : 'Moi, quand on m'invite sur les cathods, dans la semaine après on me rappelle. Il y a des gens qui me rappellent, ils me confient des boulots, je participe à des colloques, je participe à... mille trucs !' Tu vois ? Donc il m'a dit : 'Ça m'intéresse de passer à la télévision parce que, il me dit, ça me fait connaître et ça fait manger.' Voilà. Et effectivement, moi, avec mon discours, Arlette Chabot ne me recevra pas. Voilà ! Mais comme m'a dit Yazid, dimanche il y a quinze jours, il m'a dit : 'Toi, on t'invitera jamais' Ouais... mais moi, moi ça m'intéresse pas, moi... »

* *

Entretien du 12 septembre 2003

« Je suis un gangster et j'ai pas appris à prendre des responsabilités »

- « Par rapport au travail, je reconnais, je me suis escroqué moi-même et je t'ai escroqué, toi aussi. J'ai dit : 'Ouais ! Donne-moi l'argent, je vais tout faire ! T'inquiètes !' Putain ! En fait, le truc, c'est qu'il faut être responsable ! C'est prendre des responsabilités... Je suis un gangster et j'ai pas appris à prendre des responsabilités. J'ai 50 balais et je suis encore un gamin ! En fait, je m'aperçois que c'est ça : si je veux devenir adulte, il faut prendre des responsabilités ! Alors bon, on pourrit sur pied, mais tu sais maintenant je me suis rendu compte... Il faut prendre nos responsabilités... Or, dès l'enfance, on vit sur l'acquis que nous donne la vie, la respiration, le corps, le physique, la santé, plein de choses qui se passent inconsciemment... Et quand la personne ne reçoit pas les informations qui permettent de se structurer, ben, les gens, ils évoluent comme ça, tu vois ? »

« Les gamins ils pourrissent sur pied et moi avec »

- « Maintenant je suis tout le temps avec eux, hein ! Et effectivement, le haschich, tout le monde en fume ! On fume tous, toutes les générations confondues et en fait, le haschich, c'est le suicide lent... C'est le suicide à chaque instant, c'est la démobilisation totale... Comme on ne prend pas cette responsabilité, inconsciemment on n'est pas bien et donc on se décharge encore plus en étant complètement décalé, tu vois ? Et donc on pourrit sur pied ! Les gamins, ils pourrissent sur pied et moi avec. Pourrir sur pied, c'est terrible !

- Pendant que les gens sont là à se défoncer, à moitié anesthésiés, ils ne font pas chier, hein !

- Ouais, tout à fait ! Il faut que le peuple prenne sa part de responsabilité. Comme il la prend pas, les dominants qui sont en charge de l'administration, ils n'ont cesse de les culpabiliser par rapport à cette non prise de responsabilité et ils se régalent ! »

« Moi, j'interviewe pas comme un sociologue professionnel »

- « T'es une des rares personnes dans ma vie qui m'accordent encore un peu de crédit. Pour moi c'est la dernière aventure, si je la rate, je suis dans la merde !

- Mais tu peux y arriver ! Il n'y a pas de raison !

- Écoute ! J'ai la tête dans le guidon, je te jure que je somatise... J'ai cette prise de responsabilité. J'y suis. Je fais tout ce que je peux !

- D'accord !

- J'y suis tout entier ! Tout à l'heure j'ai envoyé chier mon oncle parce qu'il me demande de venir à I. pour remplir des papiers à la mairie. Je lui dis : 'J'ai pas le temps ! J'ai pas le temps !' et comme je suis à la maison, parce que je suis avec les gars pour les interviewer, alors à chaque fois il rappelle pour vérifier, parce que, pour lui, le travail c'est l'usine... Pour vérifier si je suis vraiment au travail, si je suis pas à la maison... Et je suis là, mais je travaille...

- Ce que je te propose, c'est qu'on fasse un inventaire des difficultés rencontrées pour faire cette enquête, tu vois ? Les difficultés auxquelles tu te heurtes pour faire cette enquête et aussi les conditions qui la rendent possible : qu'est-ce que tu peux faire ? Qu'est-ce qui est impossible ? Pourquoi ça foire ? Pourquoi ça marche ? Tu vois ? En fait, ça m'intéresserait que tu me racontes comment ça s'est passé, quoi !

- J'ai ma part de responsabilité dans cette non-communication. Mais, j'sais pas comment dire... Hier, j'ai reçu un gars que je connais bien, parce que je l'ai vu grandir, Karim, 26 ans, et plutôt intelligent. Bon ! Je l'ai emmené à la maison. Je voulais l'interviewer, il est resté... On s'est croisé, il était midi et demi, j'ai acheté le pack de bière, alors il me dit : 'Ouais, je voudrais faire des choses pour le quartier !', tout ça... 'J'sais bien que toi, tes idées de fédérer...' Je lui dis : 'Ben, écoute ! Viens à la maison, viens, on va en parler...' Parce qu'il me dit : 'Je voudrais faire ça avec mon beau-frère et amener les gens du quartier à faire du sport, comme toi tu fais !' Je lui dis : 'Viens, on va en parler...' Au début, il a dit des trucs très, très, très cohérents, et puis après, quand il n'arrive plus à décrypter la situations, tout de suite, il se réfère à des images toutes faites, tu vois ? La sorcellerie... Il en appelle à la sorcellerie, parce que chez nous, au Maroc, tu vois, la sorcellerie, dès qu'on ne se sent pas bien, dès

qu'on n'est pas bien, on ne comprend pas pourquoi, on met ça soit sur Dieu, soit sur la sorcellerie... Quelqu'un qui nous a envoûté ! Ils mélangent tout ! Tu vois, il faut à chaque fois les reprendre ! Donc il a passé par des phases de larmes, par des phases de chants. Il a commencé – parce que le micro l'impressionnait... alors il l'a pris, il a chanté... Après il a fallu le lui laisser, l'allumer d'abord pour qu'il s'habitue, pour le laisser délirer avec, lui faire la bouffe. Alors pendant que je faisais la bouffe, il fumait du haschich, pendant que je coupais l'ail et les oignons, tu vois ? Je pense qu'en même temps, c'est un échange. Il faut leur apprendre que, toi, à 50 ans, t'es passé par toutes les erreurs, qu'effectivement, t'as peut-être une posture qui sert d'exemple, mais peut-être que justement, ce sont les erreurs qui t'ont mené là, qui peuvent être une richesse. Comment, en même temps, montrer l'exemple sans en parler. C'est-à-dire faire la cuisine, apprendre à recevoir, apprendre à se placer par rapport à l'autre. Tu vois ? Il m'a parlé de la prière, alors bon, le mec, il est rentré et c'est : 'Allah ! Allah !', la prière... Je lui dis : 'OK ! t'as besoin ?' Il me dit : 'Je veux rentrer en prière...' Je lui dis : 'OK ! Ça va ! Je t'ai compris. Calme toi ! Zen... Mets le tapis, fais comme chez toi !' Voilà ! Tu vois, ça s'accompagne de tout un travail pour établir le dialogue. Parce que s'ils ne peuvent pas te comprendre, tu ne peux pas établir un dialogue. Si t'établis pas un dialogue, il part dans ses délires et puis il te dit n'importe quoi, il analyse même pas ce qu'il raconte quoi !... Moi, j'ai du mal à le laisser délirer ou à ne pas le guider vers ce que j'ai envie de savoir et en même temps d'accompagner sa réflexion. Ça, j'ai tort ! J'ai tort de le faire parce qu'un interviewer, il ne devrait pas accompagner la réflexion. Or moi, j'interviewe pas comme un sociologue professionnel. Je suis un sociologue mais dans ma famille. Ma famille sociale, c'est mon quartier, c'est ma famille ! C'est différent. Ça n'a rien à voir du tout !

- Bien sûr !

- Pourquoi ? Parce qu'il y a des affects qui se sont côtoyés au quotidien, hein ! De loin ou de près. Mais les affects se sont côtoyés. Et donc, ça bouleverse tous les schémas d'approche, de contact. Mais moi je découvre au fur et à mesure. En plus, moi, je suis vraiment un ignorant, un taré qui a toujours vécu en marge et je mélange tout ! Alors, de temps en temps je saisis des bribes... À 50 balais... Enfin, bon, on va arrêter de parler de moi, c'est pas ça qui est important ! Et alors ce gars-là il délirait, comme je délire un peu avec toi, là, sauf que, moi, je laisse aller un peu mon délire, tu vois, mais c'est quand même canalisé et dirigé. Tandis qu'eux, comme ils ont pas appris, ils délirent ! Tu vois, je sais pas comment dire, vraiment, c'est du niveau de l'asile psychiatrique, quoi ! Hein ! Ils passent du chant à la tristesse – ça je peux le comprendre, moi aussi quand je psalmodie et que je me mets en posture extatique, ça peut arriver. Tu vois, par la transe, à force de répéter des sons, tu deviens extatique et

c'est vrai que les émotions, elles peuvent ressortir. Donc il vit ça, mais de très, très loin, un peu comme un hystérique, tu vois, qui ne comprend pas tout ce qui traverse son corps et son âme, parce qu'en fait, je me suis aperçu que l'émotion, elle teinte même la parole... Avant je le percevais mais de manière diffuse... L'émotion teinte la parole, teinte le son de la voix, donc on est traversé par toutes les émotions qui sont générées par nos pensées, ça imbibe, ça teinte tout notre être, toute notre pensée et alors du coup, tous nos gestes, toutes nos intentions sont imbibés de tout ça, tu vois ? imprégnés de ces sentiments qui te traversent. Or, à un moment, quand t'es imprégné que de souffrances et de rancunes, de rancœur, de frustrations... Je sais pas comment t'expliquer ça, ils font des glissements, des amalgames... Tiens, par exemple, hier, j'ai pas arrêté de le reprendre. À un moment, il me dit : 'Je vais prier... Je vais faire la prière...' et il me fait tout un article pendant des heures avec ça et puis après il me fait tout un délire : 'Je vais braquer, je vais devenir un tueur... Je fais de la boxe thaï...' Je l'ai laissé, je l'ai laissé, je suis resté perplexe, tu vois ! Je savais plus quoi dire, parce qu'il déblatèrait : il disait tout et son contraire... Je suis resté dubitatif quoi ! Comment lui expliquer qu'il faut qu'il calme son esprit, parce que là, les idées, elles se bousculent et que la première chose, c'est de calmer son esprit et de prendre les idées une par une. Que tant qu'il les laisse faire comme ça, il ne peut pas s'en sortir. L'esprit, il est bombardé de plein de trucs, tu vois... Alors, je lui dis : 'Écoute ! Tu vas mettre le tapis, met-toi à genoux, comme les samourais...' Parce qu'il m'a parlé de la posture zen à genoux... Il faut d'abord s'asseoir, je lui dis : 'Assied toi ! Sophrologie ! Ben me voilà parti ! Mais tu vois... Ce que je voulais dire c'est qu'ils disent tout et son contraire ! C'est-à-dire ils prêchent l'amour un moment et puis après le meurtre derrière, quoi ! Et, en fait, c'est que des gamins et des ignorants ! Ils sont encore à la fleur de l'âge, quoi ! 26 ans, c'est frais pour un vieillard comme moi, tu vois. »

*« Je sais pas comment je vais m'y prendre pour les interviewer,
ça ne les intéresse pas... »*

- « Le problème aussi, c'est que, moi, je suis dans la même déstructure qu'eux... Alors effectivement ça me permet de les interviewer, c'est vrai ! Si j'avais pas ça, je pourrais pas les interviewer, mais en même temps, ben, je me détruis, c'est dangereux, quoi ! Il faut que je surveille parce que c'est un suicide, tu sais, c'est comme une pente, si tu ne fais pas attention à te retenir, tu pars, quoi ! Tu vois ce que je veux dire ? C'est hyper dangereux, quoi ! Et, en fait, on est noyé là-dedans, parce qu'on est tous frustrés, on est tous malheureux, c'est notre seul échappatoire. Tout le monde vient ! Je pensais à ça, c'est incroyable, hein ! C'est choquant, hein ! Quand tu

vois les gosses de 15-16 ans, jusqu'aux gens de 50 et des fois plus, qui se cassent la tête, qui pourrissent sur pied et qui passent leur journée à se trépaner leur conscience... Parce que c'est ça, hein ! C'est se trépaner la conscience quoi !

- Oui, c'est triste.

- C'est violent ! Et moi je vis là-dedans depuis 40 ans. C'est mon immeuble depuis 35 ans... Ben, là je vais les revoir... Je les attire chez moi... Mais je sais pas comment je vais m'y prendre pour les interviewer, ça ne les intéresse pas...

- Je sais bien, je sais bien...

- Le fait de venir chez moi, de fumer des pétards, que je leur fasse à manger, de se raconter, ça, ça leur fait plaisir ! Pourquoi ? Parce que tu leur brosse le poil, hein ! C'est des gros chats, tu les câlines, ils sont là, ils font ronron... C'est que ça, hein !

- Ouais, c'est ça...

- Puis après, ils font : 'Bon, ben, ça y est, il y plus rien à gratter ! Plus de caresse, bon ben... J'ai beaucoup de choses à faire, quoi !'

- Je ne te dis pas que c'est facile, hein ! »

« Il fait 6 mois de taule, le gars ! Pour un ticket de métro ! »

- « Avant-hier, Tarik, je lui dis : 'Viens à la maison !' Il passe la soirée chez moi. Je lui dis : 'Voilà, j'écris un article. J'aimerais bien qu'on parle ensemble...' J'ai pas sorti le magnéto tout de suite. Mais bon, on a bien accroché ! Il a 26 ans et il habite dans mon immeuble. Son père, on l'appelle 'Hadj', ça veut dire le sage. C'est un vieux pépère, effectivement, en apparence, très sage. J'ai organisé une soirée avec lui. Bon ! Il est très sage, très gentil, c'est un retraité, tu sais, mais il rigole tout le temps, mais il ne fait plus attention à rien... Alors lui, il est dans la lune, hein ! Le gosse, il est super bien élevé, tu vois, un type chétif, bien élevé, des parents qui se sont dévoués à leur famille... Une famille très soudée où vraiment les parents ont donné le meilleur d'eux mêmes. Et le gosse, il part en vacances à Toulouse ou à Marseille au début de l'année. Contrôle dans un autobus à Marseille. Les contrôleurs lui parlent très mal, il s'énerve, ça se passe très mal, ça se finit en bagarre... Bon ils l'embarquent, ils le gardent deux jours, ils le relâchent, ils le jugent par défaut - le mec travaille et tout, hein ! Il a un emploi, il est dans le marketing et tout ! Il a suivi des études, tu vois ? - ils le condamnent à 6 mois, il ne peut pas faire opposition, rien ! Il fait 6 mois de taule, le gars ! Pour un ticket de métro !

- C'est affreux !

- Ils ont cassé une trajectoire ! »

« *Les pompiers pyromanes* »

« C'est quoi ça ? C'est quoi ça ? Moi, je ne vois que ça dans mon immeuble !... Des mômes, on les casse, on les punit pour rien ! On démolit des trajectoires... Alors quand je vois ces gars-là et quand je vois les gens qui leur infligent ça, c'est des incendiaires ces gens-là. Socialement, c'est des pyromanes ! On crie sur les pyromanes qui foutent le feu aux forêts, mais ces mecs-là, c'est des pyromanes ! Si un jour je suis en débat avec des flics et des juges comme ça, je les traiterai de pyromanes, parce que il n'y a pas d'autres termes. C'est des pyromanes ! Ils ont le même instinct que les pompiers pyromanes... C'est le même truc, c'est le même processus que les pompiers pyromanes ! Tu vois ? Bon, alors voilà ! »

« *Si on brise leurs trajectoires par des violences,
la seule manière de les récupérer, c'est par de la tendresse humaine* »

« J'ai affaire qu'à des vies brisées, quoi ! Comment récupérer des gars comme ça ? On peut, mais c'est des êtres humains, des êtres à sang chaud. Qu'est-ce que j'entends par sang chaud ? C'est que c'est des êtres qui ont du sang et qui ont besoin de le réchauffer avec de l'affection. C'est des êtres à sang chaud qui ont besoin d'affection, c'est des mammifères... Si on brise leurs trajectoires par des violences, la seule manière de les récupérer, c'est par de la tendresse humaine... Il faut que l'humanité fasse le chemin inverse... Elle lui a infligé une douleur, une souffrance, il faut qu'elle fasse le contraire si elle veut récupérer l'individu. Si elle ne fait pas le contraire, il va s'enfoncer encore plus dans sa réactivité, tu vois ? Or, on n'arrête pas de nous pipeauter et on n'arrête pas de mettre en place des structures de violences. »

« *RMIstes* »

« Là, tu sais qu'ils veulent me contester mon RMI, donc, tout le mois-là, je dois me présenter. Hier matin, j'étais encore chez l'assistante, elle me harcèle. Maintenant, ça y est, je suis tranquille, ça tombe bien parce que j'ai du boulot, mais c'est dommage parce que j'avais envie de faire leur truc. Ils te convoquent et ils te disent que c'est important que tu viennes, qu'il y a des programmes, une commission locale de RMI, qui est composée par des notables de la ville et donc qui proposent des démarches et des tests pour vérifier si tout va bien et en même temps pour te faire des bilans. Donc ils maquillent ça avec les bilans de santé et machin, mais en même temps, toutes les cinq minutes, ils te font culpabiliser. Ils te font croire qu'on t'accorde le droit à la survie – dans la loi, il y a un terme pour ça – mais en contrepartie tu as des devoirs...

Dans mon quartier, il y a une troupe de théâtre, une troupe d'escrocs qui est dans le circuit social et eux, ils se chargent de donner un stage de 8 jours aux RMIstes pour leur apprendre à se mettre en situation et à essayer de leur apprendre comment on fait un CV, comment on téléphone... Tu vois, c'est comme si on me distribuait des pochettes avec des petits chocolats dedans : ils te donnent une adresse pour avoir 50 % sur les tickets de bus. Et à l'issue de ces 8 jours d'apprentissage, tu dois présenter un spectacle, tu dois te mettre en scène devant les gens qui constituent la commission, qui décident si on doit te poursuivre le RMI ou non. J'ai hurlé quand ils m'ont dit ça ! J'ai dit : 'Quoi ! Vous vous moquez de moi ou quoi ?' Je vais aller devant ces pékins-là qui doivent décider s'ils doivent me donner la survie, non, mais, vous êtes fous ou quoi ? Vous êtes malades ou quoi ? Oh ! Puis j'ai fermé ma gueule, mais je leur ai dit, hein ! Je leur ai dit : 'Bon ! Faites ce que vous voulez, je m'en fous !' Première violence, t'arrives, t'as 50 RMIstes de la ville, comme toi, de tous les âges, tu les connais pas, t'es assis, elle est là, elle fait son discours et d'entrée, elle envoie les griefs, elle menace quoi ! Elle menace de suspension ! Et ça dure deux heures, trois heures... Pff ! Mais c'est des ignorants ! Ils ne savent même pas se tenir, ils ne savent même pas parler, même pas analyser ce qu'ils racontent... Maintenant, c'est simple, quand ils me voient dans le bureau... Au moment où j'ai pris la parole au milieu du truc, elle me dit : 'Non, mais pour vous, monsieur, c'est pas pareil... Oui, on verra, vous, vous êtes un cas à part !' C'est-à-dire, 'Ferme ta gueule, on ne t'emmerde pas, mais tais-toi ! Ne nous embête plus !' Voilà. »

*« C'est des mômes, alors des fois ils fument des pêtes,
ils partent dans des trucs, 10 minutes, un quart d'heure »*

- « Au début je l'ai laissé délirer...
- Pourquoi pas ?
- Je suis désolé...
- Pourquoi pas ? C'est pas un problème...
- Pendant 20 minutes, il dit rien, il ne dit que des conneries, il délire et puis après, dès que je peux le récupérer, je le récupère.
- T'as raison !
- Mais je suis obligé de laisser filer la bande...
- Il faut laisser les gens parler et essayer de les ramener petit à petit...
- Sauf que c'est des mômes... C'est des mômes, alors des fois ils fument des pêtes, ils partent dans des trucs, 10 minutes, un quart d'heure... Je laisse faire, quoi ! J'essaie avec tact de lui faire comprendre qu'il reprenne conscience de ma présence...

Des fois ils t'oublient, hein ! Des fois, t'existes plus, t'es là mais je ne sais pas comment te dire...

- Tu parles tout seul...

- Ouais, il est là, mais il fait plus attention à toi, tu vois ? Il faut leur rappeler, mais sans les vexer !

- Bien sûr ! bien sûr !

- Il faut leur dire : 'Hou ! Hou ! Coucou ! Je suis là !' Mais ça me fait plaisir de le faire, je te jure ! Mais c'est pénible ! C'est violent, hein ! C'est très violent ! Mais très, très riche. »

* *

Entretien du 16 octobre 2003

*« Tu leur dis : 'Monte à la maison ! Viens voir un film !'
Impossible de les décrocher ! »*

« Oui, alors hier, je descends toujours comme d'ab', hein !, je m'entraîne toute la journée, je m'entraîne comme un malade et je revenais de l'entraînement. J'avais essayé de faire une sieste, pas moyen !... J'ai tellement mal que je suis obligé de me mettre à plat dos ! Tu sais j'ai l'impression d'avoir tout le corps qui a été passé à la roue, torturé, quoi ! Bon donc, le matin je m'entraîne et après j'essaie vers deux heures, deux heures et demie, de commencer à courir après eux parce que c'est après manger qu'ils commencent à descendre. Je descends... Là, comme il y avait un peu de soleil, il y avait tous les marchés aux pêtes. Quand il y a un peu de soleil, ils sont au bord du trottoir, la rue qui longe nos HLM, quoi ! Donc, ils étaient là, contre une barrière, ils étaient une dizaine, les plus méchants, les plus violents. Et moi, comme je suis l'adulte, tu vois, quand ils sont dans l'excitation du chahut, quand j'arrive, ça les dérange. Alors là, ils essaient de me charrier, mais de manière plus fine qu'un autre, quoi ! C'est-à-dire que c'est moins direct, quoi ! Par exemple, ils charrient quelqu'un d'autre, mais en fait c'est à moi que ça s'adresse. Donc là, ils charriaient un autre, mais en fait c'était à moi que ça s'adressait ! Il était en train de lui dire : 'T'as 40 ans, qu'est-ce tu fais là avec les jeunes ?' et tout ! Tu vois ? En fait, c'est à moi que ça s'adresse ! Et le deuxième, le bras droit, enfin les deux petits caïds, l'un des deux, il chahute avec les autres et il me fait : 'Arrêtez ! Vous allez... - en arabe - vous allez énerver Kamel ! Vous allez le fâcher !' Ca veut dire : on sait que tu peux te l'interpréter pour toi, quoi ! Moi, hier, j'étais fatigué ! Cassé ! Enfin, bon, j'avais vraiment pas de répondant hier ! J'ai rien dit, j'ai fait comme si de rien n'était, quoi !

Mais tu vois, quand t'es dans cet état-là et qu'ils sont dans cet état-là, je ne peux pas ! Il vaut mieux que je m'en aille ! Parce que, sinon, si je reste, ils vont rajouter de la pression... Enfin bon, maintenant, ils se calment quand même ! Parce que je commence à avoir du répondant quoi ! Enfin bref !... En fait, il y avait deux bonhommes, la quarantaine, mais je ne sais pas trop si c'étaient des gens des services secrets, la DRG ou des grands flics ! Mais je crois pas, parce qu'ils étaient trop voyants : c'était peut-être un garde du corps et un chauffeur ! À mon avis c'était ça ! Mais ils sont restés dans une bagnole garée face à notre cité pendant 4 heures. À mon avis, c'est pas des flics quoi !... Des flics, ils seraient plus discrets, quoi ! En tout cas, ça les a mis en chaleur, les gosses ! Voilà quoi ! Comment veux-tu ? Il y a une Mercedes coupée dernier modèle ! Il y a une Porsche décapotable grise et il y a la même en non décapotable. Je calcule plus les BMW, ça c'est le tout venant, hein ! Et de temps en temps ils déboulent avec les Ferrari. Voilà, donc, tu leur demandes une interview... Non ! Même pas une interview, tu leur dis : 'Monte à la maison ! Viens voir un film !' Impossible de les décrocher ! Ils y sont jusqu'à deux heures du matin ! Ils ne veulent rien faire ! Ils ne croient plus en rien ! Ils ne comprennent rien ! Ils sont à l'état bestial, voilà ! Ils ont honte de leur état bestial et je ne sais pas comment m'y prendre. Voilà ! Je sais pas quoi faire. »

Interviews

« Là, j'ai interviewé le petit Ahmed. Ils l'ont attrapé : 4 mois ! Outrage ! En fait, je vais réussir à les faire un par un, mais ça va prendre du temps !... Là, j'en ai trois. J'ai Daniel... Je vais le secouer, hein ! Une fois par an, je le secoue, lui ! À chaque fois il faut que je lui fasse reprendre la mesure de la vie, il faut que je l'attrape par l'épaule et que je le secoue comme un prunier Bon ! Ben, lui je vais le récupérer. Fawzi, lui, j'en ai qu'une heure, une heure et demie, mais ça suffit pas ! Comme il tourne en rond, il se rappelle plus, il se contredit tout le temps ! Tu lui poses la question, il te dit le contraire, un quart d'heure après ! Alors, moi je ne peux pas, tu verras, j'arrête pas de lui dire : 'Mais réfléchis ! Je te pose une question ! Tu me dis que t'étais là, tu ne peux pas être là !' Il me dit : 'Ah ! Ben oui, je mélange !' Moi, je supporte pas ça, quoi ! Le mec, il se rappelle même plus sa propre vie ! Alors lui, le jour où je l'ai interviewé, il a vociféré... Parce qu'il hurle ! Il se rend plus compte, il hurle ! Daniel, il vient de sortir de prison. Tarik, il est sorti il y a deux, trois mois maintenant, il est sorti de Marseille. Pareil, hein ! Contrôle de ticket, le pauvre !... Il travaillait et tout ! Contrôle de ticket, six mois de prison ferme ! Voilà. Et lui, il fait beaucoup dans l'informatique... Tarik, il arrête pas, ça fait maintenant trois semaines

qu'il me pose des lapins. Je les ai interviewés, les deux, il y a un mois, un mois et demi, mais ça n'a pas marché et maintenant je galère pour les récupérer. »

Les cinq frères Douirir

« Fawzi, c'est intéressant parce qu'ils sont cinq frères. Il y en a trois qui sont structurés, qui sont super ! Ils vont se réaliser, ils se réalisent déjà... C'est cinq frères - le plus jeune doit avoir 30 ans, le plus âgé doit avoir 45 ans - mais alors, le plus âgé, il est foutu ! Sida, héroïnomane, l'asile psychiatrique, cachetons, tout le bataclan ! Fawzi, c'est lui, il doit avoir 37 ans... En dessous de Fawzi, il y a Farouk : lui, il est structuré, Farouk, il est correct ! En dessous, il y a Reza, les trois en dessous de Fawzi, ils sont impeccables. Les trois, ils sont structurés, impeccable ! C'est les deux autres, le grand et Fawzi, alors eux, c'est !... C'est marrant parce que le plus jeune lui, il est batteur, il a réussi dans la musique, il fait le tour du monde ! Il joue avec les plus grands groupes. Reza est parti à Amsterdam. Il travaille dans les bars de nuit et les *coffee shop*, il a appris plein de langues ! Donc il est très demandé par les patrons parce qu'il anime vachement bien, il commence à être très connu à Amsterdam. C'est devenu un truc touristique pour les fumeurs, donc, lui, c'est un animateur hors pair ! Et Farouk qui est impeccable aussi, qui est éducateur sportif. Mais les deux autres, ben, c'est des fous furieux quoi ! Et donc, c'est intéressant parce que tu vas interviewer un des frères et puis tu vas interviewer les deux autres frères qui ont des trajectoires totalement différentes. L'un qui est devenu une star dans le milieu de la musique... L'autre qui est un mec très connu à Amsterdam pour le 'Disney pétard' ! Parce qu'à Amsterdam c'est ça, c'est 'Disney Hollande', mais pour les pétards, quoi ! C'est intéressant, quoi ! De confronter les différents points de vue... Surtout qu'ils ont les mêmes âges et qu'ils fréquentent les mêmes bandes... enfin, ils sont issus des mêmes bandes. »

« On mettrait Woody Wood Pecker, ils ne parleraient que de Woody Wood Pecker, tu vois ? »

« Le problème, même pour moi qui est de leur milieu, c'est d'arriver à se poser et faire quelque chose qui les sorte de... En fait, je m'engueule tout le temps avec eux à cause de ça ! Parce qu'à la fin j'enrage ! Moi je viens pour les interviewer, on parle de la vie, j'essaie de les... tu vois ? Ils sont là, ils me disent : 'J'arrive...'. Avant-hier, ils arrêtaient pas de me parler de... Je peux même pas te dire de qui, puisque je connais pas les noms. Moi, je ne m'y intéresse pas, mais de football, de David Beckham ! L'autre : 'T'as vu, il a pris trois milliards !... Il gagne ceci... - Mais tu

comprends, lui, c'est parce que l'entraîneur ceci... - Oui, mais la ligue, cela...' Tu vois ? Moi, j'enrage ! Je suis là, j'existe plus, ils sont en train de parler du foot, quoi !, du match ce soir à la télé ! Là, il y a deux ou trois jours, j'ai failli leur sauter à la gueule ! Les insulter ! Les taper ! Leur dire : 'Mais, bande d'enfoirés ! Mais qu'est-ce qu'on en a foutre ! Là, je suis en train de vous proposer de faire une association, pour qu'on fasse des trucs et vous savez que ça à la gueule ! Le foot ! David Beckam ! Mais qu'est-ce que j'en ai à foutre de David Beckam ! Ils gagnent deux milliards, ces gens-là, qu'est-ce qu'on en a à foutre, d'eux !' Tu vois ? C'est pervers, parce qu'au lieu de faire des choses intéressantes, on va meubler l'ennui avec les salades de David Beckam ou de Zidane ! Tiens ! Il avait le journal à la main avec la photo de Zidane ! Je lui dis : 'Enlève-moi ça ! J'ai envie de vomir quand je vois ça !' Mais c'est vrai, ça me donne envie de vomir maintenant ! Ils ont que ça à la gueule ! Zidane, machin ! Ils ont les bouquins à la main. Ils achètent *Le Parisien*, ils ont que ça à la gueule ! Ça me donne envie de vomir ! J'ai envie de les griffer quoi ! Parce qu'ils sont endormis, tu vois, pas éveillés !... Et ils sont là, ils vont voir le match ! Grrr ! Ils m'évitent maintenant ! Enfin, je sais pas, mais ils commencent à avoir peur, parce que je ne peux plus supporter ça, quoi ! La bêtise, quoi ! Tu sais, c'est la futilité, tu vois ! Ils meublent par des futilités qu'on leur impose... Ils parlent de foot, parce que la télé, elle est tout le temps là et il y a du foot quoi ! Alors, on mettrait Woody Wood Pecker, ils ne parleraient que de Woody Wood Pecker, tu vois ? Donc, c'est même pas eux qui l'ont choisi, tu vois ? Je ne sais pas comment dire, je suis exaspéré ! J'arrive même plus à parler ! Quoi ! Voilà... »

« Je les achète par l'oreille et une cannette »

« Tu vois, moi, je suis là, j'essaie, je fais un effort et j'sais pas quoi dire ! J'sais pas quoi dire ! Ils sont tous pareils, hein ! Alors, dès que j'essaie de les ramener sur des propos sérieux, parce que je suis obligé de les ramener à des choses sérieuses pour donner un intérêt à ma façon d'exister, pour me crédibiliser aussi, tu comprends ? Donc je suis obligé de leur parler de mon point de vue. Et mon point de vue, automatiquement, il s'oppose à certains de leurs comportements. Et alors, à ce moment-là, soit ils sont mal à l'aise, ils se cassent ou alors ils tournent en ridicule et ça devient... Bon ! parfois ça passe, mais c'est lourd ! C'est lourd ! Et, en fait, je suis obligé d'attendre, quoi ! En fait ce boulot-là, je suis obligé d'être comme un pêcheur. Je descends en bas et j'attends... Et quand il y en a un qui est disponible, il monte chez moi. Quand il a envie de passer un moment. En fait, je les achète, hein ! Je les achète par l'oreille et une cannette... Une écoute et voilà. Mais, c'est quand ils veulent ! Fawzi, pourquoi il est venu ? Parce que tout le monde l'a jeté, il était éructant, il ne

savait plus où aller, alors il est venu et on a fait un interview. Daniel, pareil ! Je vais l'avoir, peut-être dans une semaine, peut-être demain, mais c'est quand il va avoir un coup de blues... Il va dire : 'Ah ! Je m'emmerde... Je sais pas quoi faire...' Avant-hier, j'aurais pu l'interviewer. Il fallait que je lui paie une bière. Il voulait une bière. Il voulait boire de la bière, sauf que ce soir-là j'avais pas envie qu'il boive de la bière chez moi. »

« Ils sont tous débistringués ! »

- « Il y a trois ou quatre jours, je descends, c'est le p'tit Salah... Salah, il n'a pas confiance en lui, il a à peine 20 ans. Il est peureux, laisser-aller, un peu rondouillard et rouleur ! Un ego très fort ! Et en ce moment il y a Coiffeur - celui à qui j'ai envoyé des mandats et à qui j'ai écrit un peu - qui est en prison depuis un an. Or, Coiffeur, c'est le fils de sa mère, mais sa mère est remariée. Donc le mec avec qui elle vit maintenant, c'est pas le père de Coiffeur, sauf que ce mec-là il a eu un enfant avec sa mère, qui est une petite nana et qui doit être un peu trisomique, léger, très léger, mais elle a quand même des petits problèmes ! Et donc lui, ce bonhomme-là, il a aussi des limites intellectuelles, mais il se prend pour quelqu'un. Alors voilà ! Donc il est convaincu du bon droit de sa raison. Tu vois ce que je veux dire ?

- Je vois.

- Le problème c'est qu'il a une forme de raison, faut que ça reste simple... Disons que c'était l'homme de bon sens du XVIII^e ou du XIX^e siècle, tu comprends ? Toutes ces valeurs-là qu'il développe et sur lesquelles il est très prétentieux, c'est très limité pour le monde dans lequel on vit, quoi ! C'est plus ça du tout ! Seulement lui, il est convaincu fermement d'avoir raison ! Donc, comme lui, il mélange tout, il ne comprend pas, eh ben, ça se transforme en violence ! Donc Coiffeur est en prison depuis un an et il y a des problèmes par rapport à Coiffeur. C'est-à-dire qu'il projette sur cette histoire de Coiffeur qui est en prison tous ses problèmes relationnels avec le monde et avec sa femme et il arrive à taper sa femme. Il tape sa femme ! Il tape sa femme et puis il dit que sa femme veut l'empoisonner... J'ai pas le droit de prendre de parti ni pour l'un, ni pour l'autre. Sauf que sa femme, elle me parle très peu, parce que c'est une femme... Chez nous ça ne se fait pas trop ! Mais, lui, il vient se confier à moi et il me dit tout le mal qu'il pense de sa femme, sauf que moi, je ne veux pas m'en mêler. Moi, je pense qu'il a tort, mais je peux pas lui dire. Moi je suis plutôt du parti de sa femme, mais j'ai pas le droit de m'en mêler et j'ai pas le droit de le dire. Enfin, j'arrive vers le groupe de jeunes et avant d'arriver, on se croise en bas de l'immeuble et on se serre la main avec le bonhomme... Moi, j'allais voir les jeunes pour essayer de gratter une interview. Il commence à me pleurer sa vie, ses soucis...

Les jeunes ils me voient arriver avec lui. Lui, il continue sa route et moi, je rejoins les jeunes. Et il y a le p'tit-là, le p'tit Marocain, Salah, qui veut exister mais qui a pas confiance en lui, alors, il existe, mais d'une manière malsaine. Il existe mais quand les costauds ne sont pas là – c'est des charognes quelque part – parce qu'il a la trouille... Donc, dès qu'il peut la ramener et jouer les matamores, il s'en empare et comme il me voit avec lui : 'Lui, on va lui casser la gueule !' J'ai dit : 'Mais qu'est-ce qui se passe ?' Il me dit : 'T'as vu comment il traite sa femme ! Il bat sa femme ! Coiffeur est en prison !' Et il commence à remonter tout le monde dans la bande sur le bonhomme. Et alors comme le bonhomme, il le voit toujours avec moi parce qu'il vient me voir, il croit que je prends parti avec le bonhomme, alors que pas du tout ! Moi, tout ce que je lui dis, c'est qu'il n'a pas à se mêler de ça ! Moi, je l'arrête tout de suite ! Je lui dis : 'Arrête ! C'est pas ton problème, ça ! Même moi, j'ai pas le droit de m'en mêler... Il vient me parler de ça...' Il me dit : 'Ouais, il faut lui dire ! Il faut le taper !' Moi, je pense qu'il a tort ! Je pense que c'est un salopard ! Mais j'ai pas le droit de prendre parti ! J'ai pas le droit de m'en mêler. J'ai pas le droit de dire : 'Il a tort ! Je vais le taper !...' Il me dit : 'Coiffeur, il est en prison !' Je lui dis : 'C'est le problème à Coiffeur ! Ça ne te regarde pas ça, toi ! T'attends que Coiffeur, il sorte ! T'arrêtes de rameuter tout le monde, t'attends que Coiffeur, il sorte et c'est Coiffeur qui va régler son problème... De quoi tu te mêles, toi ?' Et voilà ! Donc, moi, je ne veux pas prendre parti. Bon, je lui dis pas comme ça, je lui dis gentiment : 'Mais ça te regarde pas ! C'est pas ton problème !' Parce que je veux pas le vexer... Il s'en rend même pas compte, mais il cannibalise un truc pour se donner de l'importance... Enfin, je veux pas lui faire une analyse, lui tirer le portrait... Voilà le genre de rapports ! Tu vois ? Donc, c'est des ignorants, c'est des demeurés ! De quoi tu te mêles, toi ? Pourquoi tu viens en rajouter, toi ?... Si ça continue, ben, les mêmes, ils vont se monter le bourrichon sur le bonhomme et ils vont le taper ! Ils en ont déjà tapé un au premier !... Lui, il est au troisième, ça va être la prochaine victime, parce qu'ils se sont inventés un salopard, et donc ils vont jouer les héros, à leur manière, avec leur bêtise, quoi ! Et c'est que ça, que ça ! Donc, voilà, j'étais venu pour essayer de parler, on a passé une heure, une heure et demie, à être mal... J'étais obligé de partir ! C'est que ça, que ça... Alors, finalement, pour cette enquête, ça prendra le temps que ça prendra... En fait, je m'aperçois que j'arrête pas de papoter avec eux toute la journée : ça me prend la tête d'ailleurs, ça me fatigue, j'ai autre chose à faire ! À la limite, il suffirait de n'interroger que moi, hein ! Parce que je sais tout sur tout ! Tu vois ? À la limite, il y aurait même pas besoin du magnétophone, il suffirait que je m'assoie et que je note ma journée : j'ai parlé avec tel, tel, Pierre, Paul, Jacques, Machin...

- Tu peux très bien faire ça, à mon avis ! Chaque soir, tu passes un quart d'heure, tu prends le magnéto et tu dis : 'Bon ! Aujourd'hui, quoi d'intéressant par

rapport à l'enquête ? Ceci dit, tu ne te facilites pas beaucoup la vie en essayant de faire les interviews les plus difficiles à faire, c'est-à-dire, avec les mecs les plus débistingués. Tu peux aussi faire ceux qui vont bien !

- Ils sont tous débistingués ! »

*« Plus on avance dans le temps,
plus les individus sont seuls et retournés vers eux-mêmes »*

« À mon avis, les enquêtes et les interviews, dans les milieux les plus défavorisés, ça va être de plus en plus difficile. Parce que, de plus en plus, les forces de répression, elles travaillent sur l'information, sur la surveillance, sur les attitudes et les comportements et ça, ils sont très, très affûtés par rapport à tout ça ! Donc, les gens sont de plus en plus renfermés, ils parlent de moins en moins. Et ce que j'ai constaté, grâce à cette enquête, c'est qu'effectivement, on est une communauté, hein ! Moi, en l'occurrence, c'est X., on est une communauté. On est tout le temps ensemble, dans l'autobus, dans les transports en commun, dans les magasins. On se croise, on vit ensemble, on est une communauté, mais on est éclaté à l'intérieur même de notre communauté. C'est-à-dire qu'on n'est plus éclaté comme avant, c'est-à-dire en groupes, des clans, des bandes, non... On est des bandes, on est des réseaux, des clans, des bandes, des cellules, à l'intérieur de la communauté... Mais même les cellules sont morcelées. C'est-à-dire qu'on est une communauté éclatée ! C'est-à-dire qu'on est des individus de plus en plus seuls ! Et, plus on avance dans le temps, plus les individus sont seuls et retournés vers eux-mêmes. C'est-à-dire qu'il y a de moins en moins de communication, de dialogue... Et je pense que le système social de surveillance n'y est pas pour rien. C'est-à-dire que le système de surveillance administrative et compagnie fait que, petit à petit, les individus communiquent de moins en moins. Dans les milieux très défavorisés où il y a des économies parallèles, il y a une atrophie du discours, de la parole et de la relation. Et plus on va avancer, plus ça va être difficile de faire des enquêtes, des interviews. »

Entretiens biographiques

« Malinowski alla aux Îles Trobriand et étudia des populations qu'il n'aurait probablement pas aimé invité à dîner ; Radcliffe-Brown étudia les habitants des Îles Adaman qui mangeaient du cochon cuit à la broche – cela s'appelle l'anthropologie. Lorsque nous nous sommes mis enfin à étudier des populations qui se trouvaient ici, dans nos propres villes, nous avons appelé cela la 'sociologie', l'étude de nos concitoyens. Dans les deux cas, notre but n'était pas d'étudier les populations qui nous sont les plus proches. Nous continuons à étudier les populations qui sont relativement défavorisées. En pratique, nous gardons l'idée qu'il y a ceux qui ont un mandat pour faire des études, et ceux dont le destin est d'être étudiés afin d'être préservés comme les aborigènes, ou afin d'être éclairés et réhabilités ».

(Everett C. Hughes, *Le regard sociologique*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1996, p. 314)

Entretien avec Ahmed

(Janvier 2003)

- A - « Je m'appelle Ahmed. J'ai 18 ans.
K - T'es né en quelle année ?
A - 84.
K - 84 ? Oh ! il y a pas longtemps de cela...
A - Je vais sur mes 19 ans... dans 7 mois.
K - Ah ! oui... 18 ans... Et les 18 ans, ils t'ont semblé courts ou longs ?
A - Très court ! J'ai rien vu ! Là, rien ! Jusqu'à maintenant, j'ai rien vu !
K - T'as rien vu ?!
A - Tu sais, je savais même pas que j'ai eu 18 ans !
K - Ah ! ah ! ah ! Pourquoi ? T'avais quelle impression ?
A - Moi, j'avais l'âge de 16 ans dans ma tête !
K - T'as l'impression d'être enfant encore ?
A - Hmm... J'sais pas...
K - Tu te sens enfant ?
A - Hmm... J'ai voulu grandir quand j'étais petit... mais dès que j'ai eu mes 16 ans, après, j'ai dit : 'C'est pas possible...'. Je suis resté toujours enfant.
K - T'es toujours à l'école ?
A - Non !
K - Y a combien de temps que t'as quitté ?
A - Ça va faire longtemps ! Ça va faire... euh... 99-2000... »

Disqualification scolaire

- K - « Trois ans déjà ! T'as quitté à 16 ans alors ? Hein... avant ou après 16 ans ?
A - Avant ! C'est l'inspection d'Académie qui m'a renvoyé.
K - Ah ! C'est l'Académie qui t'a renvoyé ! Pourquoi ?
A - Direct ! J'avais même pas encore 16 ans.
K - Pourquoi ?
A - Parce que... je faisais trop de conneries !
K - Qu'est-ce t'appelles des conneries ?
A - Ce qu'ils appellent des conneries eux ! C'est : absentéisme ! Une fois je me suis embrouillé avec une prof ! J'avais un cutter en gomme... une gomme ! Et elle a cru que c'était un vrai cutter. Et elle est partie voir le directeur et je me suis fait renvoyer juste pour ça ! Après j'ai été renvoyé à W. À W., je m'amusais avec un pote à moi et je le portais... je le portais... et je faisais un bluff ! Je l'avais jeté comme si

c'était du premier étage ! Hop ! Je le porte comme ça – il était tout petit, hein ! – je le porte et le prof, elle nous voit comme ça... mais attends ! On rigolait, tu vois... j'allais pas le jeter ! Le prof est parti voir le directeur et le directeur il m'avait dit : 'Il y a une remarque sur toi...' ou, n'importe quoi ! Eh ! Ben 'je te renvoie !', direct ! C'était un bluff ! Mais il avait vu mes antécédents et tout ça ! Je me suis fait renvoyer...

K – Enfin, je te connais... t'es pas violent, comment ça se fait que t'aies eu cette réputation ?

A – Pfft... qu'est-ce tu veux ?

K – C'est terrible d'avoir une réputation, alors que tu ne corresponds pas à ça ! Comment t'as fait pour avoir cette réputation ?

A – Ben, c'est les profs... c'est eux !

K – Les profs ! Les profs, ils ont mal interprété les signes !

A – Hm... Plein... de choses qu'ils ont mal interprétées ! Plein, plein...

K – C'est le quartier ?

A – Soi-disant que j'habitais à X... Blanqui ... Ici, ben... surtout ici... aux Louvières, hein !

K – Ouais... aux Louvières... ils t'ont mis une mauvaise étiquette ?

A – J'ai fait toute ma sixième ici et un trimestre de cinquième.

K – Et ils t'ont mis une mauvaise étiquette ?

A – Oui... dans tous les autres collèges.

K – C'est celle-là qui t'a suivi ? Mais d'après ce que tu dis, Blanqui était réputé déjà, même à l'extérieur ?

A – Même aux Louvières, aux Louvières !

K – Louvières, c'est normal puisqu'ils sont à côté.

A – C'est pour ça... ça a commencé comme ça !

K – Mais dans les autres lycées, ils connaissaient Blanqui ?

A – Non. J'ai jamais mis un pied dans un lycée !

K – C'est pas la réputation du quartier qui t'a porté préjudice ?

A – Non, non... c'était juste mes antécédents. Après j'étais en internat et en internat, j'ai foutu le bordel parce que je voulais pas y aller en internat, moi ! Moi, je voulais pas l'internat ! Ils me disaient : ouais... je peux revenir le week-end... alors que le collège était juste à côté de chez moi ; j'y vais à 9 heures moins 5 pour commencer à 9 heures. C'était cool ! Ouais... ils me mettent en internat, après... J'ai tout niqué à l'internat ! Je voulais revenir chez moi ! Après, revenu chez moi, ils m'ont mis dans un collège à W., classe relais ; j'avais des cours de rattrapage puisque j'avais perdu du temps. Après je suis encore reparti au collège... normal... J'ai refait un autre collège encore, à Bellefontaine...

K – Ah ! celui de Bellefontaine ?

A – Euh... j'ai fait Louis Pasteur, à côté des Trois Frères...

K – T. !

A – Non ! W. ! Après... un peu plus loin... vers l'Église ! En bas, là... vers le stade...

K – Ouais...

A – J'étais là... Après j'ai arrêté ! J'ai arrêté ! Ils m'ont mis des cours du CNED...

K – C'est quoi ça ?

A – J'avais 15 ans, hein !

K – C'est quoi ça ?

A – Des cours par correspondance !

K – Par correspondance...

A – Ils m'ont mis ça, j'avais 15 ans, hein ! Je devais même pas être renvoyé par l'inspection académique ! Ils m'ont renvoyé ! C'est l'inspection académique qui m'a renvoyé ! Ils m'ont fait un conseil de discipline à la préfecture !

K – Mais pourquoi ?

A – Parce que soi-disant j'ai été renvoyé plusieurs fois de plusieurs établissements ! N'importe quoi !

K – Et donc, ils ont carrément pris cette décision à la préfecture ?

A – Ouais...

K – Aux Louvières, ils étaient mal lunés vis-à-vis des gens des...

A – Mes frères et sœurs, ils sont jamais partis aux Louvières ! Moi, je suis parti aux Louvières parce qu'ils avaient changé de... j'sais pas comment ils appellent ça... je ne me souviens plus ! Et mes frères et sœurs ils sont tous partis à Clémenceau ! Moi, je faisais la demande pour aller à Clémenceau ! Ils voulaient pas ! J'ai demandé, demandé, demandé... pour aller à Clémenceau, ils voulaient pas ! Mes parents ont demandé, ils voulaient pas ! Après, moi, je leur ai dit : 'Si vous ne me mettez pas là-bas, moi, je vais tout casser !' et tout ça, hein !

K – Ouais... Du coup tu t'es mis en guerre avec...

A – Juste parce qu'ils voulaient pas me mettre... À la base, ça a commencé par ça !

K – C'est parce que vous étiez pas d'accord... Toi, tu voulais pas aller...

A – Voilà, moi je voulais pas changer de secteur, voilà ! Ils ont changé de secteur ! Maintenant la rue Blanqui, maintenant ça appartient aux Louvières, alors qu'avant, la rue Blanqui, ça appartenait au Clémenceau ! Voilà ! Ils ont changé de secteur ! Oh ! Putain !

K – Et donc, c'est un... donc là, tu as commencé à faire le con, toi-même, alors ?

A – Ouais...

K – Donc, c'est pas à cause de la réputation de Blanqui ?

A – Si ! un peu quand même ! Ben si... ils connaissent !

K – Ouais, mais... c'est aussi parce que tu leur en voulais et que tu devenais turbulent parce que ça t'avait pas plu qu'ils t'envoient pas...

A – Ouais, mais je voulais pas y aller dans ce collège de fous, moi !

K – Donc... t'as fait le con aussi !

A – C'est pas de ma faute, non ? Parce que je leur ai dit ! Je leur ai dit : 'Changez moi de collège, sinon je vais tout casser !' Je vais pas travailler : 'Y a que des cancre ! Y a que des gogols là-bas !' C'est que...tu vois que des mecs qui savent pas lire et tout ça ! Il y en avait plein là-bas ! Je leur ai dit que je ne voulais pas aller là-bas ! Je voulais être tranquille, dans un collège normal ! Et voilà... C'est mal tombé !

K – Ça t'a braqué, quoi ! Ça t'as énervé, quoi !

A – Hmm...

K – Mais ce que je voulais savoir c'est... est-ce que du fait qu'ils t'ont braqué, t'as fait le con aux Louvières ou est-ce que, aux Louvières, le fait que t'étais de Blanqui, ils te cassaient spécialement les couilles ?

A – Ouais... c'est vrai ! Presque tout le temps ils me cassaient les couilles ! Juste quand je rentrais avec ma casquette ! Et t'as vu le directeur ! On dirait... il me surveillait ! J'sais pas... je rentrais avec ma casquette dans le hall... hein... Normal ! Quand t'arrives en cours, tu la retires ! Mais c'est direct ! Dès que t'arrives dans le hall du réfectoire... Direct ! Il te l'enlève ! 'T'as pas le droit de mettre ta casquette en classe et tout ça ! – Ouais, je suis pas en classe, je suis dehors, là ! Je suis dans le hall et tout ! – Ouais... non, non, non... !' D'un coup, je me suis fait confisquer ma casquette ! Mais j'étais p'tit ! Tu vois, il m'a énervé ! Je voulais pas qu'il me prenne ma casquette et tout ça ! Et jamais il me les a rendues ! Jamais ! Et juste pour ça, juste pour des p'tits trucs comme ça ! J'sais pas... j'étais p'tit ! Quand t'es p'tit, j'sais pas... tu t'énerves vite ! J'sais pas... j'ai pas réfléchi...

K – Donc, tu te braquais quoi !

A – Ouais... puis... j'étais un Arabe !

K – Tu crois que ça jouait aussi ça ?

A – Ah ! Ben ouais... Tout joue, tout !

K – Un Arabe... Blanqui... pauvre... en guerre avec eux parce que tu voulais aller à Clémenceau !

A – Là, une fois, j'avais les chaussures trouées, hein ! P'tain ! Mais je m'en fous, moi, de me balader avec ! Et... euh... c'est pas le... le principal... l'adjoint ! L'adjoint au principal ! Il vient me voir, il me dit : 'Ouais, tu devrais t'acheter des plus neufs !', tout ça ! 'Tu vas à l'école quand même ! C'est pas n'importe où tu vas !' Je fais : 'Comment ça ? Il me prend pour qui ? J'ai pas envie de changer de chaussures, je les change pas et je fais ce que je veux !' Si j'ai envie de venir avec des chaussures tous

les jours avec des chaussures neuves, je viens... Si j'ai envie de venir tous les jours avec des chaussures trouées, je fais aussi ! T'sais... ben... il me voyait habillé comme ça, comme un 'charlot'... je lui fais, t'sais... c'est un raciste ! Je me rappelle encore de lui !

K - Il t'a marqué, hein !

A - Voilà, ils m'ont bouffé ! Ouais, là... ils m'ont tué ! C'est eux qui m'ont tué !

K - Et donc tu penses que beaucoup de tes problèmes maintenant d'adolescent, ils viennent de cette mauvaise scolarité ?

A - Ouais, j'ai mal grandi, on va dire !

K - T'as pas pris les bons plis quoi !

A - Non ! Moi, je voulais continuer à aller à l'école, moi ! J'aurais bien voulu continuer à aller à l'école ! Je me suis dit 'je vais aller au lycée, tranquille...'

K - Tu crois pas qu'il est possible d'apprendre des choses en parallèle, si t'as pas pu apprendre par l'école ?... mais apprendre des choses... à l'extérieur de l'école grâce à des gens et de construire...

A - Si ! Mais dehors, t'apprends plein de trucs aussi ! Ben, à l'école t'as les... t'as les diplômes... J'ai pas eu de diplômes moi, ni le brevet des collèges, je l'ai même pas, hein !

K - Et alors ?

A - C'est la merde ! »

« Se faire une petite vie quoi ! »

K - « C'est la merde pour ton avenir ?

A - Ah ouais ! J'ai pas de diplôme, moi, hein ! C'est plus difficile quoi ! Là, je vais essayer de passer mon permis... pour travailler directement.

K - Dans quoi ?

A - Dans l'aéroport !

K - Ah ! oui, tu m'en avais parlé ! Tu veux aller travailler à l'aéroport ?

A - On verra bien...

K - Tu veux travailler aux bagages, tout ça ?

A - C'est un travail à vie !

K - Tu crois que tu vas y rester toute ta vie maintenant ?

A - Peut-être...

K - Longtemps, quoi...

A - Ouais, moi je compte y rester longtemps ! Disons... euh... facile 10 ans.

K - Pour se faire une petite vie quoi !

A - J'aimerais bien...

K - Une baraque... une bagnole...

A - Ouais... une petite femme avec des enfants... tranquillement... une vie normale !

K - C'est ce que t'as envie ?

A - Hein ?

K - Ton projet d'avenir c'est ça ?

A - Ouais... pourquoi pas ? Des enfants, une femme, la maison...

K - Être heureux...

A - Oh ! Je vais travailler, le soir quand je rentre, je vois mes enfants, ma femme me fait à manger... Si elle veut travailler, elle travaille, hein !

K - Tu serais heureux ? Ça te suffirait ?

A - (Mots en arabe) À partir de mes 25 ans... voilà ! Après, ça y est, c'est fini ! 25 ans, ça irait ! Tout, tout, tout ! Toutes les conneries que j'aurai faites !

K - Pourquoi ?

A - Parce que ça y est... je vais pas... je vais pas...

K - T'as 18 ans là... donc c'est après 25 ans...

A - Là à 18 ans, là je vais travailler... »

Le champ des possibles

K - « Ca veut dire que t'exclus pas la possibilité de faire une connerie, quoi !

A - Voilà ! D'ici 25 ans ! C'est encore possible, quoi !

K - Pourquoi ?

A - Parce que... il n'y a pas d'argent ! J'sais pas... je suis dans la merde là, j'ai pas de travail ! Y a rien ! Je vais essayer d'avoir un peu d'argent, de mettre de côté... pouvoir travailler pour avoir des enfants !... et une femme...

A - Le monde, il part en couille, là, en ce moment !

K - Tu crois ?

A - Ouais... La guerre et tout ça !

K - Et alors, malgré que le monde, il part en couille, t'espères toujours avoir... euh... t'installer dans un foyer, avoir une femme, des enfants...

A - Ouais... quand même ! Comme tout le monde, non ? Toi, tu penses pas comme moi ?

K - Tu penses que tout le monde... son projet de vie c'est d'avoir une femme, des enfants... ?

A - Enfin, mon projet à moi, hein, c'est ça ! Maintenant, tout le monde... j'sais pas ! Peut-être c'est ça... ouais... de la plupart, presque !

K - Y en a ils veulent... faire le tour du monde ; ils veulent voyager beaucoup...

A – Ouais... ben ouais... moi aussi j'aimerais bien voyager... bien sûr, j'aime les voyages...

K – Y'en a qui veulent être patron d'une brasserie ; y en a d'autres, ils veulent être PDG d'une maison d'assurance ; t'en as, ils veulent faire du cinéma... Il y en a, ils veulent être musiciens...

A – Ouais, mais moi, je veux travailler à l'aéroport ! Ouais, en plus, j'ai pas de diplômes ! Qu'est-ce qui veut aller... Je veux pas me rendre dans un bureau, moi !

K – Mais c'est possible ! Tu peux... C'est toi qui le décides ! Je veux dire, Slimane... tu connais Slimane ? Il a pas plus étudié que toi ! Il a décidé d'être musicien, il est devenu musicien !

A – Ouais, mais t'as vu quand il a fait ça... il a appris...

K – C'est facile... il a décidé !

A – Ouais il a appris... ouais, c'est comme un instrument de musique... t'as de la flûte !...

K – Mais maintenant il gagne sa vie avec ça ! Il est pas riche, mais il gagne bien sa vie avec ça ! Mais il l'a décidé, ça a été son projet de vie, il voulait être musicien. Il l'est devenu ! Donc, voilà ! Y'a pas que... Ce que je veux dire, un projet de vie, c'est pas uniquement avoir une femme, des enfants... y'a pas que des gens qui ont ce projet-là ! Y'a aussi d'autres gens qui...

A – Ouais... Ok !

K – Regarde par exemple, le frère à Slimane, le projet qu'il a fait, c'est de partir à l'étranger et maintenant il vit à Amsterdam et il travaille à Amsterdam ! Tu vois, Miloud ? Miloud... à un moment il tournait en rond ici, il a dit : 'Bon ben... je vais partir à Amsterdam, je vais m'installer à Amsterdam et puis maintenant il a fait sa vie à Amsterdam !'

A – Ça fait combien qu'il est parti ?

K – 10 ans !

A – Il y a 10 ans !

K – Tu vois ? Donc... il y a dix mille projets de vie !

A – C'est vrai ! Ouais, il y en a plusieurs ! Y en a plusieurs !

K – Y'en a des milliers !

A – Ben ouais... plusieurs possibilités ! Bon... moi, je me vois... parce que c'est du piston... là où je veux travailler, c'est un pote à moi, il travaille là-dedans et il m'a dit : 'Dès que tu passes ton permis...', même pas le papier rose, hein, pas la carte rose, que le papier-là, qu'ils te donnent... un mot, t'sais, pour que tu fasses la carte ! Il me dit : 'Juste avec ça, tu te présentes, tu travailles direct !' Il me dit : 'T'inquiètes pas, tu travailles, je te passe la machine !' Voilà ! Je dis OK, il y a pas de problème, je vais

passer directement, là... Dès que j'ai des sous, là je passe le permis direct ! Après bon... c'est le travail !

K - Et donc là, ce qui te turlupine, c'est d'avoir les sous pour passer ce permis ?

A - Voilà !

K - Tu t'es renseigné au chômage pour savoir s'ils pourraient pas te le payer ?

A - Ouais... mais... pff ! Je peux payer directement 600 euros... 580 euros... ça fait 4 000 francs... même pas ! Je vais donner ça, je vais passer mon permis ! »

« *Business* »

K - « C'est tes parents qui vont t'aider à payer ou tu vas te démerder ?

A - Je vais me démerder tout seul !

K - Ah ! Oui... D'où les petites conneries avant 25 ans ? Petit malin...

[Rires]

A - Ah ouais ! Moi, je trouve que ça va marcher comme ça non ?

K - La démerde !

A - Ben ouais... on va se démerder comme on peut !

K - Et la démerde ça consiste en quoi ? En économie parallèle qu'est-ce qu'un jeune comme toi il a comme idée pour se faire du fric en parallèle ?

A - Comme idée ? Ah ! Si tu parles des jeunes comme moi, ils revendent du shit ! C'est tout !

K - Y en a d'autres qui piquent des pneus, qui piquent des sièges arrière de bagnoles...

A - Voilà ! Y en a d'autres des ordinateurs et tout ça ! Ah ! Ils aiment bien tout ça !

K - Des ordi !

A - Mais là, en ce moment, ça y est ! Tout le monde est au chômage !

K - Ouais... même dans l'économie parallèle ?

A - Ouais... y en a qui ont même pas...

K - Pourquoi ? C'est trop dur ?

A - Ça devient de plus en plus dur ! L'argent, c'est plus comme avant ! Avant c'était plus facile à avoir de l'argent... je me rappelle, hein ! Quand j'étais plus jeune, hein ! Franchement... quand j'avais de l'argent dans les mains, j'étais content ! J'étais petit : j'avais 13 ans, 14 ans... Et là maintenant, je le vois de moins en moins l'argent ! De moins en moins ! J'allais au bled ! J'étais content, t'sais ! J'allais avec mes cousins et tout ! Tranquille... on peut se faire de l'argent, tranquille ! Ils disaient quoi mes cousins ? " Oh ! T'inquiètes pas, l'année prochaine, je reviens avec un scooter ! » Tu

vois ? Je leur ai dit : " À 19 ans, c'est sûr, je vais ramener ma première voiture là-bas ! ».

K - Ouais... Finalement tu crois que tu vas ramasser du fric dans ce truc-là ?

A - Voilà ! J'ai trop parlé ! J'ai trop parlé ! Là je parle plus !

K - Tu t'avances plus... Donc tu vois, c'était pas si facile que ça de ramasser de l'argent en fait ! Tu dis " ouais, c'était facile à l'époque, mais, même à l'époque, t'arrivais pas tant que ça... à ramasser la tune !

A - Mais si... franchement... mais je la dépensais, té ! Des chaussures... Des scooters j'en ai eu... J'en ai eu tellement que je peux même pas les compter ! Des mobylettes...

K - Mais tu les achetais pas les scooters, tu les piquais !

A - Ah ! Mais... y'en a que j'achetais ! Y'en a que j'achetais, après je le revendais plus cher. Après, hop ! Là... l'argent, il revient. J'en achète un autre... J'ai de l'argent de côté... J'en refaisais un autre...

K - Ouais, je m'en souviens ! Je vous voyais de loin... faire votre garage là !

A - Tout le temps ! Tout le temps, tout le temps ! Les motos !

K - Les papiers...

A - Non ! On vendait comme ça...

K - Ah ! Ouais... Je me souviens que j'avais vu des gens venir prendre livraison... Ah ! Oui... j'ai vu des sacrées motos là !

A - Ah ! Il y avait toutes les motos ! Toutes les marques ! Toutes les marques ! On s'est bien amusé dans le parking ! Dans le parking, alors qu'il est tout petit hein ! Les mecs, ils rentraient dans le mur ! Le Nanou ! Tu connais Nanou ?

K - Ouais...

A - Il a pris un R1... ça existait pas encore le R1 ! C'était la première moto qu'il voyait que c'était un R1... Il savait pas c'était quoi ! Les R1, personne ne savait pas c'était quoi ! Hop ! Il le prend en première... Vrouuu.... Il rentre dans le mur ! Il a péte, le pot ! T'as vu ça fait qu'après ils roulaient, les mecs, sans le pot ! Ça faisait un bêt' de bruit ! Et après il s'est fait coincé avec ! Pff ! Ils ont perdu 6 000 francs comme ça ! Ils sont " teubé », ils auraient pu vendre à 8 000... té ! 6 000 francs ! dans l'état, té ! Avec la fourche cassée, le mec, il avait pas vu que la fourche était cassée ! Il a entendu le bruit du pot... il a dit : " Ouais, c'est pas grave, j'ai un pot... » et tout ça, " vous lâchez ! vous lâchez ! » Allez hop ! Les mecs, ils vont signer et on l'a perdu ! Voilà ! Y a plein de trucs comme ça... on aurait bien pu s'amuser... À Saint-Nazaire aussi, ah ! c'était bien !

K - Et là vous étiez tout le temps en groupe ?

A - À Saint-Nazaire ?

K - Non, là... quand vous viviez toutes ces choses-là.

A - Ah ! Ouais... tout le temps ! Ouais, il y avait moi... il y avait moi, Farid, Slimane et Tonio... Toujours les quatre, ensemble ! Jamais on s'est... Coiffeur ! Moi, Coiffeur, Dudule et Amin !

K - Slimane, moi je connais, mais... Dudule ?

A - Ouais... on l'appelle Dudule !

K - Qui ?

A - Slimane !

K - Ah bon ! Ah ! C'est Slimane qu'on appelle Dudule !

A - Ben oui parce que son nom de famille commence par Dul !

K - P'tit Slimane ! C'est dommage !

A - Ouais, le pauvre ! »

« Embrouilles »

K - « Pourquoi Coiffeur... tout le monde l'aime bien, mais... pourquoi quelque part vous l'abandonnez, quoi ?

A - Non, mais personne ne l'abandonne ! Personne ne l'a abandonné ! Là, quand il est parti en prison, franchement, il a fait un truc bête !

K - Ouais... ça d'accord !

A - Il a fait un truc bête, parce que... écoute ! Moi j'avais la rage, pourquoi ? Parce que ça, on devait le faire ensemble, et ils sont partis que, eux deux ! Ils avaient la dalle ! Ils sont partis eux deux, ils ont ramené un autre mec à eux... un autre pote à eux. Rien de tout ça ne se serait passé ! Même Coiffeur il serait encore là, il aurait peut-être acheté une voiture... on serait tous bien ! Ils ont voulu faire des trucs entre eux... deux gnous !

K - Deux gnous qui sont partis à l'abattoir !

A - Pfff ! Sans rien, les mains vides !

K - Enfin, il morfle !

A - Hmm...

K - Enfin, d'après ce qu'il dit... euh... il est en manque d'un petit courrier, d'un petit mot, d'un petit mandat, quoi !

A - Ah ! Ouais, ouais...

K - J'sais pas si Slimane est très sympa avec ça ! Il lui envoie un petit peu ?

A - Slimane, lui, il envoie rien, hein ! Lui, il doit payer l'avocat !

K - Ouais... il envoie rien ! Ça m'étonnerait, il a déjà du mal à se payer le sien !

A - Je l'ai vu devant mes yeux, il lui a donné une liasse comme ça à l'avocat, Dudule ! au Coiffeur ! La vie de ma mère ! Parce que... il lui a passé l'argent pour cette affaire-là ! Mais Coiffeur, il s'était fait péter une fois avant et l'avocat, il l'avait

fait sortir, et il l'avait pas payé ! Il l'avait pas payé ! Et là Dudule, il lui a passé l'argent, donc... dans l'histoire où il est farci et il reste encore un petit peu à payer ! C'est sa mère qui a payé !

K - Enfin ! Non mais... j'sais pas... j'ai l'impression que vous vous engueulez les uns avec les autres, quoi ! Vous êtes plus aussi unis qu'avant quoi !

A - Voilà !

K - C'est ce qui me semble...

A - C'était rien, hein ! C'est con en plus ! C'est les mecs, hein !

K - Ça c'est triste quoi !

A - C'est eux... ils veulent partir... ils veulent faire leur truc ensemble...
[silence] Putain ! Mais ça y est, on était ensemble, on venait de Saint-Nazaire !

K - C'est pour ça, vous étiez pas là, donc ils se sont enrégés tout seuls ! Ils avaient la fièvre comme tu disais tout à l'heure et puis ils sont partis quoi ! Ils ont pas eu la patience d'attendre que vous reveniez quoi ! C'est dommage parce que Coiffeur, il a fait quoi ? Il a fait deux mois dehors ? Il n'est pas resté longtemps !

A - Il est pas resté longtemps ! Il a fait vite, lui !

K - Là, il lui reste combien ? Au moins un an ? Encore...

A - Plus ! 15 mois francs !

K - Oh ! Putain, c'est beaucoup, hein ! Ça fait déjà six mois qu'il y est là.

A - Ouais, il avait 21 mois à faire ! Parce qu'ils lui ont rajouté... les sursis et tout ça !

K - Ils veulent pas le lâcher ! Et puis ils le menacent d'expulsion, dis donc !

A - Ouais, il a aussi un avis d'expulsion ! [Il marmonne quelque chose]. J'ai la rage ! J'ai la rage qu'il s'est fait péter ! D'ailleurs je suis parti le voir...

K - Il est gentil Coiffeur...

A - C'est vrai qu'il est gentil mais il fait des trucs qu'il faut pas faire aussi ! Voilà, il est trop gourmand !

K - Tu trouves ?

A - Eh ! Combien de fois j'aurai pu lui mettre des couilles !

K - C'est pas qu'il est gourmand, c'est qu'il a envie de vivre trop fort quoi ! Il a envie de s'éclater trop fort quoi !

A - Il est bête, il est bête ! Il se prend pour un malin et il est bête !

K - Ah ouais ! Les mecs qui se prennent pour des malins souvent ils sont bêtes !

A - Combien de fois j'aurais pu mettre... Il sait même pas compter l'argent ! Pour te dire : il sait même pas compter l'argent ! Combien de fois j'aurais pu lui mettre des couilles ! On faisait moitié-moitié, d'ailleurs on avait la même somme ! J'avais carrément plus que lui hé ! Bon après je lui dis : 'Ben non ! Tiens, tiens ! Tiens, là, ça fait bon ! Là on a quitte-quitte !' Y avait pas de couilles ! 'Regarde combien t'as

de billets... combien les miens... Demande à qui tu veux, tu verras, y'a pas de couilles ! Ouais, parce que c'est un malin lui aussi ! Il fait quoi ? Après, il donne son argent à quelqu'un d'autre, il le compte et le mec lui dit il y a combien et après il vient me revoir et me dit : 'Eh ! Il manque ça, il manque ci ! - Oh ! Il manque rien du tout ! Arrête de sortir des... c'est de l'argent... je sais pas t'as payé quoi avec ! Le pauvre ! Même l'argent, il sait même pas le compter !

K - Oh ! Il ne pense qu'à s'amuser, il est tout le temps en train de rigoler !

A - Oh ! Il pense qu'à sa gueule !

K - Tu crois qu'il est égoïste ?

A - Il pense qu'à sa gueule !

K - C'est vrai que... avec Saïd vous êtes plus amicaux, quoi, plus fraternels !

A - Parce que Saïd jamais il m'a fait des trucs bizarres et tout ça ! D'ailleurs Saïd, il m'aime bien, je l'aime bien... On a fait des tas de trucs ensemble ! Il y a deux clans qui se sont formés après.

K - Mais eux deux sont plus vicieux, les deux-là !

A - Ouais, mais ils se prennent pour des malins, mais ils sont bêtes !

K - Ils se la jouent un peu plus !

A - Dudule ! Surtout Dudule !

K - Ah ! Ouais, il se prend pour un malin !

A - Comme son frère ! Abdel !

K - Abdel ! Il se prend pour un malin, mais il est bête !

A - Ouais... voilà... avec le maire, t'as vu ?

K - Ouais ! On les aime bien, mais c'est vrai qu'ils se la jouent quoi ! Ils se prennent pour des... des grands vicieux, tu sais ! Et eux, c'est des... on les voit arriver à 15 mille kilomètres ! En plus, bon, il y a des gens bien dans la bande mais... il y a aussi des gens tu sais pas ce qu'ils peuvent faire, hein !

A - Et même, té ! Y a des fenêtres partout, hein, dans la cité !

K - Ouais...

A - Il est pédé ! C'est pour ça que je dis qu'il est pédé !

K - Dudule ?

A - Les deux ! Les deux ! Parce que déjà, juste entre eux ils se charrient ! L'autre il dit : 'Tu connais Karki ?'

K - Non.

A - Le film... l'émission qui passe sur France 3.

K - Non.

A - C'est un handicapé...

K - Non, je connais pas...

A - Y a Karki et Plouki...

K - Ah ! Karki et Plouki...

A - Ils se charrient : 'Oh ! c'est toi Karki ? - C'est toi Plouki ? - C'est moi Plouki - C'est toi Karki...'

K - Tu parles...

A - Même chose à chaque fois ! Pff ! Ah ! Les mecs...

K - Mais c'est aussi une manière de rigoler ! Pour se marrer !

A - Ouais... on rigole des fois ! Quand ils font les cons !

K - Moi je sais que j'apprécie beaucoup plus Saïd !

A - Ouais, Saïd, moi aussi je...

K - Il est plus réglo quoi ! À mon avis, hein !

A - Jamais il m'a mis une couille ! Tiens, même 1 franc, il m'a jamais 'couillé', tu vois. Entre nous c'est la confiance !

K - C'est important ! »

Les caïds, le respect et la force physique

A - « Coiffeur je me suis tapé avec lui y a pas longtemps... avant qu'il retourne en... Quand il est sorti de prison ! Il se prenait pour un... Il est sorti de prison, il parlait à mon frère, t'sais, et mon frère, t'as vu, une fois il l'a tapé ! Il l'a gonflé !...

K - Il est gentil ton frère...

A - Après je voyais qu'il parlait mal à mon frère... Je me suis dit : c'est moi qui vais m'occuper de toi après ! Je lui dit : j'sais pas... ça avait chauffé... hop ! On était devant le hall tu sais... Je marche... t'sais, je voulais pas me le taper devant le hall ou devant les... je lui ai dit : 'Tu vas être chiffonné là, allez viens, viens !' et je cavale dans les poubelles... Je l'attends... il va venir... hop ! Dès qu'il rentre : j'aurais voulu le tuer ! Je lui aurais démonté la main ! Parce qu'il était dans le hall. Tu vois, il y a les armoires vers le fond... je l'ai ramené vers là-bas, je l'ai poussé après... il était dans la merde ! Après j'ai rigolé : 'Vas-y maintenant, fais pas le con !'. Après, il voulait encore se battre ! Hop ! On s'est battus encore ! Les mecs, ils séparent... hop ! Encore ! Le mec, il voulait pas me lâcher parce qu'il avait la rage, t'sais !

K - Il croyait à ses chances !

A - Il m'a attrapé comme ça ! Je lui fais un coup de tête comme ça ! Je lui dis : 'Mais, dégage ! Qu'est-ce tu veux ? Merde ! J'aurais pu te tuer mille fois !' Une merde !

K - Enfin il s'est calmé avec ton frère quoi !

A - Voilà, maintenant...

K - Enfin, il en a profité parce qu'il sait que Loulou il sait pas... Alors il a voulu faire le mac quoi ! C'est dommage !

A - Et voilà ! Après il est reparti en prison !... C'est pour ça que je l'aime pas ! Mais je l'aime bien !

K - Ouais, mais bon... Des fois, il déconne quoi !

A - Parfois... Il est parti en prison, il me devait des sous ! Ça sert à rien, je les ai oubliés ! Maintenant les mecs, on dirait : ils vont en prison, il faut que j'oublie la dette ! On dirait que c'est exprès ! Ah ! Les mecs ils vont en prison, ça y est ! Ils doivent plus rien ! Pour moi c'est rien... d'ailleurs, pour moi, c'est pas beaucoup !

K - Non mais, ça, c'est dû à l'éducation. C'est parce qu'ils sont un peu bêtes, comme tu viens de dire. Parce qu'il est pas costaud, Coiffeur, aussi...

A - C'est vrai !

K - C'est une tringle à rideau alors... quand il veut faire le cador, il cherche quelqu'un qui lui donne l'impression qu'il est moins fort ou qui ferme sa gueule comme style Loulou... Parce que Loulou, il la ramène pas, tu vois... Il aime pas les embrouilles, il est timide...

A - C'est vrai en plus...

K - Ils font la baston avec les mecs fragiles pour montrer aux autres qu'ils sont des caïds ! Ça moi, ça m'énerve ! Mais en fait, Loulou, c'est parce qu'il n'aime pas les embrouilles, quoi !

A - Ouais, c'est vrai... il aime pas se taper !

K - Il dit rien... mais attends ! Avec le sport qu'il fait, tu vois...

A - Ouais, mais c'est vrai... hein... s'il veut...

K - Tu vas voir dans trois, quatre ans... pour le moment... il fait que démarrer mais, tu vas voir dans trois, quatre ans avec son break-là ! T'es au courant ? Il fait du break !

A - Ouais, j'ai vu...

K - Le break, c'est méchant ! Dans deux, trois ans, il va avoir une putain de musculature !

A - Ah ! Mais il y a pas longtemps, il était balaise, après il a perdu ! Mais là, il reprend là, un petit peu. Il était balaise, il faisait de la muscu... Ah ! Il était bien balaise, hein ! Mais il a perdu d'un coup ! Là, il reprend !

K - T'inquiètes pas, il va reprendre et tu vas voir, dans quelques années, tu vas voir comment il va... Tous ceux qui lui ont foutu...

A - Oh ! Mais non... Loulou, il est pas comme...

K - Non, d'accord ! Mais, moi, tu sais quand j'étais jeune, ici à X., j'étais pas très costaud ! Et tous les sales cons me cherchaient des embrouilles, à moi. Maintenant qu'on a 50 ans, tu vois, eux ils sont devenus alcoolos, tout le bataclan ! Moi, j'ai fait beaucoup de sport... Maintenant quand ils me voient les mecs, ils baissent la tête, ils regardent par terre, parce qu'ils savent qu'ils ont merdé avec moi... parce qu'ils

savent qu'ils ont fait la baston gratuitement ! Gratuitement ! Pour rien ! S'il y avait des raisons... tu vois ? Tant mieux ! Mais quand il y a pas de raisons, le mec il te fait la baston gratuit ! Ça c'est... inoubliable !

A - T'oublies pas !

K - T'oublies pas ! Et la roue tourne ! C'est marrant ! Et la vie, c'est comme ça ! Un jour c'est toi qui es en position inférieure et la roue peut tourner et c'est toi qui peux te retrouver au-dessus !

A - C'est vrai...

K - C'est pour ça, il faut être droit.

A - T'as vu je suis respectueux, je respecte tout le monde, ils me respectent... je sais pas... Manquer de respect à quelqu'un plus grand que moi, plus petit, même petit, tu vois, je ne lui manque pas de respect ! Je suis à lui dire : 'Vas-y ! Casse-toi, qu'est-ce tu traînes là ?' Comme les grands là quand ils nous disent : 'Casse- toi !'... Même pas ! Même s'il veut me serrer la main, je lui serre la main...

K - Bien sûr... il faut être gentil avec son entourage. »

« *Comme ça, on ne demande rien à personne* »

K - « Mais... euh... bon, vous faisiez de l'argent, tout ça, mais vous sortiez ? C'était pourquoi que vous aviez besoin d'argent comme ça ?

A - Pour se sentir bien, franchement... pour ne pas crier : 'Au secours, on n'a pas d'argent !' Comme ça, on ne demande rien à personne, même à nos parents, on ne demande rien !

K - Et qu'est-ce que vous faisiez avec cet argent ?

A - J'sais pas, il y avait des petites sorties et tout ça... On va manger au Mac Donald... cinéma... j'sais pas, té ! Chaussures, baskets, des affaires... des vacances au ski, plein de trucs, plein de trucs ! Acheter des scooters, voitures... Tous, à chaque fois, on cotisait tous ensemble, si on voulait acheter un gros truc, té !

K - Pour prendre du plaisir !

A - Ouais... ou bien on allait en boîte : bowling, billard... il y a plein de trucs qu'on faisait ! Franchement, on s'amusait bien !

K - Pour jouer quoi ! Pour vous amuser !

A - Mais je me rappelle, avant, je n'avais pas besoin d'argent ! Je descendais, je regardais *Club Dorothée*... Je descendais en bas-là, je remontais chez moi à midi, je mangeais, je ressortais... c'était tous les jours la même chose ! Tous les jours !... Ah !... *Club Dorothée* ! Du temps que j'étais en primaire, encore... le mercredi après-midi et le samedi matin. On n'avait pas besoin d'argent, hein ! Mais quand tu grandis, tu le sens !

K - Au début tu regardais la télé et ça te suffisait ?

A - Hm... la télé et jouer au foot dehors, c'est bon !

K - C'est après...

A - Ouais... c'est après que ça vient !

K - Ouais... c'est quoi qui vient ? Le désir de quoi ?

A - J'sais pas... tu... tu vas à S., tu vois tout ce qui se passe après ! Bon, après j'allais au cinéma, à Auchan, Quick, Mac Donald...

K - Et qu'est-ce tu désirais ? Les premières choses que t'as désirées ? Vous passiez vos journées à S. alors ?

A - On faisait les caddies ! On les volait avec les dix balles-là !

K - Ouais, tu m'as raconté.

A - Ah ! Mais franchement, je faisais des sous, hein !

K - Ah ! Ouais... combien vous faisiez ?

A - Par jour ? 300 francs minimum !

K - Par tête ou...

A - Par tête ! Chacun ! Minimum ! 300 balles chacun ! Des fois, on se faisait du 600...

K - 600 francs !

A - Minimum, ce qu'il nous fallait... Il nous fallait quoi ? Il nous fallait dix feuilles, té, pour faire le cinéma et le Mac Do. On sortait tous avec dix feuilles, on n'avait pas la monnaie... on allait faire un petit tour, et hop ! On revenait... et encore, et encore... on prenait des sous, on prenait des sous... On était bien quoi ! Voilà, on était bien ! On ne demandait rien à personne. Mais déjà, on a commencé jeune ! Tous les jours on prenait des sous, tous les jours ! Des pièces de 10 balles ! On comptait, on comptait, on comptait ! Dans notre tête hein ! Et je disais à Dudule : 'Eh, Dudule, à ton avis, on a pris combien ?' Lui, il me disait : 'Un million ! Deux millions !' Je lui fais : 'T'es fou Dudule ! Tu prends deux barres... trois barres...' On venait juste de commencer, hein ! Après un mois, deux mois, trois mois... quatre mois... dix mois... hop ! Du coup on avait fait des millions ! On a détourné des millions ! Ouais, on a fait tous les Auchan ! Tu vois, Auchan, t'es dans le magasin, hop ! Tu retournais à la fin... et tous les Auchan ! Tous les Auchan ! Hop ! On appelait, par exemple un badaud qui venait : 'Oui bonjour, on est à S., le chemin pour aller à Auchan, s'il vous plaît ?', hop ! Direct de S., il nous montrait le chemin : tu prenais le métro, il faut changer de correspondance et après vous arrivez là ! Direct ! On a fait tous les Auchan ! On était petit, hein ! On avait 12 ans ! On se baladait dans les métros !

K - Vous étiez combien ?

A - On était quatre, cinq maximum !

K - Vous arrivez dans le magasin, chacun il voit de près...deux par deux... un qui occupe et un qui... manœuvre !

A - On est parti à un Carrefour, il y avait une ligne droite, que des dix francs ! Que des caddies partout ! Une ligne droite, remplie de quête ! Il y avait personne ! C'était pour les livraisons. Hop ! On est arrivé : tac ! tac ! tac ! dix feuilles ! tac ! tac ! tac ! encore des feuilles ! 25 milles ! Direct on est parti à la cafétéria ! On est monté, parti prendre un steak-frites, on a bien mangé à volonté ! Oh là ! On était bien, on mangeait des glaces... hop ! Des frites à volonté ! Voilà ! On était bien ! On n'a rien demandé à personne ! J'avais rien demandé ! J'avais 12 ans.

K - Et donc c'est des bons souvenirs, ça !

A - Ah ! Oui, oui, oui...

K - Rigolade et tout !

A - Ah ! Oui... c'est évident ! À ce moment-là, on serrait de la meuf en plus !

K - Ah ouais... ?

A - Voilà ! J'avais 13 ans et je serrais une meuf, elle avait 17 piges ! Une des deux meufs, elle s'appelait Suzy, elles habitaient dans la même ville... dans la même cité à R... là où elle habite la mère à Suzy. Elle était partie vivre chez sa mère, té... Elle a dit : " Je vais accompagner Suzy ». J'avais 12 ans, moi ! Ah ! Ben après, Suzy, elle s'est laissée aller ! Alors, après... 14 ans, 15 ans, 16 ans... j'ai eu que de la merde !

K - Ouais... pourquoi ?

A - J'sais pas, on dirait que plus je grandis, plus c'est la merde !

K - Ouais... pourquoi à ton avis ?

A - J'sais pas, je sens que c'est plus dur, té, la vie ! »

Que faire ?

K - « Avant, vous bouffiez, vous vous amusiez, point ! Tandis que maintenant, pour être heureux, ça vous suffit pas d'aller à S., faire un Mac Do, aller au ciné... vous réfléchissez au permis, à plus tard, à mettre de côté...

A - Ouais... peut-être, ouais...

K - C'est à la fois parce que c'est plus simple et à la fois parce que c'est plus compliqué ?

A - J'sais pas... J'étais pas comme ça avant !

K - Pourquoi tu crois que c'est plus dur maintenant en vieillissant ?

A - J'en sais rien... Franchement, l'argent avant je l'avais plus facilement, tu vois...

K - Ouais... voilà, c'est ça... c'était plus simple et maintenant c'est plus compliqué !

A - Hmm... exactement !

K - Oui, mais... regarde... si vous voulez faire les caddies aujourd'hui, c'est toujours aussi facile, les caddies...

A - Ouais... mais on n'a plus 12 ans ! Tu vois c'est pour ça, t'sais, il faut évoluer ! J'sais pas... maintenant... les mecs ils pensent à plus d'argent ! Avant, nous on prenait... c'était 10 francs qu'on prenait ! 10 francs, on était content ! Maintenant il nous faut... on va dire : 100 francs par 100 francs.

K - Parce que les caddies, tu pourrais toujours les faire...

A - Ouais, mais avant, avec 100 francs, on s'amusait très, très bien, hein ! Maintenant avec 100 francs, tu fais plus rien ! 100 francs, ça fait 15 euros ! 15 euros, ça y est, t'as plus rien ! Tu fais plus rien ! Tu vas au cinéma : ça fait 7 euros 80, t'as même pas assez pour aller manger au Mac Do !

K - Non, mais avant un Mac Do et un cinéma, ça te suffisait !

A - Ouais... bon avec 50 balles ! Ça allait, t'étais bien ! T'étais bien ! Juste avec 50 balles, hein ! Avec ça, tu passais une journée impeccable ! Voilà, hein... c'est vrai... On s'amusait trop bien... Mais, j'sais pas... on savait pas c'était quoi l'argent ! On se servait pas d'argent... t'es là, au fond... on jouait à la console ! Nous, on cherchait pas... Maintenant...

K - Tu penses plus à t'amuser ?

A - Non, je pense plus à m'amuser !

K - Ben... tu t'amuses mais différemment !

A - Ouais... On va dire que je préfère m'amuser... j'sais pas... mais comme avant, c'est pas bon ! En fait, avant on s'amusait mieux !

K - Non, c'est parce que t'es plus difficile à amuser... t'as toujours ton envie de t'amuser mais tu es plus difficile à amuser...

A - Ouais, voilà, quoi...

K - C'est-à-dire qu'avant... le fait d'aller à S., de t'asseoir au Mac Do t'étais content, tu t'es amusé... Maintenant, tu vas deux heures au Mac Do, tu t'emmerdes !

A - Voilà...

K - Tu comprends ce que je veux dire ? Quand t'avais 12 ans, t'allais au Mac Do...

A - J'étais content !

K - T'étais super content !

A - Ah ! La première fois que j'allais manger au Mac Do...

K - T'étais heureux ! T'as passé trois heures, t'étais heureux !... Maintenant, si tu vas au Mac Do, tu passes trois heures, tu te fais chier !

A - C'est vrai ! C'est vrai... Parce que Mac Do, ça y est, maintenant... c'est du passé !

K - Voilà ! T'as besoin d'autre chose maintenant pour t'amuser !

A - Ah ! Maintenant peut-être qu'il nous faut Fouquet's, restaurants chics...

K - J'sais pas... mais il te faut autre chose ! J'sais pas si c'est Fouquet's... c'est quelque chose qui te corresponde plus que le Fouquet's... Mais, pour que tu t'amuses maintenant, j'sais pas ce qu'il te faut... Par exemple, ce soir, si tu voulais t'amuser, qu'est-ce tu ferais ? T'aurais de l'argent, là... si tu veux t'amuser, qu'est-ce tu fais ?

A - J'sais pas ! Franchement, j'sais même pas ? J'sais même pas... franchement... J'invite des potes à moi, té ! Eh ! Les mecs, vas-y, venez, on va faire un truc ce soir ! J'sais pas... J'ai de l'argent, j'invite tout le monde ! Euh... il faut que quelqu'un me trouve quelque chose... Moi, j'invite... té !

K - Il faut qu'on te propose...

A - Voilà, il faut que quelqu'un me propose quelque chose. Sinon, je trouverai rien, moi...

K - Ah ! Bon...

A - Ah ! Oui... je trouverai rien !

K - Votre idée ce serait pas de prendre de l'argent, d'acheter de quoi boire et d'aller dans votre squat avec des copines... Tu m'as parlé d'un squat l'autre jour, dans un chantier... un immeuble en construction...

A - Ah ! Ouais... ouais, mais ça y est, on n'y est plus là... on est parti ! Ouais, c'était avant Noël... Ouais, c'est vrai ! On était bien, tranquille... on était au chaud, on mettait la musique...

K - Alors le fait d'être ensemble dans la soirée, ça vous amusait bien.

A - Ouais, on a joué aux cartes, té !

K - Ben, pourquoi pas ? Si tu t'amuses bien... Et, j'sais pas... une boîte ?

A - Je vais... sur Paris... on bouge sur Paris ! Ouais, une boîte, un pub... j'sais pas ! On va boire un verre ! J'sais même pas... Cinéma, y en a marre ! C'est tout le temps la même chose !

K - Ah ! Je vais vous inviter moi ! Bientôt ! Dans 10, 15 jours, je vais vous inviter avec Saïd !

A - C'est où que tu veux nous inviter avec Saïd ?

K - Dans les bars !

A - Ah ! Pub ! comme ça...

K - Dans les bars que je connais... où il y a de la musique, des gens sympas !

A - Voilà ! té ! Une bonne ambiance !

K - Voilà !

A - Où c'est pas... je rentre, on me regarde de travers !

K - Non, non... c'est des gens comme toi et moi... Tu dances, tu bois, tu fumes, tu fais ce que tu veux !

A - Tu sais je suis parti, hein, à Amsterdam, il y a pas longtemps.

K - Ouais... Ben, c'est bien... Amsterdam, c'est une bonne sortie quoi !

A - Ouais, c'est bien !

K - Vous êtes restés combien ?

A - Une journée. On est parti le matin... le premier train... le lendemain matin, au premier matin !

K - Tout ça pour aller dans un coffee-shop !

A - Pour aller se balader... voir les putains et puis tout ça ! Voir comment c'est Amsterdam ! »

Entretien avec Loulou

(Octobre 2002)

K - « Ça te fait quel âge, toi ?

L - Moi, 23 ans...

K - Ca fait combien de temps que tu travailles ? Enfin que t'es au boulot quoi ?
Ça te fait 1 an que t'as arrêté les études, 2 ans ?

L - Deux ans et je suis rentré dans la vie active... Mais, ils veulent pas de nous...

K - C'est ce que tu ressens ?

L - Ouais... par exemple, je vais me présenter à une entrevue, il y a Jean-François et il y a Mohammed à côté, il prend Jean-François.

K - C'est clair !

L - Mohammed, l'Arabe, le beur, on n'a pas confiance, c'est ça !

K - Et t'es né ici, toi ?

L - Ouais, moi, je suis né ici. À X.

K - Ah bon ? Et ta mère, elle est venue du pays ou elle était ici ?

L - Non, elle est venue...

K - C'est ton papa qui l'a fait venir.

L - Ouais...

K - T'es le plus vieux de la famille ?

L - Non. Je suis le deuxième.

K - T'es le deuxième, derrière ta grande sœur ?

L - Ouais, derrière ma grande sœur !

K - Et après toi il y a une sœur...

L - Ouais, il y a une sœur et après il y a le p'tit Ahmed.

K - Et quel âge il a, Ahmed ?

L - 18, lui, c'est fini ses études...

K - Oui, il a fini plus tôt que toi ?

L - Ouais...

K - Il a pas pu suivre, il a pas eu envie, il était moins calé ou quoi ? Ou il avait moins envie ?

L - Non, il avait moins envie. Peut-être c'est à cause de ses profs...

K - Il est arrivé à quel âge, ton père ?

L - Il est arrivé à 14 ans.

K - 14 ans ? Et il a quel âge ?

L - Il est né en 1936. Il a commencé à travailler à 15 ans.

K - Et ta mère ?

L - Ma mère, après, mon père, il est parti la chercher...

K - Il avait quel âge ?

L - À sa majorité.

K - 20 ans ? 30 ans ?

L - J'sais pas... aucune idée... voilà !

K - Et ta mère est arrivée, elle avait quel âge ? Elle te l'a pas dit ?

L - Elle est née en décembre 56 ...

K - Si c'est en 56 qu'elle est née, ça lui fait 46 ans.

L - Ouais, ouais, voilà !

K - Et elle s'est mariée à quel âge ? Elle s'est mariée très jeune, comme on faisait chez nous ?

L - Très jeune...

K - 16 ?

L - Non, non, plus que ça...

K - 17, 18 ?

L - Ouais, 18-19.

K - 18-19... Donc, elle s'est mariée en 74.

L - J'sais pas, moi...

K - T'es né en combien, toi ?

L - En 79...

K - Ils étaient déjà mariés depuis 5 ans au moins.

L - Ouais, il y a eu ma grande sœur qui est venue en 77, après c'est moi, après c'est mon autre sœur et après c'est Ahmed le petit dernier, en 84. »

Difficultés scolaires

K - « T'as des souvenirs de l'école ?

L - Ouais, ouais, avant le CP...

K - Et le souvenir que tu gardes, c'est un souvenir heureux ?

L - Ouais, ouais, puisque je commençais, je débutais...

K - Tu ne sentais pas de discrimination à l'époque ?

L - Non, non. À l'époque, c'était pas pareil que maintenant.

K - Ah, ouais ? Tu trouves ?

L - Ouais... À l'époque, c'était différent, à l'époque on vivait mieux...

K - Est-ce que tu peux expliquer ?

L - Par exemple - comment dire ? - on pouvait être plus nature avant que maintenant, parce qu'avant on ne savait pas, on ignorait les choses, la vie comment se passe...

K - Mais à l'époque, c'était meilleur, quoi, c'est ça que tu veux dire ?

L - Ouais... Sinon mes souvenirs, c'est aussi quand je suis parti à Dax, j'étais là-bas, c'était un internat ! Moi j'ignorais l'internat, qu'est-ce que c'était... Je croyais que c'était des vacances... Je suis parti, je suis resté deux mois... Mais au début, je connaissais pas, je connaissais rien... Les profs, les moniteurs, ils étaient sévères... D'autres enfants comme moi, ils savaient pas, ils sont restés toute une année, jusqu'à leur majorité là-bas. Et moi, quand je devais partir, ils se sont séparés de moi, ils m'ont dit : 'Tu vas partir ?' Je leur ai dit : 'Ouais... je suis obligé de partir - Pour toujours ou un mois ? - Pour toujours, hein... Je suis obligé, hein...' J'avais 15 ans à l'époque... 13-14 ans... À l'époque, eux, ils croyaient que j'allais rester jusqu'à la majorité.

K - Qui eux ?

L - Les copains, copines...

K - Tu t'entendais bien avec eux ?

L - Ouais, ouais... Il n'y a pas eu de conflits, hein ! Il n'y a pas eu de conflits, mais ils étaient tous un petit peu malades. Je me rappelle, ils étaient... euh...

K - Des gens à problèmes !

L - Tous avaient un problème ! Ils avaient tous un problème ! Bon, au niveau...

K - Mental ?

L - Non...

K - Physique ?

L - Non, y'en avait qu'ils avaient mental et y'en avait qu'ils étaient malades...

K - Des malades ?

L - Qu'ils étaient malades, c'est-à-dire qu'ils faisaient pipi dans le lit...

K - Ce sont des gens qui ont des problèmes, qui ont été placés là.

L - Voilà.

K - Et toi, pourquoi on t'avait placé là ?

L - J'sais pas... j'sais pas...

K - C'est tes parents qui t'y ont amené ?

L - Ouais, ouais, ouais... J'sais pas... Par une association, j'sais pas... Moi, à l'époque j'ignorais, j'étais naïf, un peu ! J'ignorais, je faisais tout ce que mes parents disaient...

K - Mais à l'époque, t'étais déjà à l'école, pourquoi ils t'ont envoyé dans un internat ? Avant t'étais à l'école ?

L - Ouais...

K - T'étais à l'école où ça ? À X. ?

L - Ouais... Après, je reprenais en septembre.

K - T'étais où à X. ?

L - Euh... Clémenceau...

K - T'es rentré à quel âge à Clémenceau ?

L - 13-14 ans, je suis retourné au collège Clémenceau. C'était un collège préparatoire à des métiers...

K - C'est à cette époque-là que t'as été à Dax ?

L - Ouais, voilà...

K - Mais, t'as quitté Dax à quel âge ?

L - Ah ! à quel âge ? Ben, CM1.

K - C'est quel âge ? C'est 10 ans ? C'est 12 ans ?

L - Ça doit être 9 ans ! 9 ans, parce que j'ai redoublé ma CM1...

K - C'est plus tard ! T'arrives pas au lycée, t'arrives pas au collège à 10 ans, hein !

L - Non, non, non, parce qu'à neuf ans, ils m'ont fait redoubler... J'sais même plus... je m'en rappelle pas...

K - À Dax, t'es rentré à quel âge, toi ? À 6 ans ?

L - Ouais, ça doit être ça, oui...

K - À la maternelle ! À la maternelle, c'est 6 ans, 7 ans...

L - Ouais...

K - Tu fais cours préparatoire, cours élémentaire 1^{re} année, cours élémentaire 2^e année...

L - J'ai jamais fait ma CM2.

K - Cours moyen 1^{re} année, cours moyen 2^e année, tu fais ça à Dax ? Normalement, à Dax, tu fais 5 ans... Quand t'atterris au lycée ou au collège, en général, tu as entre 11 et 12 ans. Voilà ! Donc, Dax, tu as été jusqu'à quel âge ? Ce qui est étonnant, c'est que tu me dis : " J'étais jusqu'à 9 ans. » Et de 9 ans à 11 ans, où c'est que t'as été ?

L - Ah, ouais !... D'accord... J'étais dans une autre école...

K - Et pourquoi t'as fait une deuxième école ? Dax, ça n'a pas marché ?

L - Non...

K - Y a eu de l'embrouille ou quoi ?

L - Non, ils voulaient pas de moi !

K - Ah ! Ils voulaient pas de toi ?

L - Non mais... bon... euh... parce que j'ai redoublé ma CM1...

K - Ah ouais et donc ils t'ont envoyé dans une autre école...

L - Ouais...

K - Et t'as fait quoi ?

L - Les cours, c'étaient des rattrapages...

K - Ah ! t'as fait une classe de rattrapage ! T'étais pas très bon élève ?

L - Ouais... voilà !

K - T'étais pas très bon élève et ils t'ont envoyé...

L - Ouais et après c'est là que je suis resté trois ans là-bas...

K - Ouais et là après, ils t'ont envoyé au collège ?

L - Non après ils m'ont envoyé à Dax, 13-14 ans...

K - C'est eux qui t'ont envoyé à Dax, ou c'est tes parents ?

L - Non, c'est la classe de rattrapage...

K - Ah ! C'est eux qui t'ont envoyé à Dax...

L - À Dax, oui... Ils nous ont envoyés en juillet/août à Dax.

K - Ah ! Disons qu'à Dax ils envoyaient des mômes qui avaient des difficultés...

L - Et la prof, elle était là avec nous...

K - Des difficultés scolaires...

L - Voilà !

K - Ah ! Voilà ! Ça commence à se préciser...

L - Ouais, ouais, ouais, c'est vrai que c'est en vrac dans ma tête...

K - Donc là, t'as eu des problèmes d'école, quoi !

L - Voilà !

K - Donc, c'est après tout ça que t'as réussi à entrer au collège pour apprendre un métier.

L - Ouais, voilà !

K - Et ça c'était à quel âge ?

L - Après, je suis rentré au collège Clémenceau.

K - Au collège Clémenceau, c'est où le collège Clémenceau ?

L - C'est là, là à côté

K - Ah, oui ! Là au fond, ils faisaient la plomberie !

L - Oh ! Le prof, il était sévère, hein ! Il était sévère, mais ça va, il nous apprenait bien. Il apprenait bien les choses, c'était un bon prof ! Et maintenant, il est souffrant, il a une maladie du cœur...

K - Donc, avec lui, tu t'es accroché, ça t'a plu !

L - Ouais, ben ouais, je faisais rien en cours, mais j'avais des notes faibles, des notes bonnes, ça dépend. Ça dépend si j'apprenais mes leçons, j'avais des bonnes notes, si on n'apprenait pas ses leçons, on avait des mauvaises notes.

K - Ça t'avait intéressé, non ?

L - Ouais... Au début, j'savais pas... Au début, je voulais faire cuisine ! Moi je voulais choisir cuisine, mais comme ils avaient plus de place en cuisine...

K - Pourquoi, tu voulais choisir cuisine ?

L - J'sais pas... J'avais donné une idée dans ma tête, je voulais faire cuisine.

K - D'accord ! Et puis comme il n'y avait plus de place en cuisine...

L - Ouais, je suis tombé en plomberie, en fait !

K - Et ça t'as plu ?

L - Ouais... Au début, c'était pas facile, mais bon, après j'ai continué à rester dans cette voie, sinon, je serais perdu, sinon, je serais pas là... Enfin, bon... Après je me suis dit : 'Cuisine, c'est pas grave s'il n'y a plus cuisine, je prends plomberie, hein !'. Après j'ai appris plombier et je suis parti !

K - Et en plomberie t'as été jusqu'à quel âge ?

L - En plomberie, je suis resté au collège jusqu'en... je veux pas dire de bêtise... j'avais...

K - À 14 ans, tu m'as dit que t'étais en plomberie, mais t'étais en stage-formation avec un patron...

L - Voilà ! Mais après ça...

K - Ah ! ça, c'est après !

L - Ça, c'est après, ça !

K - Là t'étais à Clémenceau et t'avais pas de patron, t'étais à l'école !

L - Ouais, à l'école, j'étais à l'école...

K - T'as fait combien d'années de corvée là à Clémenceau ?

L - Ah ! à Clémenceau, j'suis resté 5 ans ?

K - 5 ans de plomberie !

L - Ouais, 5 ans... Non, 5 ans à l'école, à Clémenceau.

K - La plomberie ?

L - Ah ! En plomberie ? J'ai commencé mon stage en 4^e, c'est-à-dire un stage de deux mois...

K - T'avais quel âge ?

L - J'avais 16 ans.

K - T'avais commencé la plomberie qu'à 16 ans donc !

L - Non, mais à l'école, déjà je travaillais à l'école en plomberie. Enfin, il y avait un prof qui nous apprenait aussi de l'atelier.

K - Donc la filière 'plomberie', tu es rentré quand ?

L - La filière plomberie, je suis rentré en CFA à...

K - À 16 ans ?

L - Euh... CFA, j'étais une année au lycée et une année... euh...

K - Centre de formation pour adultes...

L - 97-98, au lycée...

K - D'accord, t'avais quel âge alors ?

L - 97-98, j'avais 21 ? Non... 19... 18... 18 !

K - Alors et la plomberie, tu es rentré à quel âge ?

L - La plomberie à Clémenceau ?

K - Oui, la filière 'plomberie' à Clémenceau, est-ce que tu as fait une filière plomberie à Pompidou ?

L - Non !

K - Non ! Ben voilà... Donc à Clémenceau, t'as pas fait de plomberie !

L - J'étais qu'à l'école... enfin j'ai fait de la plomberie qu'à l'école !

K - Je comprends rien !

L - Non parce que...

K - Là c'est... pff ! Je veux dire, on comprend rien !

L - Non, parce que regarde !

K - Ecoute ! C'est enregistré ! On comprend rien ! Tu me dis : 'À Clémenceau, j'ai fait de la plomberie.' Bon. Précise ! Est-ce que t'as fait de la plomberie simplement en cours de... comment on appelle ça ?... en travaux pratiques ? Et, à ce moment-là, c'est pas la filière 'plomberie', c'est juste des cours de travaux pratiques, c'est de l'initiation ! On est d'accord ?

K - Tu sais même pas jusqu'à quel âge tu es rentré à Clémenceau ?

L - [Silence] À 15 ans, je suis rentré à Clémenceau.

K - Et t'es resté combien de temps à Clémenceau ?

L - 5 ans.

K - Donc t'es resté jusqu'à 20 ans à Clémenceau ?

L - 19 ans. »

Apprenti plombier

K - « À 19 ans, tu as commencé à faire une formation...

L - Voilà, filière 'plomberie', dans un lycée dans le 95, pour faire un CAP. C'est un lycée professionnel... c'était plus haut que le collège... c'était un LEP !

K - Oui, dans un lycée, mais d'abord chez un patron ! Chez un patron en association avec un lycée. T'es d'accord ?

L - Ouais...

K - Bon ce patron, il était où ?

L - À O.

K - C'était un petit patron et vous étiez combien d'ouvriers ?

L - On était 30, c'était une bonne boîte !

K - Une bonne entreprise de plomberie ! Et à l'époque, en parallèle de ce plombier-là, t'allais à quel établissement scolaire ?

L - C'était juste deux stages. Il y avait deux stages à faire. Dans le lycée, il y avait deux stages à faire !

K - Combien de temps ?

L - D'un mois... Trois mois plus tard, il y avait encore un stage d'un mois.

K - Voilà, juste deux stages d'un mois...

L - Voilà !

K - Et sur une durée de combien d'années ?

L - Euh... d'un an ! Une année !

K - Donc t'es resté en formation une seule année ?

L - Ouais...

K - En formation professionnelle avec un patron...

L - Une seule année et après une autre année en CFA pour préparer un CAP...

Préparation d'un diplôme 'Plomberie-sanitaire'.

K - Et là t'as fait combien de temps ?

L - Une année.

K - Mais, avant t'avais pas passé le BEPC, le certificat d'études ?

L - Non, le CAP.

K - Et tu l'as eu ?

L - Ouais, j'ai eu les deux CAP en plomberie et en chauffage

K - Et en chauffage pourquoi t'as pas trouvé de boulot ? C'est pas mal, tu sais, en chauffage.

L - Oui mais, il me faudra une autre formation pour continuer...

K - Parce que chauffagiste, là il y a du boulot, hein !

L - Ouais, mais les patrons ils demandent souvent à être expérimenté en chauffage... Ils m'ont dit qu'il faut trouver des formations rémunérées et à la fin de la formation, ils te donnent un papier comme quoi t'avais bien vu que c'était une panne de la chaudière...

K - Un diplôme, quoi, qui prouve que t'es bon quoi !

L - Voilà !

K - Que t'es opérationnel !

L - Opérationnel en tant que chauffagiste ! Tous les patrons, ils veulent ça !

K - Si tu l'as pas, t'es mal !

L - Ouais, il n'y a pas de travail ! Il n'y a pas de boulot !

K - C'est pas mal payé le chauffagiste ! Combien que t'es payé en moyenne ?

L - Oh ! En moyenne ? 900 euros ou 1300... mais ça va jusqu'à 1 500...

K - En un mois ? Par mois ?

L - Ouais...

K - Ah bon ! Ça fait 10 000 francs, quoi !

L - Ouais, ouais, 10 000 francs, mais ça peut monter, hein ! L'ancienneté... ça peut monter jusqu'à 12 ou 13 milles... ça peut monter jusqu'à 15 milles ou 20 milles... »

*« S'ils veulent pas leur donner leur chance,
qu'est-ce qu'ils vont faire les jeunes ? »*

L - « S'ils veulent pas leur donner leur chance, qu'est-ce qu'ils vont faire les jeunes ? Il faut bien se payer leur pain, hein, pour revenir à la maison, hein ! Il va pas attendre 5 ans, 6 ans, 7 ans... Ils vont pas attendre qu'ils vont lui donner de l'argent ! Ils vendent de la drogue... Ils vont aller voler... Ils vont aller faire leur... comment on dit?... leur *business*-là ! En 5 ans, il est plus riche que n'importe quel employé de... enfin, ça dépend ! Mais bon, c'est pas ça une vie, vendre de la drogue ! Déjà, au niveau de la justice, ils disent ça : vendre de la drogue, c'est un délit... Après on les amène en prison... En prison, ils crèvent, ils mangent la gamelle, ils en ont marre, ils veulent se suicider... Par exemple, ils vont vendre de la drogue, là... tac ! il se fait piquer, ça y est... avec la nouvelle loi qui est sortie, pour toi c'est deux ans, trois ans derrière les barreaux ! Trois ans derrière les barreaux, il va pleurer en mangeant la gamelle ! Voilà ! Il a gagné quoi ? Rien ! Rien de sa vie ! Il a tout perdu ! Et la vie, elle est mal faite quand même !

K - Alors tu vois les choses comment maintenant ?

L - Comment je vois les choses ? Ben, de toute manière... chacun pour soi, hein !

K - D'accord ! Bon tu dis : 'La magouille, c'est chaud, c'est pas pour moi, tu rates ta vie !' Mais là, tu bosses pas ? Depuis combien d'années maintenant ?

L - Non ! Depuis que j'étais en chômage, ça fait... 2 ans.

K - Et alors qu'est-ce t'en penses ?

L - Ben, je me dis : 'Si je travaille pas un jour ou l'autre, elle sera où ma retraite, plus tard ?' C'est-à-dire... euh... c'est à quel âge la retraite ? 55 ?

K - 65 !

L - 65, la retraite ? Voilà, à 65 ans...

K - Pour avoir la retraite, il faut avoir travaillé 40 ans !

L - Voilà ! Pour avoir une retraite, il faut avoir travaillé 40 ans ! Une retraite de... j'sais pas combien... elle est à combien la retraite ?

K - Ça dépend ! 5 000 ou 6 000 francs.

L - 5 000 ou 6 000 francs ! Voilà ! Pour avoir une retraite de 5 000 ou 6 000 francs, il faut travailler déjà, il faut trouver l'employeur qui veut de nous, déjà !

K - Il faut travailler, il faut cotiser pendant 40 ans ! Travailler pendant 40 ans ! Mais pour le moment, comment tu vis ça ? Pour le moment tu ne travailles pas. »

« On était vingt pour deux candidatures ! »

L - « Il faut chercher hein ! Il faut pas se dire, demain, on se réveille et il y a un boulot qui tape à la porte. Il faut chercher, il faut se lever le matin... Il faut être motivé déjà ! Et il faut aller la tête haute déjà ! Les deux bras, les deux jambes, il faut se réveiller le matin et aller chercher un travail ! Aller taper aux portes ! Par exemple de toutes les sociétés, si jamais la société elle veut de nous déjà ! Si elle veut pas de nous...

K - Et alors tu le fais ça ?

L - Moi, je le fais... C'est rien de courir, mais l'autre fois j'ai appelé un patron, il m'a dit : 'Je te rappellerai !' J'étais chez lui à 8 heures et demie - tu peux le dire, à 8 heures et demie, hein ! - 8 heures et demie du matin, je me suis présenté devant lui, à Paris 15^e, je me suis présenté devant lui, j'ai présenté mes papiers, mes diplômes, mes certificats et tout ça... J'ai discuté avec lui, je lui ai dit : 'Voilà, j'ai travaillé tant... tant... tant d'années, tant d'années, tant d'années...' et il m'a fait : 'Je vais aller voir le plombier parce qu'ils auront besoin de toi pour un CDD', un contrat à durée déterminée pendant 3 mois. S'ils m'acceptent comme je suis, ils peuvent me décrocher un CDI d'une année... Il m'a dit qu'il va m'appeler... Il m'a toujours pas appelé ! Je l'ai rappelé, il m'a dit : 'J'ai pas encore vu le plombier...' Je sais qu'est-ce que ça veut dire ! Ça veut dire : il veut pas de moi. Voilà ! Mais y'a pas que les Arabes, hein...

K - Mais enfin, bon, ça fait un an ou deux que t'es au chômage...

L - Ouais...

K - T'en as vu combien de patrons ?

L - Ah ! En deux ans ?... Ben, j'ai attendu déjà les ASSEDIC... Enfin, j'ai attendu mon chômage : c'était quoi ? C'était 3 000 francs, hein ? Je touchais mon chômage et je travaillais pas... Pendant que je touchais le chômage, je travaillais pas ! À chaque convocation de l'ANPE, j'étais obligé d'aller... c'était des propositions de vente et tout ça... je voulais me consacrer à la vente ! Un métier moins dur, elle m'a dit ma mère, et moins fatigant pour toi... Parce que j'avais des problèmes de santé : allergie à la poussière et tout ça, hein ! Ça, c'est un handicap dans le bâtiment. Mais bon, j'allais aux convocations à l'ANPE. Il y avait combien de personnes ? Je m'en rappelle : on était vingt pour deux candidatures ! Il y en avait deux qu'ils ont été choisis sur vingt ! Alors, laisse tomber ! Moi, je suis allé juste pour toucher le chômage ! Moi, je m'en foutais de leur truc parce que s'il y'en a que deux qu'ils prennent... Je me suis cassé la tête déjà pour faire des photos... Si je serais pris, ça m'étonnerait, hein ! Avec les étrangers, exclus ! Je suis sûr à 100 % qu'ils ont pris des Français, hein !

K - C'est pas forcément du racisme ?

L - Ouais, mais...

K - C'est pas forcément du racisme... Regarde, si t'étais dans un pays où il n'y a que des Arabes, t'aurais que deux places et il y aurait vingt personnes, tu la donnerais plutôt à un Arabe qu'à un étranger...

L - Ouais...

K - Toi aussi, tu ferais pareil ? Donc, c'est pas forcément du racisme...

L - Ouais, c'est peut-être ceux qui sont plus cadrés ? En voyant le CV, les choses qui sont faites...

K - Ouais, les plus calés !

L - Ouais, voilà, les plus calés ! Bon, quand ils ont vu mon dossier... »

« Je fais un peu de sport, je fais de la danse hip hop »

K - « Maintenant, comment tu vis ta situation ?

L - Comment je vis ma situation ?

K - Ben ouais, parce que maintenant, t'as plus de chômage...

L - Pour l'instant, je m'entraîne, je fais un peu de sport, je fais de la danse hip hop... Tu peux le dire tout ça ?

K - Ben ouais, tu peux me dire tout ce que tu veux !

L - Je fais de la danse hip hop, je m'entraîne avec les copains... Pour l'instant, je le vis bien puisque je suis encore chez mes parents... J'ai à manger, je peux boire et manger, il n'y a pas de problème ! Je peux dormir... Je dors bien chez mes parents, mais bon, un jour, s'ils sont plus là, qui va me nourrir, qui va me loger ? Si je suis dans la rue, par exemple, j'sais pas... Avec ce que je fais dans la danse hip hop, j'essayerai de danser avec d'autres gens qui font la même danse, pour faire des groupes, pour danser dans la rue, pour gagner mon pain. Si un jour je suis vraiment 'dans la galère', entre guillemets, c'est la danse hip hop. Après on verra... Maintenant, il y a quatre ans que je me suis entraîné, quatre, cinq ans, c'est bon, hein ! Je danserai dehors et voilà, quoi ! Mais bon, je ferai pas que ça... Je vais essayer de travailler, quand même. »

*« On se fait rejeter par les patrons,
ils veulent pas de nous, je suis dégoûté ! »*

K - « En ce moment, tu ne te boostes pas trop, quoi...

L - Non, non, en ce moment, laisse tomber, parce qu'avec les réponses qu'ils me donnent et tout ça...

K - T'as perdu courage...

L - Dégoûté ! Ah oui ! Dégoûté ! Ah ouais ! Le moral, après il redescend à zéro, hein !

K - En un sens tu me dis : 'Il n'y a pas d'autre solution que de travailler.' Et en même temps tu me dis : 'Mais j'ai plus envie d'aller au boulot !'

L - Non ! parce que...

K - 'Je suis dégoûté... je suis pas bien...'

L - Ouais... Là, je vais même plus... Même à l'ANPE, c'est toujours les mêmes annonces...

K - Et en même temps tu me dis qu'il n'y a pas d'autres solutions que de travailler.

L - S'il y a quelqu'un qui est motivé, il se lève le matin, les deux jambes, les deux bras, la tête haute et il va chercher du travail ! Mais comme on se fait rejeter par les patrons ! Comme j'ai dit, on se fait rejeter par les patrons, ils veulent pas de nous, je suis dégoûté ! Parce que eux, ils voulaient pas me donner ma chance. C'est ça le truc !

K - Démotivé !

L - Là le résultat, ouais... démotivé ! Voilà ! Le résultat, j'y vais plus parce que...

K - T'y vas plus, mais t'es en train de me dire qu'il n'y a pas d'autre solution que de travailler !

L - Ouais...

K - Eh ! mais comme t'y vas plus !

L - Non !

K - Qu'est-ce t'attends ?

L - Non, mais les patrons ils peuvent faire quand même un petit effort ! J'sais pas, c'est eux, c'est des patrons ! »

« *Ma petite entreprise* »

K - « Qu'est-ce tu rêves de faire maintenant ?

L - Ben je voudrais créer une société de plomberie, chauffagiste, électricité, carrelage, peinture, être polyvalent... Une société de bâtiment...

K - Polyvalent, mais vous allez être combien là-dedans ?

L - Je vais déjà créer une entreprise de plomberie-chauffagiste...

K - Oui mais de combien de personnes ?

L - Ben, pour l'instant, deux, trois... Après tu montes la pente, après on va pouvoir créer une société artisanale et une grande société, si ça marche... J'ai mon

stage-là, le 22 et je peux compter sur ça, vu que je veux avoir ma propre société à domicile, chez mes parents... J'essaierai de vivre avec ça, en travaillant comme ça. Si mon stage, j'arrive à le passer, à avoir le papier et confirmé comme quoi 'vous pouvez travailler', ben je vivrai avec ça. Alors je mettrai des publicités un peu partout, si j'ai un projet, voilà, hein, c'est ça ! Là j'ai un stage le 22, j'attends le 22 pour l'instant et si c'est bon, c'est bon... Si c'est OK, c'est OK ! J'y vais avec mes deux jambes, mes deux bras, vu que c'est moi le patron, ce sera moi le patron, alors, comme on dit : 'Chacun pour soi !' Maintenant, s'ils veulent pas, c'est pas grave, hein ! On va essayer, petit à petit, on va essayer de monter la pente ! Après, petit à petit, si on arrive à gagner un bénéfice déjà, ce sera bon pour nous. Voilà, quoi !

K - Tu crois sincèrement que t'as de bonnes chances de mettre ça en place ?

L - Ça là ? Ouais, ouais, je me dis, s'il y a rien d'autre à faire, y'a que ça qui pourrait me sauver. Ma mère, elle est contre ça, mais je lui dis : 'Non, non, y'a que ça, je ferai que ça et rien d'autre ! Tu vas pas me dire de faire de la vente... Tu peux pas m'empêcher de faire ce que je veux faire ! Impossible !' Si c'est ma voie, comme on dit 'c'est le destin !' S'il y a un client qui commence à m'appeler, si c'est vraiment pressé, j'irai en métro avec ma petite caisse à outils... Allez, hop ! on y va en métro ! Si c'est vraiment pressé, si y'a une fuite...

K - Oui, c'est toujours pressé. En général, les gens quand ils appellent c'est qu'il y a des fuites... S'ils ont pas de fuites, ils t'appellent pas ! C'est ça, en plomberie, les gens, ils t'appellent quand c'est urgent ! Quand ils ont un gros problème d'urgence, alors à ce moment-là, ils regardent dans le bottin... Tu vois ? Voilà, c'est comme ça !

L - Ouais, je sais que c'est difficile !

K - Donc, tu vas arriver sur un marché où les gens ils sont dans le bottin... En plus, ils distribuent de la publicité puisqu'ils ont déjà des voitures avec des numéros, dans chaque quartier ils ont une boutique avec leur numéro ! Donc, tu vas être contre toute cette concurrence-là ! Donc, il faut que tu sois lucide par rapport à ton projet d'avenir, tu comprends ? Tu peux pas y aller avec de la débrouille, en y allant en métro... Tu n'y arriveras pas ! Ne rêve pas ! Ne crois pas que tu vas avoir des centaines de gens qui t'appellent ! Surtout quand t'as des gens comme ton employeur qui a trente personnes qui travaillent pour lui, qui a de la publicité partout ! Ça n'a rien à voir ! Personne ne va te voir ! Qui veux-tu qui t'appelle ? Tu comprends ? Parce que les gens ils ne savent pas !

L - Oui, c'est vrai...

K - Il faut pas se leurrer ! Tu comprends ? Là, tu te racontes des histoires pour te rassurer !

L - Ouais, mais bon, j'sais pas, on va essayer de tenter le coup après on verra, hein ! De toute façon, on va faire de la publicité déjà !

K - Mais tente le coup comme il faut ! Et puis ne tente le coup que si t'as des chances de ne pas te planter, parce que si tu tentes le coup et que tu plantes vingt mille balles à machin et que t'as pris vingt mille balles de crédit ! T'es déjà au chômage et si t'as vingt mille balles à rembourser et vingt mille balles de crédit sur le dos... ben... t'es mal, quoi ! Tu comprends ce que je veux dire ?

L - Mais au début, on va faire tout doucement !

K - Oh ! Faut pas rêver, hein ! Pour te lancer dans la partie, au début il faut au minimum soixante, soixante-dix mille francs ! Autour de toi, t'as dix mille plombiers, ils ont tous de la pub !

L - Non, mais c'est organisé tout ça ! Au niveau budget, c'est organisé pour l'instant...

K - Oui mais, d'accord ! Au niveau budget, t'as trouvé cinquante mille francs, mais t'es pas lucide sur le marché dans lequel tu te lances !

L - Non, mais je ferais bien de la publicité avec les calendriers !

K - Ça suffira pas !

L - On va essayer, on va essayer ! On tente...

K - Ça suffira pas ! Il faut pas tenter pour perdre ! Il faut tenter que si t'as une chance de ne pas perdre ! Or là, dans ce truc, tu vas dans le mur ! Tu rêves ! Je te dis ça parce que, moi je l'ai fait aussi à ton âge ! C'est vrai ! Moi j'ai pris une boutique !

L - Ouais...

K - Ouais, et je suis allé dans le mur !

L - Ah ! Oui...

K - Ben oui...

L - Et t'as fait quoi ?

K - J'ai ouvert une boutique d'électricité, j'ai fait une formation d'électricien et j'ai été dans le mur ! Comme toi, j'avais le même rêve que toi !

L - Non...

K - J'ai pris un copain de quartier et tout !

L - Non ? C'est vrai ?

K - Je l'ai fait venir, un Espagnol tout ! Et puis en plus, lui, il était du métier aussi.

M - Ouais...

L - On a été dans le mur ! Direct ! En plus, l'argent, je l'avais même pas emprunté ! Je l'avais !

L - Non, mais t'as eu des clients ?

K - J'avais une boutique à la gare, je te dis... À la gare de X. ! Tout ! avec numéro de téléphone, tout !

L - J'étais là ?

K - Non, t'étais pas né !...

L - Non, mais, maintenant, ils ont fait des aides à la création d'entreprise...

K - Mais moi, j'ai même pas eu d'aide, j'ai créé moi-même avec mon argent et tout ! On a été dans le mur ! Ça pas été un problème d'emprunt et de problèmes financiers ! On a été à la chambre des métiers, on a ouvert une boutique, on a payé tout ! On avait les outils, on s'est mis dans le mur ! Et tu sais qu'est-ce qui m'a mis dans le mur ? C'est l'Urssaf !

L - L'Urssaf ?

K - Eh oui ! l'Urssaf...

L - Ils t'ont mis comment ?

K - Parce que l'Urssaf, elle pompe ! Que tu travailles ou que tu travailles pas... T'es déclaré, tous les trois mois tu paies !

L - Mais, la première année, tu paies pas, hein !

K - Ouais tu paies pas la première année, les cotisations... Les factures, elles tombent ! T'es pas obligé de les payer tout de suite, tu les paies pas tout de suite, mais les factures, elles sont là !

L - Ah, ouais ! D'accord !

K - Ne crois pas que les factures sont pas là, hein ! Ne crois pas que la première année tu paies rien. Non ! Tu ne paies pas tout de suite !

L - Ah ! D'accord ! Les factures, elles sont là...

K - Tu les paies pas... Mais, t'es pas exonéré, hein !

L - Ah, ouais, mais attends ! ça veut dire, c'est quoi ? C'est 3 000 francs, l'Urssaf, tous les trois mois, hein ?

K - L'Urssaf, à l'époque, c'était 6 000...

L - À l'époque mais maintenant, à ton avis ?

K - Maintenant, ça doit être 10 000 balles tous les trois mois...

L - Non ?...

K - Que t'aies des clients ou que t'aies pas de clients, l'Urssaf, elle prend !

L - 10 000 balles... 10 000 milles balles tous les trois mois ?

K - Que t'aies du boulot, que t'aies pas de boulot, il faut que tu paies hein !

L - Et comment que t'as fait après ?

K - Huissier de justice !

L - Non ?...

K - Ben ouais, y'a pas de clients ! Y'a presque pas de clients, les charges elles tombent ! Ils cherchent pas à comprendre, hein ! C'est les impôts, les charges... Que t'aies des emplois, que t'aies du boulot ou que t'aies pas de boulot, les charges, elles tombent ! Tu rêves un peu, t'es jeune, tu connais pas, mais, t'as pas été confronté à la réalité, là tu parles de manière théorique...

L - Non mais je sais pas moi, il faut faire peut-être la publicité avant d'ouvrir la société... Et quand on a les clients, on dit : 'La société n'est pas encore ouverte, je garde vos coordonnées, on passera...'

K - Ecoute, je te dis sincèrement, quand tu n'as pas pratiqué ton propre boulot en tant qu'ouvrier chez un patron pendant plusieurs années, se lancer de but en blanc patron, alors que tu n'as même pas d'expérience professionnelle, c'est du pipeau ! La vérité, tu vas droit dans le mur ! Déjà, te confronter au monde du travail pendant plusieurs années et c'est qu'au bout de plusieurs années de pratique sur le tas, que, là, tu sais vraiment si tu es capable d'avoir un marché ! Tandis que là, tout ce que tu me racontes c'est théorique. C'est de la théorie, c'est du rêve... »

« On aimerait bien avoir une meilleure vie que maintenant »

K - « Si tu veux créer une entreprise, c'est pour quoi faire de ta vie ?

L - Ah ! de ma vie ? Ben, déjà aider mes parents pour tout ce qu'ils m'ont donné, leur donner une meilleure vie... On aimerait bien avoir une meilleure vie que maintenant...

K - Pourquoi ? Elle est pas terrible celle qu'on a maintenant ?

L - Là maintenant ? Bien sûr, parce que, quand on regarde la télé, on découvre qu'ils ont pas ce qu'on a ou ils ont pire que nous, les gens...

K - Ouais, mais toi, en quoi elle est pas terrible ta vie ?

L - C'est les problèmes, les soucis... tout ça, ça travaille la tête. C'est pour ça qu'on veut s'en sortir, qu'on va pas rester clochard dans la rue et demander un euro...

K - Tu te sens clochard toi ?

L - Non, mais je veux pas rester dans la rue, traîner dans la rue...

K - Tu sors quand même... T'es en train de dire : 'Je veux construire une entreprise pour améliorer ma vie, la vie de ma famille...'. Donc, ça veut dire que quelque part tu trouves que ta vie, sans être une vie de clochard, c'est pas l'idéal quoi ! Mais ce que je te demande c'est en quoi il y a des manques dans votre vie, dans ta vie ?

L - Y'a des manques ?

K - Ben, c'est ce que tu es en train de dire. Tu me dis : 'Moi, j'aimerais bien créer une entreprise pour améliorer ma vie'. Tu me dis : 'Je voudrais aider mes parents, je voudrais que notre vie, elle aille mieux...', bon, alors dis-moi qu'est-ce qui ferait que ta vie, elle irait mieux ?

L - Partir du quartier...

K - Déjà !

L - Déjà ! Premièrement... Acheter une maison... Acheter un moyen de transport, une voiture...

K - Donc si tu dis : 'Pour améliorer ma vie, il faut que j'achète une maison, faut que j'achète une voiture' ? Donc, en ce moment tu manques de voiture, tu manques de transport... Là où t'habites c'est trop petit, donc c'est ça qui fait que ta vie, elle te suffit pas, elle te satisfait pas... Moi ce que je veux que tu m'expliques c'est en quoi ta vie, en ce moment, elle est pas bien ?

L - Euh... Les soucis, les soucis de mes parents, puisque chaque fois, ils me disent, d'aller travailler, d'aller travailler... Ils croient qu'on s'en fout, c'est pas qu'on s'en fout, on essaie de faire le maximum... Mais on n'a pas eu la chance aussi... J'sais pas comment dire ça... On n'a pas eu la chance d'avoir un plus grand appartement... Franchement je sais pas...

K - Mais c'est pas le fait d'avoir un petit appartement qui fait que tu trouves pas de travail...

L - Ouais, ouais, ouais... Mais il faut chercher... Il faut travailler, il faut ramener le pain à la maison, comme ils disent...

K - Du fric, quoi !

L - Voilà ! Ouais, des tunes, il faut que les parents soient fiers de toi... Ta vie elle est tracée, ta vie elle est faite, comme ça, au moins, si les parents ne seront plus là, au moins elle est tracée ta vie, au moins t'as un appart, t'auras ta femme, t'auras des gosses, comme ça, ta vie elle est tracée...

K - Donc ta vie, pour toi, elle est tracée... T'as besoin qu'elle soit tracée et qu'elle soit tracée à travers une femme, des enfants et une maison...

L - Ouais, ça c'est l'essentiel !

K - T'as vraiment envie de ça ?

L - Ça c'est important, ça !

K - T'as envie de ça ?

L - Ouais...

K - T'as envie d'une femme et des enfants ?

L - Ouais, ouais... Comme ça, si les parents ils sont encore là, ils ont les petits-fils, ça leur fera plaisir déjà... Les soucis qu'ils ont eus, c'est du passé et maintenant c'est le présent et ils seront heureux qu'on ait une femme et des gosses, un avenir, je dirais un avenir tracé... Pour tout le monde ! Ils le souhaitent pour tout le monde ! Il faut s'en sortir, c'est tout, hein ! Il faut être motivé déjà, travailler... Bon maintenant, je sais qu'au début c'est pas facile... Si on réussit, ça se passe bien, on va travailler jusqu'à la retraite... Dès que t'as la retraite, c'est bon ! Après tu te reposes à la maison, *PlayStation*, j'sais pas, les nouvelles consoles...

K – Donc pour l’heure ton but c’est famille, enfants et, une fois grand-père, la PlayStation. Et ça c’est vrai ou c’est quoi ? C’est le fantasme ?

L – Non, non, c’est un loisir...

K – C’est un loisir ?

L – Ouais...

K – Mais bon, le loisir c’est pas un but...

L – Si, les loisirs... le cinéma, comme le foot, le tennis, mais bon, à chacun son sport, hein ! Celui qui veut faire du tennis, badminton, athlétisme. »

Une carrière délinquante interrompue

K – « Au début, c’était des petites chaparderies, comme tous les gosses... pour jouer...

L – Ouais, pour s’amuser, voilà, c’est ça ! Parce qu’on n’avait pas les moyens à l’époque... Mon père il va pas me donner 30 francs pour aller au Mac Do... Déjà le Mac Do, il me dit : ‘C’est de la merde ! Ne mange pas Mac Do ! Pourquoi tu vas manger au Mac Do, y a à manger à la maison...’ C’est ça, hein ! ‘C’est meilleur de manger à la maison !’ Mais, il y avait des gens... on s’amusait, de temps en temps... Bon, Mac Do, à l’époque, c’est vrai que c’était bon... C’était meilleur déjà que maintenant ! Maintenant, Mac Do c’est dépassé maintenant !

K – Tu crois ?

L – Mac Do, c’est bon de temps en temps, quand vraiment on a les moyens... Si on pouvait se payer, on se paye un Mac Do, mais si on n’a pas les moyens... Sinon les p’tites chaparderies, les p’tits vols et tout ça dans les magasins, il y avait quoi d’autres ?... Après c’est parti du magasin jusqu’à l’ordinateur, les scooters...

K – Ouais, après c’est passé à un cran au-dessus quoi !

L – Ouais, ouais... C’est passé à un niveau supérieur, les motos... Mais, ça c’est pas moi, hein ! Personnellement, c’est pas moi !

K – Toi, tu n’a pas été...

L – Non, moi j’ai pas été... C’est les gens du quartier !

K – T’as pas passé le cap ?... Parce qu’en fait c’est comme ça que ça se fait, pour passer au-dessus quoi !

L – Ouais, voilà...

K – Après tu passes aux ordinateurs, aux scooters et puis après tu passes à piquer les accessoires de voiture pour les vendre et ainsi de suite !

L – Et ainsi de suite...

K – Après tu montes...

L – Et après c’est fini, oui...

K - Tu commences à cambrioler...

L - Ouais, ouais... Non, personnellement, je ne fais pas ça !

K - Non, mais c'est comme ça que ça commence... C'est comme ça que ça monte !... Après tu prends un peu de chichon...

L - Moi, je faisais pas ça. Mais, ouais, c'est comme ça que ça marche les jeunes du quartier, dans ces quartiers-là ou d'autres...

K - Ouais, partout ! Mais donc, toi t'as pas...

L - Non, je suis pas monté là-dessus !

K - T'as pas évolué là-dedans ?

L - Non, non, non... je suis redescendu...

K - Donc en fait, dès qu'y a eu l'accident avec Slimane, t'as arrêté tout ça ? C'est un peu l'accident avec Slimane qui t'as fait reculer !

L - Ouais... pourtant lui, c'est lui qui a eu l'accident, et il veut pas arrêter !

K - Ah, bon !

L - Il voulait pas arrêter ses trucs... Bon, maintenant, c'est à lui de décider, hein ! Comme on dit !

K - Donc maintenant, du coup, tu traînes plus avec personne d'en bas, quoi. Si, de temps en temps, un petit peu...

L - Ouais, de temps en temps, je vais en bas...

K - Avec le petit Khaled un peu parce qu'il est gentil...

L - Voilà ouais... Des fois, il est un peu...

K - Ouais, il est un peu dring, dring...

L - Il est un peu pas net dans sa tête, mais bon, il n'y a que moi qui le comprend.

K - Oui, oui, des fois il n'est pas net.

L - Il n'y a que moi qui le calme, parce que sinon il disjoncte ! Il t'attaque ! Oh ! il est trop marrant !

K - Et qu'est-ce tu penses d'en bas ?

L - Oh ! Ils sont gentils... Ils sont tous gentils...

K - Ouais, ils sont gentils ?

L - Ils font rien, ils restent ici, dans le quartier...

K - Ils traînent... Ils savent pas quoi faire...

L - C'est pas ça, ils sont dégoûtés... Ils aimeraient bien...

K - Faire des choses...

L - Faire des choses, s'en sortir, j'sais pas... Ils se cassent pas la tête... Tu leur parles gentiment, ils te répondent gentiment. Si tu leur parles méchamment, les jeunes maintenant, ils viennent à dix sur toi, allez hop ! T'es par terre ! Mais bon, si tu leur parles gentiment, les jeunes ils comprennent, ce que tu vas leur dire, ils vont le

comprendre. Comme il y a plein de jeunes-là, qui sont dans le quartier, c'est des têtes ! C'est des têtes ! Ils sont partis à l'école, mais c'est des têtes, hein ! Ils sont bons à l'école, ils sont bons, mais, j'sais pas, on veut pas d'eux...

K - Ils sont exclus quoi !

L - Ils sont exclus, voilà.

K - C'est le sentiment que tu as ? Sentiment d'exclusion quoi.

L - Ouais, tous, on est tous grillés... On est tous grillés ici dans la société... Avec l'histoire, par exemple, le 11 septembre là... L'histoire du 11 septembre, c'est encore pire ! Là c'est définitif ! Avec l'histoire du 11 septembre, Ben Laden... C'est triste, hein, des civils comme ça...

K - Ouais, c'est très triste ! Oui, tu peux déplorer la mort des civils, néanmoins on peut aussi dire que la politique mondiale des États-Unis, elle est néfaste pour le monde, quoi ! C'est-à-dire que partout où ils vont, ils foutent la misère. »

L'accident

K - « En fait, tu ne fréquentais pas la bande ?

L - Non, non, non...

K - À un moment, t'as collé quand même...

L - Ouais...

K - Tu collais avec qui toi ?

L - Je collais avec Slimane...

K - Slimane le grand-là ? Le maigre ? Le frère à Abdel ! Le nain ! Ah ! ah ! Le nain ! Ah ! Abdel, il est gentil ! L'autre aussi, il est gentil, mais c'est un... Il est trépané quoi, il a eu son accident avec Khaled... T'étais là toi ?

L - Ouais, ouais...

K - L'histoire de Khaled et tout ! Quand il est tombé sur la tête, t'étais dans l'affaire, toi !

L - Non, c'est qui ça ?

K - Il était pas avec vous ? Quand il est tombé sur la tête, du troisième étage ?

L - Non !

K - C'était pour des jeux vidéo et puis depuis, il s'est pas remis je crois. Non ? Il est un peu... Il est un peu allumé, je trouve. Non ?

L - Non, moi j'ai arrêté avec lui... Il me semble...

K - Quoi ? Qu'est-ce qui te semble ? Vas-y, dis ! dis ! T'oses pas parler ?

L - Non, je sais... je sais... mais je l'ai abandonné...

K - Il te semble que c'est un abandon ? C'est pas un abandon, t'as choisi une autre vie !

L - Non, parce que moi j'étais là...

K - Ah ! oui, t'as eu peur et donc t'as pas prévenu, il y a eu un malaise... Ah ! oui, oui... ça y est, je me souviens... T'as pas assumé le coup, quoi !

L - Voilà...

K - Et bon, là, tu portes une culpabilité, quoi ! Tu culpabilises, quoi ! T'es un peu gêné, quoi.

L - Ouais, j'suis un peu gêné, bien sûr...

K - Ah ! je m'en souviens, je m'étais engueulé avec Abdel... Enfin, c'est pas que je m'étais engueulé, mais je l'avais calmé parce qu'il était très remonté contre toi... Maintenant, ça me revient l'histoire... Je l'avais oubliée ! Ah ! oui, oui... Il était remonté contre toi, Abdel, à l'époque.

L - Ouais...

K - Mais... toi, tu t'étais pas rendu compte de la gravité de la chose quoi ! Ou c'est la peur ? T'as eu peur... tu voulais pas...

L - C'est dans la tête tout ça ! C'est dur... c'est dur...

K - Ah ! ouais... ça a été une grosse épreuve pour toi !

L - Ah ! oui, une grosse ! très grosse !

K - Ben oui, quand on assume pas les choses après ça se transforme en fait en truc très, très dur à porter quoi ! très dur à vivre ! À la limite, tu serais resté, t'aurais souffert, mais t'aurais moins souffert que maintenant ! T'aurais payé peut-être à l'époque, t'aurais eu des ennuis avec la police, mais, à la finale, ça t'aurait coûté beaucoup moins cher que...

L - Non, c'est pas la question de la police, non ! C'était question... Mais, moi, j'avais peur... Bon après, petit à petit...

K - Ça c'est calmé.

L - Ça c'est calmé...

K - Enfin, pendant un an, ça a été dur pour toi ? Dans le quartier, t'étais mal vu...

L - Ouais...

K - Maintenant je me mets à ta place, c'est vrai que ça devait être dur pour toi à l'époque... ça, ça t'a fait prendre une distance avec le quartier quoi !

L - Ouais... beaucoup !

K - À la finale, peut-être que ça t'a rendu service.

L - Peut-être, y'aurait rien eu, j'sais pas, peut-être les choses se seraient faites autrement, peut-être j'aurais fait encore un truc plus gros ou...

K - Ouais, voilà, c'est ça ! T'aurais mal tourné !

L - J'aurais mal tourné peut-être !

K - Ouais... c'est vrai... C'est ça qui t'a fait prendre du recul.

L - C'est ça qui m'a fait prendre du recul !

K - Slimane, ça l'a rendu fou cette histoire ! Parce qu'il ne s'en est pas remis, hein ! Je crois pas qu'il s'en soit remis... Depuis qu'il a eu ce coup sur la tête-là, il est un peu... il me semble qu'il est un peu... Non ? Il ne te donne pas cette impression-là, toi ?

L - Il a perdu sa personnalité, il était mieux avant que maintenant...

K - Ah ! Ouais... Il n'est plus net, hein ?

L - Il a peur de certaines choses...

K - Il est un peu... Il est choqué quoi !

L - Ouais... il est choqué... Il a pris un coup sur la tête !

K - Mais tu as vu comment ça s'est passé, toi ?

L - Non, non, moi je suis parti...

K - Non mais, quand il a eu l'accident même, au moment où il est tombé, t'étais là ? T'as entendu du bruit mais t'as rien vu ? Tu l'as pas vu tomber ? Tu l'as pas vu chuter ?

L - J'ai entendu... euh... j'ai entendu du bruit et je suis parti...

K - Et il est tombé de combien ?

L - 6 mètres... 10 mètres... c'est terrible... sur la tête, c'est pas de chance ! »

Le shit

K - « Qu'est-ce tu penses de la vie du quartier ?

L - La vie du quartier... euh... elle est dérisoire quoi ! Tout le monde fume, tout le monde boit...

K - Pas tout le monde quand même ! Il y a la moitié qui ne fume pas, hein !

L - Ouais, il y a la moitié, mais y'en a qui fument...

K - Tu parles du shit ?

L - Ouais...

K - Ouais, il y en a... Mais pourquoi tu dis tout le monde fume ?

L - Ben, maintenant tout le monde commence à fumer un shit... Dans la tête, ça ne va pas, peut-être ils ont des soucis, par rapport à eux... Y'en a qu'ils ont des soucis, y en qu'ils...

K - Pourquoi à ton avis, quand ils vieillissent comme ça, ils se mettent à fumer ?

L - J'sais pas...

K - Parce qu'ils s'emmerdent ?

L - Ouais... Ouais, ils s'emmerdent tout le temps et puis il y a pas de travail... »

S'amuser

L - « Ils ont piqué la télé, ils ont piqué la chaîne hi-fi parce qu'ils voulaient pas leur donner...

K - Le budget pour faire des choses...

L - Le budget, voilà ! Faire des choses et tout ça ! C'est ça le truc ! Le manque... c'était ça ! Et pourquoi ils ont pris la télé ? Pourquoi ils ont pris la chaîne hi-fi ? Pourquoi ils ont pris le magnétoscope ? Pourquoi ils ont pris le DVD ? C'est ça ! C'était ça ! Ce jour-là ils ont fermé la salle et nous, on a réussi à avoir les clés, à rentrer pour regarder la télé, pour jouer à la *PlayStation* ou pour autre chose... Et bon, ils voulaient pas comprendre. On leur demandait d'avoir un peu de budget pour aller à l'équitation, aller faire des trucs qu'on ne fait pas, des activités qu'on ne fait pas, qu'on ne peut pas avoir les moyens. Par exemple, pour faire du tennis, du cheval, de l'équitation... j'sais pas... tous les sports qu'on peut pas se permettre de payer... Par exemple, pour aller à Aqua-Boulevard, à la piscine, ou à... j'sais pas moi...

K - Des activités auxquelles on n'a pas accès normalement...

L - Voilà ! Ouais, mais c'est pas des p'tites activités... La piscine, c'est dépassé pour nous ! La piscine, on peut y aller comme on veut, la piscine ! J'sais pas, moi ! L'équitation par exemple, c'est bien l'équitation pour certains jeunes ! Ils sont contents ! Des voyages... j'sais pas... regarder un peu autour de soi... des p'tits séjours... des séjours à Londres ou à l'étranger...

K - Comme ça, c'était pas accepté, après il y a eu toutes les frictions avec les bagnoles brûlées !

L - Ouais, voilà...

K - Tu crois que c'était lié à la fermeture de la salle ?

L - Ah ! les bagnoles ? Non, non, ça, ça n'a rien à voir ! »

« C'est pas une voie à suivre, ça sert à rien ! »

K - « Là on voit la Porsche noire-là, elle est à qui ? Elle est à Salah ?

L - J'sais pas, moi, tu vois, c'est leurs affaires...

K - Ouais... Tu veux pas te mêler...

L - Non, non... C'est bien pour eux, hein ! Ouais, je vais pas m'en mêler...

K - Et qu'est-ce t'en penses ?

L - Qu'est-ce que j'en pense ?

K - Ouais, du quartier, de ce genre de chose...

L - Du quartier ?

K - Ouais, du trafic, de comment les gens ils démerdent de l'argent, pourquoi ils travaillent, pourquoi ils travaillent pas ?

L - Ils travaillent, les mecs, ils travaillent, mais ils touchent surtout du RMI ! 25 ans, 26 ans, 27 ans, ils sont tous RMistes, ils touchent tous le RMI et ils vivent chez les parents... Bon, le RMI, je sais pas combien c'est...

K - C'est 2 000 balles... 2 200... Ça va pas loin, hein... Qu'est-ce tu veux acheter avec 2 000 ?

L - Bof ! Rien !

K - Rien ! Tu crèves ! Tu crèves avec 2 200 balles ! En plus ils fument, en général, les mecs...

L - Ouais...

K - Toi, t'as de la chance tu fumes pas, c'est bien !

L - Non, non, sportif toujours ! Un sportif, tu vois, ça ne fume pas...

K - Qu'est-ce tu penses du *business* ?

L - Ah ! Le *business* ?

K - Ouais, le chichon, la démerde, quoi ! La débrouille ! T'as failli tomber là-dedans puisque t'as arrêté à cause de l'histoire avec Slimane, t'aurais très bien pu continuer dans la partie...

L - Ouais, mais j'aurais pas touché ça. Je serais pas capable de toucher ça, je peux pas toucher ça, c'est pas possible ! Je peux pas toucher un *business* comme ça, ça m'aurait rapporté quoi ? Tu te fais attraper... Par exemple, t'as 1 kilo chez toi, tu te fais attraper pour ça, t'en as pour 3 ans à tirer... Après, tu vas faire 3 années de prison... Tu vas rester 3 ans en prison, qu'est-ce que t'as fait de ta vie ? Quand tu vas aller chez un patron, il va me dire quoi ? " Qu'est-ce que t'as fait de ta vie ? - Moi, je suis allé en prison. » Là, il va me regarder d'une autre façon...

K - Et pourtant il y en a, ils se posent pas la question... Ils vont pas travailler...

L - Ouais, y'en a qui veulent pas travailler...

K - Ils en ont rien à foutre, y'en a que ça ne dérange, que ça gêne pas, ils en vendent et puis voilà, quoi ! Et qu'est-ce t'en penses ?

L - Moi ? Qu'est-ce que j'en pense ?

K - Mais, dans tout le quartier, du chichon, y en a partout ! Tous les jeunes-là, pas tous, mais la plupart ils volent, y'en a beaucoup... T'as failli tomber dedans quand t'étais jeune... " Ç'aurait pas été l'histoire de Slimane, tu disais toi-même tout à l'heure, j'aurais continué, j'aurais fait de la prison »

L - Ouais, j'aurais continué, ouais, j'aurais fait de la prison, j'aurais perdu 10 ans de ma vie pour ça... En 10 ans, qu'est-ce que je pourrais faire en travaillant ? J'aurais gagné la même somme, identique. J'ai perdu 10 ans derrière les barreaux et je reviens avec même pas 1 franc sur moi. C'est ça que je veux dire. Je veux dire, je vais

perdre 10 années derrière les barreaux, et qu'est-ce que j'ai gagné arrivé chez moi ? J'ai rien gagné... j'ai rien... Avant, ouais, j'ai gagné, et quand je suis rentré, 10 ans après, j'ai tout perdu ! C'est ça ! C'est-à-dire que le *business*, tout ça, au début, tu gagnes, après tu vas faire de la prison et quand tu rentres, à la fin, t'as tout perdu ! T'as pas de famille ! Tes proches, tes amis, t'as tout perdu ! Par exemple le vol, j'sais pas comment te le dire, hein...

K - Ben dis-le comme tu veux ! C'est ton expérience qui m'intéresse, pas la mienne.

L - Le vol, c'est rapide, mais bon, si, par exemple, y'a une voiture de flics à côté, ça y est... Après, tu dois courir ! S'ils t'attrapent, t'es bon... Si, par exemple, tu voles un scooter... Le scooter il est pas attaché, tu le soulèves, tac ! tu le portes et t'arrives, tac ! il y a une voiture de flics. Ils s'arrêtent devant toi, ils vont dire : 'C'est à toi le scooter ?', tu vas leur dire : 'Non'. Tu vas lâcher le scooter, pris de panique, tu es tellement en panique, tu vas courir à ta maison et dès que le flic, il t'arrête, tu vas faire de la prison. Vous êtes deux, ton copain, il est parti, il a réussi à se sauver, ils vont te ramener au commissariat, 'Ton copain-là, comment il s'appelle ?', ils vont te poser des questions...

K - Donc c'est tout ça qui t'a incité à pas le faire...

L - Ouais... Mais c'est pas ça aussi... Tu salis la vie de famille, parce qu'au niveau de l'esprit de la mère, tu devrais pas faire ça, que la mère sache que t'as fait ça, t'as fait ce vol, t'as fait le business, t'as fait ça... Devant la famille, tu peux plus...

K - Pourtant ton petit frère, il a un peu magouillé, lui... En tout cas, pour toi, c'est clair, c'est pas une voie à suivre, quoi.

L - Non, c'est pas une voie à suivre, ça sert à rien, ça sert à rien !

K - Et qu'est-ce tu penses de l'avenir de certains jeunes en bas-là ?

L - Leur avenir ?

K - Ouais. De leur vie, de leur présent et de leur avenir...

L - Y'en a qui sont tracés... pour certains, hein !

K - Eh ben, ceux pour qui elle est tracée, dis-moi comment ? À ton avis, hein !

L - À mon avis... travail, travail !

K - Tu crois qu'il y en a beaucoup qui travaillent là ?

L - Non, il y en a pas beaucoup. Y'a quoi ?

K - Y'en a que quelques-uns.

L - Quelques-uns, ouais... Par exemple, il y a un jeune sur quatre qui va travailler ou deux jeunes sur cinq qui vont travailler... mais y'en a qu'ils attendent... »

« Quand le chat embête la souris, elle t'embête, hein ! »

K - « La police, ils sont casse-couilles, non ?

L - Ouais, il y en a qui sont casse-couilles... Ils viennent, ils nous prennent toujours la tête : 'Vous n'avez pas de shit ? Vous n'avez pas de couteau sur vous ? Vous n'avez pas de choses dangereuses ?' Nous, on est des jeunes du quartier, on habite à 20 mètres du quartier, on va avoir des trucs dangereux sur nous ? Ça va pas ? Il faut pas se foutre de la gueule du monde!

K - Tu crois que c'est de la provocation ?

L - Ouais, c'est de la provocation ! Bon, y a des fois, quand les flics, ils passent : 'Poulets, poulets, poulets !' Peut-être eux, dans un sens, ils en ont marre - les poulets, ils insultent les mères - eux, ils en ont marre... Comme on dit : le chat et la souris, hein ! C'est-à-dire quand le chat embête la souris, elle t'embête, hein !

K - Qui est le chat ? Qui est la souris ?

L - La souris ? C'est nous.

K - Tu crois ?

L - Ben, oui... Les chats, c'est eux, non ?

K -Moi, personnellement, je sais plus qui embête les autres, qui c'est qui provoque les autres... Moi, j'ai l'impression que les flics, ils cherchent moins que les jeunes !

L - Non, il y a des racistes dans les flics ! Il y a beaucoup de racistes ! Beaucoup de fascistes ! Beaucoup, beaucoup... La preuve, quand on voit à la télé... partout ! Je sais pas, aux États-Unis... même au États-Unis, il y a beaucoup de racistes, hein ! Par exemple, un Black, il va se faire tabasser par des flics... Les bavures policières, ils referment le dossier, ils s'en occupent pas. Par exemple, il a de la drogue sur lui, il va lui prendre, le flic : 'Alors, tu prends de la drogue ?' Il le tape, il le tabasse, il le tabasse jusqu'à quand qu'il pisse le sang et voilà ! Le flic, il part, avec la drogue... Il y a des flics ripoux aussi ! Il y a des flics ripoux ici, aux États-Unis, partout, hein ! Partout, il y a des flics ripoux ! »

« Il faut leur donner leur chance, aux jeunes du quartier, c'est tout ! »

L - « Dans la politique aussi, ils sont tous ripoux, hein ! Mais, bon, c'est la vie ! On ne peut rien y faire, hein ! Nous, on est chez nous et eux ils sont dans un palace ! Mais bon, nous, on accepte la vie comme elle est. Ils font pas attention, les hommes politiques ou autres, Président ou j'sais pas, ils font pas attention à nous, les jeunes... Le ministre de la Santé ou le ministre de la Culture ou des Sports, ils font pas attention à nous... Eux, ils attendent la fin du mois, leur salaire, il tombe dans la

poche ! 'Venez mes enfants !' Les hommes politiques ils se mettent dans leurs poches... Il y en a qui crèvent de faim en bas... Il faut leur donner leur chance, aux jeunes du quartier, c'est tout ! C'est ça ! Le but c'est leur donner leur chance... Il faut leur donner un travail, il faut leur donner espoir ! S'ils sont pas acceptés pour chercher du boulot, où ils vont être acceptés ? Dans la rue ? Dans la rue en vendant de la drogue, d'accord ouais, ils seront toujours acceptés. Mais, pour un vrai travail, d'accord, il peut être nettoyeur de bureau, d'accord, ça tout le monde peut le faire ! Mais être derrière l'ordinateur ? Ah, non ! Pas possible ! Parce qu'ils ont peur des... 'Non, lui, il faut se méfier de lui, c'est un Arabe, ou c'est un Noir, il faut se méfier de lui ! Il peut nous voler quelque chose...' Si il vole, là c'est un délit, là ils peuvent le condamner, enfin, ils peuvent le virer, ils ont le droit ! Là, ce jeune-là, on lui a donné sa chance et il ne l'a pas acceptée...

K - D'abord, on doit lui donner sa chance, avant de...

L - Voilà !

K - Avant de dire : 'Il est nul !'

L - Voilà ! Y'en a qu'ils en ont dans la tête ! Y'en a qu'ils en ont dans la tête ! Mais bon, ils sont pas tous comme ça, hein !... »

« *La bande de copains en bas* »

K - « Ce qui serait important, c'est parler du quartier... Tu vois, comment, petit à petit, vous avez créé des groupes de copains en bas, tu vois ? Avec qui tu te réunissais...

L - La connaissance des mecs ?...

K - Comment ça s'est fait, dans le quartier, les groupes ? Tu vois ? Toi, par rapport au groupe, tu m'as raconté déjà que, depuis l'histoire de Slimane t'avais pris un peu tes distances par rapport au quartier...

L - Ouais, beaucoup ! J'ai pris beaucoup de distance !

K - Et qu'est-ce t'en penses maintenant que t'as pris des distances ? Qu'est-ce que tu penses de la bande de copains en bas ?

L - Ben, on les regarde d'une autre façon.

K - Pourquoi ?

L - En bas, ça se voit ! Ils me regardent d'une autre façon !

K - Il te regarde d'une autre façon le Coiffeur ?

L - Ouais, mais bon, lui, ça fait longtemps qu'il me connaissait déjà et qu'il me voyait... Ça faisait longtemps...

K - Raconte !

L - Par exemple, s'il veut aller dans un anniversaire ou une fête, il va pas dire : 'Je vais y aller sans Lounès...' Mais, les autres, ils vont pas dire : 'Ouais, il y a une soirée là. Ici, il y a une petite fête entre amis, viens, si tu veux, je t'invite'. Ils vont pas dire ça ! Ils vont pas dire : 'Viens, on va en vacances ensemble, tout ça ! Viens, on va là, on va là, on va là... je t'invite...', et tout ça !

K - Ils sont moins partageurs quoi !

L - Ouais, voilà, ils vont pas partager, ils vont pas dire : 'Il y a une fête, il y a une copine qui fait une fête, viens avec moi, je t'invite ! T'es mon pote'. J'ai fait les grandes vacances avec lui, je suis parti au ski avec lui, on a fait des soirées avec lui et du jour au lendemain, il te laisse ! Ça, c'est pas bon ! Y'en a un, il m'a dit un jour - et moi ça ne m'a pas plu - il m'a dit : 'Ah ! Si t'as pas d'argent, tu viens pas à la soirée ! - Ah ! Je lui dis, ah ! c'est comme ça que tu vois tes amis, toi ?'

K - C'est de qui que tu parles ?

L - Non... d'un autre...

K - Comment il s'appelle ? C'est qui ?

L - Non... c'est pas du quartier !

K - Ah ! C'est pas du quartier... Il est pas fraternel quoi !

L - Non, il aime pas partager. Il voit que son intérêt, voilà, et c'est pas bon... C'est pas bien...

K - Et le Coiffeur, bon le Coiffeur, il est partageur !

L - Oh ouais...

K - Les autres, non ? T'as pas de pote autre que Coiffeur ?

L - Non...

K - T'as que Coiffeur comme pote ?

L - Ouais, ouais, disons que je m'en fous, hein ! Les autres, c'est pas des copains hein ! C'est du quartier, c'est comme ça, hein !

K - Mais Coiffeur, il était avec les autres aussi ?

L - Non, il est plus avec moi qu'avec les autres, il est plus avec son cousin qu'avec les autres.

K - Pourtant il est tout le temps avec Slimane justement...

L - Ouais, ouais...

K - Ce qui est curieux c'est qu'il est à la fois copain avec toi et à la fois copain avec Slimane.

L - Ouais...

K - C'est marrant parce que, toi, justement t'as quitté un peu la bande parce que il y a eu embrouille avec Slimane.

L - Ouais, ouais...

K - C'est bizarre non ?

L - On se dit bonjour avec Slimane. Je lui dis bonjour, mais je reste pas avec lui.

K - Il t'en veut pas de toute façon. Tu sais pas ?

L - Je sais pas. Si quand même, peut-être... Mais je reste plus... Avant je restais tout le temps avec lui, tous les jours, avant son accident-là, je partais chez lui, j'allais le chercher, on allait se balader... Tout le temps, je restais avec lui, mais maintenant, c'est différent... Après son accident, il me voit d'une autre façon... Comme Abdel, il me voit d'une autre façon... Et j'sais pas si un jour je parlerai avec Abdel... Faut patienter... Pour le moment, je crois que c'est dur.

K - J'sais pas, ça fait depuis longtemps ?

L - Ben, depuis son accident, 97, je crois, ça fait maintenant 5 ans ! C'est ça ?

K - Ça fait des années... Qui c'est qu'y a dans leur bande-là ? Abdel, Coiffeur... Coiffeur, lui il est tout le temps avec Abdel ? Et avec qui encore ?

L - Son cousin...

K - Slimane, Abdel, Coiffeur et... euh... Amar !

L - Non, Amar, il est sympa, hein...

K - C'était le trio...

L - C'était le trio ! Bon, mais maintenant depuis qu'Amar il est parti en prison, il a vu que ses potes lui envoyaient pas d'argent, pas de lettres, rien ! Il a dit : 'C'est plus des potes !' Il est toujours là Amar, Mais il reste plus ici.

K - Ouais... il va rue de S.

L - Ouais, rue de S., il reste chez sa grand-mère, parce qu'il veut plus venir ici. C'est dur pour lui et pour son père.

K - Il s'en fout, son père...

L - Ouais... Ouais, c'est vrai...

K - C'est dur pour les enfants, mais le père, il s'en fout !

L - Ouais... Jusqu'ici ils avaient un père et une mère bien, corrects...

K - Ben, oui, mais, ils s'en foutent maintenant !

M - Ouais... c'est pour ça qu'ils ont pas eu la vie facile... Par exemple, nous on a des parents qui sont stricts... Mais, eux, ils sont dans la galère et la misère bien plus que nous ! Hein ? C'est pas si facile d'avoir un père qui boit...

K - Alors du coup là, en bas, ils te regardent bizarrement...

L - Ouais, ben, je dis : bonjour, au revoir et c'est tout ! Moi, elle m'a dit ma mère : 'Si tu les vois en bas, tu leur fais un signe de la main et tu passes tout droit ! Tu leur dis pas bonjour ! C'est pas la peine ! Passe devant !'

K - Attends ! Des fois, je te vois en bas !

L - De temps en temps, mais vite fait ! Je reste quoi ? 10 minutes, je m'éclipse ! Sinon, je vais faire un tour sur les Champs-Élysées, tout seul ! »

« Je vais être dans la rue, sous le carton, sous le pont ? »

K - « Qu'est-ce tu penses de ce qu'ils font, de ce qu'ils vivent ?

L - Ben, ils vont rester à la cité, hein ! Dans la cité ! Et un jour, quand ils verront qu'il y a plus leurs parents, à ce moment-là, ils vont se dire : 'Y'a plus mon père, y'a plus ma mère, maintenant comment je vais me nourrir, me loger, qui va payer le loyer ?' C'est ça, il faut se poser la question... Il faut se dire : 'C'est maintenant que je dois réagir au lieu de vendre de la drogue, je vais aller travailler...' Mais bon, ça m'étonnerait ! Y'en a qui sont à 35 ans chez eux, hein ! Chez leurs parents, hein !

K - Mais, moi, j'ai 50 ans, je suis avec ma mère, moi !

L - Ouais... mais c'est...

K - Y'a pas que moi, hein !

L - Ouais, je sais... y'en a beaucoup ! Y'a beaucoup de monde : y a Toufik...

K - Il a mon âge, hein !

L - Voilà, il a ton âge Toufik...

K - Un petit peu moins, mais il a 45 ans.

L - Ouais, voilà, il est toujours chez ses parents, par exemple... Y'a Karim aussi... Tout le monde est chez ses parents, remarque ! Mais un jour, quand ils vont plus être là mes parents ? Qu'est-ce que je vais faire ? Quand il va plus être là mon père, quand elle va plus être là ma mère, qui va payer le loyer ? Je vais être dans la rue, sous le carton, sous le pont ? C'est ça, qu'il faut se poser la question. Il faut que tout le monde se la pose.

K - Tu crois que tout le monde se la pose en bas ?

L - Bon, y'en a qui vont à l'école, hein ! Pour l'instant, ils sont à l'école... Y'en a qui sont bien. Franchement, quand je travaillais, j'étais bien. Parce que tous les week-ends, je sortais...

K - Vous sortiez où ?

L - En boîte ! En boîte, on a brûlé de l'argent, on sortait avec les copains du quartier... C'était des Français : il y avait Jacques, il y a eu Mélanie aussi, elle sortait avec nous ! »

« Ils font bla-bla-bla, là ensemble »

K - « Saïd ne t'en a jamais voulu ?

L - Non, non... Saïd, non ! C'est lui, des fois, qui paie la soirée !

K - Pourtant à un moment, pas avec Saïd, mais avec Khaled, son frère, t'étais en embrouille... Il est moins sympa que Saïd, Khaled.

L - Ouais... mais il est trop influencé par Slimane. Mais maintenant Khaled me voit...

K - Il a compris ?

L - Ouais, ouais, il a compris, il a dit : 'Avant t'étais mon ennemi juré', maintenant, il me fait : 'Ne te laisse pas faire par les autres !' Il me donne des conseils maintenant.

K - Tu vois ! À l'époque, ils m'en voulaient, je les ai engueulés, moi ! Tu sais que je les ai engueulés ?

L - Quoi ?...

K - Ceux qui t'emmerdaient !

L - Quand ?

K - À l'époque !

L - Je m'en rappelle plus.

K - Il y a quelques années, je les avais vus... T'étais pris à partie, je les avais chopés, je leur avais dit : 'C'est pas bien !' À l'époque, Slimane, il te faisait chier, maintenant, il est plutôt bien avec toi.

L - Ouais, ouais... il n'y a pas de problème. Il n'y a pas de problème non plus avec Khaled.

K - C'est parce que, maintenant, il fréquente ton petit frère.

L - Ouais, mais il en a marre... Ils se fréquentaient parce qu'ils étaient en pension ensemble...

K - Il y en a qui se fréquente pour des raisons définies, parce qu'ils ont les mêmes loisirs, d'autres parce qu'ils gagnent de l'argent ensemble, mais la plupart c'est parce qu'ils sont en bas et ils sont assis là ensemble quoi !

L - Ouais, voilà.

K - Ils font bla-bla-bla, là ensemble.

L - Ouais, voilà, la plupart c'est ça !

K - Ce matin je suis descendu, il y avait Punky, il y avait Farid... Comment il s'appelle, Punky ? Son nom ?

L - Punky ?...

K - Le frère à Hussein, à Hussein et Salah, là, les Marocains...

L - Ah ! Ouais, ouais, ouais...

K - Il y avait Farid, le grand-là...

L - Mouloud...

K - Mouloud et Farid...

L - Ah ! Ouais, ouais, ouais... Lui, il s'est consacré au basket ! Il est entraîneur de basket, de filles et de garçons... De temps en temps ils vont faire un basket...

K - Mais attends ! Je crois qu'il fait de l'animation ?

L - Ouais, ouais, il fait de l'animation, comme Salah aussi, hein !

K - Le p'tit ?

L - Ouais, ouais, le p'tit !

K - Le p'tit Salah !

L - Non, le grand, le grand, le grand... Tu vois c'est qui ?

K - Ah ! Le maigre-là ! Qui fait du rattrapage scolaire quoi !

L - Ouais, voilà ! Au moins celui-là, il travaille !

K - Ils sont payés au rattrapage scolaire !

L - Ouais, voilà ! Ben, c'est un travail, là aussi. »

« Ils zonent ensemble, ils se font chier ensemble ! »

K - « Cédric, il travaille ! Il a quitté l'école, il travaille !

L - Il travaille ? J'sais pas...

K - Ça y est, il a quitté l'école, Cédric...

L - Ouais, ouais, mais on ne sait pas qu'est-ce qu'il fout !

K - Il travaille ! Là il vient d'être viré du boulot ! Il est tout le temps en bas quoi ! Ils zonent ensemble, ils se font chier ensemble !

L - Ouais, ouais, ben, ils sont comme ça !

K - De temps en temps, il est un peu plus sérieux... Pourquoi ? Parce qu'il y a la famille qui est un peu plus sérieuse...

L - Ouais, ouais, mais il a fumé avant aussi.

K - Ouais, les Z. pareil ! Et Hassan et Nirem !

L - Ouais, ouais...

K - Ben, parce qu'il y a les parents derrière ! Des parents sérieux !

L - Leur mère est mère au foyer... Ouais, ils sont sérieux.

K - Ouais mais y'a que Nirem, parce qu'Hassan, il va squatter ! »

« Le plus charrieur de tous c'est Chérif »

L - « Ils l'insultent derrière !

K - Pourquoi ils l'insultent ?

L - Non, mais c'est pour charrier. Ils le charrient... Ils rigolent, hein ! Le mec le plus charrieur de tous c'est Chérif... Le mec, quand il te charrie, il te lâche pas, il te charrie jusque-là !

K - C'est qu'il a confiance en lui, parce que c'est un gros bras... C'est pour ça qu'il se permet... Alors, il ramène sa gueule, c'est tout ! Non ? »

Sorties

K - « Ils sortent un peu... De temps en temps quoi !

L - Ouais, de temps en temps !

K - Je te vois plus souvent là, à faire des *sit-in* la nuit ici que d'aller en boîte.

L - Tu vois, en bas, le p'tit Khaled-là ? Il veut rien faire ! Lui, il bouge pas de la cité !

K - Il est complexé, à cause de sa taille ! S'il ose pas sortir c'est qu'il a peur quoi !

L - Non, ouais, j'sais pas... Chérif, il lui dit : 'Vas-y ! Viens, on va en boîte... Sors un peu de ta tanière !... Sors un peu de chez toi ! Tu sais on va sur Paris... Viens voir les meufs-là, sur Paris, elles sont bien !' Il lui dit de sortir ! Et lui, il veut pas bouger de la cité, on dirait qu'il est collé...

K - Il est tout petit ! Il a peur...

L - Une fois j'ai réussi à le sortir, hein !

K - Il est timide !

L - C'était le jour de l'an... On est partis sur V., et par la fenêtre, comme par hasard, il y avait une soirée... Je lui ai dit : 'Viens, Khaled, on va y aller, on va se présenter, tu fais le con, tu dis merde aux problèmes...' On est venu pendant la soirée, il n'y avait que des filles de 18-19 ans et des amis à elles et tout ça, je leur dis : 'Est-ce qu'on peut monter pour faire connaissance ?' Elle m'a dit : 'Oui, tu peux monter, mais qu'un seul' Parce qu'elle avait peur qu'on allait aller chez elle et qu'on allait piquer des choses. Je lui dis : 'Non, non, c'est pas la peine... Je ne vais pas laisser Khaled attendre et qu'il n'y ait que moi qui vais à la soirée...'

K - Ouais... ça ne se fait pas...

L - Ouais, c'est ça ! Après on est parti... J'ai bien rigolé ! Ce jour-là, on est parti à... Il y avait une petite soirée, il y avait les portes, elles étaient ouvertes... C'était 50 francs l'entrée ! Et lui, il avait rien ! Nous, on n'avait rien sur nous ! On est passé derrière la porte : comme par magie, la porte, elle était ouverte !

K - Il a réussi à rentrer !

L - Le lendemain, Chérif il m'a dit : 'T'as fait quoi hier ?' Je lui ai dit : 'On est parti à une soirée, on a eu deux meufs, trois meufs...' Juste pour le déguster ! Il me dit : 'Quoi ? T'as eu deux meufs, trois meufs ? Où sont les numéros ?' Alors je lui dis : 'Les numéros sont là, hein !' Alors il me dit : 'Ah bon !' Et après il a appelé : 'C'est pas possible !' et il a raccroché : 'C'est pas possible ! Vous deux-là, avec trois numéros de meufs ? Non, c'est pas possible !' Il a appelé les trois numéros de meufs, les trois, il est tombé, le mec ! (*rire*) Il était dégouté, tiens ! Et juste pour le rendre jaloux parce

que Khaled, Chérif, il le charrie ! Il aime bien charrier Khaled ! Sinon dans le quartier... De toute façon, c'est chacun pour sa peau, hein !

K - Ah ! Ouais ? Pourtant ils sont toujours tous ensemble !

L - Ouais on est tous ensemble quand on a rien, mais après, c'est chacun pour sa peau !

K - Pourtant ils s'emmerdent tous ensemble !

L - Ils ont de l'argent, mais c'est pas facile aussi. Ils dépensent trop vite leur argent...

K - En quoi ils dépensent ?

L - J'sais pas... La bouffe ! Des vêtements, des cigarettes, des fringues !

K - C'est pas des gros sous, alors ! C'est des p'tits sous...

L - Ouais mais, tous les jours comme ça... Une fois, de temps en temps, quand y a gros, ils achètent des baskets...

K - Ça va pas loin quoi !

L - Ça va pas loin ! Que des baskets, que des... Ils vont pas aller s'acheter... euh... j'sais pas... Ils vont pas aller s'acheter, par exemple...

K - Ah ! Quand même ! Y'en a ils sont comme ça, d'accord ! Mais il y en a d'autres, ils roulent en Porsche, ils roulent en Mercedes, y'en a qui roulent en BM, y'a plein de degré quoi !

L - Ils vont en boîte...

K - Ils y vont pas en boîte.

L - S'il y a une voiture déjà...

K - Très peu ! Ils y vont très peu, même quand il y a la voiture !

L - Même quand il y a la voiture, tu penses ?

K - Je le vois bien ! Ils y vont plus maintenant parce que quand ils y allaient... Il y a deux, trois ans, ils y allaient beaucoup, mais ça se finissait toujours en cacahuète hein !

L - Ben, ils y rentraient gratuit ! Nous aussi quand on y allait, on rentrait gratuit hein !

K - Au N., il y avait toute la banlieue qui venait !

L - Ouais ! Tout le quartier ! Mais, à chaque fois les flics, ils venaient, ils en avaient marre... J'sais pas comment ils ont fait pour la fermer... Ils gagnaient de l'argent... Mais, quand il y a eu les pétitions, ça y est, c'est fini !

K - Ouais mais il y avait toute la banlieue qui venait, toutes les bandes des banlieues qui venaient. De partout, hein, ça venait de partout, partout, partout... C'était la boîte arabe de Paris.

L - Surtout il y avait des embrouilles avec des mecs de W. ou ailleurs... M., L., partout ! Une fois, il y avait deux beaufs, des français, ils sont venus, ils sont ressortis

carrément... 'Merci pour la boîte, hein !' Ce jour-là, j'étais mort de rire ! Tu sais, ils croyaient qu'ils allaient trouver des meufs et tout ça ! Il y avait plus de mecs que de meufs !

K - Ah ! Il n'y avait pas beaucoup meufs, hein, au N. !

L - Là il y en avait... Franchement, il y en avait, mais la plupart, un petit peu tordues ! Il y en a qu'ils arrivaient à en tirer... C'étaient plutôt des meufs...

K - Des folles !

L - Ben, un peu...

K - Ouais... allumées ! Des meufs allumées !

L - Des meufs qui se tapent aussi ! Sinon, il y a deux ou trois ans, quand j'ai eu de l'argent, ben je me permettais d'aller à K. C'était tous les vendredis soirs ! Tous les vendredis je sortais en boîte... Il y avait un voiturier, là-bas, je le connaissais très bien et il y avait quelqu'un avec moi que je connaissais pas, et lui, il voulait absolument entrer, il m'a fait : 'Je te fais rentrer que toi, l'autre, il paie !'

K - Mais pourquoi, si tu le connaissais pas, pourquoi tu voulais le faire rentrer ?

L - Ouais, mais... il était avec moi ! Lui, il s'était fait recalé déjà !

K - Ah ! Tu l'as rencontré sur place.

L - Ouais et lui, il voulait rentrer absolument pour rejoindre ses amis.

K - Et toi, tu t'es fait recalé aussi ?

L - Non, moi je suis rentré, mais je suis rentré un petit peu en retard : vers deux heures, deux heures et demie... Le directeur, il est venu devant nous et ils nous a fait rentrer. Et une fois, je suis passé, la première fois, la toute première fois, il y avait plein de stars, ils passaient devant moi, tu vois... Ils venaient avec tous leurs copains, tous leurs copains de la banlieue ! Pendant ce temps-là, les gens faisaient la queue et moi je suis resté avec eux, tu vois, en plus, comme ça, gratuit ! J'étais content ! J'étais vachement content !...

K - Ça t'attire plus les boîtes ?

L - C'est fini ! ça m'attire plus. »

« Ceux qui font de la danse hip hop, c'est pour les meufs ! »

K - « Pourquoi tu fais du hip hop ?

L - Si je fais de la danse hip hop, il faut déjà que je m'entraîne assez bien...

K - C'est pour plaire aux filles !

L - Ouais, voilà ! Il y a pas 36 solutions, hein ! Ouais, ouais, c'est normal ça ! Comme tout le monde, hein ! Tout le monde fait ça, hein ! Qui va faire de la danse hip hop et qui ne veut pas avoir une fille à ses côtés ? Tout le monde va se dire : c'est pour les meufs ! Ceux qui font de la danse hip hop, c'est pour les meufs ! Eux ils se

disent : 'Non, non... c'est pas pour ça !', mais en fait c'est tous pour les meufs, hein !
Moi, je le dis : c'est pour les meufs ! Je veux pas dire c'est pour le plaisir ! C'est pour les meufs ! C'est vrai, c'est pour les meufs !

K - Mais tu prends du plaisir aussi.

L - Voilà, je prends du plaisir aussi à faire des trucs que les autres ne savent pas faire.

K - Tu prends plaisir à plaire quoi !

L - Voilà, c'est ça ! Sinon, ça sert à rien.

K - Quand tu sens que tu plais, ça te fait plaisir !

L - Oui... Ben, ça m'aide à aller encore plus à fond dans la danse hip hop !

K - Mais c'est bien pour plaire, quoi !

L - Ouais, voilà ! Et il faudrait s'entraîner dur, dur... mais, on va essayer, hein !
On va s'accrocher ! Mais si on arrive, on arrive, hein ! Mais c'est dur ! c'est dur ! C'est physique... »

« *Les meufs d'ici, elles sortent pas !* »

K - « Mais les meufs... il devrait y en avoir dans le quartier ! Y'a pas moyen dans le quartier ?

L - Dans le quartier, non ! C'est pas possible !

K - Pas possible ?

L - C'est pas possible ici...

K - Ah bon !

L - Non...

K - Ben les meufs, elles sortent pas !

L - Ouais, c'est pas possible !

K - Ou alors, les meufs d'ici, elles sortent ailleurs quoi !

L - Ouais... peut-être...

K - C'est pas peut-être, c'est sûr !

L - C'est sûr !

K - Et ici tu les vois jamais ?

L - Ah ! non, non...

K - Mais elles doivent bien sortir parce qu'elles aussi, elles cherchent les mecs !

L - Ah ! ben oui...

K - Mais elles les cherchent pas ici !

L - Non, non... Sinon il y a trop de duels... Mais bon... y'a Salah qui sort avec une Noire...

K - Salah, parce qu'il est balaise et qu'il fait sa loi...

L - Ouais, c'est pour ça...

K - Donc il a pas trop peur quoi ! C'est à cause de ça qu'il se permet, c'est tout ! »

La maison de quartier

L - « Franchement, j'aimerais bien avoir encore 17 ans pour aller en colo et m'éclater...

K - C'est une des rares fois que t'étais avec des filles du quartier ? Quand il y avait la Maison de quartier là... T'y allais pas ? Si, t'y allais un peu ?

L - Si, j'y allais voir...

K - T'y allais pour jouer au baby et tout ça...

L - Ouais, de temps en temps !

K - Comment c'était l'ambiance ?

L - Oh ! Ça va, mais bon... »

« Des groupes déterminés par l'âge et par les business différents »

K - « Tout le monde était uni ou bien il y avait des groupes ?

L - Il y avait des groupes...

K - Des groupes de combien ? Quatre, cinq ?

L - Trois ou quatre...

K - Parce qu'il y avait une vingtaine, une trentaine de personnes qui allaient à...

L - Ouais... il y avait les p'tits... il y avait les grands... Ben, il y avait tout le monde qui y allait !

K - À l'intérieur de la bande donc, il y a des groupes, quoi...

L - Ouais...

K - Il y a la bande en général, et puis il y a des groupes.

L - Voilà ! Il y a les grands avec les grands et les p'tits avec les p'tits !

K - Voilà ! Et puis, t'as les équipes aussi !

L - Voilà, les équipes...

K - Ceux qui travaillent sur ça... ceux qui travaillent sur ça... Ceux qui font le chichon... Ceux qui font la rapine... À un moment ils étaient sur les pièces de bagnoles d'ailleurs, tu ne te souviens pas de cette période ? Quand ils faisaient les pièces de voitures, les roues de voitures ou les...

L - Ils se disaient : 'C'est cher !', alors hop ! On va l'emprunter...

K - Voilà ! Des sièges en cuir... Tu te souviens de cette époque ?

L - Ouais, ouais, ouais, ça, je m'en rappelle, oui...

K - Donc voilà, à l'intérieur de la bande, il y avait des groupes aussi... Des groupes qui sont déterminés par l'âge et puis aussi par les *business* différents.

L - Ah ! Ouais, ouais, ça c'est tout à fait récent ! À chacun son truc !

K - Et, ça a duré combien de temps la Maison de quartier ?

L - Au moins deux ans... Il n'y avait rien, c'était la dèche ! Deux ans plus tard, c'était encore pire ! Ils ont tout pris, la télé, la chaîne Hi fi, le magnéscope ! Ils ont tout vidé !... L'animateur...

K - C'est un abruti !

L - Ouais, il faisait rien ! Le matin il venait...

K - Il ouvrait la porte et le soir il refermait la porte...

L - Non, même pas ! À midi il fermait ! Il n'y avait même pas d'activité ! Lui, il venait à neuf heures, à midi, il ferme ! Et après, il y avait rien ! Lui c'est un... pfft... c'est même pas un animateur ! En plus, le pire, il dit : 'Ouais, il te faut 70 francs et 2 photos ! Tu les as les 70 francs et 2 photos ?' Il faisait pas rentrer les jeunes, hein ! »

« *Comme ils s'emmerdent, ils s'occupent* »

K - « En fait, si la bande, elle se crée en bas, c'est parce que les gens s'ennuient et ils sont ensemble en bas ! Ils occupent l'espace, c'est tout !

L - Ouais, ils occupent les quartiers, ils tiennent les quartiers...

K - Et comme ils s'emmerdent, ils s'occupent...

L - Ouais, quand ils s'emmerdent, ouais, ils s'occupent, ils veulent chercher un truc à faire...

K - Une affaire qui ramène un peu d'argent !

L - Ouais, des fois... C'est pas que l'argent aussi, des fois c'est...

K - Rien que pour s'amuser !

L - Ouais, pour s'amuser ! Juste pour s'amuser c'est tout ! L'été, il y avait des meufs en mini-jupes, elles sortaient du bureau, ils allaient en dessous et ils regardaient les slips des femmes en mini-jupes qui passaient. Dans le tunnel-là, dans l'escalier-là, qui descend là, il y a un creux là, en dessous, et en dessous il y a une grille qui te permet de voir les slips des personnes en mini-jupes, ça c'était juste pour s'occuper hein !

K - Ouais, c'est juste pour se marrer !

L - Voilà ! 'Ouh ! Elle a pas de slip !'... 'Ouais, elle a un slip tout rose !' Juste pour s'occuper ! C'est une occupation du quartier, hein ! C'est ça, les occupations du quartier... Ils descendaient tous en bas et là, ils regardaient en dessous ! Sinon il y avait quoi comme occupations ?

K - Et ils arrivent à quelle heure ? Pas le matin ?

L - Impossible le matin, ils dorment !

K - Vers deux heures quoi ! Après manger !

L - Le matin, c'est le couvre-feu hein ! Même pas ! Deux heures, ils se réveillent... à trois heures... et encore !

K - Par contre, ils restent jusqu'à 4 heures du matin... L'été, c'est jusqu'à 5 heures du mat hein !

L - Ouais, ça dure toute la nuit... L'été c'est toute la nuit parce qu'on ne peut pas dormir ! »

Vacances

L - « Moi, cet été, je suis parti à Cannes.

K - Tout seul ?

L - Ouais...

K - Avec la bagnole-là que t'avais... T'avais acheté une voiture un moment ?

L - Non, j'ai jamais eu une voiture !

K - Pourtant t'en conduisais une un moment ! Une grise... Tu conduisais pas une voiture un moment ? T'es parti en week-end deux ou trois fois avec.

L - Ah non ! C'était une location peut-être.

K - Ah ! peut-être...

L - Ah ! ouais, ouais, c'était une location de voiture ! C'était en été quand on est partis à Deauville !

K - Vous êtes partis à combien ?

L - Il y avait moi, mon petit frère, Fawzi et Ali... On était quatre.

K - Ali, le grand-là ? Vous deviez vous marrer ! Vous étiez à la plage ?

L - Franchement, on a passé une bonne journée !

K - Ben tu vois que tu traînes avec les gars du quartier !

L - Ouais, mais ça c'est de temps en temps, s'il y a une occasion...

K - Mais quand même ! »

Fratric

K - « Vous êtes très unis toi et ton frère.

L - Non...

K - C'est chacun pour sa peau ?

L - C'est chacun pour sa peau pour l'argent... Moi, de temps en temps, avant quand je travaillais, je lui en passais... Quand je travaillais, je lui passais 100 francs,

50 francs... Mais, quand je travaillais pas, s'il n'y a pas d'argent, c'est pas bon... Pour l'argent, là, c'est chacun pour sa peau ! S'il n'y a pas d'argent, tu crèves hein !

K - Ta sœur, elle travaille, donc elle en a un peu.

L - Non, elle n'en a pas... Elle est étudiante, maintenant, elle travaille pas...

K - Elle continue ses études. Quand elle travaille, c'est normal qu'elle fasse attention à son argent, pour payer ses études...

L - Ouais, elle doit se serrer la ceinture pour payer ses études, car la bourse, elle vient pas... enfin, je sais pas... parce qu'il y a une clause de fin d'études pour doper les jeunes... Mais bon, maintenant, c'est chacun pour sa peau ! Je lui ai dit, hein ! à mon petit frère : 'Répare ton scooter ! Répare ton scooter ! Il y a un boulot qui va t'attendre là ! Je sais pas, livreur ou coursier...' Je sais pas, parce que peut-être c'est dangereux ça, coursier, non ?

K - C'est ce qu'on dit... On dit que c'est dangereux...

L - C'est dangereux...

K - Mais un scooter, ça peut toujours rendre service... Avec un scooter, si tu trouves un boulot même à 20 kilomètres, tu peux y aller.

L - Ouais, voilà ! C'est ça ! Par exemple, là, si je dois y aller pour mon stage...

K - Le scooter en une demi-heure tu es là-bas.

L - Je sais pas comment je vais faire pour y aller, hein ! En métro, c'est une heure et demie, deux heures...

K - Ah ! oui, en métro c'est galère ! Mais il y a le scooter qui peut te sauver, quoi !

L - Il y a le scooter qui peut me sauver ! Mais comme il veut pas le réparer...

K - Il s'y connaît en mécanique ?

L - Non, c'est pas lui... Le grand Omar, tout ce qui est mécanique, c'est à lui qu'il faut demander. Si j'ai pas de moyen de locomotion, c'est faisable, mais...

K - C'est dur ! Très, très dur !

L - Très dur ! Très, très dur ! Sinon, on va voir dans le quartier...

K - C'est pour ça qu'il y avait le démontage de toutes les bécanes en bas-là...

L - Ah ! ouais, j'sais pas pourquoi ils l'ont refermé. »

« Du jour où on a parlé de mosquée, 48 heures après, c'était réglé ! »

L - « Vous avez demandé une mosquée ? Et ils vont la faire ici ?

K - Enfin, j'ai accompagné les vieux, moi. C'est pas moi qui ai demandé, j'suis pas pratiquant !

L - Ah ! ouais... d'accord...

K - J'suis pas musulman...

L - Et ils vont la faire ici, devant l'immeuble ?

K - Non, mais les vieux, ils y ont été, ils ont dit : 'Est-ce que vous nous passez le parking ? On va faire une mosquée devant.'

L - Ouais...

K - 48 heures après, ils l'ont eu ! Deux jours après, ils ont envoyé les travaux !

L - Ah ! Ah !... Non ! Oh ! la, la !

K - On y était jeudi soir, samedi matin il y avait l'équipe des travaux ici, alors que ça faisait plusieurs années que les gens voulaient qu'ils bouchent ici... Ils faisaient rien, ils s'en foutaient ! Du jour où on a parlé de mosquée, 48 heures après, c'était réglé !

L - C'était réglé ! Oh ! Ils ont eu peur hein !

K - Ah ! Ouais, ils ont eu peur !

L - Ouais, ils devaient se dire : islamistes ! En voilà encore !

K - Non, c'est pas ça, c'est que les gens, s'ils se réunissent pour la prière et s'ils s'organisent après, à travers la prière, ils peuvent s'organiser en mouvement de contre-pouvoir. Ce que je veux dire c'est que la prière, ça unit vachement les groupes... Donc, après, ça représente une force politique importante et ça, ils n'en voulaient pas.

L - Il y en a qui peuvent se mettre à la prière aussi.

K - Ouais...

L - Parce que quand ils vont chez Malik, Malik leur dit : l'Islam c'est la vérité !

K - Et toi, qu'est-ce t'en penses ?

L - Il faut avoir la foi déjà pour prier.

K - Tu penses que c'est la vérité, toi ?

L - Ouais... comme ils disent dans le livre du Coran... Ils disent : 'Ce sera la fin du monde et Mahomet il va descendre et il va tuer tout le monde qui n'est pas croyant ! Tous les musulmans, il va les rassembler...'

K - Et pour toi, c'est la vérité ça ?

L - On peut pas savoir...

K - Et donc il y a beaucoup de gens qui veulent se mettre à prier maintenant ?

L - Ouais, pour ceux qui prient, c'est la vérité. Bon, pour moi, je peux pas savoir, parce que j'ai pas lu encore ça. J'sais pas, pour certaines personnes c'est la vérité...

K - Pourquoi tu penses que pour eux c'est une vérité... Pourquoi tu penses que beaucoup prient maintenant ? Tu viens de me dire c'est parce qu'ils vont chez Malik, mais il y a d'autres raisons aussi peut-être qui leur sont personnelles à eux !

L - Ouais, déjà un, ils le font pour leur Dieu et ils auront peut-être la chance plus tard que les portes seront grandes ouvertes chez eux... Et pour l'avenir, j'sais pas, le travail...

K - Ça va améliorer leur vie quoi !

L - Ouais, voilà ! C'est ça ! Ça va améliorer leur vie et ça va améliorer leur comportement aussi...

K - Parce que tu penses que dans leur vie actuelle, ils sont pas satisfaits.

L - Par exemple, Mohamed, il est bien ! S'il veut commencer à prier...

K - Il est pas pratiquant lui !

L - Non, mais...

K - Pourtant toutes ses sœurs, elles sont pratiquantes, elles !

L - Ouais, toutes ses sœurs...

K - Elles vont à la mosquée.

L - Ouais, ses sœurs, elles vont à la mosquée.

K - Et ce qui est curieux, c'est que Mohamed, lui, il est pas pratiquant.

L - Dans la prière, il y a des limites à ne pas dépasser, je crois. Par exemple, de voir les filles, ne pas voler, ne pas mentir, le plus grave des péchés, c'est de mentir ! Mais ne pas voler, ne pas mentir, être toujours droit, toujours croyant, avoir la foi en eux... C'est leur mentalité, hein ! S'ils peuvent faire quelque chose, c'est se marier, avoir des enfants, ça c'est pas un péché ! Tu te maries, t'as le droit d'avoir trois femmes, mais il faut que les trois femmes ont la même chose que les deux autres, c'est-à-dire que si tu donnes du pain à la première femme, il faudrait donner du pain à la deuxième et à la troisième ! Si tu donnes de l'argent à la première, tu dois donner de l'argent aux trois. Mais comment elles vont réagir déjà les trois femmes quand elles vont se rencontrer ? C'est ça ! Si le musulman il a une première femme et que la femme, elle ne sait pas qu'il en a une autre et que la deuxième, elle ne sait pas qu'il en a une troisième...

K - Elle ne peut pas ne pas le savoir parce qu'il n'a pas le droit de mentir ! C'est pas possible, tu m'as dit ! Il est obligé de lui dire... Et puis, on a assez de vieux célibataires dans la cité pour savoir que c'est difficile d'avoir une femme.

L - Voilà ! C'est ça ! Déjà, on est tous célibataires et pour avoir une femme il faut... une deuxième, c'est encore pire ! Une première c'est déjà pas mal, c'est déjà bien... Déjà au moins t'es marié, t'as des gosses et au moins t'es casé... Mais une deuxième femme ! Après tu dois nourrir deux fois la famille, deux fois le loyer... Enfin, ça c'est pour les gars qui ont des millions ! Mais bon, dans l'islam, c'est ça ! Chez les musulmans, c'est ça ! Ils doivent avoir trois femmes... C'est pour ça qu'on voit beaucoup de musulmans qui travaillent !

K - Et tu penses qu'à travers la lecture, tu peux être certain que tu peux vérifier la véracité des faits de l'islam ?

L - Ouais...

K - Tu penses ?

M - Ouais... mais je sais pas... On peut pas savoir c'est qui qui l'a écrit le Coran...

K - Pas par Mahomet ?

L - Si je pense.

K - Je sais pas moi... Pourquoi tu disais que maintenant dans le quartier beaucoup de gens se mettaient à pratiquer ? Mais qu'est-ce que t'appelles beaucoup ?

L - De plus en plus, c'est ça !

K - Et qu'est-ce que t'appelles 'beaucoup' ? C'est deux, c'est trois, c'est dix ?

L - Non, c'est trois, quatre...

K - Trois, quatre ? Des jeunes ?

L - Ouais, par exemple, Kader...

K - Kader ? Celui qui vient de sortir de prison ? Il veut se mettre à la prière...

L - Je crois qu'il s'y est déjà mis... Et il y a Nordine, il y a Mouloud...

K - Il veut se mettre à pratiquer aussi ?

L - Ouais, il veut pratiquer... Il y a qui d'autres ? Il y a Tahar...

K - Tahar, c'est normal !

L - C'est normal, bien sûr, il est obligé de suivre la voie de son frère. Et voilà, quoi ! Même moi aussi, je voulais pratiquer !

K - Pourquoi ?

L - Même ma mère, elle me dit : 'Si tu veux prier, prie, c'est ton droit ! C'est ton droit de prier !'.

K - Pourquoi ?

L - Je sais pas. Déjà je le fais pour voir... Après je le fais pour moi, et après je le fais pour...

K - Pour Allah ! En premier lieu ! Il faut que tu croies en Allah !

L - Ouais...

K - Tu crois en Allah ou en Dieu ?

L - Non ! En Allah !

K - Allah, précisément ! Pas de Dieu ?

L - Non, c'est Allah !

K - Non mais... Moi, par exemple, je crois en Dieu, mais je crois pas en Allah !

L - Ouais...

K - Je ne crois pas ni en Jésus, ni en Allah, ni en n'importe quoi ! Mais je crois en Dieu ! Toi, non ?

L - Ouais, ouais... c'est chez les musulmans, ils l'appellent Allah !

K - Allah ! Tu crois en Dieu, mais de la manière musulmane.

L - Voilà, c'est ça !

K- C'est pas comme moi qui crois en Dieu mais de manière générale, universelle ! Pour moi, l'Islam, c'est une escroquerie, la chrétienté c'est une escroquerie, le judaïsme, c'est une escroquerie... Pour moi, toutes les religions sont des escroqueries !

L - Toutes les religions ?

K - Toutes les religions ! Mais par contre, je crois en Dieu ! Je crois que Dieu existe, mais que toutes les religions, ce sont des escroqueries qui se sont construites sur le fait que Dieu existe !

L - Ah, ben, ça veut dire que tu crois en général !

K - Je crois en un Dieu, mais je crois que toutes les religions se sont faites pour escroquer les êtres humains au nom de Dieu, qui, lui, existe.

L - Tu vois, par exemple, pour les collectes et tout ça...

K - Pour les diriger ! Pour les diriger ! Pour leur dire : 'Faites ci, faites ça !', mais par millions ! Pour les tenir prisonniers ! Prisonniers d'une idée ! d'une idéologie ! Pour manipuler les peuples, quoi, en clair !

L - Ouais, comme ils disent dans le Coran : 'Fais pas ci, fais ça !', c'est ça ?

K - Ouais, chez les chrétiens, c'est pareil !

L - Ouais, partout, partout ! »

Entretien avec Ali

(Février 2003)

« C'est dur pour aller au-devant d'une fille ! »

K - « Bon ! On va parler des filles ! Est-ce que tu peux me parler de ton rapport avec les filles ?

A - Déjà, j'en vois pas très souvent ! Les filles, quand on est trop timide, pour aller au-devant d'une fille... Par exemple, si tu veux aller la draguer, on est coincé ! C'est-à-dire, on est trop timide pour aller la voir. Mais elle, qu'est-ce qu'elle pense dans sa tête ? Peut-être qu'elle se dit : 'Moi aussi, je suis trop timide pour aller le voir !' C'est ça la difficulté qu'on a. Il y en a qui sont pas timides, il y en qu'ils y vont carrément ! Et les filles, elles aiment bien ça, elles aiment pas la timidité ! Mais il faut les connaître déjà pour parler avec elles, sinon, si on les connaît pas, c'est dur pour aller au-devant d'une fille ! Ouais, c'est dur !

K - Et toi, tu te considères comme faisant partie des timides ou des pas timides ?

A - Des timides !

K - Et tu penses que c'est un désavantage ?

A - Ouais... Mais quand je la connais, je suis pas timide devant elle... Si je la connais, je lui dis qu'est-ce que je pense... Si elle, elle veut bien, bien sûr... Si elle veut pas, par exemple, boire un verre ou sortir ensemble, histoire de faire connaissance, si elle veut pas, je la comprendrais ! Je dirais : 'C'est bon ! Salut !' Je lui dirais pas de force : 'Viens avec moi...'. Non, je lui dirais pas ça ! Si elle veut pas, elle veut pas ! C'est de son plein gré, hein ! Mais bon, c'est assez difficile quand même... J'en connais pas tellement ! J'en connais, quoi ? Cinq, six, c'est tout ! Pas plus ! J'ai pas eu la chance de sortir vraiment avec une fille. »

« Si t'as pas d'argent avec une fille, c'est même pas la peine ! »

A - « Je suis sorti, quoi ?... une fois, avec une fille ! C'était vite fait ! Je suis resté deux mois avec elle. J'aimais pas comment elle était dans sa tête. Par exemple, quand je lui posais la question : 'Toi, tu écoutes quoi comme genre de musique ?', alors elle me dit : 'Moi j'écoute du jazz, du classique...'. Et nous on va lui sortir : 'Tu écoutes un petit peu de rap ?', et elle, elle va me dire : 'Moi, j'écoute pas ça !' Alors, si tu veux rentrer dans son jeu, tu vas lui dire : 'Ah ! Moi aussi, j'écoute du jazz ! Moi aussi j'aime bien le jazz !' Et voilà quoi ! Et elle, après, elle te rentre dans son jeu, ça s'appelle pipeauter. Tu lui joues de la flûte ! Ce soir, tu lui fais une petite coupe de

champagne et hop ! Tu lui dis que t'es cadre dans un bureau, t'es comptable, elle, elle va croire hein ! Elle va croire tout ce que tu dis, hein ! Par exemple, elle va te dire : 'On peut aller ensemble au cinéma...', ben après, tu te dis dans ta tête : 'C'est bon ! Elle est dans ma poche !' Mais bon ! Ah ! les filles ! les filles ! Qu'est-ce qu'elles aiment, chez un homme ? Premièrement, elle aime l'argent ! Si t'as pas de tunes, elle garde l'écart ! Elle te... pfft ! Si t'as pas d'argent avec une fille, c'est même pas la peine ! Deuxièmement, elle aime un mec qui a une vie, qui travaille, qui a une voiture... Chez la fille, c'est la voiture qu'elle aime ! Si elle voit le gars, il est sérieux, il a une voiture, il a un travail, c'est bon !... C'est pas un mec qui va sortir de chez lui, on va prendre le métro... C'est ça, hein ! Une fille, elle aime la voiture, l'argent et le mec, s'il sait bien s'habiller, s'il est correct avec elle, s'il parle gentiment avec elle. »

« La fille, c'est comme une voiture, hein ! »

A - « La fille, c'est comme une voiture, hein !

K - C'est-à-dire ?

A - Ben, si tu soignes une voiture, si tu t'occupes bien d'une voiture, tu t'occupes bien de la femme ! C'est comme une voiture ! Non ?

K - C'est-à-dire ?

A - Déjà, ça se prête pas ! Une fille, ça se prête pas ! La voiture, ça se prête pas ! Non ?

K - Je connaissais pas l'expression ! Pourquoi cette expression ? Parce que ça ne se prête pas ? Parce qu'il faut la surveiller ?

A - Ben ouais, si t'es gentil avec elle, elle est tendre avec moi, elle est gentille... Il sait bien se tenir avec une fille... Si on sait pas se tenir, si on commence à monter le ton, la fille, elle va se dire : 'Si il me le fait encore une fois, je vais le jeter, hein !' C'est ça ! Dans leur tête, qu'elles se disent ! Mais bon, si on est sérieux, il y a pas de problème ! Le soir, une petite coupe de champagne et hop ! Un petit restaurant, hop ! la fin de soirée avec elle !

K - Où ?

A - Ben, à la maison, dans l'appartement !

K - Déjà ?

A - Si on a un appartement, c'est bon, hein ! »

« *Les filles, elles aiment l'argent, la maison et la voiture !* »

A - « Les filles, elles aiment l'argent, la maison et la voiture ! C'est trois choses importantes dans la vie, déjà ! Si t'as ça, t'as toutes les filles dans ton lit ! Par exemple, il y a certaines filles, on va au restaurant, elle va croire que tu vas payer pour elle et t'es obligé de l'inviter, t'es obligé de payer pour elle ! Elle va te dire : 'Ah ! Mince ! J'ai oublié mon portefeuille !' Ça c'est des filles, dans leur tête, elles aiment bien profiter ! Mais bon, l'essentiel c'est, si on a un bon travail, une bonne voiture, un bon appartement... Si tu sors avec une fille, tu restes avec cette fille, mais si tu veux voir ailleurs s'il y en a une encore meilleure, tu peux sortir avec plusieurs filles !... Faut pas qu'elle le sache aussi ! On sort avec une fille, une deuxième, une troisième... C'est à toi de gérer la situation, hein !

K - Et donc, si en ce moment, toi, ça se passe mal avec les filles, tu crois que c'est parce que t'as pas les moyens ou c'est parce que t'es timide ? Mais t'es timide parce que t'as pas d'argent, parce que t'as pas d'appartement ?

A - Ouais... Même si j'aurais de l'argent...

K - Tu peux m'expliquer pourquoi c'est difficile pour toi ?

A - Bon ! Déjà j'ai pas d'argent ! J'ai pas de voiture... Mais, l'appartement, c'est pas un problème ! Une fille, on peut la ramener dans un hôtel ! C'est pas le plus important, l'appartement, c'est la voiture et l'argent le plus important ! Si on travaille, on a une voiture, le week-end, on sort de temps en temps... De temps en temps, mais pas tous les jours, parce que moi, quand je travaillais, je sortais presque tous les week-ends en boîte pour aller voir s'il y avait une ou des filles, pour avoir son numéro de téléphone. Mais, en fin de compte, on va avec des copains, on ressort avec nos mains vides : sans numéro, sans rien ! Parce qu'ils ont été déjà pris par d'autres, par exemple ! Et c'est ça le défaut, parce qu'on est timide et c'est pour ça qu'en boîte, on hésite d'y aller et de voir une fille ! Mais bon, si on aurait eu la voiture... En se déplaçant dans le métro, elles vont se dire : 'Ouais, c'est des gars, ils ont pas de voiture, ils nous ont menti...' et tout ça ! Par exemple, une fois on est sorti, j'étais avec deux copains à moi, on voulait sortir en boîte, à la fin de la soirée, on est sorti de la boîte, on leur a dit : 'Ouais, on vous dépose quelque part ?', comme ça, une question... On nous a dit : 'Est-ce que vous êtes en voiture ?' Et je leur ai dit : 'Oui, c'est la voiture de mon travail, c'est pas grave ?...' Elle m'a dit : 'C'est pas grave' Voilà, la preuve ! Juste un véhicule de fonction, ça m'a suffi pour avoir deux meufs. Pour faire entrer deux meufs dans la voiture ! Alors si c'était un véhicule de luxe !... Juste pour un véhicule de fonction, on a réussi à monter deux meufs dans la voiture et on a réussi à avoir les deux numéros de téléphone, voilà ! C'est pour te dire, la voiture c'est important ! »

« Qu'est-ce que c'est un beau gosse ? »

A - « Après, elles vont se dire aussi, par exemple, par rapport à moi : 'T'as pas le physique pour moi, t'es pas mon genre de mec !' Je l'ai entendu plusieurs fois ! Elles vont me dire : 'T'es pas mon genre de mec ! - Ah ! Bon, je lui dis, salut, hein !'

K - Pourquoi elles te disent ça ?

A - J'sais pas, moi... Le physique...

K - Tu discutes ou vraiment c'est parce que, physiquement, t'es pas leur genre ?

A - Non, physiquement, j'suis pas leur genre, c'est une bonne excuse : physiquement, je suis pas leur genre ! Par exemple, avec un autre mec, un beau gosse, un balaise, tu vois...

K - Parce que t'es pas beau gosse, toi ?

A - Non, attends ! C'est pas moi, hein ! Non mais c'est elles qui jugent, par exemple, par rapport à un beau gosse à côté, il y a moi à côté...

K - Qu'est-ce que c'est un beau gosse ?

A - Elles vont se dire : physique d'athlète, un corps d'athlète...

K - Voilà, grand, balaise... »

« Si on en a dans la tête, c'est bon, hein, on va sortir avec n'importe qui »

A - « Pas seulement balaise, gentil, j'sais pas... Mais bon, y'a pas que ça aussi. Les filles, elles se disent : 'Un grand balaise comme ça, peut-être qu'il est bête dans sa tête ? Il a rien dans la tête peut-être !' Un grand, balaise, beau gosse et tout ça, elles vont se dire : 'Bon, lui, il se la joue, mais à l'intérieur de son cerveau, il doit pas être net, hein ! Il doit frapper les filles !' J'sais pas... par exemple. Par exemple, s'il y a un p'tit comme ça, elles vont se dire : 'Attends, j'ai pris le beau gosse au lieu de prendre l'autre... Mais l'autre, il en a peut-être plus dans la tête...' Non ! C'est pas question 'physiquement'.... Y'en a qui sont physiquement pas mieux que moi et ils arrivent à sortir avec deux, trois meufs, hein ! C'est dans la tête, c'est tout ! Si on en a dans la tête, c'est bon, hein, on va sortir avec n'importe qui. Par exemple, si on parle bien avec une meuf, on pourrait sortir avec n'importe qui. »

« Dans le quartier, on ne peut pas, à cause de la famille qui surveille »

K - « Tu penses que ce que tu dis, toi, avec les filles, la plupart des gars du quartier, c'est un peu comme ça qu'ils les vivent ?

A - Non, parce qu'il y a les frères à côté...

K - Donc, dans le quartier, on ne peut pas, à cause de la famille qui surveille.

A – Ah ! Ouais... Mais si tu te maries avec elle et tout ça, là, c'est autre chose. C'est que t'es sérieux avec elle, d'accord, mais si t'es pas sérieux avec elle, si tu vas à droite, à gauche, tu vas voir d'autres filles, son frère, il va se dire : 'Il est pas sérieux, lui.' C'est ça, hein !

K – Ah bon !...

A – Ben ouais, son frère, il va dire : 'Il est pas sérieux. Regarde, il est parti avec une autre fille... Je lui laisse pas ma sœur ! Il va pas se marier avec ma sœur !' C'est ça ! »

« Tu penses que les personnalités sont déjà construites à la naissance ? »

K – « Tu penses que les personnalités sont déjà construites à la naissance ?

A – Ouais, déjà à la naissance... Enfin, à deux, trois ans, hein ! À deux, trois ans, on découvre le monde. On a fait des choses quand on est petit qu'on se souvient même plus. Après, à six ans, on commence à rentrer à l'école. Là on découvre qu'est-ce que c'est l'école. On apprend à lire, à écrire, on apprend l'alphabet...

K – C'est à la naissance ou dès les premières années que...

A – Non, dès les premières années, hein !

K – Donc c'est pas à la naissance. Tu as dit à la naissance...

A – Ouais, mais à la naissance on ne peut pas s'en souvenir... Par exemple, à trois ans, je peux pas me souvenir...

K – Trois ans, c'est pas à la naissance...

A – Ouais, mais, à la naissance, c'est une façon de parler...

K – Voilà, en bas âge... C'est en bas âge que la personnalité se construit.

A – Ouais, voilà.

K – C'est pas à la naissance.

A – À six ans il commence à voir qu'est-ce que c'est l'école...

K – La construction d'une personnalité c'est pas fait uniquement à l'école ! C'est pas que l'école qui construit une personnalité !

A – Ah non ! Après, c'est à toi de gérer tout ça !

K – Il y a autre chose ! Il n'y a pas que l'école qui construit la personnalité. Par exemple, je crois que la personnalité n'est pas entièrement construite, mais une partie d'elle est déjà construite à la naissance. Elle est construite par les sentiments inconscients que te transmettent les parents... Quand t'es dans le ventre de ta mère, déjà tu perçois les sentiments de ta maman. Tu perçois l'état psychologique de ta maman, et tu entends le son de ta famille autour de toi – les paroles et tout ça – et ce son te transmet l'état psychologique de ta famille. Donc c'est avec ces informations-là que déjà dans le ventre de ta mère, la personnalité se construit. Donc, quand tu vas

naître, il y a d'autres éléments qui vont participer à cette construction, qui vont te construire... Tu comprends ce que je veux dire ? Mais déjà, elle a commencé à se construire, cette personnalité, dans le ventre de ta mère. Tu comprends ? Quand tu nais, t'as déjà des éléments de construction de personnalité. Tu vois ? T'es dans le ventre de ta mère, si ta mère, elle a un accident et elle a une très grande peur, très, très grande peur, ben, c'est toi qui va le ressentir ! Tu comprends ? Si tu la sens cette peur, elle va te gagner ! Tu vas sentir cette peur, donc tu vas l'avoir en toi, et cette peur, elle va te construire. Tu comprends ?

A - Ah ! Ouais... d'accord...

K - Si ta maman, elle a faim, cette faim tu vas la ressentir aussi. Si ta maman, elle est heureuse, ben, tu vas le ressentir aussi. Tu comprends ? Si ton papa, par exemple, il gueule sur ta maman ou il gueule sur ton grand frère, toi, t'es dans le ventre de ta maman, mais t'entends ton papa... Donc cette colère-là, tu vas la sentir. Tu comprends ce que je veux dire ? Et donc tout ça, ça construit ta personnalité.

A - Ah ! Ouais...

K - C'est pour ça que je trouvais intéressant que tu dises que la personnalité elle est construite déjà à la naissance... Elle est pas entièrement construite, mais elle a déjà des éléments de construction. »

« Tes premiers rapports avec les autres, c'est la bagarre ? »

A - « Après 6 ans, on sait qu'est-ce que c'est l'école déjà ! Et c'est là que...

K - Là, on apprend beaucoup de choses.

A - Là, on apprend beaucoup de choses aussi. À la maternelle, on apprend presque rien mais bon, on essaie d'apprendre ce qu'ils nous disent de faire... De toute façon, on n'apprend presque rien, on dessine...

K - On apprend quand même...

A - On apprend un petit peu...

K - Ce qui est important dans la maternelle, c'est que c'est les premières fois, dans la vie de l'individu, qu'il se confronte avec des autres qui ne sont pas de sa famille.

A - Voilà, c'est ça !

K - C'est-à-dire que, tant qu'il sort pas, tant qu'il va pas s'amuser dans le jardin, il s'amuse avec ses petits frères et ses petites sœurs, il vit avec sa famille, donc il a une expérience de vie avec les gens de la famille, mais dès qu'il sort, école ou jardin, il vit des choses avec des étrangers à sa famille et c'est ça qui va apporter de grands événements de construction de la personnalité. Tu comprends ?

A - Non, mais après 6 ans, on entre en CP, c'est là qu'on connaît des copains... Les copains, on s'amuse...

K - Ce qui est important de savoir c'est quels ont été les rapports avec les enfants quand tu étais enfant à la maternelle, dans tes premiers souvenirs... T'allais au jardin un petit peu ?

A - Je me battais beaucoup !

K - Tu te battais beaucoup ? Pourquoi ?

A - J'sais pas, je me battais beaucoup. Une fois, c'était pour des images, des cartes...

K - Elles étaient à toi ou...

A - Non, elles étaient à moi ! On m'a tapé le paquet, après je me suis battu, j'ai tapé, il m'a tapé ! Je me battais beaucoup ! Beaucoup, beaucoup !

K - Tu te souviens pourquoi ?

A - Si, pour des images.

K - Tu te battais tout le temps pour des images ?

A - Non, pas tout le temps ! Une fois, je m'en rappelle très, très bien, c'était un gros... Énorme ! Je voulais me battre avec lui.

K - Pourquoi ?

A - Parce qu'à chaque fois, il venait vers moi, parce qu'il voulait toujours chercher des histoires avec moi... Tout le temps !

K - Pourquoi il cherchait des histoires avec toi ?

A - Ben j'sais pas. Parce qu'il ne m'aimait pas... Mais c'était tout le temps ! Et une fois il m'a soulevé comme ça et il m'a tourné, tourné, tourné et après il m'a lâché, mais il ne m'a pas fait mal... Lui, c'était pour s'amuser, lui, il voulait s'amuser et il m'a tourné, tourné, tourné, tourné, j'avais la tête qui me tournait ! Les professeurs, ils sont venus en courant... J'étais mort ! J'étais KO ! Mais pas méchamment, pas méchamment... c'est juste physiquement. Et moi je voulais le tuer ! Je voulais le taper, j'y arrivais pas. J'avais pas tellement de force pour taper et j'étais trop petit et lui, il était énorme ! Sinon, je me battais beaucoup, beaucoup, beaucoup !

K - T'arrives pas à me dire pourquoi ?

A - Ah ! Des fois il me parlait mal et il me cherchait à chaque fois...

K - Tu ne sais pas pourquoi on te cherchait, spécialement toi ?

A - Non. Je me rappelle plus, c'est vague... C'est trop loin pour savoir pourquoi.

K - Donc les souvenirs que t'as, c'est à la maternelle et tes premiers rapports avec les autres, c'est la bagarre !

M - Ouais, ouais, la bagarre !

K - C'est le principal !

M – C'est le principal !

K – T'arrives même pas à te souvenir si c'est toi qui cherchait la bagarre, ou si c'est les autres... Tu me dis que c'est les autres ?

A – Non, c'est vague, c'est trop loin ! Une fois, il y a un jeune, il est venu, c'était un nouveau et une semaine ou deux semaines plus tard, je me suis battu avec lui. Pourquoi ? C'était toujours pour des images ! Les images, c'est des cartes... Lui, il m'a tapé mon paquet et moi, je lui ai retapé son paquet et tout le monde a sauté sur les images et j'ai perdu mes images et lui aussi il a perdu ses images, et là on s'est battus : je lui en ai mis une et il m'en a mis une, voilà ! Bon, plus tard, j'ai revu le gros qui m'avait tourné et là il y a pas eu de confrontation, c'est : 'Bonjour, ça va ?', tranquille, tout ça ! Moi je me rappelais de lui... Maintenant quand je le vois dans la rue, il me dit 'bonjour', on se dit 'bonjour', on va pas aller se taper...

K – Ca ne l'intéresse plus...

A – Non, mais il s'en souvient quand même que c'était moi qu'il a fait tourner ! Je lui dis ça et il me dit : 'Ah ! C'était toi ! Ça fait longtemps ! Trop longtemps !' »

« T'es toujours aussi timide ? »

A – « Il y avait deux jumelles aussi, j'étais trop timide pour aller les voir, elles étaient super-mignonnes ! Mais j'étais trop timide ! En plus, ma mère, elle connaissait sa mère... Elles étaient mignonnes ! Et elles, elles m'aimaient bien, tu vois, et moi j'étais trop timide pour aller les voir. C'est ça le truc, la timidité, elle était en moi et je pouvais pas aller les voir, impossible ! J'étais trop timide ! Et après elles sont venues me chercher : 'Alors, Ali, ça va ?' Et maintenant que je les vois, moi je les connais, mais, elles, je sais pas si elles me reconnaissent. Je pense que si, mais je sais pas vraiment... Elles étaient plus mignonnes avant que maintenant... Elles ont mon âge, hein ! Elles ont 22, 23 ans... Mais maintenant, je les vois dans la rue, j'sais pas, je leur dis pas 'bonjour'... Moi, je les connais, hein, pourtant ! Mais j'sais pas si elles, elles voudraient me dire 'bonjour'. C'est ça. Peut-être quand elles passent devant moi, elles se disent : 'Ça y est, il se rappelle plus de moi...'. Pourtant moi, je les connais... C'est ça les questions qui se posent...

K – C'est-à-dire que t'as toujours ce sentiment de timidité, comme quand t'étais petit...

A – Ben évidemment... Si ça se trouve, elle sort avec quelqu'un, elle est fiancée avec quelqu'un et là encore c'est trop tard...

K – Si ça se trouve aussi, elle est avec personne et il est pas trop tard... Mais t'es toujours aussi timide.

A – Ouais, toujours.

K - Cette timidité, tu peux essayer de me l'expliquer ?

A - Cette timidité ? Ben, je veux bien l'expliquer mais bon... euh... c'est pour tout le monde, hein... Enfin, pour certains... La timidité... euh...c'est la trouille qu'on a en nous, hein ! C'est un truc qu'on a en nous et qu'on ne peut pas aller de l'avant... On sait même pas qu'est-ce qu'on va lui dire à une fille, hein ! On arrive devant elle, on va lui dire quoi ? Arrivé devant elle, elle va nous regarder, on va lui poser une question, on va lui dire : 'T'as l'heure ? T'as une cigarette ?' C'est fini ça maintenant ! Ça c'est les dragues à l'ancienne ! On va pas leur dire : 'Ouais, t'as pas une cigarette ? T'as pas l'heure ?' Ça c'est fini, ça ! Si on lui dit : 'Salut ! Ça va ? Moi, c'est Ali, toi c'est comment ? Je voulais juste faire connaissance avec toi !' Là, j'sais pas comment elle va réagir, déjà. Il faut changer la drague, ne pas y aller comme ça : 'T'as pas l'heure ?' ... Mais bon, la timidité, j'sais pas, on l'a en nous et si on arrive à la faire sortir, on arrive à y aller ! Si on y arrive avec une seule fille, on peut arriver avec deux, avec trois, quatre...

K - Tu penses que si t'as réussi avec une, tu peux réussir avec toutes !

A - Ouais, non... C'est une façon de parler...

K - Et tu penses qu'il faut déjà vaincre la timidité ?

A - Ouais...

K - C'est bien justement l'interview parce que, pour vaincre quelque chose, il faut déjà le connaître, il faut déjà essayer de savoir, qu'est-ce que c'est que cette timidité ? D'où elle te vient ? Pourquoi ? Qu'est-ce que c'est cette timidité ? C'est quoi cette peur ?

A - C'est la peur de se faire rejeter, peut-être... C'est la peur qu'elle ne veut pas de nous, par exemple, c'est la peur qu'on va se faire rejeter... On sait pas quoi lui dire aussi : si on arrive devant elle, on sait pas quoi lui dire. Mais franchement, j'sais pas expliquer, j'sais pas...

K - Si tu commences, tu dis que c'est la peur de se faire rejeter, c'est déjà une explication.

A - Ouais... On sait pas comment elle va réagir en nous voyant... Si on sent que la fille, elle veut bien parler avec toi, je pense qu'après, on se lâche... Si elle ne veut pas parler avec toi, on pourra pas aller vers une autre, ce sera la même chose peut-être... Enfin, c'est comme tout le monde, hein ! Y en a beaucoup qui sont timides ! Mais certains gars, ils sont pas timides, ils vont de l'avant et j'sais pas pourquoi. Ils vont de l'avant, ils ont pas peur parce qu'ils perdent rien ! Il va aller voir une meuf et moi, je vais hésiter à y aller devant les copains, ils vont se dire, si je me fais rejeter, c'est qu'il a pas les moyens ! La timidité, pour l'expliquer, c'est vrai que c'est dur !

K - T'as du mal !

A - Ouais...

K - Tu as déjà commencé, t'as dit : c'est la peur d'être rejeté. Le fait d'être rejeté, qu'est-ce que ça provoque chez toi ? C'est ça qu'il faut se poser comme question. Si t'as peur d'être rejeté, ça veut dire que ça te fait quelque chose d'être rejeté et qu'est-ce que ça te fait ?

A - Ça fait mal !

K - Ça fait mal, c'est tout ? C'est-à-dire que ça te rabaisse.

A - Voilà !

K - Et c'est cette idée-là - qu'on te rabaisse - c'est ça qui te fait mal ? C'est-à-dire qu'il y a deux choses : quelque part, t'as un complexe d'infériorité, tu ne crois pas qu'on puisse t'aimer. Et en même temps, t'as un complexe de supériorité, ça veut dire que tu refuses qu'on te dise que t'es pas bien !

A - Oh ! Ben, ouais, de supériorité.

K - Tu vois ? Donc t'as les deux. T'as un complexe d'infériorité et t'as un complexe de supériorité. Tu comprends ? Et c'est ça qui te donne la peur d'être rejeté, et c'est ce qui commande ta timidité... Entre autres, il y a pas que ça. Ce qui alimente tout ça, c'est que t'as pas les moyens, t'as pas d'emploi...

A - Ah, ouais, ça je peux me le dire aussi !

K - C'est tout ça ! C'est pourquoi je te demande d'expliquer pourquoi t'as peur.

A - Ah oui ! Elles vont se dire : c'est un pauvre mec... paumé...

K - Et tu vois, quand tu dis qu'il y a un truc, tu te poses les questions, tu analyses, tu cherches... Bon, j'ai peur d'être rejeté. Pourquoi j'ai peur d'être rejeté ? et ainsi de suite ! Tu comprends ce que je veux dire ? Et le gars, s'il y va, c'est parce qu'il a pas peur d'être rejeté ! Parce que la personne en face, il en a rien à foutre. Donc il y va ! tu vois ce que je veux dire ? »

Dragues

A - « Une fois, j'étais avec trois de mes copains et on est parti au cinéma, on a vu une fille, elle était toute seule. On s'est posé des questions : 'Il est où son mec ?' La question c'était : 'Il est où son mec ? Il est où son petit ami ? Peut-être elle en n'a pas ?...' On s'est posé plein de questions. Après, les copains, ils ont dit : 'Ali, vas-y ! vas-y ! va voir ! C'est bon, c'est bon... T'as un ticket, vas-y, il y a moyen ! Vas-y, tu peux y aller, tu peux y aller !' Je dis : 'Non, non, non ! Laisse tomber ! - Mais si, vas-y, elle est toute seule ! - Ah, ouais, t'es sûr ? T'es sûr ? t'es sûr, elle est toute seule ? - Vas-y ! Vas-y ! - Ah ! Non, laisse tomber ! » Après mon copain, il pose la question à un autre copain, il lui fait : 'Vas-y, toi ! - Mais non, mais non, moi j'y vais pas !' Après, je me suis dit dans ma tête : 'J'y perds rien !' C'est ça que je me suis dit. Je vais rien perdre ! Je la connais pas, si elle veut pas, elle veut pas ! Et après, je suis parti la

voir et je lui dis – je lui ai pas dit comment elle s’appelle ou ‘T’as pas une cigarette ?’ – je lui ai dit : ‘C’est quoi comme film que tu vas voir ?’ Elle me dit le nom des films, moi je lui dis : ‘Je vais voir la même chose que toi...’ Je lui dis : ‘T’as personne ? T’as pas de petit ami et tout ça ? – Si, mon petit ami, il est chez moi.’ Enfin, il travaille, il bosse ! Je lui dis : ‘Ça te dérange pas si on regarde le film ensemble et tout ça ?’ Elle me fait : ‘Non, il n’y a pas de problème.’ Après je lui pose des questions, je lui pose des questions sur sa vie et tout ça ! Après mes copains, ils me rejoignent, ils me disent : ‘Ah ! Mais, tu la connaissais ou quoi ?’ Je leur dis : ‘Non, non, je la connais pas...’ Après, mon copain, il lui a dit, à elle : ‘Il m’a dit qu’il te connaissait !’ On a tous rigolé ! Juste, on fait connaissance, c’est tout ! Après, la fin de la séance, j’ai eu son numéro de téléphone et j’ai toujours le contact avec elle...

K – Et ces copains avec qui tu sortais et tu draguais un petit peu, c’était des copains de la cité ?

A – Non, pas du quartier ! Non !

K – T’as quand même des copains, quoi ! Tu te faisais des copains à l’extérieur ?

A – Ça dépend, des fois je reste avec des gars du quartier, des fois, je reste avec l’extérieur...

K – Tu vois, t’arrives quand même à parler à des filles. Ça t’arrive quand même !

A – Et ça, ça m’a boosté un petit peu.

K – Ah bon ! Raconte ! Comment ça ?

A – Je voulais aller voir une, deux, trois meufs...

K – Sur la lancée, quoi ! T’as vu que c’était faisable, quoi ! Là, t’as commencé...

A – À y aller ! Direct ! Mais comme y’a pas d’argent, on peut pas sortir et voilà, quoi !

K – Voilà quoi ?

A – Comme y’a pas d’argent, on peut pas sortir, on peut pas voir les filles tout ça !

K – Alors ça devient inutile de leur parler ? Ça devient inutile de les brancher, c’est ce que tu veux dire ?

A – Ouais, ouais, ça sert à rien de leur parler, t’as pas d’argent, tu peux pas aller boire un verre ! Même si elle, elle paie sa part et toi, tu paies ta part avec quoi ? Tu vas pas lui dire à la fille – elle te connaît pas – de te payer ! C’est ça, hein ! Je me suis dit, ça sert à rien du tout, même si elle est mignonne et tout ça, ça sert à rien du tout ! Essaie de marcher tout droit, tu regardes pas les filles ! Ou alors tu leur dis : ‘Voilà, je suis pas d’ici, je suis du Sud...’ Par exemple, une fois, j’étais dans le métro, j’ai dit : ‘Voilà, je viens du Sud, je suis pas d’ici, est-ce que tu connais La Défense ? Où il faut

aller pour changer ?' Elle me dit les indications, après je lui dis : 'T'es pressée ?', elle me dit : 'J'ai un petit copain qui m'attend', alors j'ai dit : 'Salut !' »

La mode

A - « Quand on n'est pas timide, quand on a un peu d'argent sur nous, on peut se permettre d'aller voir ailleurs, par exemple en boîte ou sur Paris, on peut se permettre... Déjà si tu vas sur Paris, il faut être bien habillé, il faut pas être en jogging ou en basket ou en casquette ! Ça fait trop grillé, c'est pas bon pour l'image. Si on est bien habillé, on est bien, on a la classe, on peut se permettre, elles vont nous voir autrement les filles ! Si elles vont voir un mec : Lacoste, casquette, banane, basket, jogging, elles vont se dire : 'Lui, c'est pas la peine !' Si elles voient un mec en jean, basket, petit pull, petit col en V ou un petit gilet, bien habillé, elles vont se dire : 'Je préfère lui que lui'. Voilà, c'est ça ! Mais bon, à chacun son mental ! Parce qu'il y en a beaucoup sur Paris, sur les Champs-Élysées par exemple en casquette, Lacoste, jogging et il y en a beaucoup qui sont dans la mode, avec les lunettes, les petits cols en V, les jeans délavés... J'sais pas c'est qui, qui a eu l'idée d'ailleurs de sortir ces jeans délavés ! Mais ça marche, hein ! Ça marche beaucoup !

K - J'ai connu les jeans délavés, c'était en 1970, hein !

A - C'est vrai ?

K - Ouais, ça a toujours existé ! Ça disparaît, ça revient...

A - Les jeans délavés, ils ont sorti maintenant une gamme... Le mec qui a fait ça, il est multimilliardaire !

K - Ouais, je sais, c'est la mode en ce moment !

A - Même les vestes en jean délavé !

K - Ouais, je sais, mais c'est pas d'hier ! Ça fait 40 ans que ça dure ! La mode, elle va, elle vient !

A - Ouais, mais, eux, ils se disent : 'C'est maintenant !' Par exemple, un jean Levi's délavé, ils vont se dire : 'C'est la mode !'

K - Donc, tu crois que c'est vachement lié au fait d'être habillé à la mode, d'avoir les moyens de poursuivre une aventure. Lorsque tu adresses la parole, il faut avoir les moyens de poursuivre l'aventure.

A - Ouais, voilà »

« L'activité principale, c'est de courir après les filles ? »

K - « C'est parce que les gens, ils ont pas les moyens, qu'ils restent ici, en bas, quoi... »

A – Ouais, dans leur coin... Ils restent ici en bas, ils galèrent...

K – Tu penses...

A – Ici, les gars du quartier ici, ils galèrent total ! Mais y'en a, ils se débrouillent bien, hein !

K – Est-ce que tu penses que c'est comme toi...

A – Non, non, non...

K – Quels que soient les moyens de chacun, le désir et l'activité principale, c'est de courir après les filles ?

A – Ouais, surtout ça ! Mais y'en a, ils ont l'école... Il y en a qu'ils ont des vêtements de sport, ils peuvent pas se permettre d'aller en boîte ou quelque chose comme ça ! Eux, ici, c'est les gars de 19 ans, c'est pas les plus grands ! Les plus grands, ils ont les moyens, ils peuvent sortir...

K – Pas tous ! Il y en a qui les ont pas !

A – Pas tous ! Mais il y en a, de temps en temps, ils y vont en boîte !

K – Y'en a qui sont chômeurs, y'en a qui sont voleurs...

A – Ouais, voilà !

K – Y'en a qui travaillent, y en a qui travaillent pas ! Y'a tout !

A – Ouais, voilà ! Y'en a qui se permettent d'aller en boîte et y'en a qui se permettent pas !

K – Ceux qui y vont et ceux qui y vont pas, c'est quoi qui fait la différence ?

A – Ceux qui y vont, ils ont de l'argent, déjà... Ceux qui y vont pas, soit ils ont de l'argent mais ils veulent pas dépenser, soit ils en ont pas, ou ils veulent pas y aller, carrément, ils se disent que ça les intéresse pas, ils se disent plus tard, plus tard... Peut-être, ils se disent dans leur tête : 'Plus tard, quand j'aurai une voiture, je pourrai aller en boîte et tout ça !' Peut-être c'est ça, dans leur tête, ce qu'ils se disent les gars du quartier...Maintenant, les plus grands, ils vont gratuit en boîte, il y en a, ils connaissent le patron et hop ! Ça y est, c'est bon, hein ! Deux bouteilles de champagne et hop, c'est bon, hein ! Tu rentres gratuit... C'est bon pour la soirée, hein ! Parce que les plus grands ils prennent tout de suite une bouteille de champagne et c'est bon, hein ! Par exemple nous, si on n'a pas la paie, pour rentrer en boîte, déjà c'est difficile, hein ! Il faut toujours avoir une fille à côté de nous, hein ! C'est difficile de rentrer en boîte déjà ! Les gars du quartier, ils se disent : 'On va aller en boîte, on va se faire recalé peut-être...' Déjà la question qu'ils se posent c'est : 'Est-ce qu'on va rentrer en boîte ? Est-ce qu'on va rentrer ? Comme on est des Arabes, on des Beurs, on est grillés, est-ce qu'on va rentrer ? Dans une boîte française, est-ce qu'on va rentrer ? Est-ce que les videurs, ils vont nous laisser rentrer ?' Voilà, c'est ça la question... Alors, on se présente, on arrive, on met une heure avant de se préparer ! Bon il y a déjà la douche, la coupe, les vêtements, on se casse la tête pour

s'habiller, pour tout faire bien comme il faut, on a de l'argent, c'est bon ! Et puis, on a la voiture, enfin non... on a le métro ! On se présente, on se fait des groupes de deux par deux, on se regroupe pas... Si tu rentres, tu rentres, c'est bien ! Par contre si tu rentres pas, chacun pour sa peau ! On se fait des p'tits groupes de deux avec les gars du quartier et hop ! on y va ! On essaie de s'infiltrer... Le gars, il nous dit : 'C'est pas possible ce soir, il faut être habitué ! - Mais si on rentre pas, on sera pas habitué, Monsieur !'.

K - Vous serez jamais des habitués !

A - Après il nous dit : 'Non, non, non, c'est pas possible ! Je vous ai dit, c'est pas possible !' Moi, j'sais pas, c'est peut-être parce qu'on est des Arabes, j'sais pas, hein, peut-être ils se disent ça... »

Voler pour aller en boîte

K - « Tu penses que l'envie principale qui t'anime et qui anime les gens de ton âge, c'est l'envie de sortir, d'aller au cinéma, de sortir, d'aller en boîte et de draguer !

A - Ouais, ouais...

K - Donc c'est l'envie principale !

A - Ouais...

K - Et donc c'est cette envie qui donne l'envie soit de travailler soit de voler ?

A - Ouais, mais voler...

K - C'est cette envie qui donne envie d'avoir de l'argent ?

A - Ouais, c'est ça !

K - Alors y en a certains qui décident de travailler et d'autres qui décident de voler ?

A - M'ouais... Mais ceux qui volent et tout ça, il y en a qui s'en foutent des boîtes.

K - Ah ! Oui, mais enfin bon, s'ils volent de l'argent, c'est pour quoi faire alors ?

A - Ben pour s'amuser ! J'sais pas, pour aller en boîte déjà...

K - Ils s'amuse quand ?

A - Ah ! Eux, toute l'année ! C'est surtout le week-end normalement...

K - S'ils ont pas besoin de cet argent-là pour le dépenser, pourquoi veux-tu qu'ils aillent le voler ?

A - Ouais, mais c'est à eux de voir, parce que des fois y'en a ici dans le quartier, ils préfèrent aller voler que d'aller en boîte !

K - Ben alors, pourquoi ils volent ?

A - Ben j'sais pas, pour s'acheter autre chose, des vêtements ou des...

K - Et tu ne crois pas que c'est pour plaire aux filles ça ? Tu crois que Farid, par exemple, tu crois que quand il s'habille, c'est pas pour plaire aux nanas ?

A - Si...

K - Donc, Farid, Coiffeur, il sort ? Une fois qu'il est habillé, c'est pas pour rester simplement en bas, c'est aussi pour se balader... D'ailleurs, Farid c'est un de ceux qui sort le plus d'ailleurs ! Coiffeur ! C'est un de ceux qui sortait le plus !

A - Non, parce que la plupart du temps il était avec moi.

K - Vous ne sortiez pas ?

A - Si de temps en temps mais vite fait ! Lui, il avait sa meuf et j'étais obligé de l'accompagner...

K - Ah ! Il avait sa meuf Coiffeur ?

A - Ouais, il avait sa meuf ! Et j'étais obligé de l'accompagner parce que c'était loin ce truc ! C'était où ? Je m'en rappelle plus... J'étais obligé de l'accompagner parce que lui, il avait pas de permis... C'était dans le 94. Et j'étais obligé de l'accompagner parce que lui, il avait pas de permis et moi j'étais obligé de l'accompagner à chaque fois ! À chaque fois qu'il allait voir sa meuf, j'étais obligé de l'accompagner sinon il pouvait pas se garer, parce que lui, il sait pas lire les panneaux de...

K - Ah ! il sait pas lire...

A - Il sait pas lire ! »

« S'ils voient qu'on n'a rien, ils vont pas te calculer ! »

K - « Dans quelle mesure tu te différencies, toi, par rapport à la plupart des gens du quartier dans ton rapport à l'argent ?

A - Par rapport au quartier ?

K - Ouais, par rapport aux gens au chômage en bas... Tes copains les plus proches ? Farid, il n'hésite pas à démonter une bagnole pour se faire 700 balles, quoi ! Je l'ai déjà vu faire, hein ! Il n'hésite pas à démonter une bagnole pour se faire un peu de fric !

A - Ouais, ouais...

K - Donc, de quelle manière, toi, tu te différencies ? Pourquoi dans ta tête tu te différencies ?

A - Ben déjà, quand on n'a pas d'argent, ils vont s'écarter. Ils vont se dire : 'Lui, il n'a pas d'argent, ça ne sert à rien de rester avec lui !'

K - Qui ? Les filles ou les gars en bas ?

A - Non, non, non, ça c'est les copains, c'est les gars du quartier. Mais s'ils voient qu'on a de l'argent et qu'on travaille, ils voient qu'on a une vie, qu'on a un

travail, ils vont dire : 'Ah ! Mon copain, il est là !' Si eux ils voient qu'on a de l'argent, ils savent très bien avec qui rester... Par exemple, si on a une voiture, si on a de l'argent, ils savent très bien avec qui ils vont rester. Ils vont se dire : 'Ah, tiens ! Il est là ! Voilà, il a une voiture, on peut y aller et manger !', par exemple. Et s'ils voient qu'on n'a rien, ils vont pas te 'calculer' ! Ils vont te dire 'bonjour' comme ça, mais juste histoire de dire 'bonjour'. Mais ils vont pas te 'calculer', hein ! Mais si ils voient que t'as de l'argent, les mecs, ils vont en profiter ! Mais ils sont pas tous comme ça !

K - Et donc toi, quelle est ta démarche par rapport à tout ça ? Comment tu comptes t'y prendre ?

A - Moi, déjà, quand les copains ils parlent comme ça : 'Ouais, lui, ça sert à rien de traîner avec lui, il a pas d'argent...', eux, c'est même pas la peine ! Il faut même pas les calculer, ils se foutent de ta gueule à longueur de journée, alors c'est même pas la peine, il faut même pas les écouter ! Ça rentre dans une oreille et ça ressort par l'autre ! Par rapport aux filles, c'est la même chose.

K - Comment tu comptes faire pour avoir ce que t'as envie ?

A - Ah ! Ce que j'ai envie, moi, de faire ?

K - Ouais, pour être heureux, quoi. Comment tu comptes t'y prendre pour réussir à avoir ce que tu désires ?

A - Travailler !

K - Travailler...

A - Économiser ! Acheter une voiture et partir d'ici, voir un autre monde, un autre quartier, j'sais pas... Ou avoir un appartement pour soi-même, avoir d'autres copains, pas du quartier, mais d'autres copains, par exemple dans le Sud ou une ville qu'on connaît pas, où on n'a jamais mis les pieds, pour voir un peu quelle est la mentalité du Sud et la mentalité du Nord. Ici, quand ils voient que t'es un pauvre mec, t'es un clochard, ils te voient même pas ! T'es invisible pour eux ! Ils te voient même pas, ils passent devant toi, ils te disent : 'bonjour', 'au revoir'... Voilà, c'est ça ! Maintenant les copains de maintenant, c'est ça, hein ! Dès que t'as de l'argent, hop ! on profite de toi... »

« Il n'y a pas d'amitié dans le business ! »

K - « Y'a pas de place pour les sentiments ? Y'a pas de véritable amitié ? Comment t'expliques ça, toi ? À cause de quoi, tu crois, que c'est dû ?

A - J'sais pas, franchement...

K - Pourtant ils sont tout le temps ensemble ?

A - Ouais, mais il y en a qui se bouffent entre eux aussi. Par exemple, il y a un proverbe qui dit : 'Le business, c'est le business !' Si, il y a deux copains qui sont amis

depuis 5 ans, l'autre il l'a trahi pour le business, parce qu'il lui a volé tant d'argent, il lui carotte tant d'argent, il lui devait tant et lui, il lui carotte tant d'argent, ben, il va le bouffer ! Ils vont se taper entre eux ! Ils vont se tuer entre eux ! Et ça, c'est dû au business...

K - Il n'y a pas d'amitié dans le business !

A - Ouais, voilà, c'est ça... C'est comme ça ! Il n'y a pas d'amitié, ni de sentiment... Le business, c'est le business !

K - Tu penses qu'ils sont trop axés sur le business...

A - Ouais, ouais...

K - ... pour avoir de vraies relations d'amitié ?

A - Non, il y en a certains, ils sont soudés, ils restent soudés et certains, ils se bouffent entre eux, ils peuvent se bouffer entre eux, ils vont se taper entre eux, ils vont s'entretuer ! Mais bon ! Passons, on n'est pas là pour parler de la drogue et tout ça, mais, ça se passe comme ça, en général...

K - Tu penses qu'ils se trahissent...

A - Ouais, ouais, y'en a beaucoup...

K - Quand il y a trop d'enjeux, tout le monde se trahit ! Enfin, beaucoup se trahissent...

A - Ouais, ouais, ouais, beaucoup... Ben la preuve, hein ! Y'en a qui sont partis d'ici, hein ! Y'avait d'autres gars du quartier, ils se connaissaient depuis longtemps et un jour, ils l'ont tapé parce qu'il leur carottait de l'argent ! Enfin, c'est le business !

K - Ouais... enfin ils disparaissent... il y avait Moustache et Pierre... Pierre, il a disparu...

A - Non, mais Moustache, c'est avec la loi, ça...

K - Pourquoi ? Il est en prison ?

A - Non, non, non, il est au Maroc, il va y rester un an, deux ans, je crois...

K - Ah ! J'étais étonné, je le voyais plus, Moustache ! Ouais, ben, à partir du moment où il y a un intérêt pécuniaire, il y a des bagarres !

A - Ouais, voilà, quand il y a des intérêts, hein ! C'est les intérêts, hein !

K - C'est-à-dire que les intérêts financiers...

A - Ouais, ils sont là !

K - L'amitié, elle passe derrière !

A - Voilà, c'est ça ! Et ça, c'est pas bon !

K - D'accord, c'est pas bon... Et donc tu penses que c'est une union, une unité, une fraternité de façade alors ? S'ils sont ensemble c'est juste une apparence... À l'intérieur il n'y a rien !

A - Ouais, mais pourtant ils se connaissaient depuis, j'sais pas, cinq, six, sept huit, neuf, dix ans...

K - Depuis l'enfance...

A - Depuis l'enfance quoi ! Même depuis l'enfance ! Ils se connaissent depuis l'enfance et du jour au lendemain, ça y est ! pffuiit ! C'est pour ça, si on a des amis dans le quartier, il faut choisir les bons amis...

K - Y'a pas que des crapules, ici !

A - Non, non... Non, il y en a qui sont pas pour les intérêts, il y en a qu'on se connaît depuis tout petit, comme Couture là, on se connaît depuis tout petit...

K - Couture, mais il est adorable, il est gentil comme tout !

A - Y'a Toufik... Moi, j'ai des têtes...

K - Y'a très peu de gens méchants, y'en a que quelques-uns...

A - P'tain !... Ouais, quelques-uns, mais moi, c'est dans ma tête ! »

Entretien avec Neguib

(Hiver 2002)

K - « Tu veux me dire ton âge ?

N - Mon âge... ben là, j'ai 23 ans, je vais avoir 24 ans donc... on est le combien aujourd'hui ?

K - On est le... 11...

N - Le 11 ? Alors dans 15 jours ! Dans 15 jours, j'ai 24 ans ! Le 26 novembre...

K - Le 26 novembre, t'as 24 ans !

N - 24 ans ! Et toutes mes dents ! »

Mirages du Nouveau Monde

K - « T'es en France depuis combien de temps ?

N - Moi, je suis né ici. Ma mère, elle était coiffeuse à Alger et après elle a voulu venir en France, dans l'esprit un peu mode et tout, tu vois... Bon, elle est pas du tout comme ça, mais elle voulait... au début elle croyait... c'était le rêve quoi ! C'est pas le rêve américain, c'est le rêve français... tu vois le genre ! Et elle est arrivée, elle a fait des petits boulots. Mon grand-père, il avait un petit appart' à côté de Pigalle : au début, elle a emménagé chez lui... C'est à Alger qu'elle avait rencontré ma tante qui voulait lui présenter mon père quoi ! Ils se sont rencontrés à Paris au final, je crois, un truc comme ça !

K - C'est sa sœur ?

N - Non, c'est ma tante, la sœur de mon père.

K - Ah ! Oui ! Elles étaient copines ?

N - Non, c'était une cliente en fait. À Alger, dans le salon de coiffure d'Alger, elle était cliente de ma mère... Et puis après, quand elle est venue... je sais plus exactement, ils se sont rencontrés ici et après ils sont repartis là-bas se marier. Et quand j'avais 8 ans,, il y a ma tante qui est partie d'Algérie... Au lieu de venir en France, elle a été directement au Canada parce que son mari avait des amis qui avaient réussi au Canada ! Donc, ma tante, au lieu de passer par la France, elle a été directement au Canada, sachant que ce serait plus facile de réussir là-bas qu'ici, quoi, pour des Maghrébins et du coup, ma mère, qui était déjà coiffeuse à l'époque et qui a toujours été employée et qui l'est encore, s'est dit : " Ben, pourquoi pas ? Pourquoi j'irai pas là-bas ? ». Puis on a été tester et on est resté six mois et c'était six mois de galère effroyable ! C'était super dur ! On a vécu dans un appartement, il y avait un matelas et une buanderie pour mettre toutes nos affaires, pendant six mois et il n'y avait que ça quoi !

K - Et la famille qui avait réussi, elle vous a pas aidé ?

N - Ben la famille, si tu veux, à l'époque, eux aussi habitaient dans un appartement super petit : c'était à Sainte-Catherine et c'est un côté de Montréal qui est pas le meilleur des endroits... C'est l'endroit des minorités quoi, et donc, on habitait juste à côté et ils pouvaient rien faire pour nous parce qu'eux-mêmes galéraient déjà ! Ma mère touchait un salaire misérable... En fait, elle a été là-bas à cause de ma tante et parce qu'une amie à elle lui avait dit qu'il y avait moyen d'être gérante d'un salon de coiffure là-bas... Et finalement elle est arrivée, on a vécu un mois chez sa copine, et pendant un mois, tous les jours elle nous disait : 'Demain c'est bon, t'es embauchée, tu vas être *manager*...', après-demain... Enfin, tous les jours c'était demain, demain et, au bout d'un mois en fait, ma mère et elle, ne se sont vraiment pas entendues, puisqu'elle, elle avait été super radin, super calculatrice... Elle nous regardait d'un mauvais œil de plus en plus... Plus les jours passaient, plus elle nous regardait d'un mauvais œil et finalement au bout d'un mois, ma mère a cherché un autre boulot et là on s'est retrouvé dans l'appartement dont je t'ai parlé quoi ! Voilà et ça a été ma première découverte du Canada... J'y allais à l'école tous les jours...

K - Mais alors t'es parti d'Algérie au Canada ou de France ?

N - Non, ça c'est ma tante qui est partie d'Algérie au Canada et moi, je suis parti de France au Canada...

K - Ah bon... Donc vous, vous avez rejoint la tante en partant de France...

N - Ouais, ouais, ouais...

K - En pensant que là-bas c'était bon !

N - Ben, elle, elle pensait vraiment être *manager* ! Tu vois ? Et on est arrivé là-bas, on s'est fait carotter, quoi ! En fait elle touchait de la merde... Elle touchait un salaire misérable, en plus, c'était pas un poste de *manager*, c'était un poste de coiffeuse... En fait, elle a appris plus tard que c'était le patron qui avait demandé à la Française qui nous hébergeait d'avoir une coiffeuse qui venait de France. Elle, pour se faire mousser donc, pour se faire augmenter et bien voir par le patron, elle a fait croire à ma mère que c'était un poste de *manager*. Tout ça pour avoir une coiffeuse de France !

K - Eh ! Ben...

C - Et c'était en plein hiver ! C'était de décembre à avril et on a vu le Canada... c'est le pire des moments là-bas quoi ! Il fait moins quarante, moins quarante-six degrés, alors tu marches dans la rue, t'as tes os... si tu respires du nez par exemple, t'as tes narines qui se collent, t'es obligé de les décoller, ça fait : crac ! Parce que tu sais, c'est gelé en fait ! Tu vois, quand tu respires du nez, t'as les narines du nez qui

se collent, quoi ! Ça c'est le côté un peu marrant ! Et voilà, c'était spécial ! C'est une bonne expérience ! Ça apprend des choses !

K - Dis donc, t'étais gosse-là ? T'avais 8 ans...

N - Oh, ouais... j'avais huit/neuf ans. Ouais, j'avais quitté mon école, j'avais mon meilleur ami ici...

K - T'étais où à l'école ?

N - C'était à W. !

K - T'es né à W. alors ?

N - Non, je suis né à Paris.

K - Mais vous viviez à W.

N - Mais on vivait à W. On habitait Q. et après à W.

K - Quand t'es né, vous habitiez Q. ?

N - Ouais. Quand je suis né, on habitait à Q.

K - Et vous êtes arrivés à W. quand ?

N - Ben... on est arrivé à W., j'avais 6/7 ans... Mais, de ma naissance jusqu'à 6/7 ans, j'étais à Q. Et en fait quand je suis arrivé à Q., je devais avoir 6/7 ans.

K - Et après le Canada ?

N - Je suis resté 6 mois au Canada, je reviens à 9 ans et demi. En fait, quand je suis parti au Canada, j'étais à l'école à W., après quand je suis revenu... on a été à P., parce que la femme de mon oncle nous avait débrouillé un appart' qui lui appartenait, tu vois. Et c'est là où on est resté : on a habité gratuitement, en fait, on ne payait rien du tout ! On ne payait rien ! C'était un 4 pièces... C'était pas non plus un appart' chanmé et tout, mais c'était un bel appart' quand même ! C'était pas Neuilly, quoi ! À la base, c'était fait pour être des bureaux, donc il y a quand même le côté... mais c'était pas le standing, si tu vois ce que je veux dire. Je pense pas que c'est pour des cadres parce qu'il y avait vraiment de tout ! Dans l'immeuble, il y avait pas mal de gens qui n'avaient pas de tunes, quoi ! Il y avait quelques bourgeois, mais il n'y en avait vraiment pas des masses, quoi ! Il y en avait... Je sais pas ! Je pourrais pas te dire le standing. C'est tellement bizarre, ça devait être un truc de bureau à la base, donc... tu vois, je sais pas vraiment quel standing c'est, quoi ! Mais, à l'intérieur, c'est aménagé comme des bureaux, tu sais, avec les chauffages, comme dans les bureaux-là, avec l'air qui passe... tu sais, c'est pas bien ! Et bon, de toute façon, nous on ne payait rien, tu vois... C'était un 4 pièces, enfin 3 pièces à la base et on a fait un mur, tu vois, c'était un grand salon et on a fait deux pièces, tu vois, en plus... une pièce en plus !

K - Et c'est après que t'as été à Neuilly quoi ! En fait, t'as passé ton adolescence à Neuilly ».

Saga familiale

K - « Tu parles beaucoup de ta mère, mais tu parles jamais de ton père...

N - Mon père, il est mort. Il est mort, j'avais neuf mois, je l'ai pas connu.

K - Ah bon !

N - Il est mort d'un accident de voiture en Arabie Saoudite.

K - Il travaillait là-bas ?

N - Ouais, il travaillait... c'est assez spécial... j'ai pas beaucoup d'informations, j'ai l'impression qu'il y a des choses qu'on ne veut pas me dire. Je sais pas ce qu'il faisait là-bas, quoi. Il travaillait, ça c'est sûr, mais je sais pas pourquoi ? comment ?... pour qui ?... Pour qui, je sais, mais justement, ça laisse présager quelques trucs bizarres, quoi ! Je sais pas...

K - Tu sais pas trop...

N - Ben non, je sais pas trop !

K - C'est flou ?

N - Parce qu'en fait, moi, j'ai un oncle qui est en Arabie Saoudite, il est marié à une princesse et, à ce qu'il paraît, c'était pour travailler avec son frère et en même temps... C'est assez bizarre, mon père, il a été... - comment on appelle ça ? - il a été croupier dans un casino du Liban et ce casino du Liban appartenait à son beau-frère, donc le mari de ma tante...

K - En fait, ton père était Libanais ?

N - Non, il était Algérien. Algérien, mais il a vécu 14 ans au Liban... J'sais pas quoi... Il est parti d'Algérie, je crois, il avait 18 ans, il est resté au Liban jusqu'à... j'sais pas... peut-être 10 ans... tu sais, à chaque fois ça change !

K - Il est mort à quel âge ?

N - Il est mort à 33 ans.

K - Il est mort très jeune.

K - Et alors donc, ton papa est mort à 33 ans dans des circonstances que tu ne connais pas bien...

N - Ouais... un accident de voiture... c'est un camion-citerne... En fait, tout ce que je sais c'est qu'il y a eu collision avec un camion-citerne... sinon, je peux pas dire...

K - Peut-être qu'il faisait des transports d'essence ?...

N - Ouais, c'est ça... Enfin lui... il n'était pas dans le camion-citerne ! Si tu veux, lui, il était en voiture et il y a eu collision avec le camion-citerne et, en fait, il est mort : il était brûlé, il a eu des cloques sur le visage et il est mort, je crois, une heure après l'accident. Ils l'ont amené à l'hôpital et quand ils sont arrivés, il était mort. C'était en 61... Mais en même temps, j'ai pas de souvenir quoi...

K - Donc il est parti à 18 ans d'Algérie ?

N - En fait oui, pendant sa période au Liban, il travaillait au casino : il était croupier, comme le casino appartenait à son beau-frère, le mari de sa sœur. Apparemment, il faisait beaucoup de voyage entre le Liban, l'Arabie Saoudite, la France et l'Algérie.

K - Et donc, il travaillait chez le mari de sa sœur ?

N - Ouais... mais bon, tu vois, en même temps... enfin, il y a une grande polémique autour du nom, tu vois ? C'est Doubah, en fait. Doubah, c'est le nom du beau-frère de mon père et lui, à ce qu'il paraît, il a détourné des sous à l'Indépendance.

K - Et il était patron de Casino au Liban ?

N - Ouais, ouais... et si tu veux, c'est pour ça qu'il y a vraiment un mystère autour de tout ça, quoi ! Il y a des choses qu'on veut pas me dire ou que ma mère ne sait même pas. Ma mère, quelquefois je lui dis : 'Ouais, mais c'était un mafieux, papa...', tu sais, parce que je me demande, tu vois, qu'est-ce qu'il a pu faire ? Elle me dit : 'Non, il n'était que croupier, lui, il n'était pas du tout dans les business de Doubah !' Donc, je sais pas. En gros, je sais pas trop, il y a un grand mystère... C'est vraiment spécial quoi ! Il y a l'Arabie Saoudite avec mon oncle qui est marié à la Saoudienne, enfin la princesse... Là aussi il y a un...

K - C'est un autre frère alors ?

N - Ouais, c'est le frère de mon père, donc le frère de ma tante qui était mariée avec...

K - Bon bien...

N - Non ! Je te raconte pas de bobards... écoute !

K - C'est-à-dire, t'as un oncle qui est le frère de ton père et qui est marié avec une princesse...

N - Ouais, voilà...

K - Et en même temps...

N - J'ai ma tante, la sœur de mon père...

K - Ces deux frères, ils ont un beau-frère qui est marié avec une sœur et qui, lui, donc a un Casino.

N - Voilà, lui a un casino au Liban...

K - C'est donc à travers ce beau-frère qui a cette frangine qui est mariée à un patron de casino qu'ils atterrissent au Liban ?

N - Qu'ils atterrissent au Liban et apparemment, c'est justement parce qu'il côtoyait tout ce monde-là que mon oncle a rencontré la Saoudienne, quoi ! Tu vois ? Donc, je l'ai un peu oublié, quoi ! Mais moi, cet oncle-là, si tu veux... j'ai toujours demandé de l'aide, il m'a jamais aidé ! Dans ma vie, il m'a offert un tee-shirt ! Parce

qu'ils avaient une maison aux États-Unis, au Texas, j'sais pas, un ranch, il avait j'sais pas combien de Rolls, enfin bref ! Un jour Il m'a offert un tee-shirt et un jogging dans ma vie ! C'est vachement bien ! Je lui ai demandé de l'aide pour payer les écoles qui font qu'aujourd'hui je galère pas et il m'a jamais aidé, quoi ! En fait il y a juste ma tante qui m'avait quand même laissé 60 000 balles et qui m'a permis de payer les écoles, qui m'a permis de payer l'école où j'étais quoi... à l'école privée...

K - Quand même, elle a pensé à toi !

N - Ouais, elle a pensé à moi ! Sur ça, elle a pensé à moi ! Maintenant, il y a beaucoup d'histoires entre ma mère et ma tante...

K - Les familles, c'est ça...

N - À ce qu'il paraît, ils lui faisaient quand même beaucoup de crasses... »

« Trente trois ans c'est un cap ! »

K - « Ton père est mort à 33 ans... 33 ans c'est un cap ! Tu le sentiras... Tu passes le cap...

N - Ouais, exactement ! Si, à 33 ans, t'as pas déjà une maison, un taf et ta vie qui est un peu planifiée... c'est chaud !

K - J'sais pas si tu te rends compte, mais c'est un cap...

N - Moi, c'est ce qu'on m'a dit ! Ouais... Moi, on m'a toujours dit : 30/33 ans, il faut avoir... il faut au moins avoir une maison, un taf...

K - Je ne sais pas, ça je ne peux pas te dire...

N - Il y a beaucoup de gens qui m'ont dit ça.

K - Moi, ça, je ne me permettrai pas de dire 'Il faut...', je ne sais pas ! Mais tout ce que je sais, c'est qu'à 33 ans, tu sens vraiment que tu passes un cap !

N - C'est intéressant... c'est bon à savoir... »

« Ben moi, j'étais à Sainte-Croix de Neuilly »

K - « Quelles études t'as suivies alors ?

N - Ben moi, j'étais à Sainte-Croix de Neuilly... Ma mère, elle m'a mis à Sainte-Croix de Neuilly... Enfin, j'ai été d'abord à l'école publique et après j'ai été à Sainte-Croix de Neuilly... C'est ma mère qui a eu l'idée de me mettre dans une école de l'élite, quoi ! Parce qu'en fait à la petite école j'étais super bon, j'étais dans les premiers, deuxième, troisième, etc. Bon, je parle du CM1, CM2, c'était à l'école publique et... ouais... j'étais premier, deuxième, troisième... toujours dans les premiers, quoi ! Et puis ma mère a voulu me mettre à Sainte-Croix de Neuilly qui est une école élitiste où il n'y a rien que des fils de... Ils ont vu mon bulletin et c'est grâce

à mon bulletin que je suis passé devant pleins de gens qui étaient sur des listes d'attente pas possible ! Et c'est un grand coup de chance, quoi ! Et en fait, je suis resté à Sainte-Croix de Neuilly jusqu'en troisième, parce que... quand j'ai commencé à... Au milieu de l'adolescence, quoi, vers 15-16 ans, c'est l'âge où t'es plus fou, quoi ! Et moi, j'avais une crise d'identité, donc il était impossible pour moi de continuer à être bon à l'école, sachant déjà que, dès la première année de sixième, en fait, à Sainte-Croix de Neuilly j'ai redoublé parce que je suis tombé sur une prof' qui était raciste... Enfin, on a découvert ça plus tard qu'elle était raciste, parce qu'en fait je passais de justesse en cinquième et elle a tout fait pour que je redouble. Elle a dit à ma mère : 'Il faut qu'il redouble !' et, en fait, pendant toute l'année, elle n'avait fait que me saquer, me saquer, me saquer... Il y avait un prof' de maths aussi qui m'avait donné genre 50 fois à copier le corrigé d'un devoir de maths parce que j'avais une mauvaise note ou je sais plus pourquoi et ça, ça m'a traumatisé, quoi ! C'est ça qui m'a dégoûté... Finalement, quand je suis arrivé là-bas, j'ai toujours été dans les derniers ! À Sainte-Croix j'étais toujours dans les derniers... J'ai eu l'impression qu'on a voulu me démotiver et en même temps, moi, ma mère, comme elle est coiffeuse et que, en plus de ça, les gens, c'était pas des gens de mon milieu... alors j'ai fait une crise d'identité ! Et puis je supportais pas... Finalement je suis devenu minet, quoi ! »

« *Finalement je suis devenu minet* »

N - « J'ai eu une crise d'identité, je suis devenu minet, je suis rentré... j'ai voulu côtoyer tous les gens de ce milieu-là et notamment des autres écoles de Neuilly : Pasteur, Saint-James et même des écoles privées de Paris, le quartier chic... En fait, je suis rentré dans ce milieu-là, c'était le milieu des soirées... Alors, j'avais 15/16 ans, c'était le milieu des soirées bourgeoises, ça se passait dans des endroits comme rue Marbeuf, comme au *Palace*, comme au *5^e Avenue* qui est en duplex... Et moi, je suis monté dans ce milieu-là et j'en avais plus rien à foutre de l'école en fait ! Je voulais rentrer dans les soirées... Pour rentrer dans les soirées, je me suis travaillé une dégaine pendant 6 mois. Au bout de 6 mois, j'avais les cheveux longs, j'avais des jeans moulants, j'avais des tee-shirts, j'étais super *in* et tout... Je me suis consacré à ça, j'ai fait quelques soirées... Au début on me laissait pas rentrer et après j'ai analysé, je me suis dit : 'Pourquoi on me laisse pas rentrer ?' et j'ai regardé comment les gens s'habillaient... Alors moi, je me suis habillé comme eux, j'ai tout fait pour m'habiller comme eux. Après, j'ai vu comment ils parlaient. Et j'ai vu que ce qui marchait, c'était de faire des blagues, alors je me suis mis à faire plein de blagues : des blagues, des blagues... et après, finalement, j'allais dans le café qui s'appelait *Le Marly* et au *Marly* c'était le rendez-vous de tous les jeunes fils du 16^e, du 17^e et de

Neuilly. En fait, c'était des familles comme le fils de Guy Bedos, comme la nièce de Navarro – de Roger Hanin –, le mec qui tenait Bonduelle – l'entreprise Bonduelle – c'était son petit-fils... C'était le fils de celui qui tenait l'agence de mannequin genre *Success* et l'autre, sa mère, c'était celle qui tenait *Zoom*... Enfin bref ! Rien que des gens de l'élite, quoi ! Il faudrait que je réfléchisse pour me rappeler les noms, mais il y a des mondes... fous, quoi ! Il y a vraiment des noms... des gens qui habitaient... genre le fils du patron du *Grand Rex* ! Le cinéma et la boîte ! C'était un ami à moi, donc j'allais chez lui... Alors, déjà il avait une grande maison à Neuilly ! Quand on se voyait le samedi, on passait l'après-midi ensemble et pour sortir il allait dans le bureau de son père et puis, dans le bureau de son père, il ouvrait un tiroir et là il y avait 10 000 francs en espèces quoi et il se servait ! Et puis il y allait ! Alors lui, il avait toutes les chaînes du monde, des trucs hallucinants quoi ! Des cuisines... comme dans les *sit-com*, quoi ! Je veux dire... paradisiaques quoi ! Comme *Beverly Hills* ! C'est vraiment...enfin, c'est *Beverly Hills* ! C'était l'époque *Beverly Hills*, quoi ! J'ai connu le fils de Séguéla, grand magnat de la pub, j'étais chez lui : soirée, villa... Le mec, il a un sauna chez lui, des statues, il a des... c'est des trucs... des Picasso, j'sais pas quoi ! Mais flippant, tu vois... et j'ai connu tout ça ! En fait, moi, j'organisais des soirées... Je me suis mis à organiser des soirées... Le pire, c'est que j'ai jamais eu ce côté argent, en fait moi, je taxais de l'argent à tout le monde ! T'as pas dix balles ? T'as pas cinq balles ? C'est comme ça que je payais mes cafés, tu vois. Ils avaient tous 100 balles par jour, ils s'en foutaient ! Et aussi je me faisais passer pour un feuj parce que j'en avais rien à foutre ! J'avais 15 ans, je comprenais rien à la vie, donc crise d'identité ! Donc, je savais pas ce qu'il fallait dire, un jour on m'a dit : 'Toi, t'es feuj !', je fais : 'Ouais !' et puis après c'est resté, quoi ! Et pendant deux ans, j'ai vécu comme un feuj ! Je mitonnais les parents genre : 'Ouais, moi, Neguib, c'est un prénom israélien...', tu vois ? Les parents : 'Ah bon ?...' et tout... Et puis ils me réinvitaient, moi je croyais qu'ils savaient que je mentais... Mais non, ils me réinvitaient, tout se passait bien... Je suis même allé à la synagogue ! J'ai joué le jeu, quoi, tu vois ? J'ai porté la kippa... J'ai été dîner avec des pères de mes potes alors que c'étaient des Juifs tunisiens. – 'Alors, toi, t'es Juif d'où ? – D'Algérie... – Ah ! Ouais...' Ils me posaient des questions, il y avait des moments où il y avait un petit hic, je savais pas quoi répondre... Alors, je sais pas s'ils m'ont grillé, mais je sais que leurs parents, ils m'ont accueilli, tu vois... Mais, à mon avis, ils m'ont pas grillé, quoi... Parce que le jour où ils ont vu où j'habitais !... Un jour, on voulait voir un film – je devais avoir 16-17 ans, 16 ans plutôt... – on voulait voir un film et leurs parents étaient chez eux. Moi, y'avait personne chez moi ce jour-là et je leur ai dit : 'Ouais, venez à la maison... on va voir le film', c'était *Les Visiteurs*... Ils me font : 'C'est là que t'habites', je leur fait : 'Ben ouais...'. Dans le fond, naïf et tout : 'Ben ouais...' et ils me font : 'Ah ! Ben,

nous, on va pas regarder un film là !'. Tu vois ? Au lieu de leur dire : 'Ouais, ben, je m'en fous, moi, je rentre chez moi !', j'ai même pas calculé, quoi ! Tu vois ? Ils me font : 'On va pas regarder le film là !', et après on est reparti, on a rebroussé chemin, on est retourné au *Marly*, quoi ! Tu sais, au café. Et là, ils ont commencé à me charrier... Je me suis embrouillé avec ceux-là et c'est là en fait... C'était le début de la fin, quoi ! Parce qu'après, de fil en aiguille, ils ont découvert que j'étais pas feuj, alors après, t'as tous les feuj qui m'ont tourné le dos, puis après j'ai tapé une déprime et j'ai commencé à fumer du shit... j'ai tapé une déprime ! »

« Je me suis mis à fond dans le shit »

N – « J'étais pas du tout dans le délire ! En fait, si tu veux, je savais même pas que ma mère n'avait pas de tune. Parce que, elle aussi, elle voulait me le cacher tu vois, elle voulait pas trop m'en parler. Moi, je m'en rendais compte, mais je sais pas, j'étais naïf, tu vois, je calculais pas, quoi ! Je me prenais pas la tête et puis j'avais pas besoin d'argent pour m'amuser, tu vois, puisque c'était la tchatche qui faisait tout à la place... Moi j'étais invité tout le temps, on me payait tout et puis je grattais pas, outre mesure... D'ailleurs, quand justement j'ai vu que ça commençait à saouler les gens que je demande toujours 10 balles à droite à gauche et que je rendais jamais l'argent parce que, tu vois, j'avais pas... Je faisais un peu mendiant, quoi ! Mais je m'en rendais pas compte, tu vois ! J'étais naïf, je te jure ! C'est pour ça qu'après j'ai tapé une déprime à 18 piges ! Et après j'ai commencé à fumer du shit. En fait, j'avais déjà commencé un peu avant et après je me suis mis à fond dans le shit et j'ai commencé à aller au bois de Boulogne, à faire de la musique, tu vois, avec les mecs, de nuit toujours, mais tu sais les mecs qui se défoncent, tu vois. Et là j'ai découvert la foncedé à Neuilly, tu vois. Mais moi, tu vois, j'ai toujours été... j'ai toujours gardé le cap, je veux dire... j'ai vu des mecs se taper de la coke et aller en teuf... »

Déprime

N – « Après ça en troisième, je suis parti en pension... C'est moi qui ai saoulé ma mère pour y aller et quand j'y suis allé, je tapais tous les matins des crises... Tous les lundis matins, c'était l'enfer, tu vois ! En vérité je faisais des trucs pas possibles à ma mère, je disais : 'Je veux plus y aller !', je voulais pas y aller, je gueulais... tu vois... C'est cette année-là, c'est là où j'ai vraiment déprimé... Deux ou trois ans après, j'avais plus de tchatche ! j'avais plus de meufs ! j'avais plus rien ! Je fumais, mais ça a pas vraiment apporté ou changé grand chose... mais bon, ça participait, de toute façon, ça amplifie l'état originel ! Quand j'étais pas bien, je tapais des batteries, quoi ! C'était encore pire ! Encore plus déprimant ! Mais quand je te dis de la

déprime... j'ai coupé les ponts avec pleins de potes, je voyais plus personne...tu vois... c'était la fin quoi ! La fin de tout ! La fin des haricots et franchement... C'est vrai, hein... sérieux ! Je tapais une déprime pendant deux ans et après, j'ai tapé un an à la pension et après j'étais à Saint-James ! Après, tu vois, comme il y avait ma tante qui habitait à Neuilly, qui était encore vivante, ben, on a fait la dérogation là-bas. Elle n'a jamais aidé ma mère outre mesure, si ce n'est les 60 000 balles qu'elle m'a passées et qui ont servi à payer les écoles... Si tu veux, je lui suis reconnaissant, moi, elle m'a offert une chaîne hi-fi et je l'ai encore, tu vois, la chaîne hi-fi qui est chez moi. Elle m'a passé un magnétoscope et puis elle a voulu le récupérer... je l'ai toujours... Mais sinon tu vois, elle aidait pas ma mère quoi ! Mais elle la voyait, elle la côtoyait... C'était classe et tout ! En même temps, c'est marrant, parce que j'en parlais pas aux gens de Neuilly que j'avais une tante là-bas. Ça c'est vrai... j'ai juste ramené des potes que j'aimais bien de Sainte-Croix, tu vois, une fille que j'avais connue quand j'étais en sixième, des mecs que je connaissais vraiment, vraiment bien, tu vois. »

« Rien que des femmes et rien que des perles ! »

N - « Depuis que ma tante est morte, tu vois, il y a les deux frères et sœurs qui s'entretient pour garder chacun un truc...

K - L'héritage...

N - J'ai rien eu mec ! Rien du tout ! Oualou !

K - De toute façon, il y a tous ses enfants ! C'est normal...

N - Ouais, ouais... Mais bon ! Enfin moi je trouve ça quand même ouf, quoi, parce que c'est quand même la sœur de mon père... Tu vois, ma mère, elle est coiffeuse, elle a jamais gagné plus de neuf mille balles, tu vois ! Tu fais quoi avec neuf mille balles, avec un gosse et payer des loyers dans des HLM ?... On a fait 40 000 demandes, on n'a jamais rien eu, j'ai jamais compris pourquoi, tu vois... C'est certainement parce qu'il n'y a qu'un gosse... Mais nous, on n'a jamais eu d'HLM et pourtant les demandes qu'on a fait ! Nous, après, on s'est fait virer, tu vois. Puisqu'elle avait dit : 'Ouais, dès que ton fils, il a 18 ans, vous dégagez !' En fait, à 17 ans, elle voulait qu'on dégage déjà, tu vois. Là, on a joué sur le fait que j'avais pas encore 18 ans et après on est resté pendant 3 ans... on voulait pas partir... On a squatté pendant 3 ans, on voulait pas partir... Où aller, tu vois ? Les HLM ne voulaient pas de nous ! Ma mère, elle travaille, elle n'avait pas le temps d'aller pleurer aux HLM... Tu vois, nous, on n'est pas assisté... Le pire dans tout ça, c'est que nous, on n'est pas une famille de crevards ! On compte pas ! Tu vois ce que je veux dire ? On n'a pas de tune, on ne compte pas ! On ne compte rien !

K - Tu me fais plaisir...

N – Non, mais, tu vois... moi, j'aimerais bien être un crevard quelque part ! Puisque je vois les mecs qui ont plus que moi, c'est des crevards...

K – Tu sais ce qui me fait plaisir, parce que je t'écoute là, en train de t'interviewer... Et tu sais que moi, j'ai fait une interview comme ça il y a 25 ans... J'ai dit exactement ce que tu dis ! Je le fais écouter aux mêmes... Je l'ai enregistré il y a 25 ans ! Et ça me fait rire parce que je disais exactement pareil ! La misère et tout et tout le monde s'en fout !

N – Ben oui, on s'en fout ! Tu vois, on calcule pas ! Tu sais on a eu des périodes, je me rappelle, où on allait acheter un *Mac-chicken*, parce que ça coûtait moins cher que n'importe quoi et elle, elle mangeait pas, tu vois ! Mais ça, jamais elle te dira : oui, tu vois ? Et tu sais moi, tellement elle veut pas dire oui, que j'ai même pas l'impression que ça existait, tu vois. Alors que je m'en rappelle... Tu vois ce que je veux dire ? Je sais, mais elle, tu vois, jamais elle dira : oui. Jamais ! Et moi, je te dis, j'ai la chair de poule parce que c'est un truc de fou ! Tu sais, elle veut pas admettre et moi, rien que parce qu'elle veut pas admettre, ben j'ai pas l'impression d'avoir vécu la misère ! Pourtant, je sais qu'il y avait des moments c'était dur et j'ai pas souvenir de ça ! Parce qu'on ne calcule pas, tu vois ? On ne calcule pas ! Et puis, bon ma mère, tu vois, je sais pas si ma mère elle a été avec des hommes par intérêt... Je ne sais pas, mais, toutes les femmes, de toute façon, elles vont avec des hommes, parce que déjà ils leur font une situation de sécurité, tu vois ! C'est vrai que toutes les femmes, elles sont comme ça ! Mais moi, même un moment, je me disais : 'Ma mère, c'est une pute !' Mais, tu vois, ça ne se dit pas ! Mais, tu sais, je me posais la question, tu vois, parce que je me disais... Je me posais la question... et on peut douter ! C'est con ! C'est de la connerie, c'est de la naïveté, j'espère, tu vois ? Mais bon, en tout cas, ma mère, elle a été qu'avec deux hommes dans sa vie, tu vois, en plus de mon père... C'est quand même pas un délit mortel, tu vois ! C'est une " terrible » [avec l'accent anglais] ma mère ! Le pire, voilà, tu vois, c'est d'élever un gosse sans qu'il devienne pédé quand t'as rien que la mère ! C'est pas évident ! Tu vois ce que je veux dire ?

K – Elle a réussi son affaire !

N – Ah ! Franchement, elle a réussi son *business*, hein ! Puis bon, il y a toute la famille derrière... rien que des femmes et rien que des perles ! Tu vois ? Elles sont toutes terribles ! Il y en a une en Suède, une au Canada... Enfin, il y en avait deux en Suède, maintenant l'une est à Londres et l'autre est au Canada, tu vois. Tu vois, c'est des gens, ils bougent quoi ! Malgré que j'ai la rage, parce que, elles aussi, elles sont avec des Occidentaux, enfin pas celle qui est au Canada, mais les deux autres... Qu'est-ce tu veux que je te dise ?... Ça, ça fout la rage parce que quand même bon... En même temps, elles sont drôles... Mais ça, j'ai pas la rage parce qu'elles sont avec des Occidentaux, parce que je suis raciste, mais c'est juste parce que moi-même

j'arrive pas à trouver une reubeu... Je vois que toutes, elles vont vers les Occidentaux et c'est reulou. Moi, je suis pas vraiment macho, tu vois. Je suis macho parce qu'on a été élevé comme ça, tu vois, et puis comme un reubeu, ça c'est vrai, mais je suis pas comme eux, j'ai pas l'impression d'être comme eux, comme tous ces oufs qui gueulent sur leurs femmes, qui les tapent en croyant qu'ils ont raison puisque c'est écrit dans le Coran alors que...

K - Et ta mère a quel âge ?

N - Ma mère, elle est née en 53 et en 2002, le 26 septembre, elle vient d'avoir 49 ans... Tu vois, d'un côté, moi, je m'en veux parce que je lui ai à peine fêté son anniversaire ! Je lui ai pas offert de cadeau, tu vois ! Tu sais, il y a un côté un peu seul... Comme cette vie, je l'ai toujours vécue seul, tu vois, elle fait que j'arrive pas à montrer l'affection que je peux porter ou même... tu vois, j'ai pas de respect... je peux donner l'impression que j'ai pas de respect pour la famille ! Au contraire, ils savent que j'en ai... Ils savent que j'en ai, mais j'ai une façon trop... On ne m'a pas... plutôt c'est moi qui n'ai pas appris à être attentionné. En même temps, les femmes, elles ont toujours fait comme si j'étais le seul homme, tu vois ? Donc, c'est comme un sultan, quoi ! C'est comme un sultan ! Le côté oriental ! Tu vois ce que je veux dire ? Mais c'est comme un sultan, tu vois. Après, moi, je suis un peu trop... ça, je m'en mords les doigts. Je vois ma grand-mère, je pourrai aller la voir de temps en temps et tout ! J'y allais quand j'étais avec ma mère, ça doit faire 6 mois que j'ai pas été la voir chez elle, quoi !

K - Elle est où ta grand-mère ?

C - Elle est dans un foyer pour personnes âgées, mais tu sais, elle a sa chambre... C'est pas une maison de retraite, hein ! C'est un foyer...

K - Une sorte de truc...

N - Bref, ma grand-mère... elle aussi, elle dégomme ! Franchement, elle dégomme ! Eh ! Tu lui mets du James Brown, elle danse et tout ! Je te dis, tu mets du James Brown, elle danse ! Enfin, tu sais, j'exagère un peu, tu vois, mais ils sont ouverts ! Franchement, ma famille, ils sont ouverts quand même ! Il y a une ouverture et c'est ça qui fait que je suis ce que je suis, tu vois ?

K - Et elle est où ta grand-mère, elle est loin ?

N - Non ! Elle est à côté ! Mais ouais... je déconne ! Là je suis une merde, hein ! J'ai un manque de... J'ai l'impression que c'est un manque d'éducation ou un manque de respect !

K - Mais non, c'est pas ça... On est toujours pressé, on n'a jamais le temps... C'est de ton âge...

N - Mais c'est mauvais, tu vois... Elle a 72 ans maintenant, tu vois ?

K – Mais en même temps, ça lui ferait plaisir et ça te ferait plaisir, à toi, de la voir...

N – Mais grave, ça me ferait plaisir ! Je suis hyper proche d'elle en même temps, tu vois. Mais c'est vrai que dans les histoires d'appeler – et c'est pareil pour ma mère – appeler, montrer que je suis là, j'appelle pas et je fais pas les trucs que les gens, ils font, tu vois. J'ai l'impression d'être marginal, quelque part !

K – Mais ton sentiment, il est très fort !

N – Mon sentiment, il est... hyper fort ! Et là, j'ai marqué le coup parce que là, on est parti en vacances avec ma copine... avec mon ex-là... dans le Sud et j'ai pensé à lui envoyer une carte postale – à elle et à ma mère – et cette carte postale, elle les a rassurées, quoi... Tu vois ce que je veux dire ?

K – Ah ! Ouais...

N – Moi, tu vois, j'ai une famille et j'ai de la chance, elle est exceptionnelle ! Parce que je vois les gens comment ils s'entretiennent entre frères et sœurs, entre mère et fils... C'est flippant, quoi ! Moi, je vois des gens, ils sont humains à la maison... tu vois ? Qu'est-ce qu'ils sont humains ! C'est flippant, quoi ! Une telle humanité, c'est affolant ! Même des embrouilles, il y a des familles, elles se parlent pas pendant 15 ans, 20 ans !... Y en a même ils meurent sans se parler ! Ils s'étaient pas parlé pendant 45 ans, tu vois. Nous, ça dure pas longtemps ces trucs-là ! Je veux dire, y a pas ces trucs-là ! Ça c'est un atout, hein ! Je crois que c'est mieux que mille richesses ! Tu vois ce que je veux dire ? C'est vrai, hein ! »

« Il faut jamais perdre la face ! »

N – « Quelquefois tu te dis : 'Putain, il me faut de l'oseille !' J'ai même pas de quoi être un homme.

K – Tu crois qu'il faut de l'oseille pour être un homme ?

N – Ben, attention ! Je parle de mon système... Quelquefois pour se faire plaisir ! Sortir avec des femmes et pouvoir jouer, tu vois ? Ce truc-là, quoi, jouer ! Puisque moi, avant, j'ai vécu ça, maintenant, je veux le jouer, je veux pas le vivre ! Tu vois ce que je veux dire ? C'est-à-dire, je veux donner l'impression pour arnaquer tous ces trous de balles qui sont cons comme leurs pieds, tu vois ce que je veux dire ? C'est rien que ce truc-là... tu vois tous ces bourgeois... Mais c'est vrai ! C'est vrai ! Tu vois, c'est des trous de balle, parce qu'ils ont plein de tunes et tout et y'a que ça qui compte pour eux ! Il suffit que t'aies juste la dégaine et tu rentres direct ! Tu passes comme du beurre ! Tu vois ce que je veux dire ? Parce qu'il suffit pas d'avoir la tchatche, tu vois, il faut avoir aussi la dégaine ! Et ça, tu vois, quand j'avais 15/16 ans, je pouvais me la faire parce qu'ils avaient que 15/16 ans ! Malgré que c'était juste le

billet de 100 balles qui faisait la différence, tu vois, à l'époque ! Mais maintenant, il y a les caisses, il y a les vestes en cuir, il y a les... tu vois ce que je veux dire ? C'est vrai qu'il faut jouer ce jeu-là, quoi ! Puisque sinon t'existes pas dans ce monde de merde ! Tu vois ? Il faut jouer ce jeu-là, mais il faut pas l'être, absolument pas ! Il faut rester humain ! Moi, je te dis, c'est une vie d'agent secret, tu vois, double face, quoi ! Mais avec la vraie face... et que tu perds pas cette face-là ! Il faut jamais perdre la face !

K - Une image apparente... sociale...

N - Avec un pile... tu vois et avec... une autre face... Tu peux la retourner quand tu veux, tu vois. Une image sociale... un statut... un truc qui fasse que les gens...

K - Une vie de façade...

N - Ouais, c'est ça, c'est une face et puis avec ce pile que je peux retourner quand je veux, tu sais... Pour toujours paraître comme ils veulent que tu paraisses, tu vois ? Mais sans attacher d'importance à ça puisque c'est pas eux l'important ! Tu vois ? Alors que, quand j'avais 15/16 ans, c'étaient quand même eux, les importants ! Puisque j'étais naïf et que j'avais un grand cœur et que je l'ai toujours ce cœur-là, tu vois, mais... Tu vois, la difficulté, c'est de nuancer, mais moi, je le donne trop mon cœur et c'est pas bon ! Mais c'est de famille, tu vois !

K - T'es jeune, tu découvres la vie... T'étais dans ce milieu-là, pour toi la vie correspondait à ça, hein.

N - Ouais, voilà ! C'est ça... Tout connement, quoi !

K - T'y a été à fond !

N - Ouais, j'y suis à fond ! à fond ! à fond ! Il y avait les voitures sans permis... Pfft ! C'était de la merde mais nous on kiffait, tu vois ! Genre, c'était la dernière voiture sans permis, avec... euh... truc CD à l'intérieur, tu vois le dernier autoradio qui valait j'sais pas combien ! Des baffles et tout ! La bêt' de petite voiture sans permis, super entretenue avec plein d'oseille ! Et ouais, les voitures décapo, des Porsche... Sinon, des grosses motos, quand je traînais avec ceux qui organisaient, ils avaient de grosses motos, moi, je montais derrière, je découvrais ça, je trouvais ça terrible [*accent anglais*] ! »

« *C'est les maths qui m'ont tout pourri* »

K - « Et donc, t'as fini les écoles à Neuilly à quel âge ? À 18 ans ?

N - Non, l'internat c'était entre Angers et Nantes.

K - Après avoir quitté Saint-James ?

N - Non, non, après avoir quitté Sainte-Croix en fait. Tu sais, c'était en troisième, c'était mon redoublement de la troisième...

K - Là, t'as quel âge ?

N - Là j'ai... 16 ans, je crois. En fait, on a été là-bas parce que c'était pas cher déjà... C'était moins cher que les internats de Paris bien évidemment ! Puis c'était une professeuse principale de Sainte-Croix qui avait conseillé ma mère : 'Ce serait bien qu'il aille là-bas'. Finalement, je suis sorti de là-bas entre la troisième où j'ai fini mon année - j'avais vraiment pas tafé ni rien - mais là-bas ils m'ont dit : 'Écoute, t'es tout à fait apte à faire un bac L, t'as toutes les capacités mais alors, surtout ne fais ni bac ES, ni bac S ! - Pourquoi ? - À cause des maths !' ».

K - Ah ! Les maths !

C - En fait, S, c'est scientifique, ES, c'est sciences économique et sociale et L, c'est littéraire. Donc...ouais... ils m'ont dit ça ! Pourquoi ? Parce que j'étais nul en maths, quoi ! Tu vois, j'étais nul en maths ! Pourquoi j'étais nul en maths ? Ça datait de Sainte-Croix, depuis la sixième, le prof, il m'avait dégoûté des maths ! Alors que quand j'étais en CM1, CM2, même si c'étaient des soustractions et des additions, des multiplications ou je sais plus quel était le programme, j'étais quand même balaise, tu vois ! Et les maths, je kiffais, tu vois, comme tous les reubeus, on a un sens pour ça, quoi ! Et ce prof-là, il m'avait dégoûté des maths, hein ! Ce bâtard-là ! D'ailleurs, c'est un de ces salauds, tête de SS... C'est une tête de facho, tu sais, genre brun avec les yeux bleus... bleus, tu vois, perçants-là, tu vois ? Avec une peau bien blanche, une tête un peu à la militaire, on croirait un allemand, quoi ! Quelle horreur ! Il était en blouse blanche... Alors que t'étais pas obligé d'avoir une blouse blanche ni rien ! Le mec, il était en blouse blanche ! Tu sais, comme dans les années 30, tu vois ? Ce mec-là, il m'a dégoûté des maths, ce salaud ! Maintenant, bon, je peux pas tout remettre sur lui, tu vois, mais je te jure que j'ai fait un blocage de toutes mes études, c'est les maths qui m'ont tout pourri parce que j'étais bon dans le reste, quoi ! Alors après la troisième, on me dit : 'Va en L ! Va en L !' Je fais une seconde, je passe en première et, en fait, à Saint-James on voulait me faire passer en première STT parce que j'avais rien foutu !

K - STT c'est quoi ?

N - STT en fait c'est la filière qu'ils ont créée à cette époque-là, c'était en 97 ou un truc comme ça... Non, je crois que c'était en 97-98, ils ont créé la STT et c'était l'ancien F, c'était le bac F. C'est le bac technique quoi ! C'est pas le bac professionnel, c'est le bac technique. Et si tu veux, à cette époque-là, quand est créé le terme STT, les mecs qui allaient en STT, s'ils allaient à la fac, par exemple, ils ne pouvaient faire qu'anglais. Genre spécialisation d'anglais, tu vois, des trucs un peu nazes quoi ! Tu vois, pas les trucs les plus poussés de la fac, quoi ! Maintenant ils peuvent tout faire ! Ça a changé entre temps ! Tu vois maintenant ceux qui font STT, ils peuvent aller faire droit, ils peuvent faire ce qu'ils veulent, quoi ! Tout ! Maths Sup, Sciences Po,

tout ! STT, ils font ce qu'ils veulent maintenant, tu vois. Et bref, moi, ils m'ont dit : STT !

K - Donc à l'époque STT c'était une voie de garage ?

N - Ouais... c'était une voie de garage ! T'allais faire un BTS, quoi ! C'était le BTS ! De toute façon maintenant, tous, ils font BTS, même les ES, S, ça veut plus rien dire maintenant ! C'est récent tout ça ! Ça fait trois, quatre ans, ils ont complètement déstructuré l'Éducation nationale ! Vu qu'à la base, on a une éducation élitiste ! Une Éducation nationale élitiste qui ne fait réussir que les bourgeois, parce que c'est une éducation qui a besoin de parents instruits qui donnent ça à leurs enfants et puis ces enfants, ils sont à niveau, tu vois ce que je veux dire ? Il y a des choses qu'à moi, on m'en a jamais parlé ! Tu vois, ma mère, elle ne pouvait pas me parler du Louvre, des trucs comme ça... Elle n'a jamais eu le temps d'y aller et puis, tu vois, elle est coiffeuse, quoi ! Tu vois ce que je veux dire ? C'est connu... C'est Bourdieu qui en a parlé justement que le fils d'ouvrier, ben, il a 90 % de chances de rester ouvrier et 10 % de passer outre ! Que le fils d'artisan, c'est un peu moins que le fils de cadre, c'est clair ! Et que par exemple, si un fils de cadre sup, sup, tu vois, un grand super cadre, il réussit pas, le mec c'est un déviant ! Ça veut dire que c'est un déviant ! Ça, c'est un fait sociologique, tu vois. C'est des trucs qui sont dictés quoi ! Et moi, sachant ça, tu vois, en seconde, je voulais pas rentrer dans ce truc-là ! C'était bien d'ailleurs à Saint-James, parce qu'ils faisaient des cours avancés, tu sais, ils anticipaient sur la première et tout ! C'était pas mal ! Et finalement, après ça, c'est là où l'argent de ma tante a servi à mon école, tu vois... Parce que Sainte-Croix, c'était pas cher, mais là c'était des écoles privées, tu vois, donc c'était le double et malgré l'assistante sociale, ça suffisait pas quoi, tu vois... Et c'est là où ils m'ont dit : STT. Et finalement je suis arrivé à l'école là-bas et ils m'ont dit : 'Mais je comprends pas pourquoi ils vous ont pas dit L' ! Tu vois parce que j'étais bon en langue - tu vois, j'étais super bon en langue - et je vois, les mecs qui étaient à Saint-James, les reubeus, la plupart STT, tu vois. Il n'y avait rien que les cracks en maths qui ont eu le bac là-bas, tu vois. Mais tu vois, je sais pas... peut-être que c'est moi qui n'était pas assez bon. J'en sais rien ! Mais, en tout cas, je sais que, dès que j'avais 13 ans, je lisais Baudelaire, je kiffais, tu vois. Tu sais à 13 ans, moi, j'halluciniais ! Donc, avec tout ce côté bon en maths et tout... en langue et tout ça... ils comprenaient pas pourquoi ils m'avaient pas envoyé en L. Finalement, j'ai fait un test au début pour aller dans un truc privé... Et finalement, j'ai quand même fait la tête dure, j'ai voulu aller en S, en ES, et j'y suis allé et c'est pour ça que j'ai pas eu le bac !

K - Tu t'es planté !

N - Ah ! ouais... je me suis planté !

K - Donc alors t'as pas eu ton bac...

N – Non, j'ai pas eu mon bac... »

Info-com

K – « Et t'as continué comment alors ?

N – Ben après je me suis dit, vu qu'il me restait un peu de sous de ma tante et que je voulais absolument pas galérer, j'ai voulu à tout prix m'accrocher à des études, tu vois et j'ai été au salon de l'étudiant... Juste après les résultats, j'étais déglingué, quoi ! Je vais là-bas et je tombe sur les facs, communication, télé, cinéma, radio : ça, il faut que je teste, tu vois ! Et là-bas ils acceptaient les gens sans bac, quoi ! Mais c'était pour des gens qui avaient travaillé... Il fallait que t'aies eu déjà des trucs dans la partie, tu vois, que tu sois vraiment dans le cadre et tout ! Mais moi j'ai été là-bas : en fait, il y avait un concours écrit et un concours oral et moi je suis passé qu'à un concours oral, quoi ! Sur l'oral, je suis passé parce que je leur ai parlé de mes soirées, des soirées que je faisais – de l'événementiel, en fait –, et du court métrage qui est en cours, plus tous mes petits projets que j'avais comme tchatches... C'est des vrais projets, mais que j'ai eu trop de flemme pour développer quoi ! Finalement ils m'ont pris direct ! Sans passer le concours écrit, alors que tous ceux de ma classe, on était vingt et y en a juste un autre qui est passé à l'oral direct, tu vois, ça m'a remis bien, quoi ! Parce que ça s'est passé juste après que je sois parti au salon de l'étudiant, genre une semaine après, et ça, ça m'a mis sur les rails de voir que j'étais capable de me faire accueillir les bras ouverts...

K – Ça t'a redonné confiance !

N – Ça m'a redonné, ouais... ça m'a redonné la patate, quoi ! Ouais. Confiance ? Pas. Parce que j'en ai toujours pas assez, mais...

K – Et donc t'es rentré là-dedans ?

N – Et donc je suis rentré dans cette école et j'ai fait mon premier stage, c'était une boîte qui s'est cassée la gueule et qui était déjà en position critique à l'époque et là-dedans il y avait un manager de raï et de musique maghrébine qui fait partie des deux ou des trois plus grands dans le *business*, quoi ! Donc avec la production musicale, j'ai rencontré la mafia maghrébine. Entre temps, je commençais à faire quelques textes, des trucs, tu vois, chanter et tout, et puis là j'ai rencontré la mafia maghrébine, un groupe de rap et tout et puis je suis devenu pote avec eux : on a fait du son, on a fait pas mal de choses ensemble et là, ça fait une petite année que le groupe, ils se sont brouillés... Moi, récemment, j'ai essayé d'appeler un des deux, j'ai pas eu de nouvelles... Ça, c'est l'histoire du stage et maintenant finalement, y en a un autre qui m'a rappelé récemment et puis je sais pas... on s'est pas rappelé... En tout cas, j'ai appris plein de choses et puis des mecs avec qui on a eu des bonnes émotions

et tout ça ! Si on se revoit, tu sais, ça se remet, y'a pas de problème ! L'année d'après, j'ai fait un stage dans une boîte de production, télé et là, ça m'a super plu, quoi ! C'était vachement bien ! Et c'est là où j'ai vu, ouais franchement, c'est sympa la télé ! Toutes ces expériences dont je te parle, finalement, ça m'a permis de me retrouver, je me suis retrouvé dans mon monde, dans mon identité... Tu vois ce que je veux dire ? Même si, quelquefois, je sais plus vraiment où j'en suis ? Mais je suis un peu perdu, hein, je t'avouerai, quelque part ! Mais on l'est tous, hein, je pense ! Mais bon, il y en a qui veulent pas l'admettre... Moi j'ai hâte d'aller au théâtre, là, tu vois ! Tu vas me dire pourquoi je te dis ça, mais c'est pour soi-même, quoi ! Tu vois ce que je veux dire ? Là, j'ai trouvé un stage dans une école de j'sais pas quoi, pour jouer, parce que là j'ai besoin de me découvrir... J'ai besoin de ne plus avoir peur du ridicule et de me découvrir vraiment, tel que je suis... parce que je sais pas qui je suis encore, tu vois. C'est ça le p'tit hic dans cette histoire ! »

« *Quand je suis arrivé, j'avais pas du tout la dégaine,
casquette, baskets, caillera* »

K - « Donc t'es arrivé ici y'a 5-6 ans... »

N - Ouais, hein !

K - Ça y est maintenant, tu connais tout le monde ?

N - Ouais, voilà, maintenant je connais tout le monde ! Comme j'ai souvent déménagé, je me suis souvent fait tester ! Tous les tests à la con... Maintenant je suis là, quoi...

K - Tous les tests à la con, c'est-à-dire ?

N - Ben les méchancetés, les jalousies, les différences qu'ils acceptent pas, l'incompréhension, tu vois, l'intolérance ! Je veux dire, les mecs, ils comprennent même pas que t'aies pas eu la même vie qu'eux, c'est-à-dire que t'aies pas des parents à fond dans l'Islam, ou, en tout cas, avec ça en auréole, quoi ! Tu vois ce que je veux dire ? Tu vois, moi, quand je suis arrivé, j'avais pas du tout la dégaine : casquette, baskets, caillera... Moi, je me prenais pas la tête quoi !

K - Comme les ados de Neuilly, quoi !

C - Non, pas forcément ! Pas forcément comme les ados de Neuilly... Si un peu, tu vois... Si un peu comme les ados de Neuilly, mais, en même temps, je remarquais que je mettais quand même des casquettes ! Mais, c'était pas dans l'esprit Lacoste, toutes ces marques-là... j'étais pas enfermé dans leur truc de caillera, tu vois ?

K - Ouais, tout à l'heure tu me dis, des petites baskets de *skatters*... Ça c'est typique des gosses de Neuilly, mettre des baskets de *skatters* !

N – Moi, je suis pas d'accord, parce que... y'a ce style-là, par exemple, à P. où j'étais, En fait, j'ai découvert la musique là-bas, c'étaient des musiciens avec qui je traînais... Y'avait un Libanais, y'avait un Feuj, y'avait un Italien-Suédois, y'avait un Français, tu vois c'était multiethnique et super ouvert, on connaissait tous les gars des cités, mais nous... tu vois, on faisait du basket tout le temps ! Tu vois, avec eux, c'était bédo-baskets, tu vois ce que je veux dire ? Bon eux, ils s'habillaient comme je t'ai dit quoi : pompes de *skatters*, mais, tu sais, à l'époque, j'avais des jeans Levi's, tu vois, avec des sweat-capuche et puis une petite veste genre... euh... C'est la pas dégaine *skatters* ! Moi, je taguais, tu vois ! Moi, je taguais ! Je suis passé par le hip hop aussi...

K – C'est quand même le look 'free style' ? [prononciation à la française]

N – Oui c'est 'free style' [prononciation à l'anglaise], genre tu te mets pas dans un délire caillera, pas jeubourge parce que les jeubourges, justement, ils ont, soit tout, soit ils mélangent leurs putains de marques avec ce qu'ils ont... Tu vois ce que je veux dire ? C'est pour ça que je suis pas d'accord quoi ! Tu vois, moi non plus, je t'ai dit, j'ai jamais eu trop les moyens financiers... C'était juste la dégaine un peu genre qui passe partout, quoi, finalement ! Après, c'était les Cortese aussi mais... Mais quand je dis, je ne m'habillais pas comme les mecs des quartiers, c'était pas les trucs stricts, quoi ! Tu sais, tu les vois quand même ! Même, moi, là, j'ai la dégaine hip hop... En tout cas, j'ai pas de trucs stricts, tu vois, du mec qui est en *Reebok, Lacoste*... Tu vois ce que je veux dire ? T-shirt *Lacoste*...

K – Ouais, t'es pas catalogué...

N – J'sais pas, tu vois... C'était vraiment un truc, c'était passe-partout quoi ! C'était le style passe-partout, mais qui passait pas au niveau des cailleras, quoi !

K – Ouais, ouais, donc là tu faisais pas partie de la famille, quoi !

N – Non, je faisais pas partie de la famille !

K – T'étais le nouveau !

N – Ouais, j'étais le nouveau. Et pourtant j'avais d'autres familles, tu vois. J'avais une famille à Lille que j'avais rencontrée quand j'avais 15/16 ans à La Baule et tout... J'avais commencé à taguer avec eux et tout ! J'avais une autre famille à W., tu vois ? J'avais une petite famille à P. ... Tu vois ce que je veux dire ? Donc moi, les mecs d'ici, ils savaient pas d'où je venais, quoi ! Et, à la limite, moi, j'ai rien à justifier, mais j'avais certains tics des mecs de Neuilly, tu vois. Genre, quand ils parlaient, je faisais genre l'air intelligent ! Je leur faisais : 'Ouais...', tu sais avec le visage... je disais rien, mais genre : 'Vas-y, parle toujours, moi, je suis plus intelligent que toi !' Tu vois ? Tu vois cette arrogance de pédé-là, tu vois ce que je veux dire ? Mais ça, il faut savoir la doser, je pense... Il faut savoir la doser ! Mais ça m'attire, moi ! Moi, je te dis, je suis atypique hein ! Moi, je suis pas... Tu vois, je suis un reubeu, mais en

même temps, j'ai l'impression d'être un céfranc, en même temps j'ai l'impression d'être un renoi, en même temps j'ai l'impression d'être un latinos ! Tu vois ce que je veux dire ? Malgré que je me sois quand même adapté à eux, si tu veux, dans le sens où il y a quand même ce côté reubeu, tu vois, reubeu... revendique... protège... représente... Tu vois ce que je veux dire ? Et puis finalement j'ai pris le truc caillera, quoi ! Tu vois ?

K - T'as pris quelques tics !

N - Ouais, j'ai pris quelques tics, mais dans le fond j'ai jamais été ça, quoi ! Si, il y a une époque, j'ai dépouillé ! Une fois je me suis fait dépouiller, quand j'avais 12 ans, c'était à P. ! Après j'ai dépouillé, parce que je m'étais fait dépouiller, j'étais rentré dans le truc vite fait ! Après je suis ressorti quand je me suis retrouvé à Neuilly... Je devais avoir 10 ans, mais c'était sévère quand même ! Tu vois, je peux être peureux... Je peux prendre une patate et rien faire... Mais, si vraiment on me cherche, si vraiment on me reluque, là... mais, c'est arrivé super rarement ! Par exemple, à l'école, il a toujours fallu qu'on me fasse quelque chose pour que je fasse quelque chose ! Il faut toujours d'abord que je subisse pour ensuite le rendre ! Je peux pas le faire sans... Il faut que j'aie l'impression d'avoir subi pour... parce que, voilà, tout est question de violence !

K - À un moment t'étais avec des groupes un peu dépouilleurs, quoi !

N - Ouais, vite fait ! Vite fait ! Tu vois ? Genre qu'est-ce qu'on faisait ? On allait à Neuilly... Donc nous on dépouillait des paquets de cigarettes parce qu'on commençait à fumer... On a pris des vélos, des petits scooters, tu vois ? Mais c'était plutôt les mobyettes, tu vois ce que je veux dire ?

K - Nous, on leur prenait des *Westons*...

N - Ouais, des *Westons*... ben ouais... Moi, je l'ai jamais fait, mais...

K - Mais nous, quand on était gosses, on leur prenait les *Westons* !

N - Non, il y avait les *Fila* aussi. Nous on a tapé des *Fila*... C'était l'époque *Fila* ! C'était la classe directe !

K - Non mais je te dis ça pour pas que tu sois gêné !

N - Mais non, j'ai bien compris, y a pas de problème !

K - Mais bon, moi, c'était pas ma nature non plus ! C'est parce qu'il y avait mon groupe ! Moi, j'avais pas envie, mais le groupe avec qui tu vis... Je me retrouvais avec eux...

N - Ouais, ouais... c'est ça... Mais moi je me suis toujours quand même vachement préservé, tu vois. J'ai toujours foutu le camp, dès que je sentais que les mecs, ils partaient en couille, moi je me traçais !

K - C'est ce qui t'a sauvé !

N – Ah ! Ben voilà ! C'est pas que c'était un manque de solidarité, c'était juste que les mecs...

K – Ça te correspondait pas !

N – Tu vois, c'était même pas le mec peureux... Moi, c'était plus genre : 'Je sais pas pourquoi tu fais ça, ça me casse les couilles ! Moi, j'ai pas envie de me retrouver là... Vas-y ! Lâche-moi et laisse-moi tranquille !' Tu vois ? Et je me casse et voilà ! Jamais j'ai entendu : 'Ouais, il a flippé...' ou des trucs comme ça ! C'est parce que les mecs, ils savaient que moi c'est ça et qu'ils ne me cassaient pas la tête quoi ! Tu vois ce que je veux dire ?

K – Et donc t'arrives vers 18 ans ici... »

Dealer

N – « Là je te passe toutes les embrouilles... Je t'ai passé toute l'époque bédo et l'époque des deals... Parce que là je t'ai rien raconté que la vie, tu vois... Enfin, tu vois, j'ai commencé à fumer à 15 ans et demi, après, à 16 ans et demi ou à 17, j'ai commencé à vendre pour avoir du bédo gratuit quoi ! Tu vois ? Et puis après, j'ai vu mes potes de Lille, et là, de Lille, moi je suis parti – c'est même pas eux qui m'ont traîné, hein... – et puis moi, je suis parti dans le délire quoi ! Qu'est-ce que je faisais ? Je faisais des aller-retour à Lille, je prenais des 100 g, 200 g... Tu vois, j'allais jamais au-dessus de 100 g, 200 maximum, la plupart c'était 100... J'y allais une fois par semaine, tu vois. À cause de ça, j'ai fait plein d'aller-retour ! Et je me suis fait plein de petites tunes là où j'étais, genre à Saint-James vers la fin et dans les lycées privés, ça a marché 1 an, 1 an et demi et après je me suis fait... En fait, avant je me suis fait serrer plusieurs fois... En fait, je prenais toujours le train de 8 heures et je revenais avec le train de 10 heures, tu vois, ça me laissait une heure pour aller pécho, de 9 à 10... Un soir, j'y vais, je reviens, j'arrive en bas de l'escalator, tu sais, c'est la gare de Lille – il y a deux gares, t'as la gare-Flandres et t'as la gare-Europe, ça ressemble à un aéroport quoi ! C'est des trains qui viennent d'Italie, d'Allemagne, qui font des itinéraires internationaux, des trains qui vont en Hollande – et tac le téléphone il sonne ! Qu'est-ce qui se passe ? Moi, tu vois, je descends l'escalator et là, il y a le téléphone qui sonne, et c'était ma mère ! ça m'a fait un truc ! J'ai dû avoir une réaction chaude, j'sais pas ! J'sais pas, j'ai dû regarder un peu trop à droite, à gauche, et là, il y a des douaniers qui sont venus sur moi et là direct, ils voient... je mettais le truc – tu vois ici – sur le ventre et direct, ils m'ont pécho le truc et du coup, après ils m'ont envoyé en haut. Ils m'ont emmené au truc des douaniers et moi, tu sais, je prenais toujours des trucs de l'école avec plein de bouquins, tu vois, avec toutes les meilleures notes... Tu vois, genre l'écolier, quoi ! L'étudiant ! Et tac, j'arrive comme ça et tout, ils

commencent à me questionner, ils me disent : 'Pourquoi t'es là ?' et tout ! Et je dis : 'J'étais avec un pote... j'ai un pote ici, je suis resté...' Il me fait : 'Comment t'as acheté ça ?', je fais : 'Je sais pas, c'est un gars...' tu vois, il était là dans l'après-midi, le mec il s'appelait Tony, il me dit : 'Ouais, je peux t'avoir 100 grammes de turbo pour mille balles !' Moi, je lui ai dit - je regardais comme ça le douanier : 'Écoute, mille balles, franchement... 100 grammes... C'est une bêt' d'affaire, quoi ! Moi, je suis que consommateur !' Et après, je leur ai fait cette tchatte-là quoi, mais en fait c'était pas du tout ça ! C'était un truc que j'avais payé trois mille, deux mille cinq, trois mille... Et j'ai eu la chance de ma vie ! Parce qu'il y avait quand même 100 grammes, je crois... Ils m'ont laissé partir, ils m'ont fait louper le train... Après je me suis retrouvé... Ils m'ont donné une amende de j'sais plus combien, et moi je leur ai fait la tchatte aussi : 'Ouais, regardez, moi, je suis étudiant... Je suis venu voir mon pote, je suis un bon étudiant...' Tu vois, j'avais une bêt' de tchatte toute préparée, tu vois ! Après ça, ils m'ont accompagné, tu vois, même en voiture et tout, pour que j'aille leur retirer les sous. Je suis tombé sur des anges ! Parce que 100 grammes...

K - Tu plonges !

N - Tu plonges !

K - Enfin, t'étais trop jeune !

N - J'étais trop jeune, j'avais 17 ans !

K - Ouais... parce que t'étais trop jeune, c'est pour ça, ils t'ont fait une fleur... 100 grammes, c'est rien, c'est pas 15 kilos !

N - Ouais, mais c'est une chance ! Y a des mecs qui à 17 ans...

K - Ouais... Ils t'ont fait une fleur !

N - À 17 ans, ils tombent, en plus reubeu et tout !...

K - Ouais, ils t'ont fait une fleur !

N - La chance du siècle, c'est que c'était même pas des cistras ! Tu vois ce que je veux dire ? ç'aurait pu être des putains de cistras !

K - Non, mais ils ont bien vu que t'étais un gosse quoi !

N - Ouais... mais surtout que je l'ai bien joué le truc, quoi !

K - Ouais...

N - Parce que dans la tête j'étais pas...

K - Tu l'as pas joué tête de con, tu ne l'as pas joué violent...

N - Non, jamais, moi... Avec les keufs, j'ai toujours...

K - Et là, ils se sont dit : c'est un gamin, il a 17 ans...

N - 17 ans les p'tits mecs-là, ils touchent tout le temps, hein !

K - Ouais, mais tu vois bien comment ils gueulent ! Ils parlent mal ! Toi, tu l'as joué fine !

N - Enfin, moi, je l'ai toujours joué fine ! Mais, j'ai eu 50 000 balles pour graffiti... 50 milles balles ! Je me fais serrer encore une fois pour graffiti... J'arrive au commissariat, les mecs je leur fais : 'Ouais, je suis un artiste, je fais des fresques, couleurs... ta, ta, ta...' Ils m'ont quand même relâché au bout de 2 heures ! Ça, j'ai fait des TIG...

K - Tu vois, si tu la joues fine, ça passe !

N - Ah ! Moi, j'ai toujours été fin avec les keufs ! J'ai jamais aimé... Quelquefois ça pète, hein ! Quelquefois, ils s'en battent les couilles ! J'ai quand même fait, une fois, 28 heures de garde à vue... Et puis j'étais super gentil et tout ! Mais après, au bout d'un moment, j'étais haineux et je les ai insultés ! Ça c'était vers la fin, j'en pouvais plus ! Et une fois j'ai tapé la fuite ici. À chaque fois qu'ils me voient - des civils-là - à chaque fois qu'ils me voient, ils me contrôlent, tu vois... 'On te fera béton un jour !' »

Entretien avec Roland
(Janvier 2003)

« *Les casse-couilles* »

K - « Tu m'as dit que dans ton enfance, à l'école, au collège, tu avais côtoyé... tu étais dans la même classe que des gens de ma cité qui formaient une petite bande, un petit groupe.

R - Ouais...

K - Ben, j'aimerais bien que tu me parles de tes rapports avec eux... Comment tu les voyais ?

R - En fait je les voyais de loin, j'étais pas dans leur classe, si tu veux.

K - T'étais pas dans la même classe...

R - Non, non, non... On était dans le même bahut mais on n'était pas dans la même classe, hein !

K - Mais ils étaient pas tous eux-mêmes dans la même classe ?

R - Non, non, non... je crois pas.

K - Ils étaient dans des classes différentes...

R - Ouais, je pense...

K - Mais ils se rejoignaient dans la cour.

R - Ouais, en fait, dans les lycées, de toute façon, t'as des classes plus ou moins regroupées, hein ! Je pense qu'ils étaient à peu près ensemble. Dans la même classe exactement, ça je peux pas dire, hein. Mais je pense qu'ils étaient à peu près dans la même classe.

K - Ouais, mais dans le lycée ils étaient affichés comme étant faisant partie du même quartier ?

R - Ouais, ouais, ouais... Ah ! Mais je connaissais pas, tu vois, moi, je dis ça... peut-être qu'il y en a qui disaient ça comme ça... Moi, je voyais pas ça comme ça ! Parce que moi je calculais pas les trucs, quartiers et tout ça, j'en avais rien à foutre quoi !

K - Ah ! bon...

R - Enfin, je calculais pas les ambiances... On est du même quartier, tout ça ! Ça me passait au-dessus quoi ! Mais bon, après, tu voyais que t'es dans l'ensemble, quoi ! Après, je savais qu'ils habitaient le même quartier, parce que voilà, j'habite aussi X., donc, petit à petit, t'apprends des choses quoi.

K - Donc ils n'avaient pas une réputation spéciale, spécifique ?

R - Ben si ! Si, si, si... Ben si ! Une réputation de casse couilles ! Mais, c'est pas une réputation ça ! C'est un fait, quoi ! Tu vois ce que je veux dire ? Enfin moi, je le

voyais pas comme une réputation... Je le voyais parce qu'ils sont venus me casser les couilles comme à d'autres personnes ! Donc, tu vois... c'est pas une réputation... t'sais...

K - Ils cassaient les couilles à tout le monde ?

R - Ben, tu sais, c'est comme partout, t'as des clichés ! Y'en a que t'as envie de leur casser les couilles, y'en a où t'as moins envie de leur casser les couilles ! Ils cassaient les couilles à ceux qui étaient faibles...

K - Ils leur cassaient les couilles ?

R - Ouais voilà ! Ouais, ouais... Moi je peux te dire...

K - Ils étaient affichés comme étant des casses couilles !

R - Ouais, voilà ! Mais, j'aime pas le mot 'réputation'... Tu vois, c'est pas une réputation ! Des fois, c'est vrai, des fois, c'est pas vrai ! Là, c'étaient des faits !

K - C'est pas de la réput' seulement ! C'étaient des faits !

R - Ouais, voilà !

K - Donc le fait est qu'ils emmerdaient le peuple !

R - Ouais, voilà ! Tu vois, moi quand je dis ça, je les ai pas remarqués parce qu'on m'a dit qu'ils cassaient les couilles, je les ai remarqués parce qu'ils m'ont cassé les couilles, c'est tout quoi !

K - Non mais même quand c'est pas à toi qu'ils cassent les couilles, c'est un fait qu'ils emmerdent le monde !

R - Ouais, voilà, ouais...mais au début je faisais pas attention à ça ! Tu sais, je rigolais, j'étais avec deux ou trois personnes et c'est tout ! C'est pour ça d'ailleurs, je n'ai jamais compris pourquoi on venait me casser les couilles ! »

« Quand t'es ado ou au collège, c'est le monde de la sape »

K - « À ton avis, pourquoi ils te cassaient les couilles ?

R - Oh ! Ben alors il y a plein de raisons, hein ! Déjà, on n'a peut-être les mêmes situations familiales, etc., les mêmes situations économiques et tout ça ! Il y a des raisons, hein ! Moi, je jette pas la pierre, hein ! Enfin, je cautionne pas, mais il y a des explications quoi ! Moi je sais pas, quand j'étais petit... tu sais, quand t'es petit, c'est con le monde des petits... c'est le monde de la sape... Enfin, quand t'es petit, quand t'es ado ou au collège, c'est le monde de la sape... En fait, on est vachement méchants entre nous, quoi ! Même moi... je pense moins... mais voilà ! T'es toujours méchant, c'est un monde chelou quoi ! Et voilà, c'est vrai que moi, avec mon beau-père, tu sais, j'avais pas de problème : j'avais de la sape, voilà ! Enfin pas... j'étais pas sapé comme un milord, hein ! Mais j'avais pas de problème quoi ! J'étais sapé tranquille, à la

mode ! Voilà, j'avais une tête qui passait bien. Voilà quoi ! Et puis j'étais pas fort non plus, quoi, c'était tout un ensemble. C'est tout un ensemble de choses !

K - Ça c'est peut-être ta manière de voir les choses, mais la raison pour laquelle...

R - Ben, j'sais pas, je te dis, j'sais pas ce qu'ils pensent...

K - Mais qu'est-ce t'en penses, toi, de leurs raisons ?

R - Ben moi, ce que je pense... c'est quand ils me voyaient, moi ou d'autres gens... - je parle de moi parce que j'aime pas parler des autres - peut-être qu'ils voyaient autre chose que ce qu'ils étaient pas eux et ça les énervait, quoi ! Chose que, à la rigueur, je peux comprendre, mais bon ! Moi, il y a aussi des choses qui m'énervent, hein ! Mais bon... après c'est des images quoi ! Je pense qu'il faut pas chercher plus loin, quoi ! Mais, des fois, 'ils ont raison', quoi, entre guillemets, parce que moi, y a des mecs, ils me cassaient les couilles et leur image, elle me cassait les couilles ! C'est une question d'image je pense ! »

Racismes

R - « Et puis il y a plein de choses, quoi ! Il y a plein de choses qui entrent en jeu. Enfin, je sais pas comment dire... Il y a pas qu'une chose... Il y a plein de caractères 'racistes', enfin, je dis 'racistes', c'est pas 'racistes' hein ! Il y a le raciste mais des deux côtés, tu vois ? Pas que d'un côté !

K - Ben oui...

R - J'sais pas, moi j'étais l'image du... Tu vois moi, j'étais blanc, j'étais l'image du Français en pur, tu vois ? Et j'sais pas, il y en a ça les saoule ! Donc, voilà, il y a plein de choses, quoi ! C'est un ensemble de choses, hein !

K - Donc eux, ils étaient racistes vis-à-vis des blancs et...

R - Non ! Non, non, non...

K - Enfin... mais si...

R - Enfin, il y en a... il y en a... mais c'est un ensemble de choses !

K - Y'a du racisme des blancs vis-à-vis des métis et...

R - Non, mais je veux dire, comme il y a dix pour cent - j'sais pas - de racistes, en France, de blancs, il y a peut-être dix pour cent de racistes... Y'en a c'est peut-être d'autres choses... j'sais pas, ils se regroupaient...

K - Mais y a du racisme ?

R - Ah ! Ouais, ouais...

K - Y a du racisme Blanc-Arabe, Blanc-Noir...

R - Ouais, c'est clair ! Après... tu vois, je comprends leur truc ! C'est vrai que les blancs ils ont exploité... Enfin, je vais pas refaire l'histoire ! Mais, moi, je serais

reubeu ou renoi, j'aurais peut-être les mêmes ressentiments. Mais bon, moi personnellement, j'y suis pour rien, quoi ! J'ai pas choisi, quoi ! Ok, c'est un ensemble de choses... moi je le vois comme ça ! Mais c'est pour ça d'ailleurs que moi je me prenais pas la tête, mais c'étaient des trucs qui me passaient au-dessus de l'épaule quoi ! Puisque je connaissais déjà les raisons... J'avais pas de violence vis-à-vis d'eux, quoi ! Pas toujours, mais quand on te fait chier, t'as une violence... Mais, j'étais pas là, en train de me prendre la tête : 'Ah ! comment je vais les défoncer ?'. Non, non, c'est la vie, c'est la vie, quoi ! Mais bon, c'est vrai que c'est reulou... Mais après, le temps, il passe quoi, tu t'en bats les couilles ! Enfin bon... c'est ce que je vois !

K - Mais maintenant, peut-être que cette analyse, elle a évolué ?

R - En fait mon analyse, elle a pas... Si, bien sûr, elle a évolué, mais enfin, il y a toujours, pour moi, à peu près les mêmes raisons... Je le savais quand j'étais petit, quand j'avais 12/13 ans, je les connaissais déjà ! Enfin, moins peut-être mais j'en avais déjà la sensation...

K - C'est du passé !

R - Ouais, voilà ! Alors qu'à l'époque des fois t'as peur ! Moi aussi, des fois, j'étais de l'autre côté de la barrière ! Des fois ça m'arrivait de jouer... de faire des merdes aussi, donc... »

« Je crois que c'est parce qu'ils sont complexés ! »

K - « Tu te sens plus proche d'eux quoi ?

R - Ouais, je me sens pas plus proche d'eux, déjà je comprenais avant... J'ai déjà été, dans un sens, de l'autre côté, donc maintenant je relativise plus quoi ! Je relativisais déjà, mais bon... Ouais, comme j'ai déjà fait des erreurs, pas similaires, mais bon qui pourraient être pareilles, quoi ! Tu vois ?...

K - Moi, tu sais, je me dis que ces gars-là ils sont comme ça parce qu'ils ont un gros complexe ! Ils se sentent pas bien, ils ont pas confiance en eux...

R - Ouais, c'est clair, hein !

K - Comme eux... ils ont pas les moyens, ils se sentent pauvres ! Ils sont complexés, ils manquent de confiance en eux vis-à-vis de la population autour d'eux qui a ce qu'il faut quoi !

R - Ouais, ouais, bien sûr !

K - Donc, ils mettent des barrières et ils sont agressifs vis-à-vis des gens autour d'eux...

R - Oh ! Ouais, ouais, tout à fait !

K - Je crois que c'est parce qu'ils sont complexés !

R – Oh ! Oui, oui... Pour moi, ils sont malheureux, hein ! C'est pour ça que je comprenais déjà, tu vois, à l'époque !

K – Quand on analyse bien, tu vois, je crois que c'est vraiment ça... C'est parce qu'ils se sentent pas vraiment assez fort vis-à-vis des autres...

R – Ah ! C'est clair !

K – Donc, ils deviennent agressifs !

R – Non, mais là tout à fait d'accord ! Ben... mais bon... on se sent tous à un moment plus ou moins faible, quoi !

K – Seulement, on leur en veut d'avoir cette agressivité-là et de ne pas analyser...

R – Ouais, c'est clair ! Ouais, ouais, c'est clair !

K – C'est ce qui est injuste, c'est que...

R – Ouais, ouais, c'est clair... On est injuste parce qu'ils s'attaquent pas aux 'vraies causes' de leurs problèmes, entre guillemets, quoi ! Enfin moi, je suis... c'est pas moi qui fait le monde et je suis pas blindé à mort, quoi ! Je vis, c'est tout, quoi ! J'habite dans le même quartier, sauf que j'ai un beau-père qui peut m'assurer des trucs, c'est tout quoi ! Sinon, j'ai pas plus de tunes, hein ! Bon... il y a une différence quand même, tu vois, j'en suis conscient. Mais bon... c'est pas moi qui suis la cause... et puis, en plus je les remets pas en cause, quoi !

K – Moi, je suis comme toi... Je l'analyse maintenant parce que j'ai la bouteille ! Mais en fait, je m'aperçois que c'est parce qu'ils ont un complexe !

R – Ah ! C'est clair...

K – Les jeunes de leur âge, de leur entourage, ils combattent ce complexe par la violence !

R – C'est clair ! C'est clair !

K – Ils sont agressifs... »

« Il y en a, ils vont te niquer et d'autres, ils vont avoir des principes »

R – « Je différencie aussi, hein... Ils sont plus ou moins différents dans leur groupe. C'est ça qui est chelou aussi d'un autre côté. C'est qu'il y en a, ils vont plus ou moins te niquer et d'autres, ils vont avoir des principes... Il y a plein de gens différents, quoi ! C'est ça qui est bizarre ! C'est comme partout, mais avec eux, on a l'impression qu'il n'y a pas de règle précise quand même. Enfin, il y a de grands ensembles mais... j'sais pas... il y a des gens, ils sont dans des situations plus ou moins difficiles et ils s'en sortent, ils ont un pur esprit par rapport à des gens qui sont dans des situations plus faciles et qui ont un esprit pourri, quoi ! Ça, j'arrive pas à comprendre, c'est bizarre ! Moi je sais que je peux pas être violent... quoique je sais

pas... Et y'en a j'sais qu'ils kiffent ! Ils kiffent être violent, tu vois, ça je sais ! Mais, il y a pas que dans les milieux populaires, y en a partout des gens comme ça, tu vois. Après, j'sais que ça vient d'un malheur, c'est clair ! C'est pour ça, moi, tu vois, je tombais pas dans les extrémismes... Tu peux vouloir répondre après tu te prends la tête ! Moi, ça ne m'intéressait pas, ça ! Parce que je savais qu'au fond d'eux-mêmes, il y a un malheur plus profond ! Ils expriment un désarroi en fait. Mais, en relativisant parce qu'il y a deux ou trois connards, ils nous énervent ! Tu sais ! Je le dis comme ça ! 90 %, ouais, mais il y a 10 % de...

K - T'as des exemples précis ?

R - Ouais... Non, mais moi à la rigueur ce qui me vénèrait, c'était pas la violence, tu vois ! Enfin si, mais il y avait des gens, ils étaient grave violents, ils me vénèraient moins que d'autres bouffons qui étaient avec et qui regardaient en rigolant, tu vois ! ça me vénère encore plus moi, ça ! Parce que le mec qui était violent, je savais qu'il avait un problème et que moi, j'aurais pu être comme lui, dans une autre situation. Mais alors les mecs qui rigolent derrière, ah ! Ça je supportais pas ! Y'en a, hein ! Y'en a plein, hein ! »

Injustice / racisme

R - « Ce que je supportais pas aussi, c'est que dedans il y avait des mâles, ils étaient pétés de tunes ! Je donnerais pas de nom, parce que... Je sais qu'il y en a en bas de ta cité, c'est pareil ! Je sais qu'il y en a deux ou trois... j'sais pas maintenant, hein... mais j'sais qu'il y en avait deux ou trois qui étaient dans la bande, mais ils étaient pétés de tunes et ils avaient rien à voir avec moi, hein ! Eh ben, eux ils étaient avec, pourquoi ? Ben, parce qu'ils étaient reubeu, donc il fallait être avec... Et ça, ça me vénère ! Ça, ça me vénère vraiment ! Il y avait des gars, ils avaient de la tune et eux, parce qu'ils étaient reubeu, on leur disait rien, tu vois ! Mais je parle pour moi, tu vois ! Tu sais que je suis pas cistra, il y a pas de problème, mais je te dis, ça, ça me vénèrait, tu vois ! C'est ça qui me vénèrait !

K - Ouais, mais eux c'est un cas spécial, parce qu'ils ont vécu toute leur vie, toute leur enfance, ils sont pétés de tunes !

R - Ouais, ouais, je dis pas ! Mais, tu vois, après, tu vas pas emmerder quelqu'un parce que soi-disant il a plus de tunes ! Si t'as un mec à côté de toi, il est blindé, enfin, il y a un moment, il faut se poser des questions ! Enfin, j'sais pas moi, je raisonne comme ça, quoi ! Je comprends pas comment tu peux...

K - Ah ! eux, c'est un cas spécial parce qu'ils sont peut-être pétés de tunes, mais ils ont toujours vécu dans le HLM, donc ils sont nés ensemble, ils ont grandi ensemble et ils se connaissent depuis 20 ans !

R – Oh ! Ouais, mais je critique pas le fait qu'ils soient ensemble, je critique le fait que tu vas emmerder des gens pour certains 'critères', entre guillemets, parce que moi je me considère pas comme un blindé et en plus, à côté de ça, t'as des gens qui sont blindés et qui, eux, c'est comme un passe-droit, si tu veux. Comme si eux, c'était normal ! Pourquoi eux ? Y'a quoi de plus ? Enfin, tu vois ce que je veux dire ? C'est des injustices !

K – Ce qu'il avait de plus c'est qu'il était né dans le quartier et que...

R – Ouais, ouais, ouais, je sais ! Mais à ce moment-là tu vois, si on fait des injustices comme ça, ben moi aussi je peux dire qu'il y a des injustices, elles sont normales alors que moi, je le dis jamais, tu vois ! Quand il y a une injustice, qu'elle soit de mon côté ou d'un autre côté, c'est une injustice ! Ça, ça me vénère ! Je supporte pas quoi ! Moi, je te dis ça, parce que voilà, c'est un sentiment, entre guillemets, de 'blanc', mais, moi, je m'en fous des races, hein ! Mais c'est parce que je suis blanc et j'ai vécu ça, tu vois. Et ça, ça me vénère ! Parce que moi, j'en ai rien à foutre des races, moi ! Je vais avec tout le monde ! Parce que j'ai été élevé comme ça en plus et... pour moi, c'est du racisme, ça me vénérât, tu vois !

K – C'est du racisme !

R – Parce que, pour moi, la plupart des gens ici, j'sais pas pourquoi, mais j'ai plus traîné avec des reubeus qu'avec des blancs, hein ! Mais voilà, je me tapais des formes de 'racisme', entre guillemets, mais ça personne n'en parle et ça c'est reulou, tu vois !

K – Ah ! Si, si, si c'est du racisme !

R – Ouais, mais personne n'en parle !

K – Ouais, on ne le relève pas quoi !

R – Ouais, voilà, personne ne relève !

K – Ah ! Si, si, il y a un racisme des Arabes vis-à-vis des Blancs, hein !

R – Ben, voilà, quoi ! Et puis, moi, je tombais pas dans les clichés non plus donc... »

« *Le trip caillera* »

R – « J'avais peur ! J'ouvrais pas ma gueule, hein ! Parce que j'avais peur, hein ! Je suis un peureux, moi ! Et fayoter, j'aime pas ça ! Je parle de ça parce que j'sais qu'il y a des potes à moi qui le faisaient quoi et ça me vénérât ! Tu vois, ça fait partie du trip caillera en ce moment. Oh ! Je suis plus dans le mouvement, je commence à être vieux aussi, hein ! Le trip caillera : on nique tout ! On nique tout, qu'on soit pauvre ou riche... parce qu'il y en a... comme je t'ai dit, voilà, il y en a, ils étaient riches et ils niquaient tout, comme s'ils avaient... On avait l'impression qu'ils sortaient de Los

Angeles ! Alors que tu les accompagnais chez eux, ils avaient un pavillon ! Tant mieux ! Moi j'ai aucune jalousie, mais c'est ça ! Moi, ça me vénère, moi !

K - Ah ! oui, le trip caillera, maintenant c'est : on nique tout, qu'on soit pauvre ou riche !

R - Moi, je dis ce que je vois, hein ! Après, il y a pas de généralité, tu vois !

K - Tu parles de ce que tu vois ?

R - Il y a des gens différents partout, donc, moi, je te dis ce qui me vénère ! Y'en a, ils jouent les cailleras, ils jouent ça, si tu veux, alors qu'on sait très bien qu'ils... Et ce qui me vénère, c'est qu'ils se traînent avec des mecs justement qui sont dans un contexte qui fait qu'ils sont comme ça... Bon, voilà, à la rigueur, on les excuse plus que des mecs qui traînent avec eux, qui sont blindés, ça c'est un truc, je comprends pas ça ! Ça, ça me vénère plus, tu vois que... Moi je comprends, tu vois, les gens qui sont... Parce que moi je sais j'aurais pas eu ma mère derrière moi, j'aurais fait n'importe quoi, c'est clair ! Enfin, peut-être pas dans leur esprit, mais j'aurais fait des conneries, quoi !

K - Tu peux me dire ce qui te fait dire que maintenant le trip caillera, qu'on soit pauvre ou riche, c'est de niquer tout ! Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

R - Parce que y a aucun... enfin, j'aime pas parler comme ça mais, y a aucun respect...y a rien du tout ! Moi je dis pas que je respecte mais, je respecte l'homme, quoi !

K - Si tu le dis c'est que t'as vu des choses, c'est que t'as vu des exemples !

R - Ah ! Ouais, ouais... Enfin, il faudrait que je réfléchisse un peu plus, je parle comme ça tu vois... Peut-être que je vais dire des conneries... C'est le trip de la société quoi ! On est tous parqués à l'adolescence avec des gens plus ou moins différents et il y a des rapports de force qui se créent, quoi, et ces rapports de force, ils sont 'dominés', entre guillemets, par les mecs des cités... Pour schématiser, quoi... Il y a plein de mecs qui se raccrochent à ça, parce qu'ils se sentent dominés et hop ! Ils vont dans ce trip-là, ils réfléchissent pas ! Tu vois ce que je veux dire ?

K - Donc, du coup, ils adoptent cette mentalité : on nique tout !

R - Ouais, mais je dis 'on nique tout !', c'est schématisé aussi, hein !... Je vois pas pourquoi ils niquent tout ! Il y en a je comprends, mais il y en a je comprends pas ! Et c'est ça ! Mais bon, je dis, 'je comprends'... D'un autre côté, tu vois, tu vas au lycée, tu viens d'une famille où 't'as tout', entre guillemets, t'as peur, ben tu rentres dans le moule ! Il y a pas que des gens comme ça, hein ! Il y a des gens autrement, il y a plein de trips, hein...Hier, par exemple, quand on faisait de l'histoire, t'as bien vu, il y a un p'tit qui charriait, ben, il a rien à voir avec une caillera, à mon avis, mais voilà, il est habillé avec son bonnet, avec son truc large et il fallait qu'il se la pète ! C'est tout !

K – Il fallait qu’il se la joue !

R – Voilà ! Et il se la joue ! Il se la joue à la caillera... Il y a différentes façons de se la jouer, hein, mais il se la joue à la caillera, quoi ! J’sais pas, si ça se trouve, c’en est une, enfin une vraie – j’aime pas dire ça ! – mais, si ça se trouve, c’est un mec qui a des problèmes, mais, à mon avis, non, quoi ! Après, il a fermé sa gueule ! Ah ! Il y en a plein des mecs comme ça ! Même moi, des fois j’étais comme ça, hein ! Je le reconnais ! Sauf que ça me cassait les couilles quoi ! Mais y en ils aiment bien, quoi ! C’est relou !

K – Ils doivent se sentir mieux à travers l’expression d’une certaine violence...

R – Ouais, ouais, c’est ça ! Ouais, exactement ! Ouais, c’est clair ! Et puis d’être dans le moule, en fait ! Tu sais c’est toujours mieux de dire : ‘Moi, j’ai pas de genhar, je me fais par moi-même !’ que de dire : ‘Ouais mes parents...’ ! C’est une ‘mode’ aussi, entre guillemets, pour certaines personnes... Mais même – enfin, c’est ce que je pense aussi – chez certains mecs de cités, ils sont, ‘contents’, entre guillemets, parce que tu te prends pas la tête ! Enfin, tu réfléchis pas, tu te prends pas la tête, quoi ! T’as envie de taper quelqu’un, tu le péta... Enfin, je schématise, hein.

K – À la limite c’est plus facile de tout casser, d’être violent que de...

R – Pour certains ! Pour certains ! Attention ! Je raconte tout ce qui me vient, mais, tu vois, en réanalysant, je dirais peut-être pas la même chose, parce que là j’ai pas eu le temps de réfléchir... Je te dis tout ce qui me vient à la tête ! Pour certains, oui, c’est plus facile... Enfin, non, j’sais pas, c’est pas le plus facile, c’est un autre chemin quoi ! Si tes parents, ils te battent ou s’ils te donnent pas à manger, là, pardon ! Là, c’est grave-chaud ! Mais à partir du moment où, même si t’habites dans une téci, t’as à bouffer et tes parents, t’as un certain ‘amour’, entre guillemets, même si la vie elle est dure, ils travaillent comme des chiens, tout ça ! Ça, je suis d’accord ! Ça peut être mieux de vendre ton teshi en bas et de te faire vingt mille par mois que de bosser comme un chien et de te faire six mille, quoi ! Après, attention, hein ! J’ai pas envie de faire ça, moi ! Il y a pas que des gars comme ça aussi, hein ! Y’a des gars, ils souffrent, hein ! Moi, je le sais, quoi ! C’est ça qui est relou, quoi ! C’est qu’il y a pas de règles non plus, donc t’as du mal à cerner les choses en fait... En fait, il y a plein de trucs différents : chacun a sa propre ligne de conduite et sa propre vie donc... j’aime pas faire des schémas. »

« C’étaient des tarés avec les meufs ! »

K – « Ton rapport avec les filles ?

R – Mon rapport avec les filles ? [rire] Rien que des conneries !

K - Ou plutôt si t'as des souvenirs de cette époque-là où t'étais avec cette bande du quartier, dans ton collège-là, est-ce que tu peux te rappeler leur rapport avec les filles à cette époque-là ?

R - Carrément, oui...

K - Par exemple ?

R - Ben j'ai des images, mais, tu sais, je les ai pas tellement fréquentés pour savoir quel était leur rapport avec les meufs !

K - Mais de loin...

R - De loin ?

K - Ce que t'en as vu de loin...

R - De loin, je dirai que c'étaient des tarés ! Avec les meufs, hein, je parle ! Enfin, c'est une image, mais j'aime pas, si tu vois ce que je veux dire ? J'ai pas de points pour étayer...

K - Tu pourrais savoir s'ils étaient souvent avec les filles, si les filles les appréciaient...

R - C'est comme partout, quoi... T'as des meufs à qui... je sais pas comment expliquer... y'en a elles kiffent ! Je sais pas pourquoi ! Elles kiffent les mecs comme on a dit, quoi... Mais bon, y'en a, c'est l'inverse, elles détestent ! Et puis y a, c'est du cinquante-cinquante, j'ai l'impression ! Enfin, les meufs que je côtoyais, y en avait, elles kiffaient pas et d'autres, elles kiffaient !

K - Enfin je suppose quand même que les rapports avec les filles sont beaucoup plus faciles dans les générations modernes par rapport aux nôtres.

R - Oh ! C'est clair !

K - Nous, on était séparé, quoi ! Elles avaient une école différente des nôtres... On se voyait jamais, nous ! Aujourd'hui, comment ça se passe ?

R - Non mais je te parle d'eux, je te parle pas de moi.

K - En général ! Que ce soit eux ou toi, tout le monde !

R - Après, ça dépend des gens, tu vois... Il y a des gens qui sont plus ou moins... c'est comme dans tous les domaines - je te parle pas de cul, je te parle de rapports - il y a des gens qui sont plus ou moins timides, plus ou moins sûrs d'eux.

K - Et toi ?

R - Oh ! Je suis dans la catégorie des timides, moi ! C'est clair ! Mais, y'a d'autres gens, ils sont plus à l'aise.

K - Mais parlons de toi !

R - Moi, je suis plutôt timide, hein ! C'est clair ! J'ai pas confiance en moi, c'est un ensemble de choses...

K - Tu peux expliquer ?

R – Ben, en gros, moi – moins maintenant – mais quand j’étais jeune, quand j’étais au collège, – enfin, toujours un peu maintenant mais, moins, avec le temps ça s’atténue – j’avais pas confiance en moi ! C’est clair ! Donc, avec les meufs, c’était tendu, quoi ! Quand t’as pas confiance en toi... ça s’arrête là, t’as pas confiance en toi et voilà ! Donc avec les meufs, c’était dur au collège ! T’as des rapports de séduction... enfin je sais pas comment l’exprimer...je cherche mes mots... Je parle de cette époque-là, hein, je parle pas de maintenant, après ça change les rapports ! À cette époque-là, ben, tu veux te la péter, tu veux être le plus fort, tu veux être ‘le plus beau’, entre guillemets... Ben c’est ça, les rapports de séductions se jouent là-dessus, quoi ! C’est celui qui est le mieux sapé, celui qui est le plus beau gosse, celui qui est le plus marrant ! Voilà, ça se joue là-dessus, quoi ! Donc, moi, vu que j’avais pas confiance en moi...

K – Tu te sentais pas le plus marrant, le plus beau...

R – Ah ! non, c’est clair ! Non ! J’étais pas dans le moule ! J’étais pas dans le moule !

K – Donc, t’avais pas confiance en toi ?

R – Non, mais moi je me prenais pas la tête avec ça, c’est l’image de ce que tu penses que les autres ont comme image de toi et c’est cette image-là... Je pensais que l’image que les gens avait de moi, elle était pas, entre guillemets, ‘comme je voulais qu’elle soit’, si tu veux. C’est pour ça, j’avais pas confiance. Puis, j’étais timide quoi ! Quand il y avait des meufs qui me plaisaient, ça marchait pas ! J’étais pas moi, quoi !

K – Ben justement, c’est ton histoire qui m’intéresse ! Comment tu l’as vécue ? Qu’est-ce que t’en penses ?

R – Ah ! Comment je l’ai vécue ? En fait, j’ai pas fait trop attention sur le moment, mais, en fait, j’aurais bien kiffé des meufs et dès le collège, quoi, alors qu’il y a pas eu moyen... Des fois j’étais fautif, quoi ! Mais bon, c’est un ensemble de choses ! Tu te donnes un genre, tu fais genre ‘je m’en bats les couilles’, mais en fin de compte tu t’en bats pas les couilles ! Non, des fois, je faisais genre, ‘je m’intéresse pas trop aux meufs’, tout ça, mais bon, en fait, je kiffais grave ! À partir du moment où t’as pas confiance en toi, où t’as pas l’impression d’être reconnu, que ce soit avec des mecs ou des meufs, pour moi, tout est lié, si j’étais pas bien dans un groupe, j’étais pas rassuré avec les meufs, quoi ! Mais bon, je me prenais peut-être trop la tête aussi ! Enfin bon ! C’est comme ça quoi ! Je dis pas que c’est bien, que c’est normal, c’est comme ça, quoi ! C’est tout !

K – Non, moi, je veux pas me poser en juge et dire que c’est bien ou c’est pas bien ! Ce que je veux, c’est savoir comment tu vivais ça et ce que t’en penses ! Est-ce que pour toi, c’était important les filles ? Est-ce que ton désir était extrêmement fort ? Par là même, est-ce que la frustration était très forte ?

R - Ouais, ouais... c'est clair !

K - Est-ce que ça t'a miné la tête ?

R - Non ! ça m'a pas miné la tête ! parce que moi, je suis pas un gars qui se mine la tête par rapport à... Non, tu sais, t'as plein de formes d'intérêts, donc tu peux toujours compenser par d'autres choses... Mais c'est pas parce que tu compenses que... »

« La première drogue de ma vie : la console »

K - « C'est ça qui m'intéresse, par quoi t'as compensé ?

R - Oh ! Moi, je compensais par... je faisais pas mal de sport ! Et puis j'ai commencé à toucher à la première drogue de ma vie : la console, voilà ! J'ai pas mal compensé par ça !

K - Ah ! La console !

R - J'ai appelé ça ma première drogue ! Ouais, par l'ordinateur, quoi !

K - L'ordinateur !

R - Ouais... Comme j'avais un pote, il était branché ordinateur, il avait de la tune ! J'allais chez lui ! On faisait l'ordinateur, quoi ! Voilà ! Ça compensait ! Mais j'en avais pas conscience non plus ! Tu vois ce que je veux dire ? J'avais pas à hésiter : j'avais envie de meufs, mais d'un autre côté, je voyais l'ordinateur...

K - Ouais, mais le rapport avec les filles, c'est un truc qui prend beaucoup de place !

R - Ah ! C'est clair ! C'est clair !

K - Même si rien ne se passe ! Mais le désir, le désir d'une fille, ça prend beaucoup de place quoi !

R - Ah ! Ouais... mais après... tu vois, tu trouves des palliatifs, quoi ! Enfin, c'est pas des palliatifs, parce que tu kiffes aussi... Je kiffais grave ! Mais bon, moi je prenais ça philosophiquement, hein ! Vu que j'avais pas trop de problèmes, non plus, bon ben, voilà ! C'est comme ça ! »

Fils de « keuf » et de « prof »

R - « Maintenant je m'en bats les couilles, mais quand j'étais plus jeune, j'avais l'impression que personne ne m'appréciait, tu vois ? Donc, que ce soit des meufs ou des mecs, c'était pareil quoi ! Vu que tu te sens pas accepté, moi, je me suis toujours senti étranger ! J'sais pas pourquoi, hein ! Si, je connais bien la zone, mais bon...

K - Ben, tu me dis les raisons, s'il te plaît !

R - Hein ? Ah ! Mais là, il y a des trucs que je peux pas dire, quoi !

K - ???

R - Déjà, je l'ai déjà dit, parce que voilà... fils de keuf, ça allait pas ! Pas chez tout le monde, mais la plupart des gens, ça allait pas ! Donc... j'sais pas...

K - Mais là, déjà ton père, il n'est plus là ?

R - Ouais, ouais... mais bon...

K - Ils sont pas censés savoir les gens !

R - Ah ! Non, non... mais même ! De toute façon, mon reupe, tu vois, il a jamais tapé ici, tu vois... Mais bon, de toute façon, moi j'ai pas de culture policière...

K - Non, mais les gens ne sont pas obligés de le savoir...

R - Non, non, mais quand on me demande : qu'est-ce qu'il fait ton reupe ? Il faut le dire ! Tu vois, c'est des questions qui t'arrivent, quand tu parles avec des gens, au bout d'un moment, tu es obligé de le balancer ! Et si tu le balances à quelqu'un, ce quelqu'un va se dire : 'Ben voilà !...'. Alors, moi, je m'en bats les couilles, quoi ! Mais bon, dès que tu vas dire ça, voilà, quoi ! T'es étiqueté ! On te met une étiquette et c'est relou, moi, j'aime pas ça ! Enfin, je le fais pas aux autres... Après, le fait de sauter une classe, tout ça, c'est relou !

K - Tu te sentais en décalage, quoi !

R - Ouais, mais, en fait, je me prenais la tête pour un rien des fois, hein ! J'en suis conscient, hein !

K - Une fois que t'as redoublé, ça a été mieux !

R - Ouais, ouais... direct ! Quand j'ai redoublé, c'est là en fait que j'ai commencé à 'm'affirmer', entre guillemets, quoi ! À tous les niveaux quoi ! Parfois au niveau meufs, mais bon, j'ai pas toujours été un bon, mais je me prenais moins la tête déjà ! À partir de la seconde !

K - En seconde ça te faisait quel âge ?

R - 14.

K - 14 ans ?

R - Ouais, mais bon... les beaux gosses, ils étaient là, ils étaient là tout le temps ! Dès le matin, devant leur bécane ! C'est pas parce qu'à un moment, ça allait bien que... Résultat, ça fait, j'sais pas combien d'années que j'ai pas serré, par exemple ! Tu vois ? Les maladies, elles reviennent, tu te repécho la grippe chaque hiver ! Donc c'est relou, ouais, c'est relou ! Ouais, je dirais que ça me manque plus maintenant, depuis 4-5 ans, ça me manque plus que quand j'étais au collègue.

K - Maintenant, ça te manque ?

R - Ah ! Ouais, ouais, c'est clair ! Ah ! Ouais, ça me saoule ! C'est relou, quoi !

K - Et ces mauvais rapports, tu crois que c'est dû à toi ou à un système social ?...

R – Oh ! C'est un ensemble ! Ben, moi, je suis pas tout blanc, hein ! Je fais des conneries, je fais des erreurs ! J'ai des comportements cons, tu vois. Maintenant, c'est clair que le système... enfin, j'aime pas dire ça, mais la société actuelle, ça renforce certains trucs ! Enfin bon, c'est moi, c'est ma sensibilité, je sais très bien qu'il y a d'autres sensibilités !

K – Voilà, c'est pas à sens unique !

R – Voilà ! Mais bon, dès que t'as un petit truc qui rentre pas dans des schémas pré-établis, ça va pas ! Mais il y en a, ils sont différents, j'sais pas comment te le dire... Il y a des différences, c'est comme si tout le monde voyait que ces différences-là, donc finalement ils ont des différences, mais ils sont dans des schémas qui leur permettent de s'affirmer, alors qu'il y a des différences, t'as pas le droit ! Je sais pas, mais tout le monde a ses différences quoi !

K – Alors toi, t'as des différences qui font que...

R – Ouais, ouais...

K – Ça te met dans l'impossibilité de vivre tes choix ?

R – Non, plus maintenant ! Plus maintenant ! Parce que maintenant, moi, je m'en bats les couilles ! Je parle d'avant, hein ! Quand j'étais plus jeune ! C'est la vie quoi ! Mais moi, mes différences, c'est juste ça, hein ! C'est d'avoir un an d'avance et d'avoir des renpas qui font des métiers que personne n'aime... Voilà ! Mais c'est des choses que je ne juge pas, tu vois, hein ! Je ne juge pas qu'on aime ou qu'on n'aime pas, mais moi, je suis pas responsable ! Enfin, je cautionne pas, quoi ! Parce que, bon, pour mon reupe, je veux bien comprendre à la rigueur... parce que moi non plus j'aime pas les 'keufs', hein ! Bon, après je fais la différence au niveau émotionnel, voilà ! Mais bon, pour ma reume, je comprends toujours pas, quoi ! Moi, aussi, y'a des profs qui m'ont saoulé, mais bon, c'est bien d'être prof ! J'sais pas, enfin, c'est bien dans l'absolu, quoi, tu peux apporter ton savoir... En plus, moi, je la connais ma reume, j'sais comment elle taffe ! Je connais son esprit, voilà ! Je comprends pas pourquoi on me casse les couilles ! »

« J'ai tout niqué mes relations quoi ! »

R – « Vous voulez pas me parler, je vous parle pas, et puis tu crois que c'est bien, mais en fait, tu parles à personne ! Le résultat, ben... Bon, j'avais quand même des gens à qui parler, mais résultat, maintenant...

K – Tu crois que c'est le résultat de tout ça ?

R – Ouais, ouais, j'en suis sûr ! On est tous 'conditionnés', entre guillemets ! Y'a des moments où j'aurai pu prendre une voie A au lieu de prendre une voie B, tu vois... Y'a des moments où on m'a forcé à prendre une voie A, par exemple ! Enfin, je

dis 'on te force', entre guillemets, et y'a des moments où tu peux choisir mais tu fais n'importe quoi ... mais bon... Va savoir la part de culpabilité, je me pose même pas la question, tu vois ! Enfin, bon, je me plains pas non plus, hein ! J'ai pas à me plaindre ! Après on me dit 'ouais, tu vas pas vers les gens...'

K - Et donc maintenant tu te sens seul quoi !

R - Ouais, mais j'sais pas si c'est lié, tu vois, mais actuellement, ouais, c'est clair, hein ! J'ai tout niqué mes relations quoi ! Tu vois, les meufs ! Les meufs, j'en parle même pas, j'ai laissé tomber... Avec mes potes, j'ai laissé tomber... J'ai tout niqué, quoi !

K - T'as laissé ça d'un seul coup ou t'as niqué les choses ? Et pourquoi ?

R - Ouais, ouais, à peu près, ouais... Cette putain de société, elle me casse les couilles, quoi ! Les rapports entre les gens, on peut dire que les rapports entre les gens ne sont pas définis par la société, mais mon cul ! Enfin, on a tous des rapports chelou, je trouve, et moi j'aime pas les rapports comme ça ! C'est pour ça que je parle pas à beaucoup de gens ! Quand les rapports qu'ils me proposent, ça me casse les couilles !

K - Qu'est-ce t'entends par des rapports chelou ?

R - Non, mais je schématise... Par exemple les rapports de taf, j'sais pas, c'est pas dur si tu veux, c'est pas des trucs durs, c'est pas des trucs où tu souffres et t'es là en train de te lamenter, non ! C'est comme... j'sais pas... on te propose de bouffer de la merde, tu vas dire non, ben moi c'est pareil ! Ça me saoule ! Leurs rapports de taf, c'est un exemple, ils me cassent les couilles ! C'est des rapports de domination... Enfin pas chez tout le monde, hein, mais en gros de domination, de perversion... Tu vas dire oui pour pouvoir avoir le poste, pour pouvoir dominer les autres... enfin, bon, j'sais pas, y'a peut-être d'autres choses ailleurs ! Enfin moi, j'aime bien être dans la vérité, tu vois. Enfin dans les vrais sentiments... Quand j'ai envie de dire 'merde !', je dis 'merde !', c'est pas pour ça que je suis agressif ! Bon, on peut toujours fermer sa gueule... Mais, ça me vénère quoi ! »

« J'en ai rien à battre, moi, d'être le meilleur ! »

K - « Tu penses que les rapports dans le travail sont hypocrites ?

R - Ouais... un peu...

K - Et que ça déborde même sur la vie sociale...

R - Ben, c'est-à-dire qu'on se donne une image quand on travaille... On voit les personnes, c'est l'image qu'elles donnent dans le travail, c'est l'image qu'ils doivent être dans la vie, quoi ! Pour plein de personnes ! Y'en a peut-être qui sont autrement, hein ! Mais, la plupart, leur vie, c'est ça finalement ! Les mecs, c'est leur vie ! Tu sais,

ils te cassent les couilles toute la journée, y'a rien d'autre quoi ! Donc, je suppose que dans leur vie de tous les jours, ils font pareil quoi ! Enfin, peut-être pas, mais ça me paraît chelou quoi !

K – Je crois qu'un con au travail, c'est un con dans la vie...

R – Ouais... c'est clair ! Tu vois, je me dis, 'y'en a, ils sont cons parce qu'ils ont besoin de...' enfin, dans les tafs que j'ai faits, c'est des cons qui ont le pouvoir la plupart du temps, hein ! La plupart du temps, ceux qui ont le pouvoir, c'est des cons ! Je me dis des fois, ils font ça pour gagner plus d'argent ou peut-être qu'en dehors de la vie ils font... j'sais pas ! Enfin, bon je parle du travail, mais il y a plein de choses, hein ! La société quoi ! On a l'impression, quand tu regardes les infos, tout ça, que tout est mauvais ! Enfin pour moi, hein ! Qu'est-ce qu'on voit ? Ben, toujours les meilleurs ! J'en ai rien à battre, moi, d'être le meilleur ! Enfin, non, en fait, j'en ai pas rien à battre, mais j'ai remarqué, quand j'étais tipeu, je voulais être le meilleur, mais c'est ce qu'ils m'ont mis dans la tête, tu vois ! Mais bon, c'est pas très important, quoi ! J'sais pas, ce sont ces valeurs-là qui sont véhiculées... Y'a plein de valeurs qui sont véhiculées dans la société, je ne les reconnais pas !

K – En fait, on nous fait confondre le désir qu'on a d'être au mieux de ce qu'on peut être, avec être le meilleur par rapport aux autres...

R – Ouais, voilà !

K – En fait, nous on n'a pas envie d'être meilleur par rapport aux autres ! On a envie d'être le meilleur de ce qu'on peut être en soi...

R – Ouais... le meilleur de soi-même... Ça c'est clair ! Là il y a un décalage...

K – Là, il y a un amalgame qui est fait... Un amalgame pervers !

R – Quand je faisais de l'histoire, quand j'étais plus jeune, mon but, en premier, c'était de me défoncer et de donner le meilleur de moi-même. Si je perdais, je perdais... Ben, petit à petit, je me suis aperçu qu'il y a pas que ça ! T'as beau donner le meilleur de toi-même... Bon, toi t'étais content, mais les autres n'en avaient rien à battre ! Ce qu'ils veulent c'est être le connard qui a gagné ! »

Entretien avec Jean

(Janvier 2003)

*« Les gens sont de moins en moins cultivés
et comprennent de moins en moins ce qu'ils vivent »*

K - « J'sais pas moi, j'ai comme l'impression qu'on vit des temps difficiles quoi !

J - Il y a toujours été des temps difficiles... La culture, elle se transmet oralement dans beaucoup de peuples, sur cette terre, de génération en génération et souvent parfaitement, tu vois ? Donc, ça fait partie de l'intelligence humaine

K - J'ai l'impression que les gens sont moins armés maintenant.

J - Il y a des périodes sombres, hein, dans l'histoire et la littérature...

K - En même temps, par l'oralité, tu vois, il y avait des choses qui passaient, de la culture... Maintenant, les gens sont devenus plus seuls, il n'y a plus d'oralité. Moi, tu sais, j'ai pas le regard qui embrasse aussi large que toi, je vois simplement au niveau de mes proches, mes relations avec les gens que je rencontre dans mon quotidien et je sens comme une détérioration dans les esprits. Ouais... Beaucoup plus qu'avant... Beaucoup plus hébétés ! Hébétés d'ignorance !

J - Ah ben, c'est grave, ça !

K - Moi ça me fait peur ! Je crois que le problème c'est que de plus en plus l'ignorance elle gagne dans les esprits et chacun voit son plaisir à sa fenêtre quoi !

J - C'est ça ! C'est ça !

K - Il y a un esprit comme ça de négation des autres, tu vois ? Comment dire ? De 'solitariat', quoi ! Seul, quoi ! Cet esprit individualiste ! Cet individualisme forcené ! Et j'ai l'impression que les gens sont de moins en moins cultivés et comprennent de moins en moins ce qu'ils vivent.

J - En plus il y a l'info !

K - Tout le monde a accès à tout maintenant !

J - Ouais, c'est ça qui m'étonne quand même !

K - Tout le monde a accès à tout, mais y'en a pas beaucoup qui font l'effort.

J - Putain ! Moi quand j'étais jeune, si j'avais ça...

K - Attends ! Il y a tout ! Il y a tout, mais on sait rien ! Tout est disponible, mais on sait rien, t'es pas informé sur ce qu'il faut lire, sur ce qu'il faut prendre...

J - Il y a plein d'informations inutiles !

K - Ça rend la banque de données opaque ! Si le gouvernement décidait, au lieu d'investir dans les fusées, de divulguer les belles choses, ça changerait complètement tout ! Mais force est de constater que c'est dirigé par un mercantilisme forcené et que

là-dedans s'expriment des ambitions personnelles, tu vois ? Sans aucune pensée communautaire ! C'est juste pour alimenter des ambitions personnelles !...

J - Des fois ça m'écoeure un peu !

K - Quand même, c'est dur à vivre. Moi, je suis un opposant au capitalisme, j'ai des griefs face au capitalisme... Puisque la culture est, dans certains endroits, à la disposition de tous, est-ce que ça laisse pas assez de liberté à l'esprit humain pour s'épanouir ?... En fait, comme tu l'as dit, il faudrait éduquer en masse, à l'heure actuelle, ça perpétuerait l'amour du beau là. Il y a plus grand chose qui perpétue cet amour du beau. Je ne lis plus assez, mais si tu lis régulièrement, toutes les images que tu lis, tous les paysages que tu pénètres par la littérature, tu rentres dedans et ils t'habitent ! Ils t'habitent ! Et donc tu es nourri d'univers qui te font plus grand encore !

J - Et oui...

K - Qui te font percevoir la vie de manière beaucoup plus large !

J - Ben ouais, c'est au fond, c'est ton horizon...

K - Alors, ces images te baignent...

J - Elles te transforment en même temps !

K - Elles te transforment et toi aussi tu les transformes !

J - Tu peux te dire : est-ce que ça vaut vraiment le coup que je vive cette vie-là ? Moi, je crois que, si tu pouvais décider à la naissance, je leur dirais : 'Non, tu la gardes, tu ne la vis pas ! Non, non, non, non ! J'suis pas obligé, quoi ! Même dans les pays riches, c'est pas tout rose, tu vois ? C'est vrai qu'il y a du rose, mais le reste, c'est *hard*, hein ! »

« Ça c'est des preuves que Dieu, il existe pas, c'est pas possible ! »

K - « Regarde ce qui se passe avec Saddam Hussein ! Regarde ce qui se passe avec Oussama Ben Laden ! Ils ont détruit la moitié des montagnes d'Afghanistan, ils ont lâché plus de bombes que jamais... Pourquoi ? Pour un mec ? Ils l'ont pas eu !

J - Il n'y avait qu'une seule possibilité, c'était d'envoyer un commando réduit, ils s'organisent avec des gens du pays et ils vont te le chercher ! Mais pas le bombardement massif, on écrase tout ! Ils ont fait quoi quand ils ont voulu tuer le pape ? Ils ont envoyé une personne ! Ils ont fait quoi quand ils ont voulu tuer Reagan ?

K - Reagan ! Ils ont envoyé une personne ! C'est le truc, t'y penses tout de suite, quoi ! Et c'est tout le temps soi-disant des pays faibles, des populations opprimées qui font ça et c'est le truc normal ! Alors pourquoi, eux, il faut absolument qu'ils

envoient toute l'armada ? La dernière fois c'était 48 pays ligüés contre Saddam Hussein, ce coup-ci, ils sont en train de nous dire le double !

J - Tu vois ce que ça veut dire ? Ben, ils prennent aucun risque...

K - Mais c'est ridicule !

J - Ben ouais, mais ils prennent aucun risque...

K - Ouais, voilà ! Ils envoient des militaires, mais ils veulent pas de morts !

J - C'est comme ça ! Mais eux, ils ont eu la bombe atomique ! T'as vu les images ? J'sais pas si t'as eu conscience de ce que c'était ? Est-ce que t'as déjà vu une explosion atomique ? Y'a plus rien ! Ça part en fumée !

K - Ils en ont lâché deux ?

J - Nagasaki, Hiroshima...

K - C'est ça qui est terrible ! Ils avaient lâché ça... Un copain, il m'a dit : 'Écoute, non seulement il y a une chose, c'est qu'ils reprochent à l'Irak ou à la Corée de détenir l'arme nucléaire... mais, ce que je comprends pas c'est que c'est les seuls à avoir employé la bombe atomique dans l'histoire de l'humanité ! C'est eux !' Et non seulement ils l'ont utilisée mais, une fois qu'ils ont constaté les dégâts, ils ont recommencé trois jours après ! Il m'a dit : 'C'est ça le pire !' »

J - Ah ! C'est le pire là !

K - C'est que non seulement ils l'ont fait une fois, mais après ils auraient dû dire : 'Non, c'est horrible !', mais ils ont recommencé trois jours après ! Non seulement ils ont lâché la première bombe, mais trois jours après ils ont remis le coup ! Alors qu'ils ont très bien vu le résultat, ils ont récidivé ! Et ça c'est terrible !

J - Et pourquoi ? Parce que c'est des nazis-là !

K - C'est des enculés ! C'est des enculés ! Bien sûr, c'est de la pourriture infâme quoi ! C'est des enculés ! Ça c'est des preuves que Dieu, il existe pas, c'est pas possible ! »

Entretien avec Fawzi

(Octobre 2003)

- K - « T'habites dans la cité ?
F - Oui... au 48...
K - 48 rue Blanqui... T'es né à peu près quand ?
F - Le 24 mars 66 !
K - Ca te fait quel âge alors ?
F - Ca me fait 37 ans, pile poil !
K - Fawzi, tu es de quelle origine ?
F - Algérienne !
K - T'es né au pays ou...
F - Je suis né en France, à K...
K - Et tes parents, ils étaient ensemble ?
F - Ouais, à J. !
K - À J. et t'es né à K. à l'hôpital...
F - Voilà, à l'hôpital de K.
K - Mais tes parents, ils habitaient à J. ?
F - Où c'est qu'ils habitaient ?... Ah ! Merde ! À K., mais où, j'en sais rien !
K - À K., et quand tu as pris conscience de la vie, c'est-à-dire vers cinq, six ans, t'habitais toujours au même endroit ?
F - On habitait au port de Z.
K - Au port de Z. ! Le port était encore en activité à l'époque ?
F - Ouais, ouais...
K - Ah ! Bon ? Qu'est-ce qu'ils faisaient là-dedans ?
F - Ils faisaient... Ils faisaient... euh... dockers !
K - Dockers ! C'étaient des containers qu'ils débarquaient, quoi !
F - Ouais, qu'ils débarquaient et qu'ils remballaient.
K - Des péniches ?
F - Des péniches, ouais... »

« *On était modeste* »

- K - « Et donc toi, toute ta jeunesse, toute ton enfance, t'as vécu là-dedans ?
F - Ouais, j'ai vécu là-dedans, ouais...
K - Donc tu voyais les dockers qui passaient... Vous, vous habitiez une cité à côté ?
F - On était à trois kilomètres des docks ! C'était une cité transit.

K - Transit en bon état ou c'était des baraquements ?...

F - Modeste !

K - Modeste, mais en bon état !

F - Voilà, modeste ! On était modeste, Kamel, ma mère, mon père et mes trois frères...

K - Trois frères qui étaient plus grands que toi ?

F - Bachir était plus grand moi, Reza est plus petit que moi, et Medhi...

K - Et Farouk, il était où ?

F - Farouk, il n'était pas encore né, en 73...

K - Ah ! Il est encore plus petit ?

F - Ouais...

K - D'accord ! Vous êtes cinq garçons ?

F - Ouais, cinq garçons, Kamel ! Cinq garçons et une mère...

K - Et votre papa ?

F - Il est décédé en 89... Arrêt cardiaque !

K - Arrêt cardiaque ! Il vivait encore avec vous à l'époque ?

F - Ouais, il vivait avec nous... Il est mort à l'hôpital !

K - Il avait quel âge ?

F - Ah ! Il avait 70 piges. Entre 70 et 75...

K - Et toi, t'avais 33 ans, toi !

F - Ouais, voilà...

K - Il y a six ans donc ?

F - Ouais, six ans...

K - Pour revenir en arrière, t'étais où à la maternelle ?

F - J'étais à Ficatier.

K - Ficatier ? T'étais à Z., comment ça se fait ?

F - Non...

K - Ah ! Vous avez quitté Z...

F - On a déménagé en 76...

K - Donc, t'avais 10 ans.

F - Ouais, voilà, j'avais 10 ans, j'étais jeune.

K - Donc tu ne pouvais pas aller à la maternelle à Ficatier.

F - Non, pas la maternelle, l'école primaire !

K - T'as été à la maternelle ?

F - Non, jamais... Attends... si j'y étais ! Je te raconte pas de bêtise... Si j'y étais...

K - Voilà ! T'étais au port de Z., donc t'étais à la maternelle à côté du port de Z...

F – Voilà ! Voilà !
K – C’était comment ?
F – Bourge, il y avait Isabelle Adjani aussi...
K – Qui ?
F – Isabelle Adjani...
K – Isabelle Adjani ?
F – Oui, elle était dans la classe de mon frère... Tu connais le collègue-là ?
K – Ouais... Bon ! Et t’as un souvenir de cette maternelle ?
F – Oh ! la, la, pas du tout !
K – Des aventures qui t’es arrivé ? Tu te souviens pas ?
F – Je ne me souviens plus, Kamel... »

*« Il rentrait du boulot, il buvait son verre de thé
et il allait dormir direct ! »*

K – « Comment c’était la vie, pour vous, à l’époque ?
F – C’était dur ! C’était dur, la misère... Mes parents ne gagnaient pas beaucoup d’argent...
K – Mais, ton père, il travaillait ?
F – Ouais, il travaillait...
K – Alors, comment ça se passait ?
F – Ça se passait bien, mais...
K – Il était sympa ?...
F – Il était sympa... Des fois, il gueulait un peu trop ! Il était sympa, il faisait son boulot... Il revenait le soir...
K – Pourquoi il gueulait ?
F – Ah ! Les enfants ! Les enfants ! Arrêtez de jouer ! Arrêtez de faire les cons !...
K – Parce qu’il était fatigué ?
F – Ouais, voilà, ouais... Il rentrait du boulot, il buvait son verre de thé et il allait dormir direct !
K – Donc t’as un très bon souvenir de ton papa...
F – Ouais, ouais, ouais... Le souvenir de mon père... Je me rappelle très bien de mon père. Costume bleu, il allait au ‘chémar’ (marché), il prenait le caddy, il allait tout seul, il revenait tout seul, il parlait avec personne...
K – Donc vous avez eu un père qui vous a éduqué, qui vous a aidé, alors ?
F – Ouais, ouais...
K – Il vous a soigné, quand même !
F – Ouais, ouais... »

« *C'est de ta faute ou de la faute de la société ?* »

K - Si toi, tu as une fracture dans ta tête, c'est pas à cause de ton père, alors ?

F - Ah ! Non ! Ah ! Non ! C'est de leur faute !

K - C'est de ta faute !

F - C'est de leur faute !

K - C'est de ta faute ou de la faute de la société ?

F - Non, c'est la faute de la société et de la faute de moi ! Les deux se relient ! Si t'es mauvais dans une société, t'es mauvais dans ton état d'esprit...

K - Pourquoi je te dis ça ? Parce que moi, mon père était alcoolique, enfin mon beau-père...

F - Ouais, je sais...

K - Et puis il dépensait tout...

F - Ouais, ouais, je sais, je connais ton 'pa ! Je le connais très bien ! Je le voyais tout le temps au café ! Je traînais au café et il prenait un verre de Ricard ! Je me rappelle, il avait une petite moustache, une gabardine, des *Churchs*... Il avait pas une gabardine ?

K - Si...

F - Toujours ! T'as vu ? T'as vu Kamel, je le connais... Ah ! Je le connais très, très bien ! Gabardine, cravate, pompes stylées... Je me rappellerai toujours de ton père... »

« *J'étais mauvais en maths, j'étais mauvais en grammaire,
j'étais mauvais en français, j'étais un cancre !* »

K - « Alors t'as pas de souvenirs de la maternelle, mais t'as des souvenirs quand même de l'école primaire ?

F - À l'école primaire, j'allais en classe et dans la cour de récréation, je jouais au foot ! Que du foot !

K - Y'a que ça qui t'occupait ?

F - Y'a que ça qui m'occupait !

K - Et le reste tu t'en foutais ?

F - Et le reste je m'en foutais !

K - Ah ! Bon ?

F - J'étais mauvais en maths, j'étais mauvais en grammaire, j'étais mauvais en français, j'étais un cancre !

K - Un cancre !

F - Un cancre !

K - Comment ça se fait ?

F - Je planais ! Je regardais même pas la prof ! Je planais ! J'étais ailleurs !

K - T'étais où ?

F - CM2 !

K - Oui, mais dans ta tête, t'étais où ?

F - Ah ! Là... Kamel... j'étais ailleurs ! Je sais pas... Je pensais à des trucs...

K - Et dans ta tête tu pensais à quoi ?

F - Ah ! Je sais pas, Kamel... Ouh ! Là ! Je sais pas, Kamel ! Ce qui se passait dans ma tête, c'est d'aller au tableau et faire ce qu'il y a à faire ! C'est ça qui me faisait trembler !

K - Ah ! oui...

F - Après, j'étais en CM2. CM2, ça s'est mal passé, j'ai redoublé !

K - Donc, en fait, tu passais tes heures de cours à trembler d'être interrogé, c'est ça ?

F - Ouais, ouais, ouais...

K - Au lieu d'écouter, tu étais en train de t'inquiéter de savoir si on va t'interroger ou pas ?

F - Si on va m'interroger ou pas... ouais... Après, j'ai redoublé ma CM2 ! Le bâtard de prof !

K - Pourquoi c'est un bâtard ?

F - Toujours au fond ! 'Allez au fond, monsieur Douirir !'. Ce bâtard, fils de pute ! Pute ! Sa mère, la salope !

K - Disons que tu fixais toutes les animosités...

F - Ouais, ouais...

K - Tu cristallisais toute la violence des gens, quoi !

F - Ouais...

K - T'étais la bête noire, quoi !

F - Ouais, je suis la bête noire ! Ouais, je suis la bête noire, en primaire ! Arrivé en sixième, il m'ont fait passé, mais j'étais mauvais ! J'étais mauvais sur toute la ligne ! Français, maths, anglais et tout ! J'étais nul ! J'ai fait une cinquième... La cinquième, ça a été et après, ils m'ont dit : 'Ouais... vous êtes trop vieux !' Alors, ils m'ont envoyé là-bas, je suis parti à Beaumont... »

« J'ai passé le CAP : j'ai eu la pratique, mais j'ai pas eu la théorie »

K - Et là, t'as fait quoi ?

F - J'ai fait un CAP, ça s'est bien passé. J'ai passé le CAP : j'ai eu la pratique, mais j'ai pas eu la théorie. Le prof, il était super sympa, le prof ! Le prof de technologie, le dessin indus'...

K - Donc, quelque part, en fait, c'est pas trop de la faute à la société... C'est plutôt toi qui t'intéressait pas aux choses.

F - Ouais, ouais... Plus ou moins, t'as raison ! La technologie, ça m'intéressait, le dessin indus', ça m'intéressait. Les maths et le français, ça ne me plaisait pas ! J'étais nul ! Mauvais !

K - Ça te plaisait pas parce que t'étais nul, ou t'étais nul parce que ça te plaisait pas ?

F - Non, j'étais nul !

K - Ça te plaisait pas parce que t'étais nul ?

F - Voilà !

K - Et personne n'a réussi à t'apprendre ?

F - Voilà, personne n'a réussi à m'apprendre.

K - Et donc, tu t'es désintéressé de ça, quoi.

F - Voilà, exactement !

K - Je comprends mieux...

F - Et puis après j'ai été viré ! Même en réussissant la pratique, après ils m'ont viré, direct !

K - À Beaumont ? Et qu'est-ce tu faisais à Beaumont ?

F - Chaudronnerie, métallurgie !

K - Et donc la pratique, tu me dis que c'était bien, mais pas la théorie...

F - Ouais, l'atelier, ça va !

K - Mais la théorie, non !

F - Non, la théorie zéro ! La théorie, j'étais mauvais ! »

*« Si on étudie ton chemin,
c'est pour savoir comment t'as appris à marcher »*

F - « D'autres questions Kamel ?

K - Oh ! Ben j'en ai des milliers puisque c'est sur la vie qu'on parle ! Mais pourquoi je te pose toutes ces questions ? Quand je vais te poser après des questions sur la vie, c'est pour situer ton parcours...

F - Ah ! Ouais...

K - Pour réfléchir...

F - C'est compliqué, ça, de poursuivre mon parcours ! Le parcours de quoi ?

K – Pour voir qu'est-ce que t'as vécu, pour voir à peu près pourquoi tu penses comme ça.

F – Ah ! D'accord... Ouais, j'ai pigé...

K – Tu comprends ?

F – Ouais, j'ai pigé...

K – On est tous pris dans des systèmes de vie, tu vois, et après on a des comportements... Quand on voit comment on est né, nos parents... Moi, tu vois, j'ai pas de père, mon père est mort... J'ai eu un beau-père alcoolique... Toi, tu dis, ton père, il travaillait, il rentrait, il buvait le thé et il dormait...

F – Ouais, direct !

K – Donc, tu vois la relation : il était généreux, brave, mais il avait pas trop le temps, parce qu'il était trop fatigué... Tu comprends ?

F – Ouais, ouais...

K – Donc, si le père, il n'est pas disponible, parce qu'il est trop fatigué, les garçons, ils deviennent plus autonomes. Tu comprends ?

F – Ouais, ouais, je crois...

K – Alors tout ça, ça s'analyse !

F – Ah ! Ouais ?...

K – Tu comprends ?

F – Ouais, je comprends !

K – Par exemple, un Européen, il va vivre... je sais pas moi... en 1960, à V... ça va pas être pareil qu'un Maghrébin qui va vivre à T. ou dans un bidonville. C'est pas le même chemin et si c'est pas le même chemin, c'est pas la même manière de marcher.

K – Je te disais que si on faisait une espèce de petit historique de ta vie, c'est pour situer ta personnalité, pour voir comment elle aborde, comment elle réfléchit le monde... En arabe, comme on dit chez nous : 'Si on étudie ton chemin, c'est pour savoir comment t'as appris à marcher'. La manière dont tu marches, elle dépend beaucoup du chemin que t'as pris...

F – Ouais, que t'as effectué...

K – Tu comprends ?

F – Ouais...

K – Donc c'est pour ça que je te pose ces questions qui peuvent te sembler peut-être indiscretes.

F – Ouais ! Indiscretes, ouais ! J'aime pas parler de moi, Kamel ! »

« *J'ai travaillé en intérim* »

K - « Donc t'as quitté le collège, t'avais un CAP ?

F - J'avais un CAP pratique...

K - Comment ? Ils donnent le CAP pratique et pas...

F - Ouais, à l'époque c'était comme ça !

K - Ah ! Bon ?

F - Dans les années 80, il y avait la théorie et la pratique.

K - Et donc t'as quitté l'école ?

F - J'ai quitté l'école, ouais...

K - Et qu'est-ce t'as fait, là ?

F - J'ai travaillé en intérim, je travaillais sur la Grande Arche...

K - Longtemps ?

F - Ouais, ouais... 18 mois...

K - C'est ton premier boulot ? Qu'est-ce tu faisais à la Grande Arche ?

F - Je faisais les plaques de ferraille au-dessus des toits !

K - Ah ! Oui...

F - Après j'ai été... euh... comment ça s'appelle ? Le dôme de la Défense ! J'ai travaillé là-bas, j'ai monté un sauna avec un collègue... On a fait la piscine et après on a bricolé ! Après, je suis revenu, on a posé tous les lits et tous les matelas dans l'hôtel Sofitel au Dôme... Je bossais, Kamel ! J'ai bossé ! J'ai bossé, Kamel, dans ma vie ! Ouh ! là ! J'ai travaillé deux ans là-bas... Tu te rappelles ? J'ai travaillé deux ans...

K - Quelle boîte ?

F - Wazid

K - Ça c'est après, ça...

F - Ouais, c'est après...

K - On fait par ordre ! Donc là t'as fait Wazid, ça s'est bien passé ?

F - Ouais, ouais, ouais... La chef d'agence, elle venait voir son chantier, elle faisait la bise et tout ! 'Alors Monsieur Douirir, ça va ? - Ouais, ça va très bien !' Et tout... Je peux me balader. Je les arnaque, moi, qu'est-ce tu crois ? Tu crois que je vais trimer toute la journée ! Ah ! Une fois on a remué : on a fait monter une échelle de trente mètres. J'ai eu 'reupe' (peur) ! J'ai eu 'reupe' ! Ah ! la, la ! J'ai eu 'reupe' !

K - Et alors pourquoi t'as quitté cet endroit ?

F - Il n'y avait plus de boulot ! Ouais... plus de boulot ! Y'avait plus de boulot !

K - Et ça s'est arrêté, quoi !

F - Ouais, ça s'est arrêté !

K - Comment ils vous l'ont annoncé ? Comment ils te l'ont annoncé à toi ? Ils t'ont dit : 'Non, il n'y a plus de travail ! Ça y est !'.

F - Non, non, on nous a prévenu à l'avance, on nous a dit : 'Ouais... vous avez une semaine et le chantier est terminé !'

K - Et après ça alors, qu'est-ce t'as fait ?

F - Ben après ça... Qu'est-ce que j'ai fait ? J'ai fait chauffeur-livreur...

K - T'as retrouvé du boulot tout de suite ?

F - Non, j'ai galéré un petit peu...

K - C'est-à-dire combien ?

F - Ah ! J'sais pas Kamel ! J'sais pas... Tu poses trop de questions, Kamel ! Tu poses des questions compliquées, Kamel ! Arrête de me...

K - Moi, ce qui m'intéresse c'est de savoir ton expérience de la vie ! Si pendant trois ans t'es resté sans travail, c'est une expérience de la vie ! Moi, c'est ça qui m'intéresse !

F - Non, non, je suis resté six mois et après j'ai fait livreur... Tu te rappelles la camionnette jaune ? »

Un trou dans le CV :

« En fait, t'as pas glandé six mois, t'as glandé sept ans ! Et t'as oublié... »

K - « Pendant six mois t'es resté dans le quartier ?

F - Ouais...

K - Pendant ces six mois, qu'est-ce tu faisais ? Tu traînais ? Tu faisais quoi ? Qu'est-ce qui t'intéressait ? T'avais quel âge ?

F - Ah ! Je sais plus...

K - Quand t'as fait de l'intérim à La Défense, t'avais quel âge ?

F - J'avais 17 ans ! Je venais de sortir de l'école !

K - Donc t'as travaillé de 17 jusqu'à 19 ans ?

F - Plus ! Plus !

K - Jusqu'à vingt ans ?

F - Plus ! Plus !

K - Ben non... dix-huit mois, tu m'a dit... Donc t'es resté à peu près de 17 ans et demi jusqu'à 19 ans, t'es resté à l'Arche à travailler en intérim...

F - Ouais, ouais...

K - C'est tout ce que je te demande ! Et après, à 19 ans, t'es resté six mois dans la cité à rôder...

F - Et après j'ai trouvé une place de livreur !

K - Voilà !

F – Tu te rappelles du camion jaune ?

K – Euh... non... vaguement... T'avais le permis ?

F – Ouais, j'ai le permis !

K – Ah ! Bon ?...

F – Je vais te le montrer...

K – Ah ! Non, non... C'est bon, je te crois ! Tu l'as passé quand le permis ?

F – Je l'ai passé en 93.

K – T'avais quel âge ?

F – J'avais... euh... j'sais plus...

K – Non ! C'est bon ! Je te crois, moi !

F – Non, non... je vais te le montrer...

K – Je suis pas flic ! Je te crois... C'est bon ! D'accord... Je le vois...

F – Bon ! De quoi on parlait, Kamel ?

K – Tu l'as passé à quel âge, ton permis ?

F – En 93... Je me rappelle plus...

K – T'avais pas 30 ans, alors.

F – Non, j'avais pas 30 ans...

K – T'avais... euh...27 !

F – Elle est super sympa la nénette du code : elle m'a fait 20 heures de code gratuites ! Je lui avais dit que j'étais pas à l'aise, elle m'a dit : 'Je vais te rajouter 20 séances'.

K – Ouais, ouais... Attends, écoute ! Tu me dis : 'J'ai passé mon permis à 27 ans'.

F – Ouais...

K – Tu me dis : 'À 17 ans et demi, j'ai quitté l'école...'

F – Oh ! Mais Kamel, là...

K – Attends ! Attends ! Moi, je vais te faire retrouver ta tête, hein ! Tu me dis : 'À 17 ans et demi, j'ai quitté l'école, j'ai trouvé du boulot en intérim tout de suite ! J'ai travaillé pendant 18 mois en intérim et j'ai été à La Défense !' D'accord ? Ça fait 18 mois, ça !

F – Ouais...

K – 18 mois et 17 ans et demi, ça te mène à 19 ans ! À 19 ans, tu me dis : 'J'ai arrêté, j'ai glandé pendant six mois et après j'ai trouvé du boulot !' D'accord ?

F – Ouais...

K – Donc pour le moment t'as 20 ans... T'as 20 ans et tu me dis : 'À 20 ans, j'ai retrouvé du boulot comme chauffeur-livreur' et tu me dis : 'J'ai eu le permis à 27' !

F – Non, pas à 20 ans ! Tu te mélanges les crayons-là !

K – C'est toi qui te mélanges !

F – J’ai fait chauffeur-livreur, j’avais 25 ans !
K – 25 ans...
F – Ou plus !
K – Ouais... plus ! T’avais plus de 25 ans puisque tu m’as dit...
F – Ouais, ouais... j’ai plus de 25... j’ai plus de 25 !
K – Si t’as eu le permis qu’à 27 ans, alors entre 20 ans et 27 ans, il y a 7 ans qui se sont écoulés...
F – Oh ! J’sais pas ! Kamel, j’sais pas ! Je m’en rappelle plus !
K – En fait, t’as pas glandé six mois, t’as glandé sept ans ! Et t’as oublié...
F – Ouais, sûrement, ouais...
K – T’as pas dû travailler beaucoup !
F – Mais non, rappelle-toi ! J’ai travaillé beaucoup, Kamel ! Arrête de me dire le sens contraire ! J’ai travaillé, Kamel !
K – Mais c’est pas un reproche ! Mais regarde qu’est-ce que tu me dis !
F – Non, j’ai confondu les âges !
K – Alors, ne me dit pas : ‘J’ai travaillé...’ Qu’est-ce t’as fait alors quand t’es sorti ?
F – J’ai fait de la pose de gaine... euh... de ventilation !
K – Mais c’est pas vrai !
F – Serrurier... Des livraisons...
K – Oui, mais je te connais... Je t’ai vu vivre ! Tu travaillais de temps en temps un mois, deux mois... Mais la plupart du temps, tes journées tu faisais comme moi, tu faisais de la tire ! »

« La période creuse, c’est là où j’étais dans la came ! »

K – « Farid, donc on reprend l’interview de l’autre jour.
F – Ouais...
K – T’avais entre 19 et 20 ans, t’avais fait 18 mois à La Défense où t’avais travaillé en intérim. Quand t’en sors, tu zones dans X. !
F – Voilà, ouais !
K – Tu traînais déjà beaucoup avec la jeunesse du coin ?
F – Ouais, ouais...
K – Tu faisais l’aller-retour entre le travail et puis le quartier, quoi !
F – Ouais et il y a une période creuse... La période creuse, c’est là où j’étais dans la came ! Tu veux que je t’explique ?
K – Ben, oui... justement ! Tu t’y es mis quand à la came ?
F – J’ai commencé avec Louis Debel.

K - A quel âge ?

F - J'avais 19 ans.

K - Ouais. Et comment ça s'est passé ? Tu te souviens ?

F - Y'a Jean-Luc Gadir et Louis Debel qui m'ont dit de venir avec eux à la Gare de Lyon... Ils m'ont dit : 'T'inquiètes pas !', ils m'emmènent dans une cave, à Hoche, ils m'ont dit : 'Fawzi, t'inquiètes pas ! Prends-le sniff, ça va te rien faire !' J'ai sniffé et c'est là que je suis tombé dedans !...

K - Ça s'est passé dans une cave ?

F - Non ! Un peu partout ! Dans Paris...

K - Mais la première fois ?

F - La première fois dans une cave...

K - À Hoche ?

F - À Hoche, ouais...

K - Et après vous êtes parti à...

F - Ouais, ouais, voilà ! On allait à la Gare de Lyon... On allait se ravitailler à la Gare de Lyon pendant un certain temps, moi, Gadir et Louis Debel [...] Louis c'était mon meilleur pote, on s'entendait super bien ! Dès qu'il était en galère, moi, je le dépannais ; dès que moi j'étais en galère, il me dépannait ! Par contre Gadir, j'ai une mauvaise opinion de lui ! C'est le roi de la carotte ! Il embrouille tout le monde ! J'aimais pas son caractère !... Après, il y avait Hassen... Hassen Belim, il a commencé à se droguer avec nous... Après il y avait Nordine Laouch... Après il y avait tous les autres ! Cairon, José Toledo... euh... Selim, Ahmed... Selim de Hoche et tout le monde s'est mis dans la came, pendant un certain temps ! Après, dès que le foyer a été fermé, tout le monde s'est séparé ! Chacun de son côté... ça c'est entre nous, Kamel, hein ! C'est confidentiel ce que je te dis !

K - Ouais, ouais...

F - Code de déontologie, hein !

K - Ouais, ouais, bien sûr !

F - Ouais ! Et puis, à l'époque on galérait avec des meufs... On allait baiser chez elles ! Il y a mon pote qui a attrapé la syphilis, Nordine... Moi, j'ai mis une capote... Il a baisé sans capote ! C'était une galérienne toxico ! On a fréquenté un pote un certain temps et après on a cassé ensemble ! Nordine, sortait avec, il a cassé et puis, nous, on allait chez elle pour s'envoyer au sniff ; eux, ils s'envoyaient au sniff et Nordine au shoot...

K - Ça a duré combien de temps, cette histoire ?

F - Oh ! Ça a duré pas mal de temps !

K - Des années ?

F - Oh ! Des années ! Des années ! Ouais...

K - T'as commencé à 19, 20 ans et puis t'en as fini à quel âge ? 26 ? 27 ?

F - Ouais, voilà, c'est ça !

K - Pendant toute cette période-là, t'as pas vraiment travaillé, hein !

F - Si ! Je travaillais un petit peu, mais... quand j'avais trop peur d'aller casser...

K - Sinon tu cassais ?

F - Ouais, je cassais, ouais... »

*« Je faisais vol à la ruse, vol avec effraction, vol à l'aide d'une escalade...
J'ai tout fait ! Sauf le braquage ! »*

K - « T'as commencé à casser à cette époque-là ?

F - J'ai commencé à casser dès que j'ai commencé la chnouf !

K - C'est avec la chnouf que t'as commencé ? Avec Gadir et compagnie ?

F - On tapait de la came... On tapait des fonds de caisse !

K - Quand vous étiez mêmes alors ?

F - Quand on était même ! On avait 16 ans, 17 ans !... 15, 16 ans... On tapait carrément les caisses, on tapait les fringues chez Benetton, à V. ! Moi, puis toute la clique de la cité ! On a tous 'péta' là-bas !

K - Mais, bon, c'était des petits larcins, quoi !

F - Des petits larcins, voilà ! Petits vols à l'étalage, si tu veux, et des fonds de caisse...

K - Et en fait, tu t'es mis vraiment à casser avec le chichon...

F - Avec le chichon, ouais...

K - Avec l'héroïne...

F - Ouais, je faisais vol à la ruse, vol avec effraction, vol à l'aide d'une escalade... J'ai tout fait ! Sauf le braquage !

K - Et ça a duré quand même jusqu'à 25, 26 ans...

F - Ouais, voilà... Ouais...

K - Tu peux m'expliquer votre vie au jour le jour, à cette époque-là ?

F - Ben, on se levait le matin, on était malade ! On allait voir les potes, on essayait de voir qui c'est qui pouvait nous dépanner en dope... La plupart du temps, les mecs, ils étaient en galère et on allait 'péta' en manque ! On allait prendre des médicaments, tu vois, et après on pouvait aller 'péta', puisqu'on était apte, on n'avait pas peur, on n'était pas malade, on n'était pas en transes ! Tu vois ce que je veux dire ? Le manque de l'héroïne... tu vois ce que je veux dire ? Après on allait 'péta', direct ! Louis, il partait de son côté, Gadir, il partait de son côté, moi, je partais de mon côté. On se rejoignait, on allait à la Gare de Lyon. À V. aussi, pour Gadir, un

Africain, un diplomate, il avait une mallette. Il nous a fait rentrer chez lui, il avait une mallette en argent... Il n'y avait que des sacs de came ! Des dix grammes. On lui en a pris et tout ! On allait à Strasbourg Saint-Denis... On allait à côté du Rex ... On avait plein de plans ! Plein de plans !

K - Ouais...

F - Faut agir !

K - Enfin, vous passiez vos journées à galérer pour choper !

F - Voilà ! On galérait toute la journée...

K - Vous galériez, d'abord, toute la journée pour gagner du fric et puis après galérer pour choper...

F - La merde !

K - La merde !

F - La merde ! Et je regrette ! Heureusement que j'ai sniffé... sinon... Moi et Khaled, on sniffait ensemble et tout ! Ouais, Khaled, il m'a rendu pas mal de services...

K - Donc, à 26 ans, t'as arrêté l'héroïne ?

F - Non, pas vraiment ! J'ai arrêté en 92 ! J'ai calmé le jeu... je prenais de temps en temps de la came, puisque je travaillais...

K - Attends ! Il faut resituer en année ! C'est-à-dire, quand t'as 20 ans, on est en 86, c'est là que commence ta période d'héroïne.

F - Voilà ! voilà ! voilà ! Puisque je fréquentais Louis Debel, il a tapé déjà la came...

K - D'accord ! C'était en 85... »

Prisons

F - « En 86, je suis tombé ! Je suis tombé à Bois d'Arcy !

K - Pourquoi ?

F - Pour escroquerie à la carte bleue...

K - En 86 ?

F - En 86, ouais... J'ai tapé une carte bleue... J'ai tapé la signature derrière...

K - Et t'as fait combien de temps là ?

F - J'ai fait six mois !

K - C'était la première fois ?

F - Ouais, c'était la première fois...

K - À Bois d'Ar'...

F - À Bois d'Ar', ouais... bâtiment 'jeunes'.

K - D'accord ! Et donc là, t'as 20 ans en 86, ta période d'héro, elle dure 5, 6 ans, ça mène en 92.

F - Voilà ! Voilà ! C'est ça !

K - Donc t'arrêtes en 92... Du moins, tu décroches un peu...

F - J'ai décroché ! J'ai décroché en sortant du placard, mais j'y retourne... Je retombe à Fleury après.

K - Combien de temps après ?

F - Quatre mois après !

K - Quatre mois après ! Donc, toujours en 87 ?

F - Voilà ! Toujours entre les années 87 et 90... Je suis retourné à Fleury, j'ai tapé 8 mois ! J'ai fait... euh... j'ai fait un stage de métallurgie... dans ma cellule, tranquille... bien... On mangeait super bien, on travaillait... on gagnait 1200 F par mois... On était bien, tu vois ! On manquait de rien dans la cellule ! Après, je suis retourné à Bois d'Arcy, surpeuplement ! Transfert à Nanterre ! Prison toute neuve ! Avec toute la clique de T. et de X., on se retrouve au rez-de-chaussée... On était 15 ! C'est le bâtiment qui fait 500 places ! On l'a inauguré ! On prenait des douches tous les jours... On sortait en promenade du matin jusqu'au soir ! Dès qu'on a besoin de quelque chose, ils nous ramènent le bricard ! 'Calmez-vous ! Hein ! Vous êtes pas à Bois d'Arcy ! Calmez-vous ! On est là !' Ah ! On rigolait, je te jure ! Et après, mon pote, il était avec moi en cellule... il est décédé, le pauvre... il m'a ramené du shit, comme ça ! Il avait de la tune ! Je manquais de rien ! Il me disait : 'Fawzi, t'occupes pas, t'as pas de tune, c'est moi qui m'en occupe !' Il est mort, il a cambriolé et lors du cambriolage, ils se sont retrouvés dans la Seine, son pote, il a réussi à se sauver et lui, il est mort d'hypothermie. C'était mon meilleur ami au placard ! J'aurai toujours une pensée pour lui. Il est mort dans la Seine ! Glacé ! Il faisait moins... moins je sais pas combien... moins trente ! Il est mort glacé ! Hypothermie, c'est ça ?

K - Mmh !

F - Ouais... il est décédé, ouais...

K - J'en ai entendu parler...

F - Il était beau gosse et tout ! Il était jeune, il avait toute la pêche devant lui et tout ! Il touchait pas à la came, il touchait à rien ! Il fumait du 'teushi' Pour la tune, il travaillait avec des collègues et tout ! Il se faisait des couilles en or ! C'est fou, hein ! Un mec qui te ramène un gros bœuf de 'teushi' comme ça au parloir ! Il faut être malin, putain ! Il faut être vraiment malin ! Il était malin ! Et puis il adorait voir Colombo. Il me disait : 'Ce soir : teushi, Colombo !'

K - Quelle époque !

F - 90-92... 89-92...

K - Donc tu restes de 89 à 92 en prison ?

F – Ouais...

K – Tout tombe, quoi ! Le sursis...

F – Voilà ! Tout, tout ! Ouais ! J'ai fait des confusions de peine, ça a marché ! »

*« J'étais dans mon coin, je bougeais pas,
je buvais pour enlever l'angoisse »*

K – « En 92 quand tu sors t'as 26 ans ?

F – Ouais...

K – Donc, c'est là que tu passes ton permis alors ?

F – Ouais, voilà, ouais...

K – Ça t'a sorti !

F – Non ! On m'a convoqué plusieurs fois pour avoir des stages, pour savoir ce que je faisais... Ensuite, Julio, il m'a dit : 'Tu veux pas faire un permis de conduire ?' Je lui dis : 'Ouais, tout de suite !' J'ai rien à payer ! J'ai rien à casquer ! Pas une tune ! Gratuit, par l'État ! Conseil général ! J'ai été voir la prof de l'auto-école, elle me dit : 'Fawzi, tu conduis bien, mais tu déconnes, tu ne viens jamais ! On est toujours obligé de recommencer à chaque fois'. Alors, elle m'a dit : 'Je vais te rajouter 20 heures et cette fois-ci tu vas l'avoir !' Et je l'ai eu du premier coup !

K – C'est bien !

F – Ouais... c'est bien, ouais... si on veut !...

K – Donc tu sors à 25-26 ans, au bout de trois ans de prison à Bois d'Arcy et Nanterre. Et donc quand tu sors, quel est ton état d'esprit ?

F – Ben, je suis resté bloqué ! J'étais dans mon coin, je bougeais pas, je buvais pour enlever l'angoisse, puisque j'étais angoissé ! Puisque ça faisait trois ans que j'avais pas vu le jour ! Au bout de trois ans, je suis arrivé dans la foule, j'étais en panique ! J'avais peur des gens, j'avais peur de la foule ! Alors je restais chez moi. Ma mère, elle ne me disait rien à l'époque ! Je prenais un pack de bière de 16, d'Heineken, je l'avais chez moi, je baissais les stores, tellement j'étais angoissé... La populace ! Après, petit à petit, ça a été... C'est quand ils ont refait les immeubles ! Tu te rappelles ?

K – Ouais...

F – Ben, c'est là que je suis sorti ! Moi, j'étais chez moi, je buvais, je buvais, je buvais et puis un jour, j'ai été voir une dame, une psychologue qui m'avait...

K – Ça a duré combien de temps cette dépression alcoolique ?

F – Cette dépression alcoolique ?

K – Ouais, t'es resté à la maison à picoler, en sortant de prison, ça a duré combien de temps ?

F - Ah ! Ça a pas duré longtemps, ça a pas duré longtemps, parce que j'ai trouvé un boulot après ! J'étais chauffeur-livreur...

K - Ça a duré quelques mois... »

Galères

F - « Après j'ai trouvé un boulot comme chauffeur livreur... Je livrais des salades à Z... J'ai travaillé pendant une pige ! J'ai fait un accident ! J'ai fait un arrangement, le patron, il m'a payé les frais d'hôpitaux, il m'a payé mon salaire, il m'a donné des indemnités, après je suis parti... Après, qu'est-ce que j'ai fait ? J'ai galéré... J'ai tapé un petit peu...

K - Cette première place... t'es resté un an ?

F - Ouais...

K - Après, t'as regaléré, ça a duré combien de temps, la galère ?

F - Deux, trois piges... En 95, j'ai retrouvé un boulot...

K - De chauffeur-livreur...

F - Ouais, je livrais des cocktails, des pâtisseries, des pièces montées... Que des beaux quartiers ! Que des bourgeois ! Et... euh... ce passage... je regrette ! J'ai pas envie d'en parler...

K - Ne m'en parle pas...

F - Après j'ai touché les ASSEDIC et au bout de cinq ans j'ai trouvé une place au collège.

K - T'es resté combien au collège ?

F - Deux ans !

K - Deux ans ! Et pendant les cinq ans avant le collège, là tu ne les voyais plus !

F - Non, je ne les voyais pas...

K - Mais tu te défonces, t'as repris la défonce...

F - Ouais, ouais, ouais... »

*« Je sortais en boîte, j'étais heureux,
je m'amusais grave, je m'amusais avec mes potes »*

K - « Est-ce que tu peux définir les sentiments, ce que t'as pensé du monde à chaque étape ?... Quand t'avais vingt ans, tu te souviens ? Ton opinion du monde, c'était quoi, à cette époque-là ?

F - Ah ! La, la !

K - Quand tu sortais de l'intérim et tout !

F - À cette époque-là, je sortais souvent en boîte...

K - T'étais heureux ? T'avais la haine ?

F - Je sortais en boîte, j'étais heureux ! Je m'amusais grave, je m'amusais bien, je m'amusais avec mes potes...

K - Tu pensais à quoi à cette époque-là ?

F - Ah ! Je pensais à m'éclater !

K - Que ça ?

F - Ouais, que ça, ouais...

K - Et alors, ça se passait comment ?

F - Ça se passait bien, mais il y a eu des hauts et des bas !

K - Tu peux raconter peut-être... Tes bonnes journées par exemple, c'était quoi ?

F - Ben, de bonnes journées... Une fois on a branché deux Canadiennes, moi et Gadir, en les emmenant aux Rex... On les a emballées ! Des Canadiennes ! On a pris le taxi, en les emmenant, on a pris un taxi, elles ont payé la boîte... Et puis, après on ne les a jamais revues, parce qu'elles étaient Canadiennes... On s'est bien amusé avec, quoi ! »

Embrouilles

K - « Mais raconte-moi ces journées, c'était quoi ?

F - On se voyait à la maison de Hoche. On se ravitaillait tous... Qui c'est qui avait de la tune avec pour aller pêcher de la meca et voilà on se cotisait... C'était ça la vie ! C'était le fief de la came ! Des toxicos ! Gadir, Louis Debel, moi, Jojo, Hacine, Hassan, Selim, bâtard, la balance ! Le fils de pute, j'ai failli le taper ! Heureusement qu'il m'a retenu ! J'allais le défoncer ! Il m'a dit : 'Tu vas le taper ! Tu vas lui casser un bras ! Il est handicapé ! Il a fait un accident de voiture, il est tout en ferraille ! Tu vas lui en mettre une ! Tu vas le casser... Tu vas retourner au placard !' Il avait raison ! Il m'a retenu sur le banc ! Il est repassé devant moi, il m'a nargué ! Je voulais le démonter, je voulais le tuer ! Il m'a traîné par le bras, il m'a dit : 'Ne bouge pas de là ! Bouge pas de là ! Ou c'est moi qui vais te régler ton compte !' Que des enculés ! Fils de pute ! C'est à cause de lui que j'ai tapé trois piges ! Puisque l'histoire : on est parti en voiture chercher la came, j'allais m'acheter cinq grammes, j'ai posé un gramme sur le devant de la voiture, ils me l'ont volé pendant que je piquais du nez ! Je suis revenu avec mon frère, on les a tabassés à coups de couteau et à coups de bouteille ! Mon frère il en a ouvert un... Il en a ouvert un à coups de bouteille ! Ils ont été chez les gendarmes, ils ont porté plainte pour agression. Il était parti chercher les gendarmes ! Fils de putain ! C'était une vraie salope ! Fils de pute ! La reine des salopes ! Trois ans !

K - Oui, oui...

F - Trois ans c'est long... »

« La came, c'est un monde de vices ! »

K - « Donc vos journées, c'était la belle vie, vous vous retrouviez...

F - On faisait la fête, on allait en boîte ! On faisait la fête, on mangeait ensemble ! On taquinait, on tapait des rails...

K - Mais le rituel, c'est que vous retrouviez autour de la sniff et puis après vous déliriez...

F - Voilà ! Voilà, exactement ! Rendez-vous au squat...

K - Vous squattiez Hoche, vous vous retrouviez là, ça sniffait, ça déconnait et puis après vous partiez en virée !

F - Voilà, exactement ! Voilà, c'est ça exactement ! T'as trouvé !

K - Là tu étais heureux ?

F - J'étais heureux, ouais !... Enfin, non ! Pas tout le temps ! Des fois, j'étais malheureux !

K - Pourquoi ?

F - Parce que j'avais pas ma dope ! J'avais personne pour me dépanner !

K - Ah bon ! Alors quand t'avais pas ta dope...

F - Parce que c'est un monde de vices ! La came, c'est un vice ! C'est un vice la came ! C'est un vice pur et simple ! C'est comme le loto, c'est un vice ! Mais sauf que ça détruit ! La came, c'est un vice perpétuel ! Dès qu'on peut te la mettre, on te la met ! Que ce soit dealer ou consommateur ! »

« Quand je suis normal, quand je suis à jeun, je me sens mal ! »

K - « Mais pourquoi au juste vous prenez de l'héro ?

F - Parce que la première fois que j'ai goûté à l'héroïne, c'était avec Louis Debel et Gadir... Ils ont acheté de l'héroïne à la Gare de Lyon et c'est là que j'ai aimé l'héroïne !

K - Au début, c'est par hasard, quoi ! C'est pas réfléchi ! C'est les copains qui t'ont fait goûté, t'as pas réfléchi pourquoi tu prenais de l'héro, quoi, au début ! C'est les copains qui...

F - Ils m'ont offert un rail...

K - Une fois que t'as goûté, pourquoi que t'as décidé de reprendre ?

F - Parce que j'aimais ça !

K - Mais qu'est-ce que t'aimais vraiment ?

F - La défonce !

K - Le fait d'être défoncé ?

F - Ouais, le fait d'être défoncé, ouais...

K - D'ailleurs c'est toujours ce que tu continues à faire...

F - Non, non...

K - À travers tes cachetons ! C'est de la défonce !

F - Ouais, les cachetons, ouais, mais c'est des cachetons légers...

K - Mais pourquoi t'aimes la défonce par rapport au monde réel ?

F - Quand je suis normal, quand je suis à jeun, je me sens mal !

K - Pourquoi ?

F - Je me sens angoissé... Je suis angoissé, voilà...

K - Tu ne te sens pas à ta place ?

F - Voilà, je ne me sens pas à ma place... Je ne me sens pas vraiment à ma place !

K - Pourquoi tu fumes, comme ça, en ce moment ? [...] Tu peux me dire ? C'est encore cette histoire de la défonce, en fait !

F - Ouais, ouais...

K - T'as arrêté de te défoncer à l'héro, t'as arrêté maintenant de te défoncer à l'alcool...

F - Ouais...

K - Mais... euh... tu défonces au cacheton !

F - Au cacheton et au teuteu...

K - Et au teuchi...

F - Voilà, oui...

K - Mais tu peux m'expliquer pourquoi tu te casses la tête comme ça ? Parce que tu le veux bien, tu le fais exprès de te casser la tête ! Je voudrais que tu me dises pourquoi tu te casses la tête comme ça ? Tu te cassais la tête à l'héro, c'était trop dangereux ! Bon ! T'as arrêté l'héro parce que c'était trop dangereux...

F - Non ! Trop dangereux et puis j'ai vu trop de morts devant moi ! J'ai des copains ils sont morts...

K - Ils sont morts !

F - Ils sont morts !

K - Donc t'as arrêté ?

F - J'ai arrêté !

K - Donc t'as changé, tu t'es plus défoncé avec l'héro parce c'était trop dangereux...

F - Ouais...

K - Tu t'es défoncé après à l'alcool !

F – Ben voilà, ouais...

K – Maintenant tu viens juste d'arrêter l'alcool...

F – Ouais, ouais...

K – Bon ! Maintenant tu te défonces comme un malade au shit et aux cachetons !

F – Aux cachetons !

K – Tu te casses la tête pour ne plus être lucide ! On est d'accord ? Parce que se casser la tête comme ça, c'est pour...

F – Mais non, je suis lucide ! Arrête tes conneries ! Je prends une came, je suis lucide !

[...]

K – Mais non, t'es pas lucide, tu es embrumé, voyons ! Tu le sais très bien !

F – Ah ! Ouais ?...

K – Ben oui... Tu te rends même pas compte que t'es...

F – Non, non, non...

K – Ah ! Bon ?

F – Non, non... Sérieux ! Non, je suis pas d'accord avec toi ! Peut-être que je me trompe, mais je me trompe pas ! Toi, tu dis que je me trompe, mais qu'est-ce que t'en sais que je me trompe ?

K – Et qu'est-ce que t'en sais que c'est pas moi qui ai raison ?

F – Ah !... On demandera à un neutre !

K – Non, mais tu penses ce que tu penses, je pense ce que je pense, il y en a un de nous deux qui a raison, mais on ne sait pas lequel ! On est d'accord ?

F – Exact !

K – Toi, tu tiens à ta position, moi, je tiens à la mienne, mais on ne sait pas lequel de nous deux a raison... Je te dis pas que c'est moi, mais tu ne peux pas me faire penser que c'est forcément toi qui as raison !

F – J'ai pas dit ça ! J'ai dit : on a tort peut-être chacun des deux !

K – Y'en a un de nous deux qui a tort et un de nous deux qui a raison !

F – Ouais, d'accord !

K – En tout cas, pourquoi tu te défonces alors ?

F – Pour être bien ! Pour être bien dans ma peau !

K – Ça veut dire que quand t'es pas défoncé, t'es pas bien dans ta peau !

F – Je suis pas bien dans ma peau, ouais...

K – Il y a un malaise !

F – Non, mais quand je fume du shit, je suis bien avec tout le monde ! Je rigole avec tout le monde !

K – Oui, mais alors pourquoi tu veux quitter ce monde normal pour aller dans un autre monde ? C'est ça qui m'intéresse ! Il y a une raison ?

F - Je me suis toujours défoncé !

K - Mais pourquoi tu te défonces ?

F - Ah ! Pourquoi je me défonce ?

K - Ouais...

F - Pour être bien...

K - Tu m'as dis : c'est pour être bien...

F - Pour être bien...

K - Ça veut dire que si c'est pour être bien, ça veut dire que, dans ton état normal, tu n'es pas bien ! D'ailleurs, tout à l'heure tu m'as dit : 'J'ai des angoisses ! Je suis angoissé.' Donc ma réalité, elle ne me convient pas !

F - Ouais...

K - Donc elle m'agresse...

F - Non ! C'est-à-dire que...

K - Si t'es angoissé, c'est que t'es agressé !

F - J'étais angoissé... C'est pas angoissé dans le terme agressé ! Angoissé parce que je gamberge ! Et je cherche la défonce !

K - Tu ne veux plus gamberger ?

F - Voilà !

K - Tu veux plus réfléchir !

F - Voilà !... Si, quand je fume, je réfléchis ! Je regarde une émission, je comprends l'émission !

K - Non, d'accord, mais ce que je veux dire par là, c'est qu'il y a des choses qui te prennent la tête dans la vie, dans le réel et, du coup, tu te défonces parce que ça te prend la tête !

F - Là j'ai pigé !

K - Tu comprends ? C'est ce que tu m'as dit !

F - Ouais...

K - ... mais tu ne m'as pas laissé continuer ! Tu m'as dit : 'Quand ça me prend la tête, je me défonce !'

F - Ouais, ouais... C'est ça, ouais...

K - Ça veut dire que, comme dans ton état normal, tu revois tes problèmes, des problèmes qui te prennent la tête, alors pour ne plus les voir ces problèmes, pour ne plus réfléchir dessus, pour ne plus te prendre la tête, tu te défonces !

F - Ah ! La, la ! Kamel...

K - Si tu te défonces, c'est quand même pour atténuer la réflexion !

F - Non ! Kamel ! On se comprend pas, Kamel !

K - Non, on se comprend pas !

F - On se comprend pas !

K - Alors, pourquoi tu te défonces ?

F - Je me défonce parce que, comme je te l'ai dit tout à l'heure, j'aime bien la défonce ! J'aime bien l'héroïne ! J'aimais pas la coke... Le teuchi, la bière, ça me rendait impeccable ! J'étais zen ! Je pensais à rien...

K - Zen... Tu viens de le dire : 'Je pensais à rien !' Et c'est ce que tu recherches ! 'Je ne pense à rien ! Quand je me défonce, je ne pense plus à mes problèmes !' Tu viens de le dire encore inconsciemment ! 'Je suis zen...'

F - Ouais, mais j'ai pris la défonce...

K - Je pense à rien ! Je suis zen...

F - Je pense à rien, je pique du nez !

K - Tu penses à rien ! Tu piques du nez !

F - Voilà, je pense à rien !...

K - Tu piques du nez !

F - Voilà !

K - Donc tu te lobotomises ? Tu ne réfléchis plus !

F - Voilà ! Voilà !

K - Tu ne sens plus les problèmes...

F - Parce que j'en ai fait trop !

K - Oui, d'accord ! Mais d'un autre côté ça te fait plaisir ! Ça te fait plaisir parce que tu ne penses plus à tes problèmes !

F - Voilà !...

K - Tes problèmes, c'est fini ! Tu ne gamberges plus...

F - Voilà, voilà, voilà...

K - Ça t'a calmé !

F - Voilà ! Voilà ! Exactement !

K - Tu te prends pas la tête dessus !

F - Voilà, je suis moins stressé... Voilà !

K - Tu vois, quand tu réfléchis tu arrives à déterminer pourquoi tu te défonces !

F - Laisse tomber Kamel !

K - Eh ! Ouais... Non, mais il faut réfléchir ! Tu es obligé de te dire : 'Mais, pourquoi je fais ça ? Pourquoi ?...'

F - Ouais, ouais, ouais... J'ai compris, ouais...

K - Tu analyses !

F - J'analyse, ouais...

K - C'est ça qui est important... Tu analyses pourquoi tu agis...

F - Ah ! Ouais... d'accord... »

« Il faut un boulot à tout prix ! »

K - « Bon ! Alors, comment t'imagines maintenant ton avenir ?

F - Ben, mon avenir, c'est trouver un job à l'ANPE, un CES, un 'Contrat emploi solidarité', je touche 3 800 balles par mois et c'est ça qu'il faut ! Il faut un boulot à tout prix ! Pour être stable ! J'en ai marre de tourner en rond !

K - Ouais... »

« La société du bas des tours »

À proximité de la grande ville, il existe un quartier populaire habité presque exclusivement par des immigrants maghrébins et leurs enfants. Pour le reste de la ville, c'est un territoire sinistre, mystérieux et dangereux. Ce quartier n'est qu'à quelques minutes à pied d'un quartier chic, mais les habitants qui franchissent cette distance passent d'un monde familier à un monde inconnu.

(démarré de l' 'Introduction' de William Foote Whyte, *Street Corner Society. La structure sociale d'un quartier latino-américain*, Paris, Éditions la Découverte, 1996)

« La société du bas des tours »

Une enquête déléguée

La démarche utilisée dans cette enquête est, pour le moins, hétérodoxe. L'ensemble des matériaux utilisés a, en effet, été recueilli auprès d'un « ressortissant » du terrain étudié. Il a mené – non sans difficultés – une série d'entretiens biographiques dans sa cité. Par ailleurs, je l'ai interviewé régulièrement – environ une fois par semaine pendant un an, puis à intervalles moins réguliers jusqu'à maintenant – à la fois sur les conditions de réalisation de son enquête et sur tel ou tel « événement » survenu au cours de la semaine dans sa cité et/ou dans sa vie. Il a donc joué un triple rôle d'enquêteur, d'informateur et d'enquêté.

1°) *Enquêté*

L'enquête biographique sur l'informateur-enquêteur est une enquête de très longue durée. Je l'avais rencontré en 1978 dans le cadre d'une recherche que je menais pour le compte du ministère du Travail sur « La question du refus du travail chez les jeunes ouvriers »². Après trois longs entretiens que j'avais alors faits avec lui, je lui avais proposé de l'engager comme enquêteur. Pour trois raisons au moins. D'abord parce qu'il m'était apparu, au cours de ces entretiens, comme « un sociologue spontané » particulièrement vif. Ensuite, parce qu'il avait accès à un monde inaccessible pour moi : celui de la délinquance professionnelle. Enfin, parce qu'il me semblait intéressant de comparer les entretiens qu'il recueillait avec les miens : ainsi pouvais-je tenter de mettre en évidence de façon quasi expérimentale les effets de la situation d'enquête sur « le mode de présentation de soi » des enquêtés³. Pendant quelques années, je suis resté en contact avec lui : y compris épistolaire ou en allant lui rendre visite en prison. Puis, je l'ai perdu de vue. Je l'ai retrouvé, de façon tout à fait fortuite, en 2001. Alors que je racontais la démarche utilisée pour cette enquête dans le cadre du séminaire d'initiation à l'enquête qualitative que je faisais à l'EHESS, un étudiant est venu me demander si l'enquêté-enquêteur dont j'avais parlé n'était pas le frère de son amie. C'est ainsi que je l'ai retrouvé : nous avons repris, plus de vingt ans après, les entretiens de 1978, les prolongeant par une nouvelle série d'entretiens⁴.

2. Gérard Mauger et Claude Fossé-Poliak, *La question du refus du travail chez les jeunes ouvriers*, Première partie, « Unité de la jeunesse ouvrière » ; Deuxième partie, « Diversité de la jeunesse ouvrière », Rapport au ministère du Travail, juillet 1979.

3. Voir Gérard Mauger, « Enquêter en milieu populaire », *Genèses*, n° 6, décembre 1991, p. 125-143.

4. Avec le projet d'écrire sa biographie.

La proposition de la DIV m'est apparue comme une double opportunité : outre qu'elle m'offrait la possibilité de l'employer de nouveau comme enquêteur, elle me permettait aussi de soumettre à l'épreuve du terrain, le schème de description et d'interprétation que j'avais construit, vingt ans plus tôt, de « l'espace des styles de vie des jeunes de milieux populaires »⁵.

2°) *Enquêteur*

L'enquête auprès des jeunes de la cité, il en faisait son affaire... Il s'est avéré que la tâche était beaucoup plus difficile qu'il l'avait cru : pour de multiples raisons.

Bien qu'il connaisse personnellement chacun des jeunes qui « rouillent au pied des deux tours de la cité » (où il a presque toujours vécu), force lui fut de constater que la distance s'était creusée entre eux : d'une part, mécaniquement, par l'effet de l'écart d'âge, d'autre part, parce qu'il n'était plus le caïd respecté qu'il avait été, mais un « *has been* » qui avait sombré dans « la débîne » (il était « RMIste » depuis sa dernière sortie de prison).

Par ailleurs, la proposition d'enregistrer un entretien avec eux les faisait fuir plus qu'elle ne les intéressait. Tout au plus, certains d'entre eux lui ont-ils concédé un entretien, contre une invitation assortie d'un pack de bière. Comment rendre compte de ce refus de se prêter à l'enquête et, en l'occurrence, à un regard rétrospectif sur leur vie passée et présente ? Il faut supposer que l'intérêt qu'ils y trouvent est nul (« ça m'intéresse pas »), sinon négatif (« j'ai pas envie de remuer tout ça »). Beaucoup sont intimidés à l'idée de devoir répondre à des questions – on peut imaginer que l'entretien face au magnétophone évoque des situations scolaires humiliantes –, d'autres (qui ont plus ou moins de choses à cacher) se méfient : « l'interrogatoire » évoque ceux de la police.

3°) *Informateur*

L'enquêteur, à l'inverse, est un enquêté prolige sinon intarissable. Il est resté le sociologue spontané qu'il était déjà vingt ans plus tôt : sociologue des autres et de lui-même, porté à l'introspection avec les moyens du bord acquis au fil de lectures hétéroclites et de conversations avec des interlocuteurs très divers et inattendus. Mais il est aussi hanté par la volonté de dire la misère et de dénoncer l'injustice : en fait, il voudrait l'écrire, mais la démarche suppose un savoir-faire et une persévérance qui lui manquent. Je lui sers ainsi de porte-parole.

5. Gérard Mauger, « Espace des styles de vie déviants des jeunes de milieux populaires », in Christian Baudelot et Gérard Mauger (dir.), *Jeunesses populaires. Les générations de la crise*, Paris, L'Harmattan, 1994, p. 347-384.

C'est dire que l'intérêt qu'il a manifesté pour cette enquête n'était en rien un intérêt scolastique – « comprendre pour comprendre » – mais « politique », au sens où il l'entend. À travers cette enquête, il s'agissait pour lui, de mobiliser les jeunes de la cité pour monter une association. À la fois, à but lucratif – il avait le projet d'un atelier de fabrication de tables en mosaïque, dont il pensait qu'il pourrait les aider à sortir du « business » – et à but politique – il pensait organiser des débats ou des projections de films dans la cité avec des militants associatifs (du MIB, d'AC, de DAL, etc.). Sans doute, ce projet est-il une des sources des difficultés qu'il a rencontrées pour réaliser des entretiens : il n'intéressait que lui...

Ce projet « politique » permet de comprendre le caractère très directif des entretiens qu'il a réalisés : « la neutralité bienveillante » recommandée à l'enquêteur professionnel ou à l'apprenti sociologue était, de son point de vue, à peu près dépourvue de sens. L'entretien s'apparente ici à une sorte de maïeutique où il s'agit d'amener l'enquêté à affronter « la vérité de sa vie » (en particulier lorsque les enquêtés tentent d'esquiver le récit d'un passé d'échecs scolaires, professionnels ou amoureux) ou à surmonter la méfiance (en particulier lorsqu'il s'agit d'évoquer leurs pratiques délinquantes). Entretiens « socratiques » où il s'agit pour l'enquêteur d'amener les enquêtés aux conclusions qui, selon lui, s'imposent sur l'état de la société où ils vivent.

« *La société du bas des tours* »

Comment décrire les formes de sociabilité qui se mettent en place entre les jeunes (ou moins jeunes) hommes de la cité telles qu'elles apparaissent à travers les matériaux recueillis ? J'essaierai d'abord de mettre en évidence un ensemble de traits partagés, puis d'y distinguer des pôles.

1°) *Une culture partagée*

La première opposition qui permet de la définir est celle entre « l'intérieur » et « l'extérieur ». Les regroupements « observables », au bas des tours ou sur une terrasse de café voisin ont un caractère saisonnier. Ils sont à la fois plus fréquents, plus nombreux et plus longs (ils se poursuivent parfois très tard dans la nuit), en été qu'en hiver, pour des raisons climatiques évidentes et en raison du calendrier scolaire⁶. Ils n'excluent pas des formes de sociabilité « d'intérieur », évidemment plus difficiles à observer, chez tel ou tel, en l'absence des parents (dans les appartements des tours où ils habitent). « Extérieures », ces formes de sociabilité sont publiques,

6. D'où les fameux « étés chauds ».

exposées au regard de tous (donc également « visibles » par la police). Elles sont aussi exclusivement masculines : l'opposition entre « l'extérieur » et « l'intérieur » reste à peu près superposable à celle entre « masculin » et « féminin »⁷. Les femmes et les filles sont retranchées « à l'intérieur » : seules, quelques-unes d'entre elles participent aux activités de soutien scolaire dans un local situé au rez-de-chaussée de l'une des tours. Le clivage entre les sexes est plus strict que les clivages entre les âges. La plupart ont entre 18 et 25 ans, mais les regroupements au bas des tours n'excluent pas toujours la présence de plus jeunes encore scolarisés, ni de plus vieux qui se délabrent physiologiquement tout en restant sociologiquement « jeunes » (c'est-à-dire assignés à position entre école et emploi et entre famille parentale et famille conjugale).

En fait, ces formes de sociabilité masculine réunissent tous ceux qui sont « sans affectation » (pour la plupart à plein temps, ou pour ceux qui sont encore scolarisés, en stage ou en CDD, à temps partiel, en sortant de l'école ou du travail). « Libérés des obligations scolaires » ou « absentéistes », soustraits aux obligations salariales (pour des périodes plus ou moins longues) et aux obligations familiales (presque tous sont célibataires et vivent chez leurs parents), ils sont également affranchis de toute contrainte temporelle : ils se lèvent tard et se couchent tard. Contre la vision médiatique (soumise à la logique du spectacle) qui ne met en scène que des événements « spectaculaires » (« bastons » qui ont mal tourné, affrontements avec la police qui dégènèrent en « émeutes », « business », « tournantes » et « voiture brûlées », etc.), il faut d'abord rappeler que l'inaffectation sociale, l'affranchissement de toute contrainte temporelle impliquent une événementialité raréfiée qui engendre elle-même l'ennui, l'apathie, l'aboulie⁸ : la plupart « glandent » à plein temps.

L'ennui, l'absence de perspectives et d'intérêts qui puissent être satisfaits (l'onirisme croît avec l'absence de ressources), la dépression latente, trouvent un remède dans la consommation, plus ou moins intensive mais généralisée, de « chichon » : il ne me semble pas exagéré d'y voir « l'assommoir des temps modernes »⁹. Ainsi se crée sur place une demande inflationniste (mais non solvable, donc contrainte de rechercher elle-même une demande solvable ou tel ou tel moyen de financement) pour un marché illégal relativement lucratif.

Les centres d'intérêt et les sujets de conversation partagés sont immuables : d'un pôle à l'autre de la société masculine du bas des tours, il est question de sport (football), de « sorties en boîtes » qui permettent d'échafauder des « plans » plus ou

7. Voir Pierre Bourdieu, *La Domination masculine*, Paris, Éditions du Seuil, 1998.

8. Voir Pierre Bourdieu, *Algérie 60. Structures économiques et structures temporelles*, Paris, Éditions de Minuit, 1967.

9. Voir Gérard Mauger, « L'apparition et la diffusion de la consommation de drogues en France (1970-1980). Éléments pour une analyse sociologique », Bruxelles, *Contradictions*, n° 40-41, 1984, p. 131-148.

moins fantasmagoriques avec « des meufs » et, plus discrètement, de « business ». Dans ces conversations, chacun s'efforce de réaffirmer sa virilité dans la surenchère face aux autres. Quant à la sociabilité d'intérieur, sa spécificité réside dans les jeux vidéos ou le visionnage en petits groupes de vidéos ou de DVD (films de gangsters américains).

Les conversations, dans le langage vernaculaire des cités véhiculé par le rap, ponctuent les arrivées et les départs de tel ou tel d'entre eux : elles font et défont « les réputations » (de « caïd », de « bouffon », de « balance », de « pédé », etc.). Le style des interactions est régi par le défi permanent et « le sens de l'honneur »¹⁰ : les agressions verbales plus ou moins ludiques ou agressives peuvent à tout instant basculer dans le défi guerrier et dégénérer en bagarres (ils font ultérieurement l'objet de récits contradictoires et de commentaires où s'écrit « la saga de la société du bas des tours »)¹¹.

2°) Des pôles distincts

Au sein de cet univers culturellement homogène, on peut néanmoins distinguer des pôles, étant entendu que les groupes sont labiles, que l'interconnaissance est particulièrement dense et que la circulation d'un groupe à l'autre et les multi-appartenances sont relativement fréquentes.

Le groupe qui se réunit dans le café voisin, mieux doté en capital scolaire, est focalisé autour du rap : chacun nourrit le projet de devenir une star du *show-biz*. Mais les projets sont plus nombreux que les réalisations : tout se passe comme si les interactions avaient pour objet l'entretien de la croyance de chacun par le crédit que tous les autres lui font (ou feignent de lui accorder). Cette focalisation artistique n'exclut ni la consommation de haschich (mais elle revêt dans ce cercle une valeur distinctive, associée à « la créativité » et à l'affranchissement de contraintes sociales intériorisées¹²), ni la participation plus ou moins régulière au « business » (il s'agit pour l'essentiel de *deal* de cannabis).

Au sein du groupe du bas des tours, on peut distinguer deux pôles : l'un est composé de « professionnels du business », l'autre apparaît comme une périphérie d'« apprentis » ou d'« amateurs ». La proximité entre ces deux pôles est d'abord culturelle. Tous partagent l'attrait de la richesse ou plutôt de ce qui la résume à leurs yeux : voitures de sport et accès aux « boîtes de luxe », perçus comme moyens de

10. Voir Pierre Bourdieu, « Le sens de l'honneur », in *Esquisse pour une théorie de la pratique, précédé de trois études d'ethnologie kabyle*, Genève, Librairie Droz, 1972, p. 13-44.

11. Voir Gérard Mauger et Claude Poliak, « Les loubards », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 50, 1983, p. 49-67 et, pour la période contemporaine, David Lepoutre, *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1997.

12. Voir Gérard Mauger, « L'apparition et la diffusion de la consommation de drogues », art. cit.

conquête de « filles de rêve ». Tous partagent le même « idéal de virilité » assimilé à « la puissance guerrière » (et à la crainte qu'elle suggère) et à « la puissance financière » (et à l'envie qu'elle suscite). Les premiers incarnent en quelque sorte « l'idéal du moi » des seconds. Mais la proximité entre les deux pôles est renforcée par des liens économiques : actifs sur le marché de la drogue, les seconds sont « les détaillants » des premiers ou de simples consommateurs qui tentent d'accéder à une position de détaillants (la proposition vaut pour le « *business* » en général). De même, les entrepreneurs de *hold up* ou de cambriolages, emploient, à leur gré, tel ou tel amateur ou novice, flatté d'avoir été recruté pour être initié aux rudiments du « métier ». Les deux pôles restent néanmoins distincts : l'écart réside, pour l'essentiel, dans les aller et retour des seconds entre « économie souterraine » et travail salarié, c'est-à-dire aussi entre professionnels et « intermittents » de la délinquance. Cet écart n'est pas seulement quantitatif : si les premiers ont passé un point de non retour, l'avenir des seconds reste incertain ; le professionnalisme des premiers implique des risques et des revenus sans commune mesure avec ceux des seconds ; le recours à la violence chez les professionnels cesse d'être ostentatoire pour devenir instrumental, etc.¹³

Un quatrième pôle, plus âgé, regroupe « les épaves », toxicomanes et/ou « ex-taulards » clochardisés, incapables de conserver plus longtemps leur place au sein du pôle délinquant, voués à la délinquance « au jour le jour » pour subvenir à leur consommation, « RMIstes définitifs » tout aussi incapables d'accéder désormais à un emploi salarié : ils incarnent un avenir possible pour chacun d'entre eux et redouté par tous.

Socio-genèse des carrières délinquantes

Comment rendre compte de la participation à cette « société du bas des tours » ? de la distribution au sein de ses différents pôles ? de sa reproduction, de ses transformations quantitatives et qualitatives ?¹⁴

13. Voir Karima Guenfoud, *Le « Business » : organisation et vie familiale. Recherche sur l'installation dans l'illégalité*, Thèse de sociologie, Université de Paris 7, novembre 2003.

14. En dépit des objurgations de « sociologues » qui, comme Raymond Boudon, s'indignent de la recherche d'« interprétations causalistes de la délinquance » et de l'idée que « le crime est le produit de la société », au prétexte que « les corrélations (établies) ne sont en aucune façon contradictoires avec le fait que *la plupart* des personnes nées dans un milieu criminogène ne commettent *jamais aucun* crime, ni délit » (*Pourquoi les intellectuels n'aiment pas le libéralisme*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2004, p. 114-115). On peut évidemment lui répondre que le fait de naître dans un milieu « criminogène » ne laisse personne indemne (comme d'ailleurs de naître dans un milieu petit bourgeois), que les explications mono-causales sont un peu courtes et que rien n'interdit de rechercher les systèmes de déterminations qui permettent de rendre raison de la dispersion des trajectoires biographiques issues de milieux « criminogènes ».

1°) *Socio-genèse scolaire*

Tous ont en commun « l'échec scolaire » (à différents degrés) : les réussites impliquent la rupture, sinon avec la cité, du moins avec la sociabilité masculine du bas des tours. La disqualification scolaire a au moins deux conséquences. L'auto-disqualification (perceptible dans les refus d'entretien) incline à « chercher refuge » auprès d'*alter ego*. Par ailleurs, la disqualification scolaire induit la disqualification professionnelle : « inemployables », en raison de leurs carences scolaires et des dispositions associées à « la culture de rue », ils sont voués au chômage prolongé, aux « stages-bidons », aux emplois précaires et subalternes. Conformément au mécanisme qui porte à faire de nécessité vertu, cette inactivité forcée est alors convertie en inactivité élective qui les ancre dans la culture de rue.

L'inégale « indignité scolaire » (et peut-être aussi les inégalités de morphologie corporelle qui écartent les plus faibles du « pôle viril » de la culture de rue) est au principe de leur distribution dans les différents pôles de « la société du bas des tours » : l'investissement, réel ou fantasmé, dans le rap ou telle ou telle « branche » de « la culture hip hop » suppose, sinon un minimum de capital culturel, du moins une forme de « bonne volonté » ou de « prétention » culturelles.

2°) *Socio-genèse de l'échec scolaire*

Cette situation d'échec scolaire commune à « la société du bas des tours » renvoie d'abord à sa socio-genèse familiale : tous ou presque appartiennent à des familles culturellement démunies, précarisées, souvent paupérisées et/ou disloquées. Leurs origines familiales permettent de comprendre qu'ils n'aient ni les ressources culturelles (à commencer par la langue), ni les dispositions requises par l'école. Au-delà du déficit culturel, la précarité des conditions d'existence familiale permet de comprendre l'impuissance des familles à exercer un contrôle efficace sur leur descendance. Or les fils sont d'autant plus attirés par « la société du bas des tours » qu'ils sont en échec à l'école : ils y restaurent « une dignité » mise à mal par leur disqualification scolaire et l'intériorisation des dispositions propres à la culture de rue renforce « la culture anti-école » qui les voue à alourdir leur « casier scolaire », etc. L'engagement précoce dans « la culture de rue » ne s'explique ni par les défaillances familiales, ni par l'échec scolaire, ni par « les mauvaises fréquentations », mais par un équilibre précaire entre trois univers – la famille d'origine, l'école et le groupe des pairs – qui vise à préserver une « estime de soi » mise à mal. La mise en place de cet engrenage s'explique peut-être par une économie : celle du capital

symbolique qui n'a pas grand chose de commun avec l'économisme simpliste inspiré de Gary Becker.

3°) *Socio-genèse professionnelle des carrières délinquantes*

Le refus des emplois précaires, subalternes et mal payés souvent affiché ne fait pas du paradigme du choix rationnel une explication suffisante de l'engagement dans une carrière délinquante : « le choix » des activités délinquantes étant interprété comme la résultante d'un arbitrage entre les coûts (contraintes du salariat/risques encourus dans les activités délinquantes) et les bénéfices escomptés (maigre salaire/gains incommensurables associés aux activités délinquantes)¹⁵. En fait, l'engagement dans l'économie illégale liée à « la société du bas des tours » apparaît comme une conséquence de l'incapacité d'accéder à une position stable sur le marché du travail légal et l'engagement dans « le business » conforte le refus du salariat. Quant aux familles d'origine, leurs incitations au travail trouvent leurs limites dans leur impuissance croissante à exercer un contrôle sur leur descendance, dans les difficultés objectives auxquelles les parents sont eux-mêmes confrontés pour trouver un emploi, dans le soulagement qu'ils trouvent dans l'indépendance économique acquise par leurs fils délinquants quitte à devoir « fermer les yeux » (déli de réalité qui conjure les scrupules et les inquiétudes). Comme au cours de l'étape antérieure, l'engagement précoce dans une carrière délinquante ne s'explique ni par le chômage, ni par les défaillances familiales, ni par « les mauvaises fréquentations », mais par les tensions entre les forces qu'exercent sur chacun la triple affiliation à la famille d'origine, au groupe des pairs et au monde du travail (si éphémère et précaire soit-elle). De ce point de vue, on comprend qu'une condamnation judiciaire puisse consolider l'engagement dans une carrière délinquante en renforçant l'appartenance au « milieu », en précipitant la rupture avec une famille d'origine « déshonorée » et en renforçant « l'inemployabilité »¹⁶.

15. Ce genre de « théories » aujourd'hui en vogue (qui porte à son paroxysme la cécité de l'ethnocentrisme scolastique) conforte évidemment les politiques sécuritaires en invitant à renforcer la répression, c'est-à-dire à accroître « les coûts » de la délinquance, pensant ainsi dissuader « le délinquant rationnel » de faire de « mauvais choix ».

16. Elle ne pourrait être un frein qu'en renforçant « l'employabilité ».

**« Culture(s) de rue
Les bandes, le milieu et la bohème populaire »**

« Deux phrases donc : *'Ici-bas, les uns prient, d'autres combattent, d'autres encore travaillent...'* ; *'dès l'origine, le genre humain était divisé en trois, entre les gens de prière, les cultivateurs et les gens de guerre'*. Trois types d'action : *orare, pugnare, agricolari-laborare* »

(Georges Duby, *Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme*, Paris, Éditions Gallimard, 1978)

Culture(s) de rue

Les bandes, le milieu et la bohème populaire

Les obstacles sociaux à l'enquête sociologique

Je voudrais d'abord évoquer les difficultés auxquelles se trouve confrontée toute tentative d'investigation sociologique sur « les jeunes de banlieue », « jeunes de cités » ou « des quartiers », « jeunes en difficulté », « cailleras » ou « lascars », « inemployables » et auteurs de « violences urbaines » et d' « insécurité ».

Ces hésitations lexicales témoignent d'une première difficulté : comment désigner l'objet de l'enquête ? Toute représentation – réduite au label utilisé pour les nommer : « cailleras » ou « jeunes en difficulté », « jeunes délinquants » ou « jeunes en danger » – implique, qu'on le veuille ou non, une prise de position dans une situation de « procès » où il s'agit de « comprendre » (sinon d' « excuser » : on sait que Lionel Jospin avait pris le parti de récuser « l'excuse sociologique » au profit de « la responsabilité individuelle »¹⁷) ou de condamner. Tenter de rendre raison sociologiquement – c'est-à-dire d' « expliquer le social par le social », comme invite à le faire Durkheim – c'est donc, bon gré mal gré, « prendre le parti » des « délinquants » contre les « victimes » (l'explication ou la compréhension sociologique, valant, sinon comme « excuse », du moins comme « circonstances atténuantes »).

En fait, la sociologie est d'abord confrontée à un écran de représentations préconstruites dans différents champs de l'espace social (champ médiatique, champ politique, champ scientifique), c'est-à-dire aux luttes symboliques qui ont pour enjeu le monopole de la représentation légitime du phénomène étudié. Luttres entre ces différents champs : je pense, par exemple, à la disqualification politique des explications à prétention scientifique de la sociologie ou à la connivence de fait entre champ médiatique et champ politique pour la promotion de la thématique de l'insécurité et le renforcement de la politique sécuritaire à la veille de la dernière élection présidentielle. Luttres au sein de ces différents champs : je pense, par exemple, à la progressive convergence de la droite et de la gauche gouvernementale ou, à l'inverse, au sein du champ de la sociologie, aux conflits qui opposent les tenants de « l'individualisme méthodologique » – sous-tendu, sous des formes plus ou moins sophistiquées, par le paradigme de l'*homo economicus* (dans cette perspective, le voleur « choisit rationnellement » entre les coûts liés au risque de la

17. Le 7 janvier 1999, Lionel Jospin, alors Premier ministre, déclarait dans un entretien au *Monde* : « Dès notre prise de fonction, nous avons insisté sur les problèmes de sécurité. [...] Tant qu'on admettra des excuses sociologiques et qu'on ne mettra pas en cause la responsabilité individuelle, on ne résoudra pas ces questions ».

sanction et les bénéfiques associés à la prédation) – et ceux de la sociologie critique. Il n’y a sans doute pas d’autre façon de dissiper ce brouillard de mots qui s’interpose sans cesse entre le chercheur et son objet, cet écran de prénotions qui font le sens commun et l’illusion du savoir infus (auquel le sociologue n’échappe pas plus que quiconque) que de tenter de les objectiver, c’est-à-dire de montrer, par exemple, tout ce que les représentations médiatiques du phénomène doivent à la logique d’un champ qui porte à la fois à l’exhibition du spectaculaire, à la dramatisation (dans la logique du *scoop*), à la recherche – apparentée à celle de la police, de la justice et des auteurs de romans policiers – des « coupables » (« les voyous », « les familles démissionnaires », « les gouvernements laxistes »), etc. ; tout ce que les représentations politiques doivent aux enjeux proprement politiques, à la nécessité de répondre aux interpellations médiatiques et à « l’opinion publique », telle que la construisent les sondages véhiculés par les médias, aux intérêts des différentes catégories de professionnels concernés (policiers, magistrats, etc.) et des institutions correspondantes ; et bien sûr aussi – réflexivité oblige – tout ce que les représentations scientifiques du problème doivent à l’état de l’offre étatique de recherches, aux luttes de concurrence entre les différentes disciplines concernées (psychopathologie/sociologie) et, au sein même de la sociologie, entre les différents paradigmes, etc. Ainsi pourrait-on montrer qu’en plus d’un cas, les représentations doivent plus à ceux qui représentent (à leurs schèmes de perception, à leurs « intérêts » – au double sens du terme – liés à leur position dans tel ou tel champ et à la trajectoire qui les y a conduits) qu’à ceux qu’ils sont censés représenter.

Troisième obstacle : il y a, me semble-t-il, peu de domaines d’investigation des sciences sociales aussi hétéronomes que l’étude de la délinquance. Cette hétéronomie est sans doute le produit d’une histoire – selon Michel Foucault, elle vouait les prétentions savantes au « grotesque » ou à « l’ubuesque »¹⁸ – elle est aussi une conséquence structurale de la difficulté d’accès au « terrain ». Faute d’accès à un terrain rebelle à l’enquête, les savants sont, en effet, tributaires de l’État pour avoir accès, sinon à la population étudiée (observée *in vitro*), du moins aux données qui la concernent : études de cas (dossiers) et statistiques policières, judiciaires ou pénitentiaires. Les populations qu’étudient les criminologues sont ainsi délimitées (en fonction de l’activité policière et judiciaire) et classées (en fonction des nomenclatures juridiques en vigueur) en amont par la police, les tribunaux et les prisons. Ce monopole étatique des données a de multiples conséquences. Il soumet les chercheurs à une véritable imposition de problématique et de méthode. Réduits aux seules données étatiques, ils sont presque toujours voués aux controverses

18. Michel Foucault, *Les Anormaux. Cours au Collège de France. 1974-1975*, Paris, Hautes Études, Seuil/Gallimard, 1999, p. 11-12.

statistiques qui consolident, bon gré mal gré, la définition étatique de cette problématique et de cette méthode. Cette infirmité méthodologique autorise, par ailleurs, des interprétations qui – en l’absence de contrôle empirique (faute des données statistiques ou ethnographiques nécessaires) – doivent presque tout aux prises de positions théoriques, voire éthico-politiques, des chercheurs ou des « experts » : en d’autres termes, le déficit d’enquêtes empiriques laisse libre cours aux projections plus ou moins incontrôlées de chacun. Reste alors la possibilité d’enquêtes ethnographiques sur tel ou tel terrain, dont l’extension est nécessairement limitée et qui ne représente jamais plus qu’un cas particulier du possible. Elles soulèvent, comme l’analyse statistique des données étatiques, de multiples problèmes. Problèmes pratiques : comment établir une situation d’enquête, nécessairement assimilée – dans ce cas, plus que dans d’autres – à une enquête policière ? Problèmes méthodologiques : comment échapper à un double travers récurrent de l’enquête ethnographique ? D’abord, « chercher la clé sous le réverbère », c’est-à-dire supposer que les déterminations des phénomènes observés se situent sur le site observé (en l’occurrence « au bas des tours », plutôt qu’à l’école, dans les familles d’origine ou le bassin d’emploi). Ensuite, l’usage incontrôlé de la synecdoque, c’est-à-dire prendre la partie pour le tout, les pratiques, les individus, les groupes observés au sein de telle cité pour ceux de toute la cité et la cité pour toutes les cités. Face à ces difficultés, il n’y a pas d’autre solution que de situer l’univers à l’intersection des univers dans lequel il est pris (*i. e.* situer les pratiques de sociabilité juvénile étudiées par rapport aux pratiques familiales, scolaires, professionnelles), de multiplier les études de cas, c’est-à-dire aussi les configurations étudiées (et, pratiquement, s’en remettre aux enquêtes effectuées par d’autres), de confronter ces enquêtes ethnographiques aux données statistiques disponibles et, de la sorte, tenter de combler l’abîme entre l’évolution insensible des structures sociales et l’agitation de surface qu’enregistrent les chroniques au jour le jour.

Outre les travaux d’autres chercheurs, je m’appuierai ici sur un premier ensemble d’enquêtes ethnographiques effectuées entre 1975 et 1985 dans quelques cités de la banlieue parisienne d’où est issue, sinon un schème d’interprétation, du moins une représentation synoptique du phénomène étudié et sur la nouvelle enquête en cours menée depuis deux ans sur l’un des sites antérieurement étudié.

Une économie du capital symbolique

Avant de tenter d’exposer les résultats de ces travaux sur l’espace des styles de vie des jeunes de milieu populaire et ses transformations – « les cultures de rue » – je voudrais expliciter un des fils directeurs théoriques de cette construction : une

économie du capital symbolique, de l'importance sociale, de la reconnaissance ou, comme disent « les jeunes des cités », du « respect », de « la réputation », ou encore, plus prosaïquement et plus dramatiquement, des « raisons de vivre ».

« À travers les jeux sociaux qu'il propose, le monde social, écrit Pierre Bourdieu, procure plus et autre chose que les enjeux apparents » (richesse, savoir, force ou beauté). Être attendu, sollicité, connu et reconnu, « ce n'est pas seulement être arraché à la solitude ou à l'insignifiance, c'est éprouver, de la manière la plus continue et la plus concrète, le sentiment de compter pour les autres »¹⁹, ou, du moins, de « ne pas compter pour des prunes », d'être « un nul » ou « un moins que rien ». « À l'inverse, il n'est pas de pire dépossession, de pire privation, peut-être, que celle des vaincus dans la lutte symbolique pour la reconnaissance »²⁰. « De toutes les distributions, écrivait-il, l'une des plus inégales et, sans doute, la plus cruelle est la répartition du capital symbolique, c'est-à-dire de l'importance sociale et des raisons de vivre »²¹. Et il évoquait, à ce propos, « la violence désespérée de ces adolescents qui cherchent dans l'action réduite à l'infraction un moyen d'accéder à une forme reconnue d'existence sociale »²².

Cette économie du capital symbolique dont je viens d'énoncer le principe, obéit au moins à deux règles. Toute espèce de capital – économique, scolaire, corporel (force ou beauté) – tend à fonctionner comme capital symbolique lorsqu'elle obtient une reconnaissance explicite ou pratique qu'elle ne peut obtenir qu'auprès d'agents disposés à la reconnaître (chacun sait par expérience que l'excellence mystique reste inintelligible pour le profane ou que ce qui fait courir le chercheur peut laisser le boxeur indifférent et *vice versa*). Deuxième règle : le défaut de reconnaissance ou pire, le discrédit, la dévalorisation, la disqualification sur telle ou telle scène, auprès de tel ou tel public, imposent à chacun de tenter de « sauver la face », de restaurer une dignité mise à mal sur une autre scène ou face à un autre public (en d'autres termes, un déficit, un handicap peuvent être contrebalancés par telle ou telle autre ressource reconnue sur une autre scène).

J'en viens aux « cultures de rue ». J'essaierai d'abord de décrire l'espace des styles de vie des jeunes de milieu populaire au tournant des années 1980, puis, vingt ans après. Comment s'est-il transformé ? Comment rendre compte de ces transformations ? Telle sont les questions auxquelles j'essaierai de répondre.

19. Pierre Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, p. 283.

20. *Ibid.*, p. 284.

21. *Ibid.*, p. 284.

22. Pierre Bourdieu, *Leçon sur la leçon*, Paris, Éditions de Minuit, 1982, p. 53.

« Loubards », « casseurs » et « babas »

A/De l'analyse de la situation d'enquête à la mise en évidence de la structure de l'espace des styles de vie des jeunes de milieu populaire

Attentive à la spécificité des situations et des agents observés, la démarche ethnographique suppose néanmoins la tentative d'aller au-delà de la description des faits pris à leur valeur faciale, la recherche de structures sous l'écume des détails et des anecdotes, d'équivalences structurales au-delà des apparences de la contingence ou de l'innovation permanente qui occupent tout le champ de vision de l'observateur pressé.

C'est, en l'occurrence, l'analyse des différentes attitudes adoptées à l'égard du sociologue et de la situation d'enquête qui a guidé la construction proposée²³. Le refus, fréquent, de se prêter à l'enquête peut être compris comme une manière de préserver « l'entre-soi » de l'intrusion d'un représentant du « monde des autres », de faire respecter la frontière entre « Eux » et « Nous » dont parle Richard Hoggart. Ceux qui acceptent cet empiètement et se prêtent de bon gré à l'enquête (ou, dans certains cas, la recherchent) sont ceux-là même qui aspirent à « s'en sortir » : ils cherchent à nouer des contacts avec un sociologue perçu comme « un intello » ou « un mec friqué ». D'autres, enfin, concèdent l'intrusion du sociologue en l'avertissant d'une redéfinition toujours possible de la situation d'enquête en termes de rapport de force physique (« Moi, les intellos, je leur casse la gueule d'abord et on s'explique après ! »). Le répertoire des attitudes adoptées à l'égard de la situation d'enquête (refus, accord, concession) et les classements et auto-classements suscités par la confrontation à l'offre du sociologue peuvent être analysés comme autant d'indices des relations ordinaires entretenues avec le monde des autres (« préserver l'entre-soi »/« s'en sortir »), de systèmes de classification mis en œuvre dans la connaissance pratique du monde social. Pour les uns, le monde social s'ordonne par rapport au capital économique détenu, pour les autres, par rapport au capital culturel, pour les derniers, par rapport au capital corporel (perçu sous l'angle de la force physique). Il m'est alors apparu que ces trois axes – capital économique, capital culturel, capital corporel – permettaient d'organiser l'ensemble des observations rassemblées tant sur les styles de vie « conformes » (c'est-à-dire socialement approuvés et statistiquement probables) que sur les styles de vie « déviants ».

23. Sur ce sujet, voir Gérard Mauger, « Enquêter en milieu populaire », *Genèses*, n° 6, 1991, p. 31-43 ; « La situation d'enquête », *Informations sociales*, n° 47, 1995, p. 24-31 et « Espace des styles de vie déviants des jeunes de milieux populaires », in Christian Baudelot et Gérard Mauger (dir.), *Jeunesses populaires. Les générations de la crise*, Paris, L'Harmattan, 1994, p. 347-384.

B/ L'espace des styles de vie conformes

On peut décrire le style de vie des classes populaires dans deux registres distincts. Bien qu'ils soient souvent séparés, ils ne sont pas incompatibles.

1°) Le registre marxiste de la classe mobilisée

Le registre marxiste de la classe mobilisée conduit à s'interroger sur ce que furent « l'effet de théorie » exercé par le marxisme-léninisme et sa vulgate pour « faire la classe ouvrière » en contribuant à lui faire croire qu'elle existe en tant que « prolétariat révolutionnaire », les effets symboliques de la réhabilitation associée au « messianisme ouvrier » et à « l'ouvriérisme » (inversion du stigmaté pesant sur « les damnés de la terre » convertis en « rédempteurs de l'humanité »)²⁴, les effets de la croyance – communiste ou socialiste – entretenue par une sorte de « religion séculière », avec ses rites (comme le 1^{er} mai), ses héros (nationaux et internationaux) et son église (l'organisation du Parti, son secrétaire général, son bureau politique, son comité central), les effets de la sociabilité ouvrière (politique, syndicale, associative) associée aux cellules du Parti, aux sections syndicales et aux multiples associations périphériques, bref le travail politique de construction de la classe ouvrière²⁵.

2°) Le registre hoggartien du confinement territorial, social et culturel

À l'inverse de cette perspective, Richard Hoggart²⁶ refuse d'accorder de l'importance aux « grandeurs » habituellement reconnues à la classe ouvrière, sens de l'action et de la mobilisation collective, conscience de classe, mouvement ouvrier, etc.²⁷, refus pour partie lié, sans doute, à la mise entre parenthèses du monde du travail²⁸. Dans la perspective adoptée par Hoggart, le monde des classes populaires

24. Voir Bernard Pudal, *Prendre parti. Pour une sociologie historique du PCF*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1989.

25. Sur ce sujet, voir Jean-Noël Retière, *Identités ouvrières. Histoire sociale d'un fief ouvrier en Bretagne 1909-1990*, Paris, L'Harmattan, 1994 ; Annie Fourcaut (dir.), *Banlieue rouge 1920-1960*, Paris, Éditions Autrement, Série Mémoires n° 18, 1992 ; Jean-Philippe Heurtin (coord.), « Fréquentations militantes », *Politix*, n° 63, 2003.

26. Richard Hoggart, *La Culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Paris, Éditions de Minuit, 1970.

27. Sur ce sujet, voir Olivier Schwartz, *La Notion de « classes populaires »*, Habilitation à diriger des recherches en sociologie, Université de Versailles/Saint-Quentin-en-Yvelines, p. 17. L'analyse proposée ici des transformations objectives et subjectives de la condition des classes populaires doit beaucoup à celle d'Olivier Schwartz.

28. Cf. la critique par Michel Verret du livre de Richard Hoggart, « Sur la culture ouvrière : à propos d'un livre de Hoggart », *La Pensée*, n° 163, mai-juin 1972. La politisation, notent Stéphane Beaud et Michel Pialoux, était intimement liée à la croyance que le groupe des ouvriers constituait une force

peut être décrit par rapport aux forces centripètes et aux forces centrifuges qui s'exercent sur lui.

a) *Les forces centripètes*

La ségrégation subie se double d'une auto-exclusion consentie : « la faible ouverture du monde extérieur est renforcée par une faible ouverture à ce monde, parce que l'on pourrait nommer les formes d'insularité collective des groupes dominés », écrit Olivier Schwartz²⁹.

Ségrégation subie : les classes populaires sont soumises à des mécanismes massifs de ségrégation sociale (à l'école et au travail) et spatiale (quartiers ouvriers et banlieues ouvrières), assignées à une condition verrouillée. Les espérances d'échapper à la condition commune sont faibles. Le monde extérieur semble hors de portée, il est perçu comme opaque, impénétrable ou hostile : « l'univers de vie des classes populaires se caractérise d'abord par sa clôture et par le verrouillage du champ des possibles. Le monde extérieur, celui des autres conditions sociales, lui est quasiment fermé », écrit Olivier Schwartz³⁰.

Auto-exclusion consentie : de façon générale, le refus d' « en sortir » et de « s'en sortir » est associé au style de vie populaire. « Chez nous, explique Annie Ernaux, désigne encore 1) le quartier 2) inextricablement, la maison et le commerce de mes parents ».³¹ Cette condition, à la fois dominée et ségrégée, est intériorisée, les espérances subjectives sont à peu près ajustées aux chances objectives : « la nécessité impose un goût de nécessité qui implique une forme d'adaptation à la nécessité et, par là, d'acceptation du nécessaire, de résignation à l'inévitable », écrit Pierre Bourdieu.³² Cette auto-exclusion s'exprime d'abord dans l'auto-élimination scolaire (auto-élimination à la fin des classes primaires ou élimination différée) qui devance, dans la plupart des cas, la relégation des classes populaires : « à réussite égale, les élèves des classes populaires, écrivaient Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, ont plus de chances de s'éliminer de l'enseignement secondaire en renonçant à y entrer (« ce n'est pas pour nous ») que de s'en éliminer une fois qu'ils y sont entrés et, a

sociale décisive, parce qu'il disposait justement de la « force de travail » (*Retour sur la condition ouvrière. Enquête aux usines Peugeot de Sochaux-Montbéliard*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1999, p. 330).

29. Olivier Schwartz, *La Notion de « classes populaires »*, op. cit., p. 76. Le modèle des univers ségrégés correspond à un état de la condition des classes dominées qui fut sans doute prévalent dans une large partie de la classe ouvrière jusqu'aux années 1960 : le début des années 1950 marque, selon Alain Dewerpe, « l'apogée du style de vie ouvrier ». (*Le Monde du travail en France 1880-1950*, Paris, Armand Colin, 1989).

30. Olivier Schwartz, *La Notion de « classes populaires »*, op. cit., p. 77.

31. Annie Ernaux, *La Honte*, Paris, Éditions Gallimard, 1997, p. 49.

32. Pierre Bourdieu, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit, 1979, p. 433.

fortiori, que d'en être éliminés par la sanction expresse d'un échec à l'examen »³³. Cette auto-exclusion s'exprime également dans des goûts « qui ont pour principe le choix du nécessaire, c'est-à-dire à la fois 'pratique' et 'comme il faut sans plus' »³⁴, dans le repli sur des formes de vie collective sécurisantes (la famille³⁵ et le quartier³⁶), dans une représentation du monde clivée entre « Eux » et « Nous » indissociable de la préservation de « l'entre-soi » (cette logique de « confinement »³⁷ évite de se trouver exposé – sauf en cas de nécessité – à la domination économique et culturelle : « l'insularité fonctionne comme un mécanisme de défense contre la domination subie », écrit Olivier Schwartz³⁸ ; si les chances d'accès au monde extérieur – à ses territoires, ses biens, ses formes de vie – sont limitées, ces limites sont intériorisées et, selon la logique qui porte à faire de nécessité vertu, les tentatives d'y pénétrer ou d'y participer sont également limitées).

Dans la même perspective, on peut s'interroger sur l'éventuelle existence de formes d'altérité culturelle, de « séparation culturelle », de « négation active » des conventions, des usages, des valeurs de l'ordre établi, d'une « logique de relative autonomie »³⁹ : de ce point de vue, Pierre Bourdieu souligne « l'adhésion des membres de la classe ouvrière aux valeurs de virilité qui sont une des formes les plus autonomes de leur affirmation d'eux-mêmes en tant que classe »⁴⁰, valeurs de virilité qui s'expriment dans la valorisation populaire de la force physique (force de travail ou force de combat) ou « le franc parler »⁴¹.

33. Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *La Reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, Éditions de Minuit, 1970, p. 186-187.

34. Pierre Bourdieu, *La Distinction*, *op. cit.*, p. 441-442.

35. Voir Olivier Schwartz, *Le Monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord*, Paris, PUF, 1990.

36. Sur cette propension à constituer des « sociétés locales closes », voir Catherine Paradeise, « Sociabilité et culture de classe », *Revue française de sociologie*, vol. 21, 1980.

37. Guy Barbichon, « Culture de l'immédiat et cultures populaires », in *Philographies. Mélanges offerts à Michel Verret*, Saint Sébastien, ACL Édition – Société Crocus, 1987, p. 125-136.

38. Olivier Schwartz, *La Notion de « classes populaires »*, *op. cit.*, p. 77.

39. Cf. Claude Grignon et Jean-Claude Passeron, *Le Savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Hautes Études, Gallimard/Le Seuil, 1989.

40. Pierre Bourdieu, *La Distinction. op. cit.*, p. 448. « Il faudrait se demander, écrit Pierre Bourdieu, si la valorisation populaire de la force physique comme dimension fondamentale de la virilité et de tout ce qui la produit et la soutient, comme les nourritures et les boissons 'fortes', tant dans leur substance que dans leur saveur, ou les travaux et les exercices de force, n'entretient pas une relation intelligible avec le fait que la classe paysanne et la classe ouvrière ont en commun de dépendre d'une force de travail que les lois de la reproduction et du marché du travail réduisent, plus que pour aucune autre classe, à la force musculaire ; sans oublier le fait qu'une classe qui, comme la classe ouvrière, n'est riche que de sa force de travail ne peut rien opposer aux autres classes, en dehors du retrait de cette force, que sa force de combat qui dépend de la force et du courage physiques de ses membres et aussi de leur nombre, c'est-à-dire de leur conscience et de leur solidarité ou, si l'on préfère, de la conscience de leur solidarité » (*ibid.*, p. 447).

41. « Dans le cas des classes populaires, (le style articulatoire) participe de manière évidente d'un rapport au corps dominé par le refus des 'manières' ou des 'chichis' (c'est-à-dire de la stylisation et de la mise en forme) et par la valorisation de la virilité, dimension d'une disposition plus générale à

b) Les forces centrifuges et leur contrôle

Mais, comme le souligne Olivier Schwartz, il est néanmoins « difficile de concevoir que des groupes dominés puissent être durablement, par rapport aux formes de légitimité établie, en situation de complète altérité culturelle »⁴². On peut ainsi relever de multiples manifestations de la perméabilité – ancienne – des milieux populaires aux formes culturelles dominantes. Outre leur intégration croissante à « la société salariale », comme dit Robert Castel (intégration aujourd’hui remise en cause), on ne peut ignorer ni les progrès de la scolarisation, ni la participation croissante aux normes de consommation. À ce propos, note Pierre Bourdieu, « on aurait tort d’ignorer l’effet proprement politique de l’action de moralisation (ou de dé-moralisation) qui s’exerce à travers tous les véhicules de la nouvelle morale thérapeutique »⁴³ et, de façon plus générale, des goûts et des aspirations légitimes.

Ainsi peut-on rendre compte de ce qui m’était apparu comme les trois pôles de l’espace des styles de vie « conformes » des classes populaires : le pôle viril (associé, par exemple, au monde militant des services d’ordre ou au monde du sport), le pôle de l’embourgeoisement (associé, par exemple, aux tentatives d’accès à la propriété ou à celles de « se mettre à son compte »), le pôle de l’intellectualisation (associé à l’autodidaxie dans sa diversité : militante, artistique, scientifique ou littéraire⁴⁴).

Mais, à ces forces centrifuges qui s’exercent sur elles, « le groupe répond non seulement par le développement de sa cohésion interne, mais aussi par son pouvoir d’exclure. Le maintien de sa distance avec les ‘autres’, le refus de se mêler à eux, d’essayer de leur ressembler ou de leur demander quelque chose, le scepticisme affiché à l’égard de ce qui vient d’ ‘eux’ et de ce qu’ ‘ils’ peuvent dire ou faire [...] expriment un même refus de renoncer à soi, un même sens de soi, une même revendication de dignité »⁴⁵.

Les forces de rappel, la consolidation du confinement s’exercent à travers la dialectique « jalousie/fierté » analysée par Florence Weber⁴⁶, par « les rappels à l’ordre (‘pour qui elle se prend ?’, ‘ce n’est pas pour des gens comme nous’) où s’énonce le principe de conformité, seule norme explicite du goût populaire [...] qui visent à encourager les choix ‘raisonnables’ » et « enferment en outre une mise en

apprécier ce qui est ‘nature’ », écrit Pierre Bourdieu (*Ce que parler veut dire. L’économie des échanges linguistiques*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1982, p. 90-93).

42. Olivier Schwartz, *La Notion de « classes populaires »*, *op. cit.*, p. 5.

43. Pierre Bourdieu, *La Distinction*, *op. cit.*, p. 447.

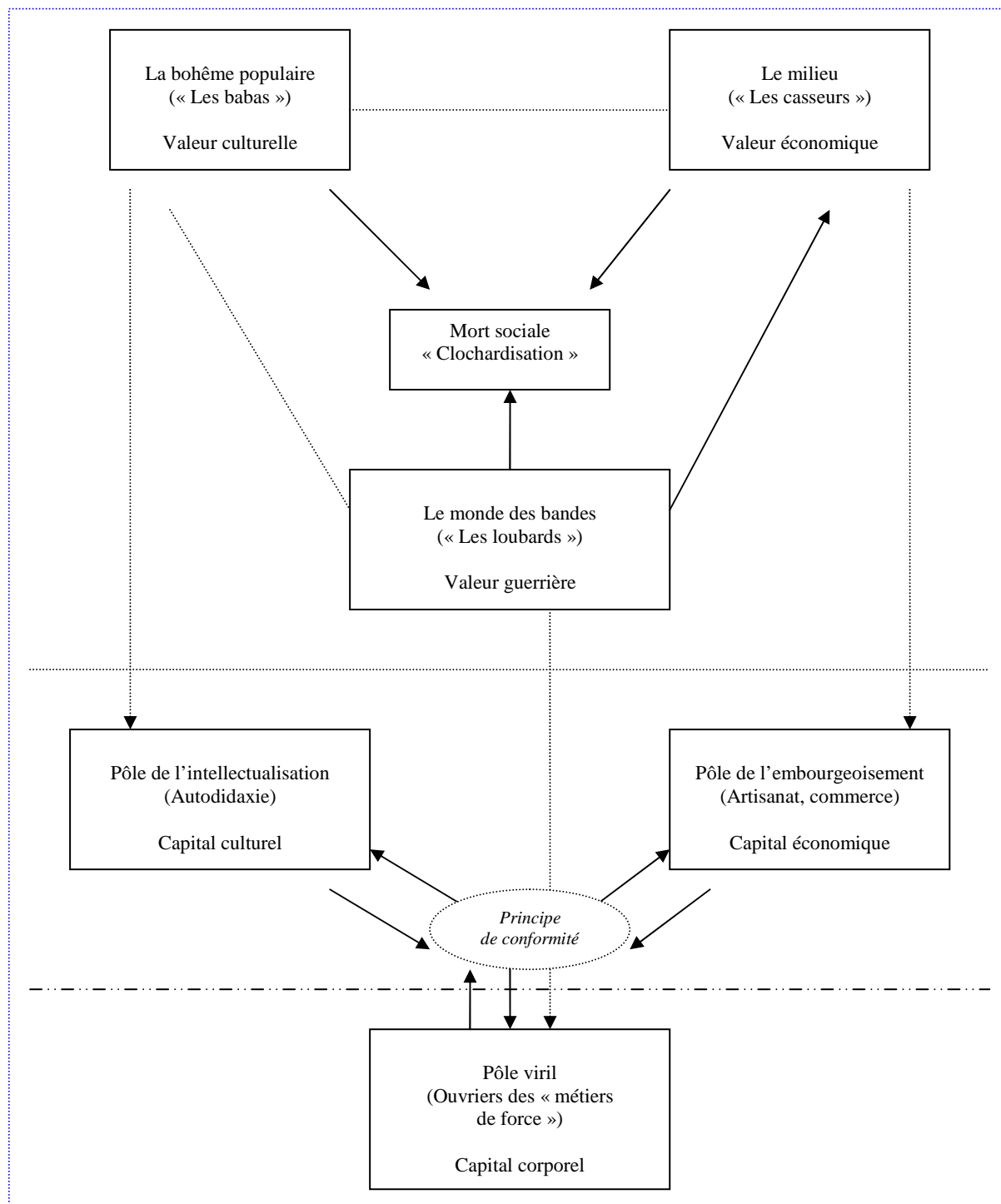
44. Voir Claude F. Poliak, *La Vocation d’autodidacte*, Paris, L’Harmattan, 1992.

45. Olivier Schwartz, *La Notion de « classes populaires »*, *op. cit.*, p. 77.

46. Florence Weber, *Le Travail à-côté. Étude d’ethnographie ouvrière*, Paris, INRA-EHESS, 1989.

garde contre l'ambition de se distinguer en s'identifiant à d'autres groupes, c'est-à-dire un rappel à la solidarité de condition »⁴⁷.

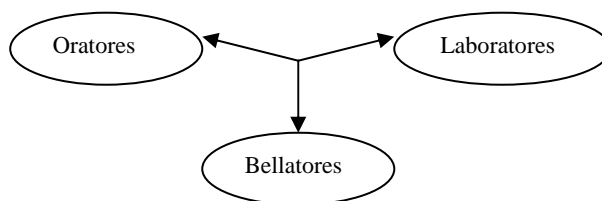
ESPACE DES STYLES DE VIE DÉVIANTS



ESPACE DES STYLES DE VIE CONFORMES

47. Pierre Bourdieu, *La Distinction, op. cit.*, p. 443.

Les 3 ordres de l'imaginaire du féodalisme



C/L'espace des styles de vie déviants

Il m'est alors apparu que ces trois axes qui permettaient d'ordonner l'espace des styles de vie « conformes », pouvaient également permettre de décrire l'espace tripolaire des styles de vie déviants : « les bandes », « le milieu » et ce que j'ai proposé de désigner comme « la bohème populaire ». Le premier était, de loin, le plus répandu, sinon le plus banal, et sans doute aussi le plus ancien (des « blousons noirs » aux « loubards »), le deuxième est aussi spectaculaire qu'exceptionnel, le troisième était « marginal », quantitativement et qualitativement, et d'apparition récente.

1°) Le monde des bandes : « les loubards »

L'ensemble des attributs symboliques (de l'*hexis* corporelle au langage), des consommations distinctives (rock et canettes de bière, « mobs » ou motos), les formes de sociabilité et les pratiques du monde des bandes – des « blousons noirs » aux « loubards » – « la culture anti-école », les vanes et « les bastons » (entre soi, entre bandes, avec la police), le vandalisme, les vols-défis et les vols de subsistance, étaient non seulement communs à une large fraction des jeunes de milieu populaire, sous des formes plus ou moins euphémisées, mais se retrouvaient aussi, parfois identiques, le plus souvent transposées, dans le monde ouvrier adulte.

En fait, le principe unificateur de ces attributs, consommations, pratiques, caractéristiques du « monde des bandes » d'alors n'est au fond rien d'autre que les « valeurs de virilité » associées à la valorisation de la force physique – force de combat ou force de travail – seule propriété qui puisse être mise en avant pour se définir, convertible en capital symbolique – « respect » ou « réputation », dirait-on aujourd'hui – dans le monde viril des ouvriers jeunes ou adultes⁴⁸.

Le monde des bandes apparaissait ainsi comme un univers d'apprentissage des conduites de virilité et l'apprentissage de la culture de bande, « culture anti-école »,

48. Voir Gérard Mauger et Claude F. Poliak, « Les loubards », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 50, 1983, p. 49-67 et « La politique des bandes », *Politix*, n° 14, 1991, p. 27-43.

comme une propédeutique à la « culture d'atelier »⁴⁹. L'appartenance au monde des bandes était, en effet, presque toujours temporaire : à l'insertion dans le monde du travail correspondait une transformation des usages martiaux de la force physique en usages productifs, une transformation de la force physique-force de combat en force de travail, une conversion de la culture de rue à la culture d'usine, dont le mariage (après le service militaire) était le démiurge ordinaire. Elle orientait les jeunes des bandes vers les métiers de force, métiers d'hommes, bastions de la classe ouvrière traditionnelle : industries métallurgiques ou minières, chantiers du bâtiment, etc.

2°) *Le milieu : « les casseurs »*

De même, on peut montrer que « la valeur économique » (*auri sacra fames*) est la formule génératrice de la culture du milieu ou, en d'autres termes, que l'argent est au milieu ce que la force est au monde des bandes.

S'il est vrai que la force physique comme force de combat et les qualités afférentes d'endurance et d'audace est une espèce de capital déterminante dans « le milieu » comme dans le monde des bandes (ne serait-ce que parce que « le milieu » se recrute, pour l'essentiel parmi les ressortissants du monde des bandes qui « ont mal tourné »), la force de combat apparaît dans les bandes comme une fin en soi, alors qu'elle n'est, dans le milieu, que le moyen d'une fin. Dans le monde des bandes, l'excellence virile (caractéristique de l'*ethos* populaire au masculin) est à la fois l'enjeu des conflits et le critère de leur arbitrage. Dans le milieu, elle n'est qu'une ressource dans des luttes de classement dont la richesse est la mesure et l'enjeu.

L'emphase et l'ostentation sont moins ici dans l'*hexis* corporelle que dans l'appropriation matérielle et symbolique des attributs de la représentation populaire de l'opulence. En fait, le milieu illustre l'un des cinq cas mis en évidence par Robert K. Merton, dans un article célèbre : « Al Capone, écrit-il, représente le triomphe de l'intelligence amoral sur les 'échecs' dus à une conduite morale dans une société où les canaux qui assurent la mobilité sociale sont fermés ou trop étroits, et où tous les individus sont invités à concourir pour le grand prix de la réussite économique et sociale »⁵⁰.

49. Voir Paul Willis, « L'école des ouvriers », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 24, novembre 1978, p. 50-61.

50. Robert K. Merton, « Structure sociale, anomie et déviance », in *Éléments de théorie et de méthode sociologique*, Paris, Armand Colin/Masson, 1997, p. 163-187.

3°) *La bohème populaire : « les babas »*

La bonne volonté culturelle enfin est au principe des dispositions, représentations, pratiques caractéristiques d'un troisième pôle, alors représenté par « les babas » (tournés en dérision par « les loubards » du monde des bandes) qui tentaient de s'immiscer dans la contre-société et de s'initier à « la contre-culture »⁵¹. « Contre-société » et « contre-culture » étaient alors la forme dominante de « la bohème »⁵² des années 1970⁵³.

De même que l'observation des attitudes et comportements du milieu donne à voir la représentation populaire de la richesse, de même l'observation de « la bohème populaire » permet d'objectiver une forme de dissidence culturelle propre à une fraction des jeunes de milieu populaire de l'époque : refus du travail salarié et de la consommation, affranchissement de la morale traditionnelle et humeur contestataire, goûts artistiques déclarés et pratiques culturelles revendiquées, prédilection pour les savoirs ésotériques et les drogues douces ou dures (censées libérer la créativité), etc. Bref, un ensemble d'attributs, de consommations, de goûts et de pratiques qui apparaissent comme une version prolétarisée du style de vie propre à la bohème intellectuelle et artistique. « Les babas » ont été les vecteurs de l'importation de drogues – emblématiques de la contre-culture » – dans les banlieues populaires⁵⁴.

D/ Espace des styles de vie conformes et déviants : homologues et conversions

Ce modèle synoptique de l'espace des styles de vie des jeunes de milieux populaires avait, à mon sens, un double intérêt : il permettait de mettre en évidence des homologues et d'analyser les conversions inégalement possibles ou probables entre les différents pôles de cet espace.

Il montre, d'une part, l'homologie entre les trois pôles de l'espace des styles de vie « déviants » – le monde des bandes, le milieu et la bohème populaire – et les trois pôles de l'espace des styles de vie « conformes » – le pôle viril, le pôle de l'embourgeoisement et le pôle de l'intellectualisation –, d'autre part, l'homologie entre ces trois pôles associés au capital corporel, au capital économique et au capital

51. Voir Gérard Mauger et Claude Fossé, *La Vie buissonnière. Marginalité petite-bourgeoise et marginalité populaire*, Paris, Librairie François Maspero, 1977.

52. Voir Jerrold Seigel, *Paris bohème. Culture et politique aux marges de la vie bourgeoise 1830-1930*, Paris, Éditions Gallimard, 1991.

53. Voir Gérard Mauger et Claude Fossé-Poliak, « Du gauchisme à la contre-culture », *Contradictions*, n° 38, Bruxelles, 1983 ; « Précaires créatifs et créativité précaire », in Christian Lalive d'Épinay et Roger Sue (dir.), *Chômage, marginalité et créativité*, Genève, Université de Genève, 1987.

54. Voir Gérard Mauger, « L'apparition et la diffusion de la consommation de drogues en France (1970-80). Éléments pour une analyse sociologique », Bruxelles, *Contradictions*, n° 40-41, 1984, p. 131-148.

culturel et « les trois ordres » de l'imaginaire du féodalisme mis en évidence par Georges Duby (*bellatores, oratores, laboratores*)⁵⁵, ou encore « les trois fonctions » de Georges Dumézil⁵⁶ (réurrence donc d'une structure triadique, où s'opposent trois principes de domination : la force, le savoir et la culture).

Ce modèle permet également d'analyser les conversions inégalement probables entre espace des styles de vie « déviants » et espace de styles de vie « conformes ». Elle est évidemment d'autant plus probable qu'elle s'opère du pôle déviant au pôle conforme homologue (*i. e.* valorisant la même espèce de capital) : du monde des bandes aux « métiers d'hommes » de la mine, de l'acier ou du bâtiment, de la bohème populaire à l'animation socioculturelle, du milieu aux professions indépendantes du commerce (patron de bistrot ou de boîte), etc. De même, ce modèle permet d'analyser les rapports plus ou moins conflictuels entre les trois pôles déviants ou conformes (par exemple, entre « loubards » et « babas ») et les conversions très inégalement probables d'un pôle à l'autre : par exemple, du monde des bandes au milieu *via* la prison⁵⁷.

Ce modèle résiste-t-il aujourd'hui à l'épreuve de l'enquête de terrain ? Dans quelle mesure cette structure tripolaire s'est-elle conservée, déformée ou transformée ? Comment rendre compte de ces transformations ?⁵⁸ Telles sont les questions que je voudrais maintenant aborder avec toutes les incertitudes dues à une enquête inachevée.

« Virilité et business », « professionnels du business » et « néo-communautarismes »

Avant de décrire les transformations de l'espace des styles de vie déviants, il faut évoquer au préalable les multiples transformations objectives et subjectives de la condition des classes populaires au cours des vingt dernières années. Comment, en d'autres termes, est-on passé des « banlieues rouges » aux « quartiers en difficulté »⁵⁹ ?

55. Georges Duby, *Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme*, Paris, Éditions Gallimard, 1978.

56. Georges Dumézil, *Mythe et épopée I, L'idéologie des trois fonctions dans les épopées des peuples indo-européens*, Paris, Éditions Gallimard, 1968.

57. Voir Michel Foucault, *Surveiller et Punir. Naissance de la prison*, Paris, Éditions Gallimard, 1975.

58. Pour une première ébauche, voir Gérard Mauger, « Disqualification sociale, chômage, précarité et montée des illégalismes », *Regards Sociologiques*, n° 21, 2001, p. 63-79.

59. Sur ce sujet, outre Olivier Schwartz, *La Notion de « classes populaires »*, *op. cit.*, voir Gérard Noiriel, *Les Ouvriers dans la société française*, Paris, Éditions du Seuil, 1986 ; Robert Castel, *Les Métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1995 et *L'Insécurité sociale. Qu'est-ce qu'être protégé ?*, Paris, Éditions du Seuil, 2003 ; Luc Boltanski et Eve Chiapello, *Le Nouvel*

A/ Les transformations objectives et subjectives de la condition des classes populaires

Schématiquement, on peut considérer que ces transformations résultent de trois tendances contradictoires : d'une part, la disqualification sociale du groupe ouvrier, d'autre part, la déségrégation des classes populaires, enfin le renforcement de la ségrégation interne aux classes populaires.

1°) La disqualification sociale du groupe ouvrier

La disqualification qui s'exerce sur le monde ouvrier depuis près d'une trentaine d'années est à la fois économique, politique et symbolique⁶⁰.

a) Disqualification économique

La restructuration et la disparition de branches entières de la production industrielle (industries minières, métallurgiques, textiles, etc.), la mise en place de nouvelles technologies et de nouvelles stratégies patronales⁶¹ ont provoqué la réduction du nombre d'emplois ouvriers, la ruine des métiers ouvriers traditionnels et la dévalorisation des diplômes techniques qui en ouvraient l'accès, le chômage de masse, l'extension de la précarité, « l'insécurité sociale » et, de plus en plus fréquemment, la paupérisation qui vont de pair et, en définitive, la disqualification de « la force de travail simple » (la force de travail comme force physique) et des « valeurs de virilité » dont on a vu qu'elles occupaient une place centrale dans la « culture d'atelier » et, de façon plus générale, dans la définition de l'identité masculine traditionnelle des milieux populaires.

b) Disqualification politique

Cette disqualification économique du monde ouvrier s'est doublée de sa disqualification politique. Elle est liée à l'effondrement des États socialistes, à la disqualification du « socialisme réel » et des formes de messianisme politique qui en

Esprit du capitalisme, Paris, Éditions Gallimard, 1999 ; Stéphane Beaud et Michel Pialoux, *Retour sur la condition ouvrière*, op. cit.

60. Voir Gérard Mauger, « La reproduction des milieux populaires en crise », *Ville-École-Intégration*, n° 113, 1998 et « Les ouvriers : un monde dé-fait », Introduction à Lionel Duroy, « Embauché dans une usine », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 115, décembre 1996.

61. Voir « Les nouvelles formes de domination dans le travail », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 114, septembre 1996 et n° 115, décembre 1996.

étaient solidaires, à la crise de la représentation syndicale et politique et à la dévaluation de ses porte-parole, à la détérioration des capacités de mobilisation et de résistance d'un groupe ouvrier soumis à la menace du chômage, au chantage à la docilité qui s'exerce sur les précaires et à la concurrence des intérimaires : « au cours de ces quinze dernières années, c'est l'idée même d'une avancée collective du groupe ouvrier qui s'est perdue. Avec elle, a disparu l'espoir politique d'un changement radical des rapports sociaux sur la base d'un modèle de type socialiste », notent Stéphane Beaud et Michel Pialoux⁶². L'esprit de résistance, « la culture PC-CGT » sont devenues incompréhensibles pour les jeunes intérimaires qui se recrutent parmi « les jeunes des cités » : d'autant plus qu'ils se vivent comme « de passage » ou qu'ils espèrent avoir accès à un emploi stable et qu'ils sont captés par les valeurs consuméristes⁶³.

c) *Disqualification symbolique*

Économique et politique, la disqualification des classes populaires en général et des ouvriers en particulier est également symbolique. Elle s'exerce non seulement à travers « le racisme de classe » associé à la figure du « beauf » (et une assimilation hâtive à l'électorat du Front national), mais aussi par les entreprises de démoralisation, de désorientation, discréditant les mots anciens (ouvrier, classe ouvrière, exploitation, lutte de classes, etc.) dans le champ politique, le champ médiatique, mais aussi dans le champ intellectuel et les remplaçant par des trompe-l'œil (l'OS métamorphosé en « opérateur », l'OQ en « moniteur », l'usine en « entreprise », la grève en « mouvement social », les licenciements en « plan social », le contremaître en « moniteur » et le patron en « entrepreneur », etc.) : la perte des « mots de la tribu » ne provoque pas seulement un désarroi discursif, mais la dévaluation d'un passé sans avenir.

Mais cette disqualification symbolique est d'abord le produit de la massification scolaire et de la banalisation de l'entrée des enfants d'ouvriers dans l'enseignement secondaire⁶⁴ : déstructuré vers le bas par la précarisation, le chômage et la retombée dans la misère, le monde ouvrier traditionnel se désagrège aussi vers le haut par la quête du salut social dans la réussite scolaire. En se substituant à l'auto-élimination, la disqualification scolaire qui condamne aux emplois d'ouvriers ou d'employés

62. Stéphane Beaud et Michel Pialoux, *Retour sur la condition ouvrière*, op. cit., p. 364.

63. Voir Stéphane Beaud et Michel Pialoux, *Violences urbaines, violence sociale. Genèse des nouvelles classes dangereuses*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2003.

64. La disqualification économique, politique et symbolique du groupe ouvrier, d'une part, l'élargissement du champ des possibles professionnels et l'espoir d'ascension sociale, liés à la prolongation massive des scolarités, d'autre part, expliquent la demande croissante de scolarisation, la quête du salut social par les études longues.

déqualifiés, contribue efficacement à la disqualification symbolique des classes populaires⁶⁵. Elle est d'autant plus destructrice que l'échec scolaire est perçu dans le cadre d'une représentation naturaliste de « l'intelligence » (« l'idéologie du don ») confortée par le constat de réussites scolaires différentielles au sein d'une même fratrie qui semble neutraliser les effets de l'origine sociale. Au contact de l'école, les enfants d'ouvriers apprennent des modes d'être (ceux de la jeunesse lycéenne) et des grilles d'évaluation (qui déconsidèrent le travail manuel) : de façon générale, la prolongation des scolarités implique aussi l'élargissement du monde social vécu, l'établissement de relations sociales avec des agents géographiquement rapprochés bien que socialement éloignés. Élargissement de l'espace social de référence (renforcé par l'emprise de « la culture jeune ») qui porte au sein même des familles ouvrières la comparaison avec d'autres modes de vie, changeant les axes de coordonnées sociales par rapport auxquels elles se situent, contribuant à l'auto-disqualification du groupe ouvrier, renforçant « la honte d'être ou de rester ouvrier ».

« Enfermés dans des tâches usantes et dévalorisées et privés de toute perspective d'amélioration, les ouvriers ayant dépassé la quarantaine sont perçus et se perçoivent comme vieillissés, relégués, sans avenir. Leur position dans l'usine, à laquelle était associée vingt ans plus tôt une forte capacité d'opposition et d'affirmation collectives, est aujourd'hui dominée par l'expérience de l'impuissance et de la disqualification. Ce sont ces pères démoralisés, usés, discrédités, ayant eux-mêmes intériorisé l'idée de l'absence d'avenir de la classe ouvrière, dont les enfants franchissent aujourd'hui les portes du collège, du lycée, ou même de l'université », conclut Olivier Schwartz⁶⁶.

2°) *La déségrégation des classes populaires*

L'intériorisation progressive de cette disqualification économique, politique et symbolique des classes populaires a sans doute affaibli leur capacité de préservation de « l'entre-soi », dissuadant et invalidant les rappels à l'ordre du principe de conformité. Par ailleurs, cette culture de « l'entre-soi » a été remise en cause à la fois par la prolongation et l'extension de la scolarisation, la tertiarisation des emplois, l'intériorisation croissante du critère de la réussite financière comme mesure de l'excellence sociale⁶⁷, les multiples mécanismes d'individualisation et de destruction

65. Voir Stéphane Beaud et Michel Pialoux, *Retour sur la condition ouvrière*, op. cit., p. 159-287.

66. Olivier Schwartz, *La Notion de « classes populaires »*, op. cit., p. 134.

67. « Tous les groupes concernés courent dans le même sens, vers les mêmes objectifs, les mêmes propriétés, celles qui sont désignées par le groupe occupant la première position dans la course. [...] Ce n'est pas par hasard que ce système fait une telle place au crédit : l'imposition de légitimité qui

des collectifs. Selon Olivier Schwartz, la représentation hoggartienne des univers culturels populaires (le modèle des univers ségrégués) est devenue largement inadéquate : « introverties », les classes populaires sont devenues « extraverties »⁶⁸.

a) *Prolongation et extension de la scolarisation*

Les milieux populaires sont « embarqués » depuis les années 1960, dans une rencontre de plus en plus massive et prolongée dans le temps avec l'univers scolaire⁶⁹. « Encore les années 1960 et 1970 se limitaient-elles au développement de la 'possibilité' scolaire : se mobiliser pour assurer la réussite des enfants à l'école et permettre leur ascension professionnelle ou sociale, possibilité dont se saisissaient surtout les familles ouvrières les plus modernes et les plus qualifiées. Mais, à partir des années 1980, la 'possibilité' est devenue 'nécessité' », écrit Olivier Schwartz⁷⁰ : avec la montée du chômage et la concurrence de plus en plus vive pour l'emploi, la mobilisation scolaire – souvent désarmée – est devenue, pour les familles populaires, un impératif de plus en plus contraignant. La présence prolongée des enfants au sein du système scolaire a pour corollaire la présence du système scolaire et de ses enjeux au sein-même des familles populaires⁷¹. Elle a de multiples conséquences. La pénétration du capital scolaire dans les familles populaires *via* les réussites scolaires, sinon dans la fratrie, du moins dans la famille élargie, suscite elle-même déculturation, acculturation et émulation ou résistances et, dans tous les cas, « déstabilisation ». La massification scolaire a ouvert des perspectives d'émancipation par rapport à la condition d'origine, perspectives fragiles, mais dont la possibilité même fait que le champ des possibles ne se réduit plus à la simple reproduction du destin de classe : « en d'autres termes, écrit Olivier Schwartz, ce que l'école a contribué à installer, à faire pénétrer dans les univers de vie des classes dominées,

se réalise à travers la lutte de concurrence et que redoublent toutes les actions de prosélytisme culturel, violence douce, exercée avec la complicité des victimes et capable de donner à l'imposition arbitraire des besoins les apparences d'une mission libératrice, appelée par ceux qui la subissent, tend à produire la prétention comme besoin qui préexiste aux moyens de se satisfaire adéquatement ; et contre un ordre social qui reconnaît aux plus démunis eux-mêmes le droit à toutes les satisfactions, mais seulement à terme, à long terme, la prétention n'a d'autre choix que le crédit, qui permet d'avoir la jouissance immédiate des biens promis mais qui enferme l'acceptation d'un avenir qui n'est que la continuation du présent, ou le simili, fausses voitures de luxe et vacances de faux luxe », écrit Pierre Bourdieu (*La Distinction, op. cit.*, p. 183)

68. Olivier Schwartz, *La Notion de « classes populaires »*, *op. cit.*, p. 75.

69. Voir Jean-Pierre Terrail (dir.), *La Scolarisation de la France. Critique de l'état des lieux*, Paris, La Dispute, 1997 ; Stéphane Beaud, *80% au bac... et après ? Les enfants de la démocratisation scolaire*, Paris, Éditions La Découverte et Syros, 2002.

70. Olivier Schwartz, *La Notion de « classes populaires »*, *op. cit.*, p. 122.

71. Jean-Pierre Terrail, « La sociologie des interaction famille-école », *Sociétés contemporaines*, n° 25, janvier 1997.

c'est la représentation d'une histoire individuelle qui ne soit pas déjà écrite et inscrite dans le sort collectif »⁷².

b) Tertiariation des emplois

Par ailleurs, les changements dans la structure socioprofessionnelle (développement du tertiaire et des « relations de service » impliquant un contact avec un public ou une clientèle) conduisent une fraction croissante des classes populaires à occuper des emplois de services⁷³. Il en résulte au moins deux conséquences qui favorisent, avec le développement de la scolarisation, le décloisonnement des classes populaires, leur « ouverture » sur la culture dominante. D'une part, le développement d'interactions diversifiées avec le monde extérieur (des chauffeurs de bus⁷⁴ aux aides-soignantes⁷⁵ en passant par les contrôleurs de la SNCF⁷⁶ et les gardiens de prison⁷⁷) qui induisent le développement de compétences interactionnelles, l'intelligence des interactions, d'un « capital communicationnel » (qui contribuent à dévaluer « le franc parler » des hommes des classes populaires traditionnelles)⁷⁸. D'autre part, l'hétérogamie relative des alliances matrimoniales développe les contacts avec le monde féminin des employées souvent investies dans « le monde des choses humaines ». On peut, en effet, classer, les sections au sein des LEP du point de vue de l'objet du travail – Durkheim distingue ainsi « le monde des choses matérielles » et « le monde des choses humaines »⁷⁹ – et du point de vue de la nature du travail effectué – « travail manuel », à un pôle,

72. Olivier Schwartz, *La Notion de « classes populaires », op. cit.*, p. 131. Sur ce sujet, voir Pierre Bourdieu, « Avenir de classe et causalité du probable », *Revue française de sociologie*, 15 (1), 1974.

73. Voir Alain Chenu, *Les Employés*, Paris, Éditions La Découverte, 1994.

74. Olivier Schwartz, *La Notion de « classes populaires », op. cit.*

75. Anne-Marie Arborio, « Savoir profane et expertise sociale. Les aides-soignantes dans l'institution hospitalière », *Genèses*, n° 22, mars, 1996, p. 87-106.

76. Marie-Hélène Lechien, « Un métier exposé : les contrôleurs de la SNCF », *Scalpel*, n° 4-5, 1999, p. 73-110.

77. Marie-Hélène Lechien, *Pratiques humanistes. Engagements militants et investissements professionnels*, Thèse de sociologie, EHESS, 2002.

78. « Certaines situations de travail, parmi les classes populaires des services, sont susceptibles de générer des compétences dans la conduite des interactions dont on sait qu'elles ne vont nullement de soi pour les membres des classes populaires. Placés dans ces situations, et cela d'autant plus qu'ils appartiennent aux générations qui ont été plus longuement scolarisées, ceux-ci peuvent être mis en mesure d'augmenter leurs ressources communicationnelles et donc leurs capacités de contact avec le monde extérieur. En ce sens, le double effet de la scolarisation et de la tertiarisation pourrait bien être de modifier culturellement une fraction au moins des classes populaires » (Olivier Schwartz, *La Notion de « classes populaires », op. cit.*, p. 101).

79. Dans la même perspective, Maurice Halbwachs distingue « la matière matérielle » ou « matière inerte », « l'humanité matérialisée » et « les hommes considérés dans leur personnalité et leur humanité » (« Matière et société », p. 58-94 et « Les caractéristiques des classes moyennes », p. 95-111, in *Classes sociales et morphologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1972).

« travail intellectuel », à l'autre. Ainsi ébauche-t-on les contours de quatre types d'activités hiérarchisées en fonction de l'objet du travail et de la nature du travail effectué. L'activité est d'autant plus « noble » qu'elle ne fait appel à aucun travail exclusivement manuel et qu'elle a pour objet « le monde des choses humaines ». Au « travail manuel » sur « le monde des choses matérielles » (le monde sale et bruyant de « la lime ») s'oppose « le travail manuel » sur « le monde des hommes » (des coiffeuses aux aides-soignantes), l'un et l'autre s'opposant au « travail intellectuel » sur « le monde des choses matérielles » (le monde propre et silencieux des « ordinateurs ») et sur « le monde des choses humaines » (les diverses catégories d'employés « à l'écoute du client »). À l'opposition entre lycée technique industriel (à 95% masculin) et lycée technique tertiaire (à 70% féminin) correspond l'opposition garçons/filles, approximativement homologue de l'opposition structurante entre « le monde des choses matérielles » (à dominante masculine) et « le monde des choses humaines » (à dominante féminine)⁸⁰.

c) La valorisation de la réussite financière

La thématique de « l'embourgeoisement » des classes populaires, on l'a vu, n'est pas nouvelle. Dans les années 1960, Henri Coing avait montré que l'accès au logement moderne précipitait, chez certaines familles ouvrières, un désir d'achat lié à la possibilité, ou même à la nécessité ressentie de « rejoindre la norme », celle du « confort » et du « modernisme »⁸¹. Guy Groux et Catherine Lévy ont montré que l'accès à la propriété dans les catégories ouvrières demeurait extrêmement fort dans la première moitié des années 1980⁸². Dans le même sens, on pourrait mettre en évidence l'hétéronomie croissante du système scolaire par rapport au champ économique et à ses valeurs : la réussite scolaire est de plus en plus perçue comme condition de la réussite économique et le capital économique comme la mesure de toutes choses. « Réussir à l'école », note Malika Gouirir dans une enquête sur des familles immigrées du Maroc⁸³, équivaut à « aller le plus loin possible dans les

80. La disqualification économique, politique et symbolique des ouvriers implique peut-être aussi leur disqualification matrimoniale : on peut, en effet, faire l'hypothèse que la scolarisation prolongée des jeunes femmes de milieux populaires les rend « plus réceptives » à la séduction qu'exerce la détention de capital culturel ou de capital économique et contribue à les détourner des charmes « naturels » de la force physique et des valeurs de virilité. En d'autres termes, il se pourrait que la force physique et les valeurs de virilité soient en baisse sur le marché matrimonial comme sur le marché du travail.

81. Henri Coing, *Rénovation urbaine et changement social*, Paris, Les Éditions ouvrières, 1966.

82. Guy Groux et Catherine Lévy, *La Possession ouvrière. Du taudis à la propriété (XIX^e-XX^e siècle)*, Paris, Éditions de l'Atelier, 1993. Sur ce sujet, voir « L'économie de la maison », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 81-82, mars 1990.

83. Malika Gouirir, *Ouled el kharij : les enfants de l'étranger. Socialisation et trajectoires familiales d'enfants d'ouvriers marocains immigrés en France*, Thèse de sociologie, Université de Paris X- Nanterre, décembre 1997.

études » et celui « qui a fait des études », « qui ne travaille pas de ses mains » est « riche » ; « l'Université est un monde indifférencié, où il n'est jamais question d'étudier mais d'obtenir des diplômes [...]. On va à la fac' pour avoir des bagages, c'est-à-dire avant tout pour ne pas travailler en usine, pour avoir un travail stable et ne pas risquer de se retrouver au chômage, pour gagner de l'argent ». Ainsi peut-on comprendre – « de l'intérieur » – le caractère « instrumental » du travail scolaire, inscrit dans une vision unidimensionnelle du monde social ordonnée par le capital économique.

De façon générale, ce que disait Merton à propos de la société américaine des années 1950, semble pouvoir s'appliquer à la société française des deux dernières décennies du XX^e siècle : « Dire que le succès financier fait partie de la civilisation américaine, écrivait-il, c'est constater simplement que les Américains sont bombardés de tous côtés par des préceptes selon lesquels on a le droit et même le devoir de se proposer ce but, en dépit de toutes les frustrations »⁸⁴ Que l'on songe à l'inculcation méthodique de « la culture jeune » qui fait des « boîtes » à la mode des Champs-Élysées une sorte d'Eden de « la culture jeune » auquel n'accèdent que de rares élus, « incarnations de l'excellence juvénile », mais auquel chacun rêve d'avoir accès.

d) *L'individualisation et la destruction des collectifs*

Il faudrait enfin montrer comment de multiples mécanismes contribuent à défaire le sens du collectif ou, comme dit Florence Weber, « la revendication d'égalité »⁸⁵, indissociables de l'*ethos* populaire traditionnel. Je me limiterai à en évoquer deux. D'une part, l'école classe et ne cesse pas – explicitement et implicitement – d'encourager la compétition : en élargissant l'éventail des destins sociaux possibles pour les membres des milieux ouvriers et populaires, elle stimule les ambitions individuelles, encourage les projets et les stratégies d'accomplissement individuel. D'autre part, les nouvelles stratégies de domination dans le monde du travail (le management participatif) tendent à la fois à stimuler les initiatives individuelles et à briser les collectifs, ne serait-ce qu'en multipliant les statuts : des CDI aux intérimaires en passant par toutes les sortes de CDD⁸⁶.

84. Robert, K. Merton, « Structure sociale, anomie et déviance », *art. cit.*, p. 168.

85. Florence Weber, *Le Travail à-côté*, *op. cit.*

86. Voir Stéphane Beaud et Michel Pialoux, *Retour sur la condition ouvrière*, *op. cit.* et *Violences urbaines, violence sociale. Genèse des nouvelles classes dangereuses*, *op. cit.* ; Gérard Mauger, « Les politiques d'insertion. Une contribution paradoxale à la déstabilisation du marché du travail », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 136-137, mars 2001, p. 5-14.

3°) *Le renforcement de la ségrégation interne aux classes populaires*

Cette ouverture des classes populaires à « la culture dominante », la déségrégation mais aussi la dévaluation de l'*ethos* traditionnel qu'elle implique, s'accompagne d'un renforcement de la ségrégation interne aux classes populaires.

La construction accélérée de « grands ensembles » au cours des années 1960 destinés à résorber les bidonvilles et les cités de transit, puis, la politique d'accession à la propriété, d'une part, l'extension progressive du chômage des salariés non-qualifiés, d'autre part, au cours des années 1970, ont, renforcé la ségrégation urbaine : alors que les classes populaires en ascension quittaient les cités HLM, les fractions paupérisées (et, prioritairement, les familles immigrées) étaient vouées à rester dans des quartiers de plus en plus dégradés et stigmatisés⁸⁷.

Dans le cadre conceptuel proposé par Norbert Elias, les tensions s'accroissent entre « établis » et « marginaux » (c'est-à-dire aussi souvent entre Français « de souche » et immigrés)⁸⁸. Le « sentiment d'insécurité » engendré par le développement

87. Olivier Masclat a mis en évidence trois mécanismes génériques qui permettent de rendre compte de l'apparition des « quartiers sensibles ». D'abord, la coïncidence aux cours des trois décennies qui suivent la Seconde Guerre mondiale entre la rénovation des villes ouvrières et l'immigration maghrébine : l'amélioration du logement ouvrier, élevant la barrière à l'entrée, durcit la coupure entre les ouvriers qualifiés français (« la classe ouvrière respectable ») dont l'accession au logement neuf symbolise l'ascension collective et les OS et manœuvres maghrébines : leur séjour étant perçu – y compris par eux-mêmes – comme « provisoire », ils n'ont pas vocation à « s'établir » et sont voués aux bidonvilles, aux « marchands de sommeil », aux foyers, puis aux cités de transit. Au cours du septennat de Valéry Giscard d'Estaing, la nouvelle politique du logement (et en particulier la loi Barre de 1977) facilite l'accès des familles populaires à la propriété des logements : d'où la sortie massive des HLM des ménages d'OQ et des couches moyennes et le déclassement des « grands ensembles » qui cessent d'incarner « la réussite ouvrière ». « Clientèle de substitution », les familles maghrébines accèdent alors aux grands ensembles et en accélèrent le déclassement : ainsi se creuse la division entre « ouvriers pavillonnaires » et « ouvriers de cité ». Troisième mécanisme : la dégradation de la condition ouvrière à partir de la deuxième moitié des années 1970. Le chômage de masse et la précarisation des emplois non-qualifiés, d'une part, la prolongation des scolarités et l'élévation qui en résulte de la barrière à l'entrée du marché du travail ont de multiples conséquences, dont « la désouvriérisation » des jeunes des classes populaires (intérieurisation des normes de « la culture jeune ») et la multiplication des jeunes « sans affectation » (scolaire, professionnelle, familiale) et voués, de ce fait, à « la culture de rue » (*La Gauche et les cités. Enquête sur un rendez-vous manqué*, Paris, Éditions La Dispute, 2003). Voir également Pierre Bourdieu, « Effets de lieu », in Pierre Bourdieu (dir.), *La Misère du monde*, Paris, Éditions du Seuil, 1993, p. 159-167.

88. Norbert Elias et John L. Scotson, *Logiques de l'exclusion*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1997. Isabelle Coutant montre que l'intolérance croissante à l'égard des jeunes des cités, le renoncement au règlement privé des litiges, le recours au droit, résultent de la modification du rapport de force entre « établis » et « marginaux » (et, en particulier, de l'imposition de « la culture de rue » dans l'espace résidentiel) et de l'angoisse du déclassement qui pèse sur les établis (*Institution judiciaire et éducation morale des jeunes de milieu populaire. Enquête ethnographique sur deux dispositifs : une Maison de Justice et un dispositif d'insertion de la PJJ*, Thèse de sociologie, EHESS, 2003). Cf. les procès réciproques instruits par les familles dans les HLM par enfants interposés étudiés autrefois par Gérard Althabe (« La résidence

de « la culture de rue » renforce le sentiment d'insécurité sociale et « le sauve-qui-peut » renforce la ségrégation sociale et spatiale de l'habitat et des établissements scolaires.

4°) Comment décrire aujourd'hui l'espace des styles de vie « conformes » des classes populaires ?

a) Remarques sur l'acculturation

Ayant tenté de mettre en évidence les transformations objectives et subjectives de la condition des classes populaires qui, de multiples façons, tendent à désagréger un univers qu'Hoggart décrivait comme territorialement, socialement et culturellement clos, il me semble nécessaire de préciser, d'une part, que l'acculturation n'est jamais assimilation pure et simple d'un groupe à la culture avec laquelle il s'est mis en contact : l'assimilation culturelle n'exclut pas la conscience de la dépossession culturelle (inscrite dans les écarts de niveau et/ou de modalités d'accès) ; « dépossession et altérité qui constituent les deux aspects de la césure culturelle continuent de produire leurs effets à l'intérieur des processus d'acculturation », écrit Olivier Schwartz⁸⁹. D'autre part, toute « stratégie d'assimilation » implique des « stratégies de dissimilation » : les groupes dominants réagissent à toute « démocratisation » d'une pratique culturelle qui leur était propre par la redéfinition de nouveaux types de pratiques selon la dialectique de la divulgation et de la distinction. Enfin, l'acculturation s'opère souvent, comme le souligne Nathan Wachtel⁹⁰, par additions et remaniements culturels, plutôt que par déculturation, substitution d'une culture à une autre : de nouveaux éléments sont inclus dans des systèmes de pratiques qui demeurent, dans une certaine mesure, inchangés. L'ascension culturelle n'est pas incompatible avec l'ascension économique, la culture de la virilité n'exclut pas la « culture pécuniaire » comme disait Veblen⁹¹. À cet égard, il faut noter que l'accumulation de capital culturel, incorporé, indissociable d'un travail de soi sur soi, est inséparable de son porteur⁹², alors que l'accumulation de capital économique, objectivée, reste détachable de son

comme enjeu », in Gérard Althabe, Christian Marcadet, Michèle de la Pradelle, Monique Sélim, *Urbanisation et Enjeux quotidiens. Terrains ethnologiques dans la France actuelle*, Paris, L'Harmattan, 1993, p. 11-69). Porter plainte, c'est réaffirmer son appartenance au pôle des « familles bien » et tenter de la faire ratifier par l'autorité judiciaire, mais c'est peut-être surtout obtenir la réaffirmation publique de la norme qui fonde leur valeur.

89. Olivier Schwartz, *La Notion de « classes populaires »*, *op. cit.*, p. 137.

90. Nathan Wachtel, « L'acculturation », in Jacques Le Goff et Pierre Nora (dir.), *Faire de l'histoire I, Nouveaux problèmes*, 1974, p. 124-146.

91. Thorstein Veblen, *Théorie de la classe de loisir*, Paris, Éditions Gallimard, 1970.

92. Le langage populaire tente néanmoins d'objectiver le capital scolaire en parlant de « bagages ».

détenteur et semble, de ce fait, pouvoir échoir à quiconque (d'où le rôle attribué en la matière, à la chance, au hasard) : de ce fait, « l'intellectuel », à la différence du « riche », semble appartenir à une autre espèce..

b) Trois pôles ou deux ?

Compte tenu de tout ce qui précède, comment décrire aujourd'hui l'espace des styles de vie « conformes » des classes populaires ? Il me semble, d'une part, que si la structure triadique autrefois mise en évidence avec son pôle viril, son pôle embourgeoisé, son pôle intellectualisé, perdure, les forces centrifuges tendent aujourd'hui à l'emporter sur les forces centripètes. D'autre part, à cette structure tripolaire, tend à se superposer une opposition binaire entre « établis » et « marginaux », où « les établis » - ouvriers et employés « pavillonnaires » - se distinguent par leur double accumulation de capital économique et de « capital communicationnel » et par leur mobilisation scolaire et où « les marginaux », ouvriers et employés précarisés, souvent immigrés, ne peuvent mettre en avant que des valeurs de virilité dévaluées ou, dans certains cas, leur capital religieux.

B/ Socio-genèse familiale, scolaire et professionnelle des carrières déviantes

Le capital scolaire détenu est au principe de la distribution des « jeunes des cités » par rapport aux différents pôles de l'espace des styles de vie « conformes » et « déviantes ». À la réussite scolaire (enseignement supérieur long) correspondent trois possibilités : « la réussite sociale » qui se traduit par la désertion de la cité (la distance sociale a pour corollaire la distance géographique), dans certains cas, l'accès aux carrières sociales ou politiques et, plus récemment, le refus religieux ostentatoire des « musulmans pratiquants » (qui s'apparente à une forme de « contre-culture »). Aux « réussites médianes » (des « bac pro » aux « bac+2 ») correspondent, chez les plus jeunes, le souci de « profiter de sa jeunesse ». Aux situations d'échec scolaire (CAP, BEP), sont associées deux possibilités non exclusives l'une de l'autre : une carrière délinquante plus ou moins éphémère et une carrière de stagiaire, d'intérimaire ou d'« intermittent du travail » plus ou moins durable⁹³. Des passerelles existent entre le premier et le deuxième pôle, il n'y a pas de solution de continuité entre le deuxième et le troisième : la conjoncture du marché du travail dans le bassin d'emploi joue sans doute un rôle déterminant pour rendre compte des circulations d'un pôle à l'autre. Mais comment

93. Éric Marlière, *Les recompositions culturelles chez les jeunes issus de l'immigration dans une cité HLM de Gennevilliers*, Thèse de sociologie, Université Paris VIII, octobre 2003.

rendre compte de ces réussites scolaires différenciées et du paradoxe apparent des succès scolaires des « déshérités culturels »⁹⁴ ?

1°) *Familles « à problèmes »*⁹⁵

a) *Facteurs d'échec*

Le déficit de capital scolaire familial pèse de multiples façons sur le parcours scolaire des enfants⁹⁶. Outre que les familles les plus démunies ne disposent ni des informations nécessaires sur le fonctionnement, les filières, les orientations du système scolaire, ni, bien sûr, des savoirs scolaires et des savoirs et savoir-faire culturels légitimes⁹⁷, la langue qu'elles parlent et transmettent est scolairement condamnée⁹⁸ : Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron ont montré que « l'inégale distribution entre les différentes classes sociales du capital linguistique scolairement rentable constitue une des médiations les mieux cachées par lesquelles s'instaure la relation entre l'origine sociale et la réussite scolaire »⁹⁹. Selon Basil Bernstein, « entre l'école et le milieu de l'enfant de la classe ouvrière, il existe une solution de continuité culturelle qui résulte de la différence radicale entre les systèmes de communication »¹⁰⁰ et, selon William Labov, « les différences dialectales affectent la scolarité essentiellement parce qu'elles symbolisent un conflit social »¹⁰¹. De façon générale (sauf exceptions sociologiquement explicables) les dispositions intériorisées dans l'univers familial et sa périphérie (famille élargie et groupe de pairs) ne correspondent pas à celles que suppose

94. L'opposition suggérée ici entre « héritiers » et « déshérités culturels » soulève une objection : l'idée même d'une valeur petite ou nulle du capital culturel ne relève-t-elle pas de l'ethnocentrisme ou du racisme de classe ? En fait, si on s'intéresse, comme c'est ici le cas, à la valeur attribuée par l'école au patrimoine culturel des familles populaires, elle est évidemment faible ou nulle, voire négative.

95. Ce développement doit beaucoup au rapport de Mathias Millet et Daniel Thin, *Ruptures scolaires et déscolarisation des collégiens de milieux populaires : parcours et configurations*, Groupe de Recherche sur la Socialisation, juin 2003.

96. Les sorties sans qualification du système scolaire se maintiennent à environ 8% d'une génération : 150 000 à 160 000 jeunes par an interrompent leur scolarité avec pour seul diplôme un CAP ou un brevet ou sans aucun diplôme, et ce nombre est constant depuis 1995. Or, en 1970, le taux de chômage des sans-diplômes était de 2,4% alors qu'il était de 44,5% en 1998 (Martine Kherroubi, Jean-Paul Chanteau, Brigitte Larguèze, « Exclusion sociale et exclusion scolaire » (INRP, Centre Alain Savary). Par ailleurs, les interruptions précoces d'études sont « dix fois plus fréquentes pour les enfants d'ouvriers que pour les enfants de cadres » (Sylvain Broccolichi, « Les interruptions précoces d'études », X.Y.ZEP, *Bulletin du Centre Alain Savary*, décembre 1998, p. 3).

97. Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *Les Héritiers. Les étudiants et la culture*, Paris, Éditions de Minuit, 1964 et *La Reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, Éditions de Minuit, 1970.

98. De façon générale, parler la langue des banlieues - verlan, argot réinventé - véhiculée par le rap, style articulatoire, « style de vie qui s'est fait corps » (Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire*, Paris, Éditions Fayard, 1982, p. 90) implique une faible acculturation aux normes langagières dominantes.

99. Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *La Reproduction*, op. cit., p. 144.

100. Basil Bernstein, *Langage et Classes sociales*, op. cit., p. 192.

101. William Labov, « Peut-on combattre l'illettrisme. Aspects sociolinguistiques de l'inégalité des chances à l'école », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 100, décembre 1993.

acquises l'institution scolaire : « l'apprentissage de la langue standard, officielle, étant l'une des principales fonctions de l'école et la transmission de tout le savoir s'effectuant à travers cette même langue standard, l'école se trouve être inévitablement le lieu privilégié d'une lutte permanente d'imposition des normes linguistiques », écrit David Lepoutre¹⁰².

Le déficit de capital culturel hérité va presque toujours de pair avec le déficit de capital économique. De plus, les « malheurs sociaux », les « aléas », les « accidents biographiques » (accidents du travail, longues maladies, invalidités, décès, conflits conjugaux, séparations, problèmes judiciaires, etc.) ne se distribuent pas socialement au hasard. Les familles populaires les plus démunies de ressources économiques et culturelles sont aussi celles qui connaissent une forte proportion de familles monoparentales (mères célibataires, désunions et recompositions familiales, accidents, maladies et décès), qui comptent un nombre d'enfants particulièrement élevé (entre autres, du fait de l'addition des enfants de différentes unions), qui ont connu un parcours résidentiel mouvementé (impliquant déracinement social, géographique et affectif, dispersion familiale, perte des sociabilités et des solidarités, nomadisme scolaire). Ces « difficultés » suscitent à leur tour repérage, encadrement et prise en charge par le travail social (version éducative ou version pénale). Insécurité sociale, précarité et stigmatisation ont de multiples incidences sur l'éducation des enfants. La cohabitation sous le même toit de plusieurs générations implique une promiscuité qui ne favorise guère le calme nécessaire à la réussite scolaire. L'exiguïté des logements entrave la surveillance parentale : les parents ne peuvent exiger que leurs enfants y restent confinés sans risquer l'affrontement. Dans les familles plus ou moins totalement « désaffiliées de la société salariale », les conditions matérielles d'existence sont une source permanente d'inquiétude et de tensions familiales. Les questions d'argent multiplient les conflits et incompréhensions entre parents et enfants¹⁰³ : impossibilité, par exemple, de satisfaire aux exigences de consommation d'enfants soucieux d'échapper au stigmate du « STL » (« Style Tout Leclerc »¹⁰⁴) ou de faire face aux demandes de matériel scolaire. De façon générale, « les couches ouvrières pauvres sont écartelées entre la nécessité d'une astreinte ascétique, dont les chances de succès ne sont pas toujours assurées [...] et l'immersion dans un univers où la consommation déploie constamment ses prestiges : elle est signe de statut social, garantie contre le manque et légitime revanche sur des frustrations ou des contraintes acceptées »¹⁰⁵.

102. David Lepoutre, « Le langage, l'école et la rue », *Critiques sociales*, n° 5-6, janvier 1994, p. 5.

103. Par ailleurs, les difficultés économiques familiales peuvent inciter les enfants à travailler dès que possible pour « aider » leur famille.

104. Yves Careil et Patrick Guilbert, « Confrontations à un enfer de la réussite. De l'illégitimité des élèves d'origine populaire en collège de centre ville », communication au colloque « Les enfants pauvres en France », mars 2003, www.cerc.gouv.fr. À l'école les enfants intériorisent aussi des dispositions, des goûts éloignés des logiques de familles populaires.

105. Olivier Schwartz, *Le Monde privé des ouvriers*, Paris, PUF, 1990, p. 118-119.

Le sentiment de la relégation socio-économique associé à la dégradation du quartier¹⁰⁶ induit la perte de l'estime de soi et une vision de l'avenir lourde d'inquiétude et de menaces.

Les horaires des emplois postés ou des emplois flexibles (travail en alternance du matin et du soir, travail de nuit, déplacements fréquents, horaires étalés dans la journée, etc.) et/ou la multiplication des emplois ne permettent pas la présence régulière des parents au domicile familial (principaux détenteurs de l'autorité familiale, les pères, craints et obéis par les enfants, sont souvent éloignés du domicile, ou diminués par le chômage). Astreignantes, ces situations professionnelles entravent objectivement l'encadrement familial, la surveillance directe des enfants par les parents (« il faut toujours être derrière »), en outre, la fatigue des parents les incite à les laisser sortir : les enfants sont souvent ainsi « livrés à eux-mêmes »¹⁰⁷. Par ailleurs, objectivement limitée, l'autorité parentale est subjectivement dévaluée par la scolarisation (les parents « dépassés » sont incapables de suivre la scolarité de leurs enfants)¹⁰⁸. L'affaiblissement du contrôle familial renforce alors la socialisation par le groupe de pairs (la rue et ses occupations comme espace de socialisation juvénile « visible » et hors de la sphère de compétence maternelle) et affaiblit la prégnance de l'encadrement scolaire (d'autant plus que la ségrégation sociale est aussi spatiale et concentre sur les mêmes sites « les familles à problèmes », *i. e.* durablement précarisées). La fréquentation assidue des pairs renforce les situations de *double bind* entre les exigences de la culture scolaire et celles de la culture de rue qui se résolvent souvent par la non-participation au jeu scolaire, l'absentéisme, l'indiscipline et la rébellion.

L'éloignement des formes organisées du travail salarié, la vacuité des obligations professionnelles engendre une sorte de vacuité sociale du temps familial. Dans les familles où plus personne ne travaille depuis longtemps, où la vie n'est plus régulée par les horaires contraints de la vie professionnelle, la temporalité familiale est à la fois uniforme et arythmique, soumise au jour le jour à l'urgence et à l'imprévu. « En l'absence d'emploi régulier, ce qui fait défaut, ce n'est pas seulement un revenu assuré, c'est cet ensemble de contraintes qui définissent une organisation cohérente du temps et un système d'attentes concrètes. Comme l'équilibre émotionnel, le système des cadres temporels et spatiaux dans

106. À l'inverse, « la conscience d'appartenance territoriale entraîne parallèlement un sentiment de sécurité » dans la mesure où le quartier est à la fois ce terrain conquis et familier, protégé des agressions externes et « surtout à l'abri de la violence symbolique du monde extérieur ». David Lepoutre, *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages*, Paris, Odile Jacob, 1997, p. 49.

107. Par ailleurs, la représentation populaire des âges de la vie et de leurs attributs statutaires (« il est grand maintenant, on ne peut pas être toujours derrière lui », « il faut profiter de sa jeunesse ») implique un relâchement précoce du contrôle familial (en particulier sur les garçons).

108. « Le décalage entre la génération ouvrière des parents et celle, lycéenne, des enfants a pour effet, d'une part, d'affaiblir l'autorité statutaire des parents et de déformer le regard que portent les enfants sur la scolarité et les diplômes de leurs parents, et, d'autre part, de rendre difficilement lisibles par leurs parents les attitudes scolaires de leurs propres enfants qui sont passés, partiellement ou totalement, du côté du monde des études, au risque de s'éloigner ou de rompre avec la culture ouvrière de leurs parents », écrit Stéphane Beaud (*L'Usine, l'école, le quartier. Itinéraires scolaires et avenir professionnel des enfants d'ouvriers de Sochaux-Montbéliard*, Thèse de doctorat de sociologie, EHESS, p. 200).

lequel se déroule l'existence ne peut se constituer en l'absence des points de repère que fournit le travail régulier. Toute la vie est laissée à l'incohérence »¹⁰⁹. Les effets de l'instabilité professionnelle, du chômage ou du sentiment d'insécurité sociale sur les pratiques familiales et sur le rapport à l'avenir constituent autant d'obstacles à la réussite scolaire : en deçà d'un seuil de sécurité matérielle, garanti par la stabilité de l'emploi, du logement, du revenu, qui permet de conserver un minimum de prise sur le présent, il devient impossible de concevoir et d'accomplir la plupart des conduites qui supposent un effort pour avoir prise sur l'avenir¹¹⁰. La prévision suppose de « s'arracher au présent immédiat et à l'avenir imminent, urgence et menace, dont le présent est gros »¹¹¹. La précarité économique contraint les familles à subir les événements de la vie dans l'urgence, à vivre au jour le jour, en fonction des impératifs et des imprévus qui surviennent, à prendre la vie comme elle vient, dans la hantise d'un avenir menaçant, dont l'expérience réitérée engendre l'intériorisation de dispositions instables, défaitistes, oniristes et hédonistes (il faut « profiter de la vie » quand on ne sait pas « de quoi demain sera fait »). « La propension à subordonner les désirs présents aux désirs futurs dépend du degré auquel ce sacrifice est raisonnable, c'est-à-dire des chances que l'on a d'obtenir en tout cas des satisfactions immédiates supérieures aux satisfactions sacrifiées, écrit Pierre Bourdieu. [...] L'hédonisme qui porte à prendre au jour le jour les rares satisfactions du présent immédiat est la seule philosophie concevable pour ceux qui, comme on dit, n'ont pas d'avenir et qui ont en tout cas peu de choses à attendre de l'avenir »¹¹². Le sens même de pratiques scolaires tournées vers l'avenir échappe à bon nombre d'enfants issus de ces familles populaires précarisées : « il leur manque une capacité d'auto-contrainte au travail scolaire et une croyance en leur avenir scolaire et professionnel qui, toutes deux, se construisent dans la longue durée, à l'occasion de nombreux rites de confirmation et de consécration qui jalonnent la carrière scolaire »¹¹³.

b) Facteurs de réussite

Néanmoins, tous les enfants issus de familles populaires (y compris au sein d'une même fratrie) ne sont pas voués à l'échec¹¹⁴ (ni *a fortiori* à « la déscolarisation »¹¹⁵). De nombreuses enquêtes¹¹⁶ ont mis en évidence divers facteurs

109. Pierre Bourdieu, *Algérie 60. Structures économiques et structures temporelles*, Paris, Éditions de Minuit, 1967, p. 87.

110. Pierre Bourdieu, « Les sous prolétaires algériens », *Les Temps Modernes*, décembre 1962.

111. Pierre Bourdieu, *Algérie 60*, *op. cit.*, p. 67.

112. Pierre Bourdieu, *La Distinction*, Paris, Éditions de Minuit, 1979, p. 203.

113. Stéphane Beaud, *80% au bac et après ?*, *op. cit.*, p. 159.

114. Bernard Lahire, « La réussite scolaire en milieux populaires ou les conditions sociales d'une schizophrénie heureuse », *V.E.I.-Enjeux*, n° 114, 1998.

115. Bertrand Geay, « La construction institutionnelle de la déscolarisation », *Ville-École-Intégration Enjeux*, n° 132, mars 2003, p. 19-27. Mathias Millet et Daniel Thin, « La déscolarisation comme processus combinatoire », *V.E.I.-Enjeux*, n° 132, mars 2003.

de réussite scolaire des enfants issus de familles populaires : la pente ascendante de la trajectoire familiale et les effets qu'elle induit sur les représentations de la réussite sociale et du champ des possibles scolaires et professionnels, le niveau d'études de la mère et la limitation volontaire de la descendance, le niveau et la stabilité des ressources familiales (« la sécurité » est aussi la condition de « l'assurance » et de la capacité à faire des projets), la conscience du « manque culturel », l'existence d'habitudes sociales et cognitives qui, pour être étrangères aux logiques des pratiques scolaires proprement dites, peuvent être positivement converties sur le terrain scolaire¹¹⁷ et, de façon plus générale, « la bonne volonté scolaire » des familles et le suivi familial de la scolarité¹¹⁸, les stratégies des familles populaires visant à préserver leurs enfants de « la contagion » de « la culture de rue »¹¹⁹, la mobilisation scolaire induite à la fois par les espoirs suscités par la prolongation généralisée des scolarités et par les craintes provoquées par le chômage massif des jeunes sans diplôme.

Mais comment rendre compte des succès scolaires différenciés au sein d'une même fratrie ? La variation au fil du temps (déclassement/reclassement) des conditions d'existence familiales permet, au moins pour partie, de rendre compte des écarts de réussite scolaire au sein d'une même fratrie : socialisés à des périodes différentes de l'histoire familiale, les enfants successifs ont vécu dans des configurations sociales et familiales différenciées (avant le licenciement du père, après la séparation des parents, etc.). En ce qui concerne les enfants d'ouvriers immigrés, la clé des réussites et des échecs scolaires doit être recherchée principalement, selon Malika Gouirir¹²⁰, dans les conditions économiques initiales diversifiées des émigrés (paysans, paysans « dépayonnés », commerçants, sous-prolétaires). La diversité des origines sociales des pères est au principe de systèmes de dispositions distincts, de représentations différentes de l'avenir possible (pour eux-mêmes et pour leurs proches), d'attentes et de stratégies diversifiées : les oppositions garçons/filles, cadets/aînés, varient en fonction du type de capital que la famille a à reproduire. Par ailleurs, l'élection de tel ou tel enfant par le père et/ou la mère, en fonction de son sexe, de sa place dans la fratrie ou des « ressemblances » qui lui sont affectées, les investissements différenciés qu'ils

116. À commencer par celle de Pierre Bourdieu, « La transmission du capital culturel », in Darras, *Le Partage des bénéfices*, Paris, Éditions de Minuit, 1966, p. 383-420. Voir aussi Jean-Pierre Terrail, *De l'inégalité scolaire*, Paris, La Dispute, 2002.

117. Bernard Lahire, *Tableaux de familles. Heurs et malheurs scolaires en milieux populaires*, Paris, Hautes Études, Gallimard, Le Seuil, 1995.

118. En particulier les rencontres avec les enseignants : tout en donnant des gages de bonne volonté culturelle destinés à s'attirer la bienveillance des « puissants » et les éventuels « bénéfiques » d'un oracle favorable, elles s'efforcent de réduire la distance sociale et culturelle entre la famille et l'école, etc.

119. Suivant en cela le principe de Groucho Marx : « Je n'adhérerais pas à un club qui m'accepterait pour membre ».

120. Malika Gouirir, *Ouled el kharij : les enfants de l'étranger. Socialisation et trajectoires familiales d'enfants d'ouvriers marocains immigrés en France*, Thèse de sociologie, Université de Paris X- Nanterre, décembre 1997.

induisent (les vocations positives ou négatives, les dons, manuels ou intellectuels) et l'attribution par des agents « autorisés » de ressources intellectuelles (« l'intelligence ») et/ou morales (le courage) exercent des effets de « prophétie auto-vérifiante » (*self fulfilling prophecy*)¹²¹.

Les lignes de clivage scolaire au sein de la fratrie, remettant en cause les places « traditionnelles » de chacun dans la hiérarchie des statuts et des rôles familiaux (entre les aînés et les cadets, les filles et les garçons), engendrent de multiples tensions. Les jugements scolaires qui déterminent, pour l'essentiel, les destinées sociales, créditent les familles d'un capital d'honorabilité ou d'indignité et contribuent ainsi au classement, des différents membres au sein de la structure familiale : « les classements scolaires redistribuent les cartes au sein des familles et bousculent les hiérarchies symboliques dans la fratrie, écrit Stéphane Beaud. [...] La réussite scolaire est dans des familles mobilisées scolairement le critère qui tend à fonder l'excellence des enfants tandis que le retard scolaire et surtout la mauvaise volonté disqualifient »¹²². Les enfants scolairement performants, donc familialement valorisants, sont familialement valorisés ; à l'inverse, stigmatisés par l'école, les enfants en échec scolaire sont également condamnés au sein de l'univers familial pour leur stigmatisation scolaire (ils engendrent la crainte de passer pour de « mauvais parents »¹²³) : sources de tension à l'école, ils sont aussi sources de conflits à la maison.

2°) *Élèves « à problèmes »*¹²⁴

121. L'importance de « l'élection parentale », qu'elle soit positive ou négative, et les effets qu'elle induit sur la réussite (ou l'échec) scolaire, mis en évidence dans ce cas particulier, peut-elle être étendue à la société française dans son ensemble ? En ce qui concerne les règles de désignation des enfants, s'il est vrai qu'au choix du prénom dans les deux lignées par la parenté spirituelle, s'est substitué le choix apparemment aléatoire du prénom par les parents, une enquête récente menée par Bernard Vernier (« Les ressemblances familiales dans la société française actuelle », in *Le Visage et le nom. Contribution à l'étude des systèmes de parenté*, Paris, PUF, 1999, p. 111-124) montre à la fois que les aînés ont le quasi monopole des prénoms d'origine familiale et que, dans les familles qui attribuent plusieurs prénoms à leurs enfants, ces prénoms de seconde ou troisième position sont fréquemment d'origine familiale. Quant aux ressemblances familiales, selon Bernard Vernier, le principe qui structure la perception des ressemblances physiques et psychologiques est le principe d'alternance, exprimant la revendication des deux parents et de leur famille à une égalité des droits dans l'appropriation symbolique des enfants. Il apparaît ainsi que, dans la société française d'aujourd'hui, l'économie affective familiale reste en partie structurée par la perception des ressemblances qui reçoit souvent le renfort des règles de nomination. « On tend à aimer, toutes choses égales par ailleurs, les personnes qui nous ressemblent », conclut Bernard Vernier. Ou plutôt, devrait-on dire, on élit les personnes qui sont censées nous ressembler, et plus précisément dans le cas qui nous occupe, les enfants dont on a décidé qu'ils nous ressembleraient : les effets de « l'élection parentale » s'apparentent à ceux d'un énoncé performatif (John L. Austin, *Quand dire, c'est faire*, Paris, Éditions du Seuil, 1970).

122. Stéphane Beaud, *L'Usine, l'école, le quartier*, op. cit., p. 437.

123. La honte de l'exclusion définitive rejaillit sur toute la famille : moment de grandes tensions familiales. Les conseils de discipline sont aussi vécus par les parents comme des moments où ils sont jugés sur leur capacité à éduquer leurs enfants ou en tout cas à réguler leurs comportements.

124. Comme le précédent, ce développement doit beaucoup au rapport de Mathias Millet et Daniel Thin, *Ruptures scolaires et déscolarisation des collégiens de milieux populaires : parcours et configurations*, op. cit.

La ségrégation sociale étant aussi spatiale, les enfants des fractions les plus démunies des classes populaires – souvent d’origine immigrée¹²⁵ – sont amenés à fréquenter les établissements scolaires dans lesquels ils sont prédominants, c’est-à-dire aussi où les taux de réussite au brevet et au baccalauréat sont particulièrement faibles et les taux de redoublement particulièrement élevés. Les difficultés d’apprentissage, souvent précoces, sont omniprésentes, les performances scolaires sont très faibles : pour l’essentiel, elles s’expliquent par la difficile conversion des pratiques langagières et des structures sociolinguistiques issues de la socialisation primaire au sein des familles populaires, en pratiques langagières scolaires et en structures sociolinguistiques (et sociocognitives) scolaires¹²⁶.

L’« idéologie du don » naturalise ces difficultés, en attribuant, par exemple, des « capacités » virtuelles, entravées par des problèmes psychologiques, familiaux, etc., ou en déplorant des « limites » (substitut de la notion décriée d’ « intelligence »). Par ailleurs, l’unification formelle du système d’enseignement et la massification scolaire renvoient à chacun la responsabilité de son parcours scolaire. L’échec scolaire tend ainsi à disqualifier l’individu tout entier : « s’ils échouent, écrit David Lepoutre, ce qui est encore le destin le plus probable pour eux, ils sont voués à une exclusion sans doute plus stigmatisante et plus totale que par le passé : plus stigmatisante dans la mesure où ils ont eu, en apparence, leur chance et où l’institution scolaire tend à définir de plus en plus complètement l’identité sociale »¹²⁷.

Ainsi la disqualification scolaire produit-elle un sentiment d’indignité très répandu et particulièrement destructeur (« je suis nul ») : l’effondrement des résultats produit souvent une sorte de « dépression scolaire » (ennui, sentiment d’inanité de l’effort, etc.). L’usage du stigmatisme scolaire pour discréditer tel ou tel au sein du groupe de pairs témoigne de l’intériorisation des classements du système scolaire par les collégiens les plus réfractaires à ses exigences. Vivant leurs lacunes comme un stigmatisme, ayant assez fréquenté l’école pour avoir intériorisé leur indignité culturelle, les collégiens les plus rétifs risquent de « perdre la face » aux yeux des pairs et tentent d’éviter de rendre public leur échec.

La disqualification suscite d’abord le renoncement, le retrait du « jeu scolaire » : manque d’attention, de concentration, dispersion, absentéisme chronique (lorsque le

125. Parce que les pères, pour la plupart OS, sont les premières victimes du chômage et de la précarité, parce que les familles immigrées, particulièrement démunies de capital scolaire, de capital économique et de capital social, sont aussi reléguées dans « les quartiers en difficulté ».

126. Basil Bernstein, *Langage et Classes sociales. Codes sociolinguistiques et contrôle social*, Paris, Éditions de Minuit, 1975.

127. Pierre Bourdieu (dir.), *La Misère du monde*, Paris, Éditions du Seuil, 1993, p. 600.

relâchement du contrôle familial le permet¹²⁸), tactiques d'évitement du jugement scolaire (travaux non rendus, absence lors des contrôles), pratiques de survie au sein de l'espace pédagogique, comportements perturbateurs (bavardages, incapacité de « tenir en place »), hypo-activité, apathie, passivité scolaire (parfois consécutive à un accord plus ou moins tacite de non-agression réciproque).

Plus l'écart se creuse par rapport aux exigences scolaires, plus leur présence en classe apparaît inutilement humiliante, plus la probabilité qu'ils fuient la situation scolaire ou qu'ils perturbent l'activité pédagogique s'accroît. La protection du quartier, la reconnaissance au sein du groupe de pairs, sont d'autant plus recherchées que l'école est vécue comme lieu de disqualification : le capital social acquis dans la bande compense l'absence de capital scolaire, la reconnaissance par l'une (pratiques agonistiques et belliqueuses, réponse au défi, solidarité agonistique et vindicative) compense la stigmatisation par l'autre. Le rejet de la scolarité a ainsi pour corollaire un fort investissement dans « la culture de rue » (il s'agit, pour l'essentiel, de « rouiller » au pied des tours avec les copains, de partager des références langagières et musicales, un *ethos* de la virilité, de participer à des activités plus ou moins licites, à des affrontements symboliques ou physiques avec d'autres jeunes, activités particulièrement visibles qui conduisent au « repérage » par les institutions chargées de contrôler et de maintenir l'ordre public et débouchent sur des carrières passant par les bureaux des juges, la prise en charge par des éducateurs, le placement en foyer, parfois la prison¹²⁹.). L'ancrage culturel dans le groupe de pairs est d'autant plus revendiqué que les difficultés d'apprentissage et les conflits avec l'institution scolaire interdisent tout profit symbolique sur le terrain scolaire. L'hostilité déclarée aux « profs » et aux « bouffons » qui « se la jouent » rend de plus en plus insupportable la vie au collège et au fur et à mesure que la situation scolaire se dégrade, la vie hors du collège avec les pairs devient de plus en plus attractive¹³⁰. L'ancrage dans le quartier de résidence ou de référence concourt à une sorte de résistance à l'acculturation et à la socialisation scolaire en faisant passer pour normales des pratiques réfractaires à l'ordre scolaire.

Les collégiens tendent alors à importer au sein de l'espace scolaire des pratiques propres à la « culture de rue » (vannes et insultes rituelles, plaisanteries et pitreries) : pratiques hétérodoxes soumises à la logique des pairs (encouragements au défi et complicité). L'enseignant est envisagé comme un pair dont le pouvoir repose uniquement sur le rapport de force institutionnel dont il bénéficie et que l'on peut tenter d'inverser en sortant de la définition scolaire de l'interaction (d'autant plus si l'enseignant sort lui-même du registre lié à

128. Si la culture de rue conforte la culture anti-école, son intériorisation liée à la fréquentation des égaux dans l'indignité scolaire, dépend elle-même à la fois des failles ou de l'absence de contrôle social familial et de la stigmatisation scolaire.

129. Cf. ci-dessous « Le monde des bandes : galère et business ».

130. De plus en plus, le travail scolaire apparaît en plus comme une activité qui sépare des pairs et de la sociabilité juvénile.

la fonction professorale, autorisant ainsi à renchérir dans le registre agonistique)¹³¹. Le renoncement scolaire se traduit alors par des comportements a-scolaires (il s'agit de ne pas perdre la face, de ne pas se laisser faire, de garder la tête haute, d'affronter les sanctions, de refuser de se soumettre à l'autorité professorale) : perturbation de l'ordre scolaire, agressivité vis-à-vis des autres élèves ou des agents de l'institution scolaire (surveillants, responsables d'établissement, CPE), conflits et altercations ostentatoires avec les enseignants (invectives, menaces, usage du langage de la « culture de rue », vannes et insultes rituelles, joutes oratoires qui visent à inverser la domination¹³² imposant aux enseignants le style d'interactions dominant avec les pairs). Il s'agit de « mettre de l'ambiance » (« rigolade » entre pairs et « chahut »¹³³), de détourner le temps de la classe de sa fonction pédagogique : « l'indiscipline collective dans le cadre de la classe, écrit Sylvain Broccolichi, est une façon de rendre vivable une position scolairement désespérée, de transformer une situation de nullité scolaire, d'échec solitaire, de dévalorisation, de passivité et d'ennui en une situation de vie sociale, d'activité ludique, de spectacle, voire de revanche prise sur les enseignants vécus comme rejetants »¹³⁴. Les relations se durcissent entre « eux » (les agents de l'institution scolaire auxquels sont plus ou moins associés les « intellos » ou les « bouffons », « les bourges qui fayotent ») et « nous » (l'ensemble de ceux qui, partageant les mêmes conditions d'existence, tendent à partager la même situation scolaire, « les nuls », « les lascars »). Se battre est une question d'honneur et de dignité, c'est aussi une question de relation sociale avec les pairs. Celui qui ne défend pas son honneur risque d'être disqualifié par les autres, de perdre des copains ou d'être déclassé dans la hiérarchie propre au groupe de pairs : les réactions spontanées et virulentes des collégiens (alourdissant leur casier scolaire) à ce qu'ils vivent comme des agressions est l'expression de l'intériorisation des contraintes du groupe qui imposent de répondre immédiatement à l'insulte ou à l'injustice¹³⁵. Les sanctions, attestations d'insoumission à l'ordre scolaire et de loyauté par rapport au groupe des pairs, deviennent de véritables trophées.

Quand les collégiens n'attendent plus rien de l'école et n'y trouvent plus d'autre satisfaction que celle de la sociabilité juvénile, quand le statut d'élève ne fonctionne plus comme une « raison sociale et symbolique » à la fois parce que les collégiens trouvent ailleurs

131. « Moi j'te respecte si tu m'respectes. Je regarde pas si t'es plus grand que moi, hein. Celui qui parle bien avec moi, je parle bien avec lui. Même s'il est plus grand que moi, j'lui parle comme il m'parle ! ».

132. David Lepoutre, *Cœur de banlieue*, op. cit., p. 137-161.

133. Jacques Testanière, « Chahut traditionnel et chahut anémique dans l'enseignement du second degré », *Revue française de sociologie*, 8, n° spécial, 1967.

134. Sylvain Broccolichi, « Qui décroche ? », in Marie-Cécile Bloch et Bernard Gerde (dir.), *Les Lycéens décrocheurs. De l'impasse aux chemins de traverse*, Chronique sociale, 1998, p. 48.

135. « Quant au jeune de banlieue [...] il a sans doute un sentiment exacerbé de l'honneur parce qu'il ne possède rien et n'a rien d'autre à défendre que la présentation de soi-même comme dirait Goffman : il a le dos au mur. Il peut développer des stratégies très sophistiquées pour défendre son honneur » (Robert Castel et Claudine Harroche, *Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi. Entretiens sur la construction de l'individu moderne*, Paris, Éditions Fayard, 2001, p. 60-61).

des sources de reconnaissance sociale, les exclusions les éloignent davantage de l'école (« dans le collimateur », ils acquièrent le statut d' « élèves ingérables ») : en suspendant l'obligation scolaire, elles les placent en dehors de toute autorité d'adultes, notamment lorsque les parents travaillent. Un engrenage se met en place où s'accumule un capital symbolique négatif (le capital négatif allant au capital négatif) et se construit un « casier scolaire ». Les établissements scolaires qui reçoivent ces collégiens après leur exclusion héritent de cas déjà institutionnellement instruits qui accroissent les chances de transfert d'un dossier scolairement négatif à un dossier « social-éducatif » ou à un dossier « judiciaire-éducatif », les sanctions contribuant à construire des carrières déviantes.¹³⁶ Enfin, l'expérience de la vacuité du parcours scolaire conforte un rapport à l'avenir au sein duquel la définition d'un « projet » devient impossible parce qu'improbable. Néanmoins, les collégiens restent longtemps ambivalents dans la mesure où ils ont intériorisé la légitimité sociale de la valeur scolaire et regrettent la dévalorisation scolaire qui les frappe : la recherche de la valorisation par les pairs augmente au fur et à mesure que les difficultés d'apprentissage augmentent, que les performances scolaires faiblissent et que l'élève se sent scolairement déprécié, la réussite scolaire implique une prise de distance plus ou moins ostentatoire avec le quartier-repoussoir, à l'inverse, une scolarité chaotique conduit à une sorte de repli sur le quartier, refuge symbolique¹³⁷.

3°) *Salariés « à problèmes »*

Pour ces jeunes qui sont sortis de l'école sans diplôme et pour une partie des titulaires de diplômes dévalués (CAP, BEP), la stabilisation dans un emploi durable apparaît comme l'horizon souvent indéfiniment éloigné d'une période de transition où alternent emplois précaires, chômage et stages de formation et ce sas est d'autant plus long que le capital scolaire détenu est plus faible. Les dispositifs d'insertion successifs ont institutionnalisé cette transition entre système scolaire et marché du travail, mettant en place de nouvelles formes d'encadrement de la fraction la plus démunie des jeunes de milieu populaire¹³⁸ et institutionnalisant la figure du « stagiaire perpétuel »¹³⁹. Sans ressources scolaires, sans perspectives

136. Howard Becker, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Paris, Éditions A.-M. Métailié, 1985.

137. Stéphane Beaud, *80% au bac*, op. cit., p. 135.

138. Sur ce sujet, voir Gérard Mauger, « Les politiques d'insertion. Une contribution paradoxale à la déstabilisation du marché du travail », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 136-137, p. 5-14.

139. En fait, les usages diversifiés que « les jeunes à insérer » font des Missions Locales dépend de leur trajectoire, de leurs ressources, de leur habitus : de l'intériorisation du point de vue de l'institution à l'installation dans la profession de « chercheur d'emploi », de la révolte contre ce qu'ils dénoncent comme « l'illusion scolaire » et « l'imposture de l'insertion » à la recherche d'une « couverture » pour des activités délinquantes, de la simple recherche d'un « petit boulot » par les mieux dotés à la quête désespérée d'un emploi et à la « remise de soi » des plus démunis (cf. Mathieu Thévenin, *Jeunes et institutions de la jeunesse à Aubervilliers*, DEA, ENS-EHESS, 1996).

professionnelles, rassemblés dans des quartiers périphériques dégradés, échappant au contrôle scolaire et au contrôle parental, soustraits à la discipline du travail, sans affectation sociale, « jeunes à perpétuité »¹⁴⁰, ils sont « livrés à eux-mêmes » ou, plus précisément, affectés à la culture de rue, à plein temps et pour une durée de plus en plus longue, sans grand espoir de pouvoir s'en sortir.

En dépit de la persistance d'une représentation normative intériorisée des « âges de la vie » – après la jeunesse perçue comme le temps de « s'amuser », d'« en profiter », vient le temps de « se ranger », de « se poser », de « rentrer dans le rang », de « devenir réglo » – et, le temps passant, de la crainte de « finir clodo », le mécanisme de la conversion de « la culture de rue », « culture anti-école », en « culture d'atelier », décrit par Richard Hoggart, Paul Willis ou Philippe Bourgois s'est enrayé : « le rêve macho-prolétarien de faire ses huit heures plus les heures supplémentaires tout au long de leur vie d'adulte dans un atelier syndiqué à un poste difficile [a] été remplacé par le cauchemar d'un travail de bureau subalterne, mal payé et très féminisé »¹⁴¹. Les obstacles à ce passage du « monde de la cité » au « monde du travail » sont à la fois objectifs et subjectifs.

Les obstacles objectifs – chômage de masse et disqualification de la force de travail simple, précarisation croissante, sélection accrue à l'embauche et discrimination raciale¹⁴² sont redoublés par un mécanisme subjectif qui porte à « refuser l'impossible » : au « goût du nécessaire » qui conduisait le fils du mineur à la mine et à accepter de « travailler dur », sans même se demander s'il pourrait ne pas le faire, semble s'être substituée une sorte d'« aversion pour l'impossible » ou de « refus de l'inaccessible »¹⁴³. Bien qu'ils soient confrontés au chômage de masse, à la précarité des emplois non qualifiés, à la raréfaction des emplois sollicitant force physique et valeurs de virilité, rares sont ceux qui n'ont jamais exercé d'emploi salarié. Mais les emplois précaires accessibles sont souvent des emplois de services (commerce ou bureaux), ou des emplois ouvriers dispersés dans des univers « beaucoup plus proches de celui des prestataires de services que de celui des ateliers de production »¹⁴⁴. De ce fait l'écart se creuse entre « la culture de rue » et ses

140. Dans la mesure où ils sont hors d'état d'accéder à un emploi stable, donc à l'indépendance économique par rapport à la famille parentale et de former une famille conjugale.

141. Philippe Bourgois, *En quête de respect. Le crack à New York*, Paris, Éditions du Seuil, 2001.

142. Sur ce sujet, voir Mohammed Rebzani, *Des jeunes dans la discrimination*, Paris, PUF, 2002.

143. C'est en tout cas ce que suggère l'enquête de Stéphane Beaud et Michel Pialoux (*Violences urbaines, violence sociale. Genèse des nouvelles classes dangereuses*, op. cit.) : la reprise de l'embauche dans le bassin d'emploi de Sochaux-Montbéliard conduit à l'usine les jeunes des cités avoisinantes qui affichaient, l'instant d'avant, un refus ostentatoire de la condition de leurs pères.

144. Éric Maurin, *L'Égalité des possibles. La nouvelle société française*, Paris, Éditions du Seuil, 2002. « D'une certaine façon, écrit Éric Maurin, les ouvriers ont de plus en plus accès au statut de personne » (p. 36). En d'autres termes, comme l'écrit Philippe Bourgois, « ce sont les modes d'interaction classe moyenne qui font la loi » (*En quête de respect*, op. cit., p. 190).

« valeurs de virilité » et les dispositions requises dans le secteur tertiaire (coursiers, agents de sécurité, employés de maison, agents de nettoyage, travailleurs de la restauration, etc.) ou même dans le monde l'usine moderne¹⁴⁵ (enthousiasme, initiative, flexibilité, etc.). Le « sens commun » du travail en col blanc leur est étranger et « leur sens du contact interpersonnel est encore plus inadapté que leurs capacités professionnelles »¹⁴⁶. Comme le note Philippe Bourgois, « obéir aux normes de la culture de couloir de bureaux est en contradiction directe avec les définitions – dans la culture de rue – de la dignité personnelle, en particulier pour les hommes, qui sont socialisés dans le refus des situations publiques de subordination »¹⁴⁷. Ainsi sont-ils amenés, en fin de contrat ou après avoir été licenciés (derniers embauchés, ils sont les premiers « à la porte »), à revendiquer leur licenciement comme le triomphe de leur résistance à l'exploitation (déniant leur vulnérabilité et dissimulant à leurs propres yeux leur « inemployabilité »), comme la revendication de leur « exclusion scolaire » faisait écran à leur incompetence. Autodestructeurs, le « refus du travail » revendiqué, la paresse affirmée, l'intolérance à l'exploitation, « au manque de respect », à la subordination interpersonnelle humiliante, le sentiment d'affront sexiste et raciste, le refus d'endosser le statut de victime, font temporairement échec au « sentiment d'impuissance qu'imposent aux travailleurs vulnérables les forces impersonnelles du marché de l'offre et de la demande en période de récession »¹⁴⁸.

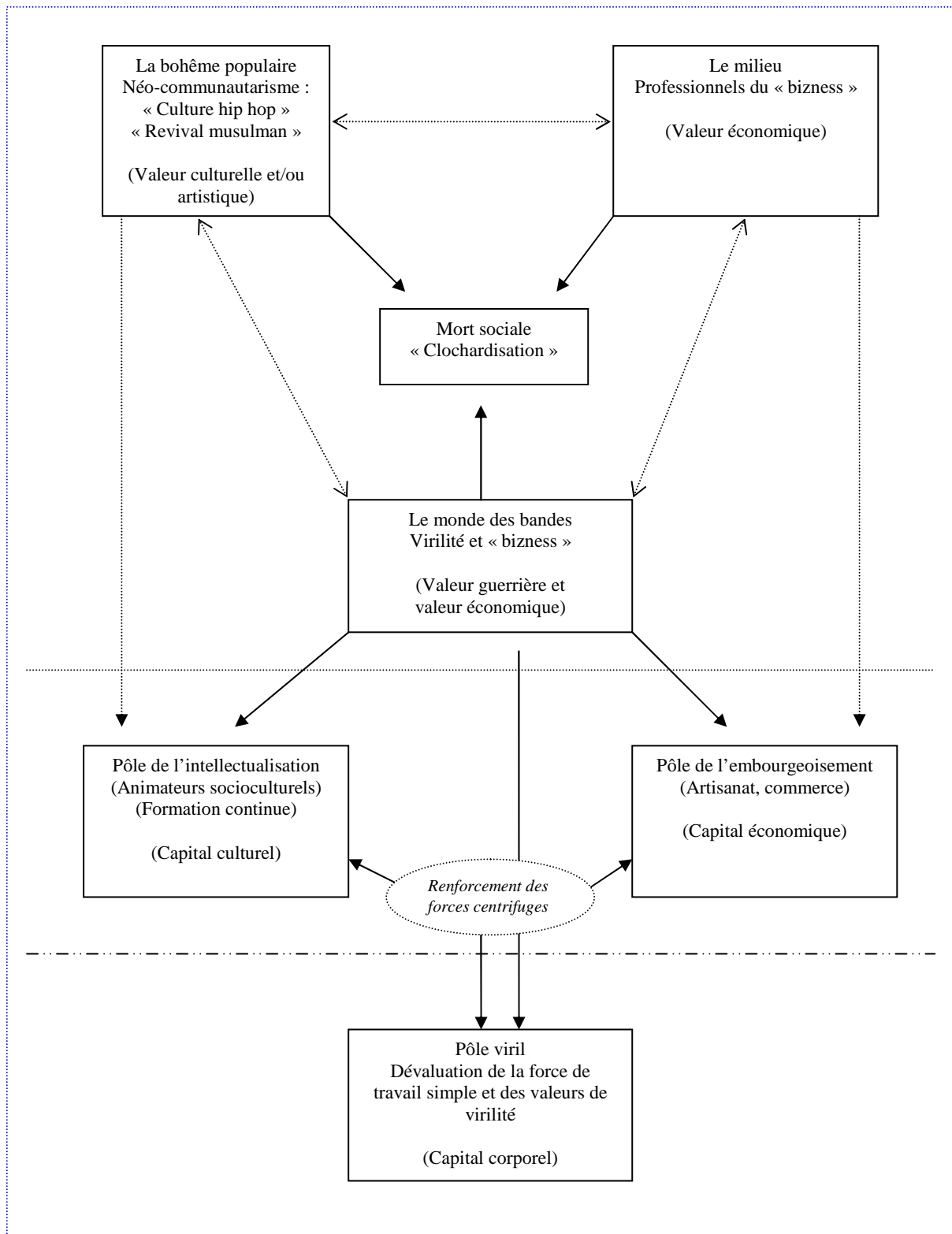
145. Cf. Stéphane Beaud et Michel Pialoux, *Violences urbaines, violence sociale. Genèse des nouvelles classes dangereuses*, *op. cit.*

146. Philippe Bourgois, *En quête de respect*, *op. cit.*

147. *Ibid.*

148. *Ibid.*

**ESPACE DES STYLES DE VIE DÉVIANTS
(« CULTURE DE RUE »)**



ESPACE DES STYLES DE VIE CONFORMES

C/ Les transformations de l'espace des styles de vie déviants des jeunes de milieu populaire

En ce qui concerne l'espace des styles de vie déviants, le pôle du « monde des bandes », associé au capital corporel et aux valeurs de virilité, s'est transformé : le souci de « sauver la face » passe à la fois par l'affirmation guerrière (usage de la force physique comme force de combat et affirmation des valeurs de virilité) et par la quête des attributs de la réussite financière. Le « monde du business » emprunte à la fois à la culture du « monde des bandes » et à celle du « milieu ». Des trois pôles déviants, « le milieu » est sans doute celui qui a le moins changé, sinon par sa plus grande proximité par rapport au « monde du business ». Enfin, si « la bonne volonté culturelle » sous-tend aujourd'hui comme hier la bohème populaire, il me semble qu'on peut y distinguer deux pôles : l'un associé à « la culture hip hop », l'autre à un « néo-communautarisme » musulman.

1°) Le monde des bandes : « virilité » et « business »

a) « Sauver la face » dans la disqualification scolaire

Les plus démunis de capital scolaire et de croyance dans leur capacité à l'acquérir, scolairement disqualifiés, ne peuvent « sauver la face » qu'en participant à des collectifs juvéniles imprégnés à la fois des valeurs les plus incontestées de la culture d'origine (comme la sexualisation des rôles, l'affirmation de la domination masculine et de valeurs de virilité) et des valeurs dominantes de la société contemporaine : l'appropriation des biens matériels (et en particulier des attributs vestimentaires) qui permettent de « sauver la face » apparaît à la fois beaucoup plus valorisée et beaucoup plus accessible que celle des biens scolaires.

Fondés sur l'analogie de condition et de position de ses membres et sur des intérêts symboliques communs, univers où prévalent les attributs collectivement acquis par l'inculcation primaire (comme la domination masculine objectivée dans l'organisation domestique) et des critères matériels de classement socialement consacrés (*i. e.* ceux des modèles d'intégration défendus par l'industrie de la production culturelle et en particulier les attributs vestimentaires qui permettent de « sauver les apparences »), ces collectifs juvéniles apparaissent comme les seuls capables de produire une alternative à l'indignité : instances concurrentes de consécration, ils permettent d'obtenir une considération immédiate en dehors du cercle familial et de l'univers scolaire. Le groupe des pairs procure des profits de reconnaissance en se référant aux principes de classement les plus indiscutables, les plus immédiatement crédibles : virilité et attributs de la réussite matérielle¹⁴⁹. Les

149. « Les jeunes cherchent à s'emparer des biens de consommation traditionnellement réservés à la classe bourgeoise. Ce fait est un invariant des jeunes de l'ensemble des cités de France », écrit Ahmed Bahaddou (*Les relations intergénérationnelles au sein d'une communauté de familles d'origine maghrébine*,

élèves scolairement les plus démunis peuvent se faire reconnaître au sein même de l'univers scolaire en tentant d'y faire valoir des critères de valorisation non scolaires : la force physique, l'esthétique vestimentaire ou l'aptitude rhétorique aux défis verbaux.

Face aux verdicts scolaires et à l'alternative de la docilité ou de l'indiscipline, l'impératif de la sauvegarde de l'image de soi impose la bravoure de l'indiscipline. Le fait de « s'écraser » contient, en effet, l'aveu de sa propre illégitimité¹⁵⁰. À l'inverse, la rupture peut s'avérer moins honteuse et même être réhabilitée sous la forme de fidélité à soi¹⁵¹. L'usage de la violence verbale et physique, sorte d'« héroïsme viril » qui vise l'approbation du groupe des pairs, remplit une fonction emblématique : il permet de « se réhabiliter statutairement face aux mutilations symboliques d'un déclassement scolaire d'autant plus dramatique qu'il constitue un véritable déclassement social ». L'affirmation bruyante d'un personnage d'opposition aux valeurs scolaires peut compter sur l'approbation de tous ceux qui n'osent pas en faire autant. « On ne pleurniche pas, on ne se raisonne pas, mais on répond pour ne pas être soupçonné de lâcheté par le groupe des pairs, cela d'autant plus qu'on est une figure notoire de l'indocilité parce que tout silence devant les réprimandes équivaldrait à un véritable krach symbolique. Surtout ne laisser à personne le dernier mot »¹⁵². Ainsi peut-on comprendre que la « susceptibilité à fleur de peau » des indociles (« le démuné se fait un point d'honneur de dissimuler son indignité au regard d'autrui ») enclenche l'engrenage des « dégradations » et « profanations » des enseignants et des élèves dociles (« les bouffons »).

Mais la disqualification scolaire a également pour corollaire la dénégation de la relégation. La croyance en la possibilité de « monter sa propre affaire » ou son propre « business » s'avère étonnamment partagée : « plus personne ne semble indifférent au rêve américain du *self made man* » ; le « BEP vente », assimilé à une première entrée dans le monde des affaires, est « numéro 1 » au « box office » des vœux d'orientation. La sociabilité juvénile consolide ces illusions : chacun accorde à chacun le crédit qu'il réclame sur l'avenir auquel il prétend, afin de pouvoir obtenir en retour les

DEA de sociologie, EHESS, octobre 2003). Leurs choix sont guidés par les modes véhiculées par les clips des rappeurs qui « mettent en scène leurs désirs de consommation et de puissance ». « Les films pornographiques et les superproductions américaines constituent leurs principales références cinématographiques ».

150. En fait, nul n'échappe tout à fait à la reconnaissance du capital scolaire : même les plus disqualifiés scolairement ne se privent pas nécessairement de railler plus incapables qu'eux.

151. La revendication de responsabilité (*i. e.* « le refus oisif du moindre effort ») permet de convertir l'impuissance objective en matière scolaire en revendication d'un « style personnel » ou en « force de caractère » revendiqués : elle ouvre la possibilité de convertir un « dénuement méprisable » en « avoir socialement valorisé ».

152. Willy Saverimoutou, *Le discours d'autorité à l'usage des milieux populaires. Étude d'un collège parisien en « Zone d'Éducation Prioritaire » et « Zone Sensible »*, ronéo, septembre 2003.

témoignages accréditant ses propres prétentions plus ou moins fantasmagoriques. Le capitalisme des jeunes sous prolétaires – *i. e.* l'investissement dans « le business », du « deal » au « biz de fringues » – n'est qu'une fiction obligée dans le répertoire des techniques de présentation de soi. Les fantasmes entrepreneuriaux, la croyance aux « contes de fées sociaux » dans lesquels il est question d'ascensions prodigieuses (cf. les prodiges du loto-foot et les miracles en direct accomplis quotidiennement dans les émissions TV), aux vertus de la « débrouillardise » et de l'audace personnelle sont autant d'indices de la capacité des dominés à dénier la vérité objective de leur position sociale. « Croire plutôt que d'accepter d'être statutairement dévalué », tel semble être le principe auquel sacrifie chacun des membres du groupe dominé ».

b) Inaffectation, virilité et business

Scolairement disqualifiés, professionnellement invalidés (stagiaire permanents jugés « inemployables ») et, dans certains cas, familialement stigmatisés par leur échec scolaire et professionnel, par leurs « mauvaises fréquentations » et par le discrédit qu'ils font peser sur la réputation de la famille, rassemblés dans des quartiers périphériques dégradés, échappant au contrôle scolaire et au contrôle parental, soustraits à la discipline du travail, « jeunes à perpétuité » (*i. e.* hors d'état d'accéder à un emploi stable, de conquérir leur autonomie par rapport à la famille parentale et de former une famille conjugale), sans affectation sociale, ils sont « livrés à eux-mêmes » ou, plus précisément, à la « culture de rue », à plein temps, pour une durée de plus en plus longue et sans grand espoir de pouvoir s'en sortir.

Sans avenir, condamnés à l'ennui d'un éternel présent, ils ne peuvent échapper à la déréliction que par la reconnaissance du groupe des pairs. Ce « respect » (« la réputation ») s'acquiert dans le monde de la « culture de rue » par la capacité de défendre un honneur constamment mis à l'épreuve par « les vanes » ou les agressions des *alter ego* ou de toute autorité qui tente de s'imposer à eux (à commencer par la police) : force et courage physique, d'une part, et sens de la répartie (« la tchatte »), d'autre part, (d'où les affrontements individuels et collectifs entre bandes ou contre la police) qui perpétuent les pratiques caractéristiques du « monde des bandes »¹⁵³. Mais le respect est aussi subordonné à la capacité de se procurer les attributs statutaires de « l'excellence juvénile » (vêtements de marque, voiture, argent de poche, etc.) : *i. e.* « la débrouillardise » et le capital social nécessaires pour pouvoir prendre pied dans « le business »¹⁵⁴. L'accès au marché du

153. Cf. David Lepoutre, *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1997.

154. Liés entre eux par « une solidarité organique (omerta) », tous les jeunes du quartier participent de près ou de loin aux activités délinquantes. Soit parce qu'ils exécutent, soit parce qu'ils participent aux

travail illégal (*deal*, vol, recel et vente de diverses marchandises) apparaît comme un vecteur de réhabilitation économique et symbolique (« être quelqu'un ») par rapport au groupe de pairs et/ou à leurs parents, dans un univers où, de plus en plus, « avoir » c'est « être ». L'appartenance au groupe des pairs, plus ou moins investie dans « le biz » est à la fois un moyen et une fin : moyen d'accès au capital économique (et à l'indépendance financière par rapport à leur famille d'origine), arène de la reconnaissance, support d'une réhabilitation symbolique, qui permet d' « être comme les autres », de « ne pas être une brêle ».

2°) *Le milieu : « professionnels du business »*

Le passage de l'amateurisme au professionnalisme¹⁵⁵ suppose la consolidation des dispositions constitutives d'un habitus délinquant : rejet d'un travail ouvrier qui les rejette, habitudes de consommation (« goûts de luxe ») qui consolident le refus du salariat, aspiration à la libre entreprise (outre qu'échapper au salariat est souvent un idéal paternel « hérité », l'indépendance professionnelle apparaît comme un projet de promotion sociale réaliste en l'absence de capital scolaire : mais elle suppose une accumulation primitive de capital économique), adaptation à un avenir illégal. La professionnalisation implique aussi la réduction des risques (il s'agit de « durer ») : d'où le changement des dispositions par rapport à la consommation (la discrétion s'oppose à l'ostentation comme le souci d'épargner à celui de « flamber ») et la délégation des tâches les plus dangereuses à de « petits trafiquants » qui accompagnent l'apprentissage du « métier » et la progression dans la hiérarchie du travail illégal.

La pratique professionnelle du « business » passe par l'apprentissage d'un ensemble de pratiques économiques qui peuvent être étudiées comme telles : conquête, extension, fidélisation d'une clientèle (qui passent par la mobilisation des ressorts communautaires et du capital social associé à l'appartenance à la cité et qui dépendent de la nature du produit écoulé : légal – comme les voitures – ou illégal – comme le cannabis, dangereux – comme l'héroïne – ou inoffensif – comme le cannabis), la division du travail et les méthodes de recrutement (délégation des « corvées » aux petits délinquants, mobilisation des réseaux de sociabilité des jeunes embauchés, « fidélisation » des « apprentis » et maintien des *outsiders* dans la dépendance), les connexions entre économie illégale et économie légale (en ce qui concerne le trafic de voitures), le contrôle de la concurrence (qui passe par la mise en

marchés souterrains en tant qu'intermédiaires (même ceux qui sont dans l'enseignement supérieur), soit parce qu'ils aident à faire les coups (avec leur voiture par exemple).

155. Karima Guenfoud, *Le « Business » : organisation et vie familiale. Recherche sur l'installation dans l'illégalité*, Thèse de sociologie, Université de Paris 7, Novembre 2003.

place de solidarités réelles ou supposées et la capacité de représailles), les techniques de blanchiment (où la famille semble jouer un rôle central).

Cette accumulation illégale de capital économique est indissociable de stratégies d'accumulation de capital symbolique : pour tous, il s'agit d'« être quelqu'un », donc perçu et reconnu comme tel. La reconnaissance dans le monde illégal (concurrents, employés, clients) va au « bon trafiquant » : forme spécifique d'excellence qui dépend de la loyauté à l'égard des grossistes et des clients, de la dureté dans les représailles (il s'agit de faire peur), de la réussite économique. La reconnaissance dans le monde légal (à commencer par leur propre famille) suppose de se conformer aux rôles familiaux traditionnels (il s'agit d'être « un bon fils », faisant preuve de générosité, sinon d'abnégation – « le *business*, c'est pour sa famille » – et de « faire un bon mariage ») et d'imposer leur vision des trafics comme activité légitime. Parce que cette entreprise de légitimation du « *business* » remet en cause une valeur fondamentale de l'*ethos* ouvrier – le travail – il s'agit de le faire passer pour un véritable travail en déniait son caractère illégal (d'où l'importance accordée aux luttes qui ont pour enjeu la labellisation du « *business* »), de l'assimiler à l'image valorisée dans l'univers familial du commerçant et du travail indépendant (une version réinventée du *trabendo*), de faire valoir la réussite économique, c'est-à-dire aussi la promotion sociale, qu'il permet.

Pour les trafiquants, il s'agit de construire une vie ordinaire associée à leurs activités illégales : dans cette perspective, il faut obtenir le silence, ou mieux, le soutien matériel de leur famille et, si possible, accéder au rôle de chef de famille. La stratégie familiale des fils trafiquants est d'abord une stratégie d'euphémisation du risque : il s'agit de convaincre leur mère de l'innocuité de leurs pratiques. Elle se double d'une stratégie d'investissement économique au sein de l'univers familial : le fils trafiquant « gâte » sa mère, ses frères et sœurs (et, ce faisant, les « achète »), facilite l'accès de la famille à la propriété et assure ainsi son prestige dans la compétition pour les honneurs dans le voisinage et la parentèle et, à terme, devient le support du projet de retour glorieux de l'immigré au pays. Cette logique du don implique un contre-don : la famille débitrice devient complice, condamnée au silence. Enfin, le fils trafiquant s'efforce d'incarner la culture patriarcale traditionnelle au sein de la famille : en affichant sa religiosité, en « faisant la morale » à ses sœurs (d'autant plus qu'elles manifestent l'intention de le dénoncer), en s'efforçant d'accéder à la sphère matrimoniale traditionnelle (source de respectabilité), en se faisant ainsi – inversant les rôles – le gardien de l'honneur familial.

Comment rendre compte du silence qui se fait dans la famille sur les activités du fils trafiquant (« *loyalty* ») ? Outre que la dénégation permet de tenir la peur à distance et que l'anomie familiale qui en résulte, accroît les marges de liberté de

chacun(e), la convergence des intérêts économiques (les bénéfices du trafic), des intérêts symboliques (si le silence permet l'essor du prestige familial *via* l'accumulation des signes de la réussite économique, la dénonciation implique, à l'inverse, un krach symbolique familial), des intérêts affectifs (l'amour du fils ou du frère), produit un intérêt collectif au déni et/ou à l'attentisme.

À l'inverse, le silence complice comporte des coûts : le silence sur les modalités de la réussite économique du fils trafiquant dévalue le travail du père et la réussite scolaire des filles. De même, les profits économiques du « *business* » suscitent la dépréciation de soi, la peur de « tomber » pour recel, la peur du krach symbolique et du déshonneur familial. Mais ces coûts du silence sont contrebalancés par ceux de la dénonciation (« *voice* ») : l'auto-exclusion (« *exit* ») d'un univers familial défini par les affections obligées et les obligations affectives ; la mise à l'écart de la concurrence au sein de la fratrie pour la reconnaissance affective (la dénonciation du frère trafiquant est aussi dénonciation de la démission paternelle et/ou de la complicité maternelle) ; la dénonciation-démystification du frère trafiquant contraint la famille à des sanctions et, de ce fait, au déshonneur public dans le réseau vicinal. C'est pourquoi la dénonciation suppose l'autonomie financière et symbolique : dans la plupart des cas, elle émane de sœurs dont la réussite scolaire est dévaluée par la célébration familiale de la réussite économique du frère trafiquant.

3°) *La bohème populaire : « néo-communautarismes »*

Les prophéties politiques, religieuses ou culturelles agissent comme des forces organisatrices et mobilisatrices en explicitant et orientant une révolte diffuse et des aspirations confuses, semi-conscientes ou inconscientes. Sous leurs différentes formes, elles répondent à une demande de « biens de salut symbolique » : demande de vision du monde capable de répondre à la question « qui suis-je ? », proposant à ceux auxquels elle s'adresse des justifications d'exister comme ils existent dans une position déterminée ; demande de prophétie capable de répondre à la question « où vais-je ? », capable de donner un sens à ce qu'ils sont, à partir de ce qu'ils ont à être ; demande enfin de guide pratique proposant des réponses à la question « que faire ? », pour travailler à faire advenir l'utopie annoncée. De façon générale, le contenu d'une prophétie politique, religieuse ou culturelle semble d'autant plus susceptible de satisfaire la demande d'un groupe et de le mobiliser (donc de s'imposer à lui), qu'il est en harmonie avec les intérêts éthiques, idéologiques, politiques et, en définitive, avec la position sociale de ses destinataires privilégiés.

Schématiquement, on peut distinguer deux registres ajustés à la demande de

biens de salut symboliques d'une fraction des jeunes des cités¹⁵⁶ : « la culture hip hop », importée des États Unis¹⁵⁷ et « le *revival* de l'Islam »¹⁵⁸ (qui ne sont d'ailleurs pas étanches).

Importée des ghettos noirs des États-Unis, « la culture hip hop » s'est imposée auprès des « jeunes des cités » pour au moins trois raisons. D'une part, parce qu'elle fait appel à des propriétés langagières (*rap*) et corporelles (*breakdance*), censées appartenir en propre aux minorités des ghettos, de sorte qu'ils peuvent travailler à se les approprier. D'autre part, parce que « les rappers » (sous leurs diverses formes) se sont fait, avec plus ou moins de succès, les porte-parole des « jeunes des cités »¹⁵⁹. Enfin, et peut-être surtout, parce que la culture hip hop « récupérée », ou plutôt habilitée par la culture dominante (le *rap* par le *showbiz*, la *breakdance* par la danse contemporaine, les graphes par les galeries d'art contemporain) apparaît comme une possibilité, sinon d'accès à la richesse et à la gloire médiatique, du moins comme un outil de réhabilitation symbolique non seulement auprès des « jeunes de la cité », mais aussi dans le cadre socialement plus étendu (donc valorisant et valorisé) de la nouvelle bohème artistique.

Une fraction des jeunes musulmans diplômés, confrontés au décalage entre leur position sociale – technicien, profession intermédiaire – et un racisme ordinaire qui prend pour cible toute personne dont les parents ou les grands parents sont nés hors métropole, se comportent en véritables « entrepreneurs d'identité », en construisant une définition de « l'arabe » doublement opposée « aux pauvres qui ne savent pas se tenir », ni « tenir leurs enfants » et qui ont des démêlés avec la police et aux « arabes d'occasion » qui ont des postes de responsabilité, mais qui ne parlent plus l'arabe, ont un conjoint franco-français et sont soupçonnés de vouloir imiter les « gaoulis » : d'où leur repli communautaire, leur prosélytisme pour faire « revenir » à la langue, à la religion, à la tradition, ceux qui se sont « perdus » et parfois leur surenchère dans la « pureté religieuse ». Si, de façon générale, l'offre religieuse musulmane trouve un écho chez une partie des « jeunes des cités », sans doute faut-il en rechercher les raisons dans la revalorisation symbolique qu'elle favorise de deux façons (dans la

156. Sur ce sujet, voir Manuel Boucher et Alain Vulbeau (dir.), *Émergences culturelles et jeunesse populaire. Turbulences ou médiations ?*, Paris, L'Harmattan, 2004.

157. Sur ce sujet, voir Hugues Bazin, *La Culture hip hop*, Paris, Desclée de Brouwer, 1995 ; Manuel Boucher, *Rap, expression des lascars. Significations et enjeux du rap dans la société française*, Paris, L'Harmattan, 1998.

158. Sur ce sujet, voir Gilles Kepel, *Les Banlieues de l'Islam*, Paris, Éditions du Seuil, 1991 ; Farhad Khosrokhavar, *L'Islam des jeunes*, Paris, Flammarion, 1997 ; Jocelyne Cesari, *Musulmans et Républicains. Les jeunes, l'Islam et la France*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1998.

159. Dans cette perspective, voir Laurent Mucchielli, « Le rap de la jeunesse des quartiers relégués. Un univers de représentations structuré par des sentiments d'injustice et de victimation collectives », in Manuel Boucher et Alain Vulbeau (dir.), *Émergences culturelles et jeunesse populaire. Turbulences ou médiations ?*, op. cit., p. 325-355.

logique de la stratégie de réhabilitation « *black is beautiful* ») : d'une part, elle valorise une propriété ordinairement stigmatisée par le racisme ordinaire – « arabe » – en en faisant une propriété élective – « arabe donc musulman » ; d'autre part, elle valorise un handicap – la paupérisation liée à la disqualification scolaire et professionnelle – en en faisant un néo-ascétisme électif. Enfin, « le vide » laissé par la disqualification de « la culture PC-CGT » (et son « rendez-vous manqué »¹⁶⁰ avec les jeunes immigrés de la seconde génération) a sans doute favorisé l'écho trouvé par le renouveau de la prédication religieuse : à la réhabilitation symbolique des classes populaires (fondé sur la valorisation de la force de travail, le messianisme ouvrier et la promesse de « lendemains qui chantent »), elle substitue une promesse de réhabilitation dans l'au-delà.

D/Espace des styles de vie conformes et déviants : homologies et conversions

Si l'on s'interroge enfin sur les rapports entre les trois pôles qui définissent cette nouvelle configuration de l'espace des styles de vie conformes et déviants des jeunes de milieux populaires, on peut faire un double constat.

D'une part, l'homologie entre espace des styles de vie conformes et déviants est conservée, mais deux pôles dans chacun des deux espaces ont changé. L'essentiel est sans doute la transformation qui a affecté respectivement « le pôle viril » et « le monde des bandes » : les valeurs de virilité se doublent désormais de la valorisation de la réussite financière. Quant au « pôle intellectuel » et à « la bohème populaire », les transformations du premier peuvent être caractérisées par la déperdition – peut-être provisoire – de la culture politique et syndicale, celles du second par la valorisation de ressources culturelles « populaires » : culture hip hop ou culture religieuse (même si l'une et l'autre font par ailleurs l'objet d'une « récupération » par la culture dominante qui contribue à en fonder la valeur pour les classes dominées).

Il apparaît, d'autre part, que les oppositions entre les trois pôles de chacun des espaces se sont estompées. Au sein de l'espace des styles de vie conformes, la valorisation de la réussite financière par « le pôle de l'embourgeoisement » tend à s'imposer aux deux autres. Deux tendances contradictoires se font jour au sein de l'espace des styles de vie déviants. La valorisation de la richesse (associée au « business ») rapproche, culturellement et pratiquement, le pôle « galère et business » de celui des « professionnels du business ». À l'inverse, le pôle religieux du « néo-communautarisme » s'y oppose radicalement en valorisant une forme de « néo-ascétisme ». Par ailleurs, le souci de respectabilité du « nouveau milieu » porte « les professionnels du business » à un ritualisme religieux ostentatoire et la conversion

160. Sur ce sujet, voir Olivier Masclat, *La Gauche et les cités*, op. cit.

plus ou moins tardive au salariat du « monde de la galère et du business » incline souvent à une conversion plus ou moins radicale aux valeurs religieuses traditionnelles ou renouvelées.

